# *Annales de l'Institut français de Zagreb*





# ANNALES
# DE
# L'INSTITUT FRANÇAIS
# DE ZAGREB

# ANNALES
# DE
# L'INSTITUT FRANÇAIS
# DE ZAGREB

---

**TROISIÈME SÉRIE**

**N° 2**

---

**1976**

**Rédaction et Administration :**
**ZAGREB**
**Preradovićeva Ul. 40**

# « L'EGLISE DE BOSNIE » AU MOYEN AGE

## I

Bien qu'en Occident, l'historiographie ecclésiastique ait rendu accessibles, dès le XVIIe siècle, divers matériaux constituant des sources originales pour l'étude de l'hérésie en Bosnie médiévale, et que certains auteurs isolés de cette époque aient même remarqué les liens génétiques existant entre le catharisme français et le bogomilisme balkanique [1], il fallut attendre Daniele Farlati, au siècle suivant, pour que fût exprimée dans son histoire du diocèse catholique de Bosnie, l'idée que l'hérésie était apparue là aussi sous l'influence du bogomilisme [2]. Ce faisant, il l'a incluse dans une longue chaîne de sectes dualistes qui, à partir du milieu du xe siècle, moment où apparut le bogomilisme, s'étendirent, avec le temps, sur une partie considérable de l'Europe méridionale et occidentale. Quelques décennies seulement après que l'on connut ces données sur les hérétiques en Occident, leurs adversaires ne tardèrent pas à les appeler cathares et patarins, et vers la fin du XIIe siècle, commencèrent à parvenir à Rome des informations concernant précisément des gens qui, selon les mots du pape Innocent III, étaient gravement suspectés d'adhérer à l' « hérésie des cathares » [3].

La Curie romaine n'a, en fait, appliqué ce nom aux hérétiques bosniaques qu'en cette unique occasion, pour les appeler le plus souvent, ultérieurement, manichéens, mais elle a, presque jusqu'à la chute de la Bosnie sous la domination des Turcs, au milieu du xve siècle, identifié en toutes choses leur doctrine à celle des dualistes radicaux de l'Occident. Ce n'est que rarement qu'ils furent appelés Bosniaques (Bosnenses) par la Curie [4], et leur Eglise fut connue au XIIIe siècle en Italie sous le nom d' « Eglise slave » (ecclesia Sclavoniae) [5]. Bien que dans les écrits plus récents se soit implanté, en parlant d'eux, le nom de bogumiles ou de bogomiles, ils ne s'en sont jamais servi eux-mêmes. Dans un manuscrit serbe du xve siècle seulement, et de façon exceptionnelle, on dit des habitants de la localité minière de Srebrnica, qu'ils appartenaient à l' « hérésie bogomile ». Dans les pays orthodoxes voisins, où on les condamnait aussi comme des apostats de la vraie foi, on leur attachait le plus souvent le nom de « babouns » et on les identifiaient aux bogomiles ou aux messaliens, et Halkokondylas, historien byzantin du xve siècle, employa pour désigner les habitants du pays qui est aujourd'hui

l'Herzégovine, le nom de *koudouguères*, mot qui en grec était alors usité comme synonyme de bogomile. Toutefois, à la différence de l'Occident catholique, l'Orient orthodoxe ne s'est pas directement intéressé à l'hérésie bosniaque dont le territoire n'a jamais appartenu à sa juridiction. Se contentant seulement d'exprimer une condamnation toute générale à l'encontre de ceux qui en étaient porteurs et de ceux qui y adhéraient, l'Eglise orthodoxe, aussi bien serbe que grecque, n'a laissé derrière elle aucun acte dans lequel elle aurait exposé de plus près leur doctrine.

Puisque les matériaux d'origine locale, provenant du milieu hérétique bosniaque, furent jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle presque complètement inconnus et inaccessibles à la recherche — et à cause de leur langue populaire ils ne sont pas plus tard devenus plus accessibles — il est compréhensible que l'historiographie de l'Occident ait pu longtemps encore fonder sa présentation de l'hérésie bosniaque exclusivement sur les sources latines, ce qui l'entraînait nécessairement à être unilatérale.

La première présentation de ce type, qui malgré une telle lacune, marque après l'œuvre de Farlati le second jalon dans l'étude de l'hérésie bosniaque en général est due à la plume du chercheur français dans le domaine du catharisme, C. Schmidt[6]. Il a, reconnaissons-le, commis des erreurs de détail d'une certaine importance; de plus, son hypothèse sur la disposition innée des anciens Slaves au dualisme religieux et sur les persécutions infligées par Rome au culte slave, considérées comme causes capitales de l'hérésie cathare en Bosnie, n'a pu se maintenir. Malgré tout cela, c'est bien son œuvre qui a donné un élan vigoureux aux premières tentatives dans le Sud slave, pour examiner et étudier en profondeur les matériaux d'origine locale[7].

Après la publication de l'œuvre de Schmidt, apparurent rapidement les tout premiers choix de matériaux originaux contemporains, conservés aux Archives de Dubrovnik, et qui abondaient en précieux renseignements sur la situation en Bosnie. C'est alors que Božidar Petranović commença, en 1865, à travailler à l' « ébauche » globale — ainsi qu'il l'appelait lui-même — d'une étude sur l' « Eglise de Bosnie » (ou Eglise bosniaque), et sur ses moines, les *krstjani* (les chrétiens), ébauche qui fut la première dans la littérature yougoslave sur ce sujet[8]. Les matériaux originaux qu'on vient de mentionner lui ont permis de déterminer, à partir de données de base éprouvées, la place que cette Eglise et ses membres occupaient dans la vie de l'Etat et dans la vie sociale du pays au sein duquel l' « Eglise de Bosnie », expressément nationale, avait conservé pendant plus de deux siècles tous les traits essentiels d'une Eglise officielle, appuyée sur une noblesse puissante. Cette Eglise, il la considérait comme d'obédience orthodoxe, et de plus il était convaincu qu'elle ne différait en rien, dans sa doctrine, des autres Eglises fidèles au dogme, établies à l'Est. Tout ceci pris en considération, il n'excluait pas cependant une certaine influence de l'hérésie dualiste sur son organisation, qui reposait en entier sur l'ordre des *krstjani*, comme ils s'appelaient eux-mêmes, et il admettait aussi la possibilité d'une influence momentanée, mais très faible, de l'hérésie sur la pureté dogmatique de l'Eglise elle-même. Il avait été amené à une telle conclusion par les matériaux locaux originaux dont il ne pouvait pas faire concorder les données avec les accusations des écrits adverses. En outre, il a fait porter l'attention sur une similitude jusqu'alors inaperçue, entre le rituel fondamental des cathares occidentaux et le rituel fondamental des moines orientaux de Saint Basile, idée qui par la suite se montra très fructueuse.

A cette dernière conception de l'hérésie bosniaque Franjo Rački opposa immédiatement la sienne, élaborée à partir d'une étude des sectes dualistes poursuivie pendant de longues années [9]. Accordant une confiance entière aux écrits latins dans lesquels cette hérésie était identifiée à la doctrine des cathares et des patarins, il rejeta comme inexacte l'hypothèse qui faisait appartenir cette hérésie à l'orthodoxie, et il estima que sa doctrine était une forme de dualisme modéré, importante pour les débuts du bogomilisme sur tous les plans. Cela le conduisit à se servir très largement d'analogies, à partir desquelles il considéra son organisation interne comme identique à celle d'autres sectes dualistes, en lui déniant tout trait monastique. Rački pouvait, de plus, corroborer sa thèse par des arguments ignorés de Petranović, mais qui furent eux-mêmes, par la suite, soumis à discussion. Etant historien, il disposait de connaissances plus approfondies encore sur le passé de la Bosnie, et c'est dans leur cadre qu'il s'est trouvé en mesure d'élaborer, et cela pour la première fois, une histoire d'ensemble de l' « Eglise de Bosnie ». Tout ceci, et particulièrement sa compétence théologique, qui établit une telle distance entre Petranović, qui était juriste, et lui, fit que son œuvre est restée jusqu'aujourd'hui une œuvre fondamentale dans la littérature tout entière consacrée à l'hérésie bosniaque. Les manuscrits découverts ultérieurement affermirent Rački dans sa conviction que l' « Eglise de Bosnie » était bien restée, jusqu'au bout, conséquente dans sa doctrine dualiste.

Et pourtant, il n'a pu se libérer, lui non plus, de tout doute sur la véridicité des écrits latins concernant l'hérésie bosniaque. Un seul manuscrit, de la main du *krstjanin* (le chrétien) Hval, et datant de 1404 — unique manuscrit bosniaque parmi tant d'autres dont il ait pu prendre connaissance dans l'original, — a suffi pour qu'il s'aperçoive de la profonde discordance entre son contenu et sa riche ornementation plastique d'une part et les accusations des adversaires de cette Eglise, d'autre part. Il conclut, donc, que l' « Eglise de Bosnie » s'était, avec le temps, éloignée sur certains points de sa doctrine originelle et qu'elle s'était rapprochée de la doctrine de l'Eglise officielle. La thèse de Rački, ainsi modifiée, l'a emporté dans la science, demeurant pendant plusieurs décennies incontestée, bien qu'il ait pu, de son vivant même, constater que l'écrit du cardinal Juan Torquemada datant de 1461, ne parlait pas en faveur de l'hypothèse qu'une quelconque évolution ait pu avoir lieu au sein de l' « Eglise de Bosnie » [10].

Bien que les conceptions de Petranović et de Rački malgré leur point de départ commun — aient différé de façon essentielle à beaucoup d'égards, elles ont l'une et l'autre soumis à la science et à son développement le problème qu'elles avaient fait naître et qu'il était fort difficile d'écarter. Il s'agit du problème fondamental posé par l' « Eglise de Bosnie », qui est celui du désaccord entre les matériaux originaux provenant du milieu où vécut cette Eglise et les écrits qui lui sont hostiles, d'où qu'ils viennent. Avec la découverte de nouvelles sources d'origine locale, ce problème s'approfondit encore et obligea les successeurs de Rački à lui chercher de plus en plus souvent une solution dans la thèse d'un rapprochement de l' « Eglise de Bosnie » avec la chrétienté non-hérétique. Malheureusement, la solution qu'on apporta à ce problème dépendit fréquemment de motivations extra-scientifiques. Dans la lutte pour l'appartenance nationale de la Bosnie qui se déclencha avec une exceptionnelle âpreté après qu'elle fut occupée en 1878, on s'attacha, dans la littérature serbe, à quelques exceptions près, à la thèse de Petranović,

et dans la littérature croate à celle de Rački, en les alourdissant trop souvent toutes deux d'un lest superflu et nocif.

Seul l'historien aux multiples champs d'intérêt, Ćiro Truhelka, qui à partir de 1888, au cours de recherches s'exerçant dans les domaines scientifiques divers découvrait la richesse inépuisable du passé bosniaque, emprunta dans ses enquêtes une voie différente. Partant de Rački, et parallèlement à la découverte de matériaux d'origine ignorés jusqu'alors, il s'éloigna de plus en plus de lui, bien qu'il n'ait jamais donné de forme définitive aux connaissances auxquelles il était ainsi parvenu. Et par certaines de ses suppositions, qui plus est, il les a sensiblement obscurcies. Dans ce travail de pionnier que fut son étude des *stećci* (pierres tombales, fig. 1 et 2), — et c'est avec lui que commença l'examen systématique de ces monuments — il doutait déjà en 1891, de la véridicité de l'accusation selon laquelle les hérétiques bosniaques, qu'il appela jusqu'à la fin, de façon conséquente, bogomiles, méprisaient le symbole de la croix. Et lorsqu'en 1911, il découvrit le Testament du *gost* (l'hôte) Radin, datant de 1466, l'un des documents les plus importants de l' « Eglise de Bosnie », il conclut que cette Eglise « n'avait eu aucun lien organique avec le bogomilisme bulgare », et que ses débuts se placent à l'époque des activités de l'apôtre Paul en Illyricum [11].

Du côté serbe, le slavisant Sima Tomić (sous le pseudonyme d'Atom) poussa tellement à l'extrême la thèse de Petranović qu'il en vint à exclure toute influence hérétique sur l' « Eglise de Bosnie » considérée comme expressément orthodoxe, bien qu'il n'ait pas nié l'existence d'une « communauté bogomile isolée » en Bosnie. Résolument, mais sans justification, il séparait les patarins, ainsi les documents de Dubrovnik appelaient-ils les hérétiques bosniaques, des *krstjani*, ces moines de l' « Eglise de Bosnie ». Néanmoins, par son analyse du Recueil de Hval, il a éclairci certains faits d'importance [12].

Marchant sur ses traces, Vaso Glušac a enfin, en 1924, complètement rejeté toute possibilité d'hérésie en Bosnie, de quelque façon que ce fût [13]. Pour cela, outre le Recueil de Hval et certaines chartes de souverains bosniaques nouvellement découvertes, il s'appuyait essentiellement sur l'analyse du Testament de Radin. Il a de plus mis en valeur, avec raison, la signification du décor des *stećci*, et les nouveaux résultats obtenus par l'étude des migrations des populations quittant la Bosnie après l'arrivée des Turcs.

La parution de l'étude de Glušac, qui trouva dans le public serbe un accueil exceptionnellement favorable, incita l'auteur des présentes lignes à porter un jugement critique sur l'évolution du problème de l' « Eglise de Bosnie » dans l'historiographie jusqu'à cette date, et à exposer ce développement pour la première fois, dans sa thèse de doctorat de 1934 [14]. L'analyse de cette évolution, et l'examen détaillé de ces deux conceptions fondamentales, celle de Rački, et celle de Glušac, l'a conduit cependant, dans ce travail, à prendre conscience que Glušac avait commis une erreur en voulant prouver l'appartenance de l' « Eglise de Bosnie » à l'orthodoxie, et qu'il avait passé sous silence certaines questions importantes de cette problématique complexe, mais défavorables à sa thèse, et à considérer néanmoins comme exact le point de départ de Glušac selon qui, lorsqu'on sonde l'abîme qui sépare les sources locales des sources antagonistes, il convient de donner la primauté aux premières. Puisque, dans ces sources locales, on ne décèle pas de trace de doctrine dualiste, et puisque l'organisation monastique de l' « Eglise de Bosnie » ne correspond

pas à celle des sectes dualistes, l'auteur a avancé une thèse nouvelle, selon laquelle cette Eglise était en accord avec la tradition slave cyrillo-méthodienne précisément par sa doctrine, et selon laquelle elle s'était séparée de Rome, dont elle était un diocèse portant le nom d' « ecclesiae bosnensis », après 1232-33, lorsque le pape voulut réorganiser en profondeur l'Eglise et son ordre de *krstjani* selon le modèle d'autres diocèses et d'autres ordres de l'Occident. Dès ce moment, Eglise tout à fait indépendante, gardant des vestiges de temps très reculés, elle se trouva réprouvée comme hérétique aussi bien par l'Eglise d'Occident que par celle d'Orient, et au moment de la soudaine ascension des cathares et des patarins en Occident et des bogomiles en Orient, au XIII^e^ siècle, elle se trouva condamnée comme dualiste. L'auteur a exposé cette thèse dans ses ouvrages, à plusieurs reprises, jusqu'en 1940-41, où il lui donna sa forme définitive[15]. En 1942, C. Truhelka adhéra lui-même à sa thèse[16]. Malgré tout ceci, Glušac maintenait encore son point de vue en 1945[17], tout en essayant par la suite d'en éliminer certaines lacunes et certaines faiblesses. Dans son refus de la thèse de Rački, il a poussé jusqu'aux extrêmes, contestant toute existence quelle qu'elle fût de sectes dualistes du type bogomile, en Orient comme en Occident. Il n'y voyait que des « mystifications de moines », et le fond d'une telle attitude, il le trouvait dans des motivations de nature exclusivement politique.

Au moment même où parut la dernière étude de Ć. Truhelka survint, avec sa conception particulière du problème considéré dans sa totalité, un religieux franciscain, Leo Petrović. Mais son livre fondamental sur la question ne fut publié qu'après sa mort[18]. Partant d'une hypothèse inexacte, et déjà avancée antérieurement dans certaines études croates, il affirmait que des bénédictins officiant en glagolitique, avec leur supérieur qu'à son sens ils considéraient comme un *djed* (aïeul, grand-père), chassés hors de Croatie, avaient trouvé refuge en Bosnie, ramenant ainsi tout le problème au fait que la Curie romaine aurait été mal informée sous l'influence d'une prétendue politique expansionniste des souverains hongrois. Ceci aurait conduit l' « Eglise de Bosnie » dont les dogmes n'étaient pas altérés, à se détacher de Rome, devenant ainsi « acéphale », ce qui l'aurait amenée à négliger de plus en plus le culte et d'autres formes de la vie religieuse. Des accusations expresses de Rome, prononcées en diverses occasions, affirmant qu'il s'agissait d'une hérésie dualiste et non seulement de négligence et d'incurie, il n'a tenue absolument aucun compte. Cependant, malgré son échec global, il a contribué, par l'analogie qu'il a établie avec l'ordre des bénédictins, à une compréhension quelque peu meilleure de certaines données sur les *krstjani*.

Après la mort de F. Rački, en 1894, une grande quantité de matériaux originaux jusqu'alors inconnus fut recueillie, auxquels Vladimir Vrana, en 1942, adjoignit la première présentation de manuscrits bosniaques soigneusement composée[19], si bien qu'à la récente thèse de la pureté dogmatique de l' « Eglise de Bosnie » indépendante pouvait s'opposer la thèse de Rački, mais cette fois avec une argumentation beaucoup plus solidement assise. La discussion qui allait s'ensuivre imposait précisément la nécessité de tenter, dans la recherche d'une solution définitive, un accord entre cette thèse et la multitude de données récemment découvertes. C'est ce que voulut faire Alexandre Solovjev dans plusieurs études, dont les premières furent publiées en 1947, et qu'il compléta en 1953 par un compte rendu, le premier de cet ordre dans la littérature yougoslave, des résultats précieux obtenus par les diligentes recherches d'A. Dondaine

dans le domaine de la découverte et de la publication de nouvelles sources pour l'histoire des hérésies dualistes en Occident[20]. En s'attachant, avec beaucoup de savoir et d'ingéniosité à la défense de la thèse de Rački, Solovjev lui a véritablement rendu son crédit, qui avait été sensiblement ébranlé, mais aussi, en dépit de fructueuses incitations à la recherche, il l'a alourdie de beaucoup de conjectures et d'hypothèses hâtives.

Il a, le premier, se fondant sur les travaux de Vrana, systématiquement étudié la plupart des manuscrits dont on pouvait assurer avec certitude qu'ils avaient été composés au sein de l' « Eglise de Bosnie », s'efforçant de déceler dans leur texte les éléments dont l'origine est indubitablement dualiste[21]. C'est avec raison qu'il a porté son attention sur les gloses déjà connues de l'Evangile de Srećković, égaré on ne sait où depuis longtemps, et il a prouvé de façon convaincante que le rituel du Manuscrit du *krstjanin* Radosav, datant du milieu du xv^e^ siècle, ne coïncidait pas seulement avec le rituel des cathares lyonnais, ce que Rački avait déjà établi, mais aussi avec le rituel des phoundagiagites d'Asie Mineure, enregistré sous forme écrite au xi^e^ siècle[22]. Cependant, la critique a fermement rejeté l'explication qu'il donnait de certaines expressions du texte de l'évangile, qu'il avait trop légèrement considérées comme dualistes[23]. De plus, l'analyse du texte et des enluminures du Recueil de Venise[24], qui lui avait échappé, a mis en lumière la précarité de son hypothèse sur les marques caractéristiques, propres au dogme non altéré, du Recueil de Hval, fidélité dogmatique qu'il interprétait comme un cas exceptionnel d'opportunisme religieux. Sa tentative pour découvrir des traces de la doctrine dualiste dans l'ornementation artistique des évangiles bosniaques s'avéra, elle aussi, manquée.

Sa tentative pour découvrir dans les reliefs des *stećci* bosniaques une symbolique témoignant de conceptions religieuses manichéennes, et pour prouver l'exactitude des accusations hostiles qui prétendaient que les hérétiques bosniaques ne vénéraient pas le symbole de la croix, rencontra le même destin[25].

Très douteuses aussi se révélèrent ses conjectures arbitraires sur le Grec Aristodios-Rastudije considéré comme fondateur de l' « Eglise de Bosnie », sur l' « anti-pape » Belazinansa-Belizmenc qui se serait réfugié en Bosnie venant de Vérone, etc. En dépit de tout ceci certains auteurs l'ont suivi de façon peu critique.

Faisant sienne la conception de Solovjev sur des points essentiels, Dragutin Kniewald reprit, en 1949, l'analyse des écrits latins[26] que Rački connaissait déjà, arguant de leur fiabilité à partir de certaines de leurs assertions, qu'il comparait entre elles, pour les vérifier ensuite en les confrontant au texte de l'abjuration des *krstjani* bosniaques datant de 1203, texte qui n'a été préservé que dans une traduction contemporaine en latin. Il utilisait dans ses investigations une méthode inusitée, qu'il appelait lui-même « méthode d'inversion » et qui consistait à tirer des conclusions des engagements que prenaient les *krstjani* suspectés d'hérésie, à l'encontre des croyances auxquelles ils avaient été jusqu'alors fidèles, et de la pratique que ces croyances conditionnaient. De cette façon, à partir d'un texte dans lequel l'hérésie n'est pas expressément mentionnée — il n'y s'agit que de schisme et d'engagements qui concernent la vie extérieure des moines bosniaques — il a fabriqué une confession dualiste. Malgré cela, il a bien sûr, contribué de plusieurs façons à la solution de certaines questions litigieuses et jusque-là sans explication.

Pris dans leur ensemble, les travaux de Solovjev et de Kniewald,

abordaient si largement la question qu'ils donnèrent au premier moment l'impression que le problème de l' « Eglise de Bosnie » y avait enfin reçu sa solution définitive, et que la thèse de Rački, dans son essence, se révélait malgré tout correcte. Ce sont surtout les données nouvelles présentées par Dondaine, et qui trouvèrent confirmation dans le témoignage d'une chronique de dominicains hongrois, datant de 1259, jusqu'alors passée inaperçue, qui ont influé sur la décision prise par l'auteur de ces lignes de faire sienne, lui aussi, la thèse de Rački, en la considérant comme le cadre le plus favorable à la poursuite des recherches [27], mais en déplaçant l'accent mis jusqu'ici sur la globalité du problème pour le fixer sur des questions distinctes qui attendaient une solution et qui s'étaient accumulées au cours de la discussion provoquée par cette thèse. Ceci fut fait tout d'abord, par l'analyse de deux manuscrits bosniaques qui jusque-là n'avaient pas été étudiés à fond, et par une étude très nourrie sur les débuts de l' « Eglise de Bosnie ». Dans cet ouvrage, une vérification méticuleuse des matériaux historiques de la première moitié du XIII^e^ siècle a permis de corroborer sa conception fondamentale, à savoir que cette Eglise s'est émancipée dans la quatrième décennie de ce même siècle [28].

Peu après, Maja Miletić, choisissant une démarche méthodologique semblable, mais sans entrer toutefois dans la question centrale et litigieuse de la doctrine des *krstjani* bosniaques, étudia, s'appuyant sur de larges vues comparatives, les inscriptions des monuments de pierre qui les mentionnent et apporta la preuve que les *krstjani* étaient bien des moines de Saint Basile. Son point de vue, selon lequel ils avaient, à bien des égards, préservé l'héritage gnostique des temps chrétiens très anciens se montra également très fructueux [29].

Bien que les travaux des années cinquante aient confirmé, en de nombreux points, les faiblesses de l'argumentation de Solovjev et de Kniewald, et que le dénombrement systématique ainsi que l'étude de *stećci* aient fortement ébranlé l'hypothèse même de leur origine bogomile, le franciscain Dominik Mandić, en 1962, s'attacha à rétablir intégralement la thèse de Rački, dans un ouvrage de synthèse, en comblant ses lacunes par beaucoup de conjectures arbitraires [30]. Qui plus est, dans certaines questions, il est allé beaucoup plus loin que Rački, et c'est ainsi qu'il a rejeté les débuts de l'hérésie bosniaque, s'appuyant sur un calcul tout à fait arbitraire, presque deux siècles en arrière. Poursuivant et enchaînant ses conjectures sur Rastudije et Belizmenc, il a inventé toute une histoire sur le prétendu anti-pape Tomaš-Bartol, qui en 1223, aurait trouvé refuge en France auprès des cathares. Il pensa bien légèrement pouvoir faire disparaître le désaccord entre les sources locales et les écrits adverses en avançant la supposition que parmi les *krstjani*, auxquels il reconnaissait le caractère monastique, existait aussi, outre l'orientation strictement officielle d'autres courants plus modérés. Bien que le parti pris national et une imagination débridée aient laissé une forte empreinte dans les écrits de Mandić, son livre fut, et demeure jusqu'à ce jour, la synthèse la plus complète sur l'hérésie bosniaque.

C'est avec un sens plus développé de l'acribie scientifique que le problème de l' « Eglise de Bosnie » fut abordé par Sima Ćirković. Tout en admettant quant au fond la thèse de l'auteur de ces lignes, il la modifia quelque peu en introduisant l'idée, trop peu explicite, d'une discontinuité entre l'abjuration des *krstjani*, en 1203, et l' « Eglise de Bosnie », et quant à l'analyse du Testament de Radin, il n'a pas non plus adhéré en tout point à celle de l'auteur de cet article. Il n'est pas entré profondément dans la

question de la doctrine elle-même; se contentant du fait, largement connu, de l'interprétation allégorique de l'Evangile, il n'a pas prêté une attention suffisante aux manuscrits bosniaques, mais cependant, il a retranché la question de l'ornementation des *stećci* de la problématique générale. Il n'a pas identifié non plus l'organisation hiérarchique de l' « Eglise de Bosnie » à celle des sectes dualistes, et il n'a pas mis tout à fait en doute le caractère d'ordre monastique des *krstjani*. Il a même considéré comme établi, le point de vue longtemps contesté, et qui admettait que les communautés de *krstjani* possédaient, entre autres, des propriétés terriennes. D'autre part, selon lui, les assertions des écrits latins seraient dans l'ensemble dignes de confiance, sauf lorsqu'il s'agit de la question de l'Ancien Testament, de celle des icônes, des fêtes et de l'aumône. De plus, dans son acceptation des faits avancés par les écrits latins, il n'exclut pas la condamnation de la croix [31].

Le byzantiniste tchèque Milan Loos, connu par ses travaux sur le paulicianisme, a présenté de façon semblable l'importance qui doit être accordée à l' « Eglise de Bosnie » au sein du mouvement dualiste. En adhérant aux points de vue de Ćirković sur les débuts de cette Eglise, il considère, en effet, les assertions exprimées par les écrits latins, à propos de sa doctrine, comme dignes de foi, mais il écarte comme non fondé le point de vue de Solovjev sur les traces dualistes dans les évangiles bosniaques, ainsi que son hypothèse sur Aristodios-Rastudije. Il rejette également le postulat identifiant la hiérarchie des *krstjani* et celle des cathares (patarins), bien qu'il reçoive comme correcte la division des hérétiques bosniaques en fidèles « parfaits » et simples fidèles. Dans certains détails, il prend une position autonome qui appelle la discussion, mais qui mérite d'être prise en considération comme un utile stimulant sur le plan de la méthode [32].

Ce panorama, présentant les contributions les plus importantes sur l'hérésie bosniaque fait comprendre que la conception de Rački affirmant son caractère dualiste, fut, à quelques rares exceptions près, toujours adoptée, presque dans son intégralité, et retenue comme cadre indispensable à l'intérieur duquel peuvent être efficacement recherchées les solutions de maints problèmes isolés, soit qu'ils demeurent toujours ouverts soit que la discussion les ai fait soudainement apparaître. On ne peut nier que les efforts scientifiques soutenus pendant ces trente dernières années aient amené de considérables progrès dans la connaissance de l'hérésie bosniaque envisagée sous ses divers aspects, mais la question fondamentale de sa doctrine demeure, semble-t-il, loin d'être résolue. Ainsi que le montre l'expérience, on ne peut approcher de cette solution que si l'on abandonne la conviction que les assertions des écrits adverses sont vraies en toutes choses, et qu'elles sont valables pour toute la durée pendant laquelle l' « Eglise de Bosnie » exista. Il est de fait que seul le concept d'évolution appliqué à sa doctrine permet d'introduire une certaine harmonie dans les matériaux originaux, mais sur ce point même, il est impossible d'esquiver l'examen critique des accusations adverses, conduit à partir des sources locales.

Ceci est confirmé à nouveau par la récente tentative du jeune dominicain Franjo Šanjek pour embrasser, une fois encore, le problème dans sa totalité [33]. Une trop grande confiance dans les assertions et les conjectures de D. Mandić, qu'il fait siennes dans bien des cas, n'a pas eu, il est vrai, de très heureuses conséquences sur son travail, et il n'a pas toujours pris suffisamment en compte les résultats que la science avait

obtenus, dans son développement, jusqu'à ce jour. Cependant, c'est pour la première fois qu'avec lui, un théologien catholique a l'audace de douter de la véridicité des écrits latins et de conclure que les matériaux locaux ne confirment pas l'accusation de dualisme qu'ils portent contre la doctrine de l' « Eglise bosniaque ». Il a ainsi été conduit, laissant la question de la doctrine ouverte, à faire porter tout le poids de son effort sur la structure de l'ordre des *krstjani*, structure qu'il considère comme expressément dualiste. Le fait qu'il ait soutenu ce point de vue à partir d'une seule source originale, le Testament du *gost* Radin, montre à nouveau que l'analyse de ce document est l'une des questions essentielles pour la solution définitive du problème tout entier. L'auteur des présentes lignes ne considère pas le point de vue avancé par F. Šanjek comme fondé [34].

Au moment même où paraissait le livre de F. Šanjek, vit le jour une autre tentative de synthèse, que son auteur lui-même, dans le titre de l'ouvrage, présentait, quelque peu présomptueusement comme « une nouvelle interprétation ». Dans le sous-titre, il soulignait qu'il traitait de l' « Eglise de Bosnie » en s'attachant particulièrement « à sa place dans l'Etat et dans la société du XIIIe au XVe siècle siècle » [35]. Bien que John V. A. Fine Jr., par sa seule orientation ait relégué le problème de l' « Eglise de Bosnie » et de sa doctrine au second plan, il n'a pas pu s'y dérober. Dans le traitement chronologique de la matière, où il touche continuellement à ce problème, en le plaçant dans le cadre plus large du développement politique et économique de la Bosnie médiévale, il soutient bel et bien une conception déjà élaborée par laquelle il revient en fait à la thèse primordiale de l'auteur de ces lignes. En appliquant certaines méthodes sociologiques, elles aussi sujettes à discussion, il combat la conception habituelle selon laquelle existe une relation étroite entre les *krstjani*, qu'il considère par ailleurs comme des moines, et les intérêts de la noblesse et du pouvoir de l'Etat. Il faut ajouter que sa démarche méthodologique dans le traitement des sources et des résultats acquis par les recherches antérieures ne peut pas toujours être jugée irréprochable. La valeur de son livre réside principalement dans le fait qu'il permet au lecteur du domaine linguistique anglo-américain de s'initier, grâce à une œuvre fondée sur une connaissance exhaustive de la littérature yougoslave, à l'histoire générale de la Bosnie avant l'arrivée des Turcs.

Cet aperçu ne serait pas complet si l'on ne mentionnait, pour finir, le livre où l'auteur de ces lignes a rassemblé ses travaux de 1950 à 1966 sur l' « Eglise de Bosnie ». Il a complété les notes accompagnant ses articles par de nombreuses données plus récentes, et il leur a adjoint une étude particulière sur le problème de l' « Eglise de Bosnie » dans l'historiographie d'après-guerre (pp. 297-375), étude où il a, de façon détaillée rendu compte de toutes les recherches concernant ce problème, à partir de 1945 et jusqu'à la fin de 1974 [36].

Le présent examen critique a montré que dans les études ultérieures — si elles veulent réellement contribuer à la connaissance de la vérité scientifique — le poids de la recherche doit porter, encore et toujours, sur les problèmes pris un à un, et que les tentatives pour embrasser la problématique tout entière ne peuvent éviter des périls multiples, allant des lacunes manifestes dans la connaissance des auteurs à la généralisation hâtive des données, en substance peu abondantes. Le travail monographique systématique a donné, pendant la période envisagée, des résultats durables, particulièrement dans l'étude des *stećci* et des manuscrits provenant du sein même de l' « Eglise de Bosnie ». On entrevoit aussi la

solution définitive de certaines questions jusqu'ici très litigieuses, telles que la genèse de l' « Eglise de Bosnie » indépendante, les caractères de l'ordre formé par les *krstjani*, et la singularité de leur organisation, telle encore que la fiabilité des assertions adverses à propos de leur doctrine, et telle enfin que la conception de son évolution, du moins à partir du XIVe siècle. Il y a, certes, d'autres questions aussi, de moindre importance, qui peuvent être considérées comme résolues[37]. Le nombre des sources nouvelles, ou des sources découvertes qui avaient échappé à l'attention des chercheurs se trouve accru. Bien que le cadre offert par la thèse de Rački se soit révélé suffisamment large pour permettre un tel progrès, il n'est pas tout à fait exclu qu'avec la multiplication des solutions apportées aux problèmes particuliers, ce cadre lui-même, doive, dans l'avenir, subir des modifications importantes.

## II

Les renseignements les plus anciens sur les hérétiques en Bosnie n'apparaissent qu'à la frontière entre le XIIe et le XIIIe siècle. Un dominicain, Anselme d'Alexandrie, a certes noté, vers 1270, que l'hérésie avait été transmise au pays par les commerçants locaux retour de Constantinople, et que lorsque les hérétiques de Bosnie étaient devenus assez forts, ils s'étaient choisis eux-mêmes un évêque appelé « episcopus Sclavoniae sive Bossone »[38]. Mais on ne peut établir de façon exacte, à partir de son écrit, comment tout cela s'est déroulé, et il n'est pas certain non plus que ces données soient en tout point dignes de confiance. Dans les actes du concile que les cathares français tinrent en 1167 à Saint-Félix-de-Caraman, on mentionne bien, parmi sept Eglises cathares, l' « ecclesia Dalmatiae »[39]. Et c'est précisément de Dalmatie qu'arrivèrent à Rome, vers la fin du XIIe siècle, certaines informations concernant les hérétiques locaux qui, chassés de ce pays, avaient trouvé refuge en Bosnie[40]. L'action de la Curie romaine qui s'ensuivit, atteignit enfin son point culminant avec la tentative menée pour réorganiser et pour rattacher plus étroitement à Rome l'ordre religieux local (religio, societas fraternitatis) dont les adhérents s'appelaient, d'un terme explicite, *krstjani*[41]. Les supérieurs (priori) de leurs monastères, en 1203, renoncèrent tout d'abord au schisme, et ensuite à leur nom, et ils s'engagèrent à ne pas recevoir à l'avenir, parmi eux, celui dont ils sauraient de façon certaine qu'il était manichéen, donc hérétique dualiste. Ils se sont, de plus, engagés à se conformer en toutes choses, dans leur manière de vivre, du vêtement jusqu'aux prescriptions diverses, aux règles observées par les moines de l'Occident[42].

Bien que les points de vue sur la signification de cette abjuration, tout à fait exceptionnelle de par sa forme, diffèrent fondamentalement, personne ne met sérieusement en doute le caractère monacal des *krstjani* bosniaques. Ils appartenaient, de toute évidence, à l'ordre de Saint Basile, et leur nom même était un synonyme, très répandu, du terme désignant le moine[43].

En prenant en considération certaines informations de cette époque, relatives au diocèse catholique de Bosnie qui reconnaissait l'autorité du métropolite de Dubrovnik, il est fort vraisemblable qu'alors déjà, comme cela sera le cas plus tard, l'évêque bosniaque était aussi un *krstjanin*, et que l' « ecclesia bosnensis » catholique — ainsi qu'elle est nommée dans les

sources latines — recrutait les membres de sa hiérarchie dans l'ordre des *krstjani*. Par conséquent, l'idée que le passage se faisait sans rupture de ce diocèse à l' « Eglise de Bosnie » indépendante, dont l' « episkup » (évêque) était également le chef suprême des *krstjani*, le *djed*, est légitime. A partir de la troisième décennie du XIVe siècle, les matériaux locaux originaux, jusqu'alors sur tous les plans très pauvres, témoignent de façon cohérente de l'identité de l' « Eglise de Bosnie » et de l'ordre des *krstjani* [44]. Un peu plus tard, cette identité est encore confirmée par les documents officiels conservés dans les Archives de Dubrovnik. L' « Eglise de Bosnie » indépendante était donc bien une Eglise expressément monacale.

Les sources provenant de Dubrovnik, outre le nom *krstjanin* (christianus, christian), emploient pour désigner le moine bosniaque un terme qui indique son statut, « patarinus » (pataren, patarin) [45]. Chaque fois que ce terme est accolé à un nom concret ou à une personne, il désigne, sans exception, un moine *krstjanin*, et aucunement un hérétique en général, bien que les gens de Dubrovnik aient aussi parfois employé le terme de patarin dans ce sens plus large.

Puisque certains auteurs refusent aux *krstjani* le caractère d'ordre monacal afin de les identifier autant que faire se peut aux « parfaits » cathares (perfecti, electi), il convient de souligner qu'aux yeux de leurs contemporains, ce caractère n'était pas le moins du monde contestable. Le duc Stjepan Vukčić, dans son testament de 1465, désigne comme ses moines, aussi bien le *gost* Radin qui était l'un des éminents chrétiens, que le métropolite de Mileševa, David, qui était lui, un moine orthodoxe [46]. Les autorités de Dubrovnik font une différence expresse entre les patarins et les laïcs [47] et elles constatent qu'ils sont « regullantes sette Bosne » [48] et que les Bosniaques eux-mêmes les appellent « moines » (Patareni nuncupati religiosi dicti regni Bosne per ipsos Bosinienses, 1433) [49]. Dans une lettre adressée au roi Tvrtko II, qui lui-même se sentait catholique, les autorités de Dubrovnik s'engagent, en 1442, à traiter son *poklad* (dépôt) conformément aux ordres qu'il donnera dans sa lettre « devant les moines de la foi romaine ou de la foi bosniaque » [50]. Aeneas Sylvius, qui fut plus tard le pape Pie II, décrivit lui aussi dans son ouvrage « Historia de Europa » les hérétiques bosniaques qu'il appelait manichéens, comme des « monachi » vivant dans des monastères (coenobia) qui se trouvaient dans des vallées perdues, au sein des montagnes [51]. Tout ceci est encore confirmé par les écrits de Mauro Orbini, qui, originaire de Dubrovnik — à l'époque où les *krstjani* se voient toujours mentionnés dans les registres des impôts turcs (defters) — les considère lui aussi comme des moines, et apporte des renseignements précieux sur les supérieurs de leurs monastères (monasteri) [52].

Ces monastères, qui jouissaient de divers privilèges — désignés à Dubrovnik par l'expression « le franchicie dej Patareni » [53] — entre autres du droit d'asile, sont appelés dans les documents locaux *hiža*, c'est-à-dire « maison », du même mot dont se servent les franciscains eux-mêmes, en parlant de leurs monastères (*domus*). Dans les sources provenant de Dubrovnik, ce mot est traduit par *caxa*, mais on y emploie le plus souvent ce terme de *domus*, c'est-à-dire « locus christianorum » (ou, dans le même sens, Patarenorum) [54].

Bien que l'on mentionne dès 1203 les propriétés terriennes (possessiones) [55] appartenant aux monastères des *krstjani*, on rencontre dans les études récentes l'opinion qu'ultérieurement à cette date, les monastères ne possédaient plus de tels biens, et que ce fait, justement, avait rendu plus

facile l'établissement des relations étroites qui unissaient les *krstjani* à la noblesse bosniaque. Contre cette hypothèse parlent certains renseignements d'origine diverse concernant leurs *contrate*, comme on appelait alors les territoires administratifs faisant partie des *župa*, ou les domaines des magnats, ainsi que les données plus récentes offertes par les *defters* turcs, à propos des *krstjani*, terme qui désigne dans leur cas des paysans chrétiens considérés dans leur qualité d'habitants des propriétés ayant jadis appartenu aux monastères des *krstjani* [56].

Les plus grands de ces monastères possédaient même des hospices (hospiciji) qui servaient de lieu de repos aux voyageurs ou, selon le rapport quelque peu narquois d'Aeneas Sylvius, qui accueillaient les dames de renom (matronae) désireuses d'y accomplir leurs vœux [57]. Presque à la même époque, Benedikt Cotrugli, originaire de Dubrovnik, écrit que dans ces hospices on recevait volontiers les riches et qu'on refusait les pauvres [58].

Si ces renseignements, tout minces et altérés qu'ils soient, nous font passablement connaître l'activité socialement utile des *krstjani*, nous savons aussi que dans les monastères ils s'occupaient encore d'autres choses. Certains sont restés dans la mémoire comme copistes de textes religieux, et l'un d'eux se plaint que ses mains se soient fatiguées au labeur de la terre [59]. Quelques-uns ont sans doute, parallèlement à leurs devoirs religieux au sein de la communauté, assumé la charge spirituelle de simples fidèles. A Dubrovnik, dans une certaine occasion, on appela le *djed* « il padre spirituale » [60] et sur une inscription tombale les fidèles prient le défunt, le *gost* Mišljen de se souvenir d'eux, « ses humbles serviteurs » (svoih rabov) lorsqu'il paraîtra devant Jésus-Christ [61]. Sans aucun doute, comme le prouve le Testament du *gost* Radin, ils faisaient l'aumône à ceux qui se trouvaient dans le besoin. Selon une indication d'Orbini, que nulle autre ne corrobore, ils avaient coutume de rompre le pain pour le distribuer ensuite aux fidèles [62]. Cependant, bien qu'Orbini parle expressément d'un prêtre qui officiait selon ce rite, on ne peut rien dire d'assuré pour déterminer s'il y avait véritablement des prêtres parmi les *krstjani*, comme c'était par exemple le cas des *starci* (les anciens), dans les monastères orthodoxes.

Ce nom de *starac* (l'ancien) est aussi porté par certains *krstjani* éminents, mais la fonction des *starci* dans leur ordre ne peut être, à la lumière des matériaux jusqu'à présent connus, réellement définie, pas même de façon approximative. Dans les sources locales ils figurent avec les *gosti* éminents au rang des « illustres chrétiens » (poglaviti krstjani, domini maiores christianorum) qui sont appelés aussi *strojnici* (administrateurs). Ce terme conduit à conclure que les uns et les autres, à la différence des simples *krstjani*, se chargeaient de certaines responsabilités d'ordre administratif. Leur nombre n'était ni constant ni exactement fixé, mais on peut déduire, en s'appuyant sur bon nombre de données diverses que le nombre de *gosti* correspondait au nombre de monastères des *krstjani*. Les *gosti*, comme l'affirment expressément quelques documents, ont dirigé certains monastères et peut-être seulement ceux d'entre eux qui possédaient des hospices [63]. Ils étaient plus en vue que les *starci* qui, dans la hiérarchie des dignités de l'ordre, par conséquent dans celle de l' « Eglise de Bosnie », les précédaient. Un seul document ancien mentionne un *grand gost* (gost veliki) [64], mais ceci, comme dans les cas semblables pour le *grand djed* ou le *grand ban*, n'est qu'un titre honorifique, et ne désigne pas une dignité plus élevée que celle qui est ordinairement attachée au *gost*. Depuis

F. Rački et jusqu'à nos jours s'est maintenue une conception selon laquelle la division des *krstjani* illustres en *starci* mineurs et en *gosti* supérieurs coïncide avec la structure des cathares (patarins). C'est en prendre bien à son aise avec ce que rapporte Raynier Sacconi, à qui cette opinion se réfère exclusivement [65], car il distingue dans chaque Eglise cathare un seul fils « mineur » et un seul fils « majeur » (filius minor et f. maior), dignités auxquelles correspondraient prétendument les grades de *starac* et de *gost*. Dans l' « Eglise de Bosnie », il y a par contre, en même temps, plusieurs *starci* et plusieurs *gosti*, bien que ces derniers aient été en nombre moindre. Est également erronée la supposition que les *strojnici* étaient douze en tout, nombre qui apparaît, quand on les mentionne comme membres de la haute cour, réunis dans des occasions exceptionnelles. Dans les matériaux d'origine on ne trouve aucune preuve qu'il y eût d'autres dignités quelles qu'elles fussent, au sein de l'ordre des *krstjani*, outre celle de *starac*, de *gost*, et de supérieur de l'ordre tout entier, le *djed*.

A en juger par un document officiel de Dubrovnik datant de 1438, le *djed* (ou *did* selon la prononciation ikavienne, propre à l'ensemble de l' « Eglise de Bosnie ») est désigné par ce nom pour marquer qu'il est « le plus élevé » parmi les *krstjani* (supremus patarenorum) [66], mais dans la seule lettre de lui qui ait été préservée sous forme de copie, il signe « seigneur episkup (évêque) de l'église bosniaque » (1404) [67]. Le *krstjanin* Hval, la même année, en écrivant son Recueil, se réfère, pour le dater, à l'*episkupstvo* (épiscopat) du *djed* Radomir — lui aussi emploie ce terme — et l'appelle également « docteur et mainteneur (?) (nastavnik i svršitelj) de l'église bosniaque » [68]. Le *djed* n'avait pas de siège permanent, il résidait dans l'un des monastères, probablement dans celui où il avait été *gost* avant son élection au rang de *djed*.

La dignité du *djed bosniaque*, comme il est parfois appelé dans les documents de Dubrovnik, n'a rien à voir avec la dignité laïque du *djed* à la cour des souverains croates avant le XII^e siècle, et la mention isolée d'un ded'c' bogomile, provenant du Synodikon de l'empereur bulgare Boril (1211) n'impose pas nécessairement l'idée d'une origine commune. On a noté que le terme de *djed* pour désigner un évêque, a été encore employé il n'y a pas si longtemps dans l'Eglise de l'Est [69].

Une hypothèse veut que le *djed* bosniaque ait été, vers 1223, une sorte de pape hérétique, à qui les cathares français s'adressaient pour demander conseil et qui leur aurait même envoyé son vicaire. De plus, dans certaines études récentes on a vu apparaître l'idée que le *djed* lui-même, à cette époque, était passé en personne en France. L'analyse du document de base à partir duquel tout ceci fut déduit [70] a démontré qu'il s'agit d'une lourde faute d'interprétation. Dans des lettres d'Innocent IV récemment découvertes, datant de 1245, il est affirmé, il est vrai, que les hérétiques de Bosnie appellent leur supérieur « pape », mais on ne donne pas à ce nom la signification large qu'il aurait s'il désignait un « anti-pape » dualiste. Peut-être cette indication tout à fait exceptionnelle dans toute l'histoire de l' « hérésie bosniaque » est-elle explicable par le fait que le mot *papos* désigne en grec — l'aïeul [71].

Les *krstjani* ne s'habillaient pas comme les autres moines qui portaient des robes monochromes leur descendant jusqu'à la cheville. Bien qu'ils se soient engagés, en 1203, à suivre leur exemple en ceci également [72], ils ne l'ont pas fait. Le *gost* Milutin est représenté, sur sa stèle funéraire (fig. 3), portant une tunique assez courte, liée à la taille [73], et le *krstjanin* Radosav

est vêtu de façon semblable dans un dessin figurant à la fin de son manuscrit. Tous deux tiennent un livre à la main et Milutin s'appuie de la main droite sur un bâton qui a la forme de la lettre T. Puisque ces objets, en tant que symboles, sont gravés sur certains autres *stećci* encore, on peut considérer comme fondée l'idée qu'ils désignaient la tombe d'un *krstjanin*[74].

Milutin le *gost*, dans son inscription s'enorgueillit d'avoir vécu « honoré » (u časti) des seigneurs bosniaques, recevant des dons aussi bien d'eux que des « seigneurs grecs ». Il fut inhumé revêtu d'une robe de brocart broché de fils d'or. Il était donc l'un de ces nombreux *krstjani* que les sources du XIVe et du XVe siècles mentionnent fréquemment comme « serviteurs » (sluge) des grands seigneurs pour lesquels ils se chargent de diverses missions diplomatiques et qui vivent à leur cour. Bien qu'on ait conservé un très grand nombre de données qui nous informent sur les monastères mêmes des *krstjani*, précisément à cette époque, l'apparition d'un tel fait conduit à conclure que dans ces temps troublés, marqués par le danger grandissant de l'invasion turque et par le délabrement intérieur de la société féodale, bien des choses avaient changé dans la vie des *krstjani*. Des faits semblables peuvent être remarqués, alors, dans les monastères franciscains également[75].

Il est surprenant qu'on ne trouve, dans les sources locales, aucun renseignement sur les *krstjanice* (les chrétiennes), malgré le fait qu'en 1203, les *krstjani* se soient engagés à se séparer, selon leurs paroles « des femmes de notre ordre » (femine de nostra religione »)[76]. Les « monastères doubles » (διπλὰμοναστήρια) n'étaient ni avant cette époque, ni à cette époque, une rareté dans la chrétienté officielle[77]. Plus tard les *krstjanice* ne sont mentionnées sous ce nom que dans un Synodikon de l'Eglise serbe où elles se voient maudites en même temps que les *krstjani*[78].

Les premières indications sur les *krstjani* bosniaques, parlent déjà d'eux comme des protégés du souverain lui-même, le ban Kulin, que leurs supérieurs appellent expressément, en 1203, leur « patron »[79]. Bien que la première moitié du XIIIe siècle soit remplie d'une vive activité de la Curie romaine, et plus encore, des expéditions de croisés contre l'hérésie en Bosnie, les *krstjani* ne sont pas mentionnés sous ce nom dans les sources locales pendant plus d'un siècle. C'est seulement dans la troisième décennie du XIVe siècle que leur nom réapparaît dans les documents du ban Stjepan II Kotromanić, où ils sont pris comme témoins de ses actes de donation à la noblesse[80]. A partir de cette époque et pendant tout le temps qui s'écoula jusqu'au milieu du XVe siècle, l' « Eglise de Bosnie » — ainsi sont nommés dans les documents officiels les *krstjani* quand on veut désigner l'ordre tout entier — prend sous sa protection les nobles donataires et s'engage à procéder, assistée de quelques grands seigneurs, en cas d'infidélité envers le souverain, à l'examen de l'accusation éventuelle et à juger de son bien-fondé, et ceci avant que le souverain n'entreprenne de les punir.

L' « Eglise de Bosnie » conduite par le *djed*, resta, presque jusqu'à la fin de l'indépendance de la Bosnie, l'unique véritable Eglise du pays, bien qu'un vicariat franciscain y ait existé également à partir de 1340 et que les souverains bosniaques eux-mêmes eussent appartenu à l'Eglise catholique, ou qu'ils l'eussent rejointe avec le temps. Le ban Tvrtko I, en recommandant dans la huitième décennie du XIVe siècle un noble « à la bonne foi du djed et de toute l'église bosniaque et de tous les krstjani » (u vjeru djedinu i sve crkve bosanske i vse krstjane), bien qu'il fût lui-même catholique de

naissance et de conviction, les engage tous à lui porter assistance « tant qu'il y aura une racine de l'église de Dieu en Bosnie » (dokle je korijen u Bosne crkve božje)[81]; le roi Tomaš, qui avait précédemment embrassé le catholicisme, agit de la même façon en 1446 envers certains nobles, lorsqu'il les confie à la protection du *djed*, « dans les mains de l'église » (u ruke crkovne)[82]. On comprend donc que le *djed* sert de médiateur dans les conflits entre les nobles et le roi — titre que le souverain bosniaque porte après 1377 — ou entre les nobles eux-mêmes, et qu'il assume le même rôle de médiation dans les relations avec Dubrovnik.

Selon un point de vue considéré généralement comme parfaitement fondé, et ceci jusqu'à une époque récente[83], le *djed* et d'autres représentants de l' « Eglise de Bosnie » ne participaient pas aux délibérations de l'assemblée de l'État. Il n'y a pas, en fait, de témoignage formel à ce sujet, mais les indications que l'on trouve dans les instructions aux envoyés de Dubrovnik en Bosnie, à l'occasion des négociations de paix de 1404, présupposent la présence des *krstjani* aux côtés de la noblesse, à l'assemblée. Les gens de Dubrovnik attribuent alors une importance primordiale précisément à l'assentiment des *krstjani* aux chartes qui leur assuraient des privilèges commerciaux[84]. Tout comme les autres moines de l'Occident, les *krstjani* n'avaient pas, à vrai dire, le droit de prêter serment, mais ils exprimaient leur acquiescement par ce qu'on appelait promesse (promission)[85]. L'hypothèse selon laquelle les *krstjani* participaient aux travaux de l'assemblée de l'Etat reçoit ces derniers temps une confirmation indirecte par la mise en évidence de l'existence d'un « conseil de l'Etat » organe particulier du pouvoir dans lequel, à la différence de l'assemblée, étaient réunis exclusivement certains nobles de haut lignage (barones regni)[86].

A la fin d'un fragment de manuscrit datant de 1393[87], se trouve préservée une note contenant deux séries de noms, séparées par une indication faisant connaître qu'à cet endroit sont cités les noms de « ceux qui sont entrés (?) dans les ordres de l'église » (ki su se narekli u red crkve) avant « notre seigneur Rastudije » (gospodina našega Rastudija). Puisque ce nom est mentionné parmi ceux des hérétiques bosniaques dans chacun des trois manuscrits du Synodikon serbe de la fin du XIVe siècle, il est hautement probable que Rastudije a vécu à cette époque même. La manière dont l'indication ci-dessus est mise en forme renvoie aussi à cette conclusion[88]. La façon dont le nom est mis en relief, de plus, justifie la supposition qu'il s'agit d'un *djed*, bien qu'il ne soit nulle part ainsi appelé. L'interprétation de cette note, autour de laquelle se sont tissées des conjectures de toutes sortes, n'a pas permis jusqu'à présent de faire la lumière sur ce nom. Mais l'idée que tous les noms figurant dans cette note se rapportent à des *djedi* bosniaques, ayant vécu avant et après Rastudije, prévaut[89]. Cependant la formulation insuffisamment claire mentionnée ci-dessus (ki su se narekli u red crkve) ne parle pas à l'appui d'une telle hypothèse.

En conséquence, on ne peut parler qu'en forçant beaucoup les choses d'un catalogue des *djedi* prétendument contenu dans cette note. Bien que trois des noms qui y sont portés rappellent ceux des *krstjani* nommément cités dans l'acte d'abjuration de 1203, on ne peut toutefois, avant la troisième décennie du XIVe siècle, déceler dans les matériaux conservés, un nom quelconque qui serait accompagné de la désignation expresse de supérieur de l' « Eglise de Bosnie ». Seuls sont confirmés de façon sûre, les noms des *djedi* Radoslav (peu après 1326), Radomir (1404), Mirohna

(1427)[90], Miloje (1446) et Ratko (pendant le règne du roi Tomaš, mais sûrement avant 1459, date où celui-ci commença ses violentes persécutions contre l' « Eglise de Bosnie »). La dernière mention d'un *djed* remonte à 1453, immédiatement avant la cessation de l'indépendance de l'état bosniaque[91].

## III

L' « Eglise de Bosnie » n'a laissé derrière elle aucun document dans lequel elle aurait exposé sa doctrine de façon systématique, doctrine que certaines sources de Dubrovnik appellent précisément « la foi bosniaque » (it. la fede bosignana), et que le *gost* Radin, dans son Testament, estimait être la « vraie foi apostolique ». Surtout, tout écrit de nature apologétique nous fait défaut, dans lequel cette Eglise aurait réfuté les accusations portées contre son consentement à la doctrine dualiste, et qui l'accompagnèrent invariablement depuis le début du XIII^e^ siècle jusqu'à la condamnation que porta contre elle le cardinal Torquemada, en 1461.

Les témoignages les plus directs qui subsistent sur la « foi bosniaque » demeurent donc les écrits ecclésiastiques provenant de son milieu et eux seulement, ceux-ci comprenant les tétraévangiles ou le Nouveau Testament dans son intégralité et parmi les livres de l'Ancien Testament, uniquement les Psaumes et le Décalogue. Les études dont ils ont été l'objet, qui ne les ont pas encore embrassés tous de la même façon, ont cependant suffisamment progressé pour que l'on puisse assurer, avec une entière certitude que dans leur contenu, leur agencement et leur ornementation plastique, il n'y a rien d'hérétique. A L'exception de certaines gloses dans l'Evangile dit de Srećković et du rituel dans le Manuscrit du *krstjanin* Radosav, dont nous reparlerons, ils confirment tous ce que Raćki avait compris, par lui-même, en 1869, en se fondant sur le seul connu de lui parmi ces textes, et qui était le Recueil de Hval. Tenant compte en outre de l'édition de l'Evangile de Nikolja par Daničić, qu'il considérait également comme une œuvre de Hval, Rački avait conclu : « On voit là que les Patarins avaient préservé l'Ecriture sainte, dans la mesure où ils la connaissaient, sous la forme même dans laquelle ils l'avaient trouvée chez leurs frères de foi différente de l'une et l'autre Eglise »[92]. Bien plus, en ce qui concerne les textes apocryphes eux-aussi, qui se trouvent dans le Recueil de Hval, il a été conduit à affirmer que ces textes ne peuvent confirmer l'existence d'une doctrine distincte propre à cette secte[93].

Vaine s'est trouvée l'application mise à découvrir dans les manuscrits bosniaques des traces quelles qu'elles fussent de la doctrine dualiste, soit dans des expressions isolées, soit dans les notes marginales ou dans les images[94]. On peut donc comprendre aisément pourquoi ces manuscrits furent le plus souvent conservés dans des monastères orthodoxes où les moines se bornaient à les adapter aux formes de langue qu'ils employaient eux-mêmes, ou à les pourvoir de notes complémentaires à fins liturgiques. Seule reste permise l'hypothèse que les *krstjani* auraient, peut-être, expliqué l'Ecriture sainte allégoriquement dans un sens dualiste.

C'est dans les gloses mentionnées ci-dessus qu'il faut rechercher de quoi fonder une telle conclusion, bien que leur étude soit, dans les faits, rendue plus difficile par la perte du manuscrit. Selon le témoignage de M. Speranskij, d'ailleurs, elles sont d'une origine plus récente que le texte

lui-même [95]. L'analyse linguistique qu'on en a faite il y a peu de temps a confirmé, quant au fond, l'exactitude de cette vue [96], mais l'interprétation de leur contenu n'a pas encore été poussée jusqu'à son terme. La plupart d'entre elles ne révèlent pas une origine dualiste, et les autres ne reflètent rien d'essentiel qui soit propre à cette doctrine. Des éléments dualistes peuvent encore être décelés dans des textes orthodoxes plus récents. Tout compte fait, les gloses imposent nécessairement que l'on pousse leur étude plus loin [97].

Le cas du rituel dans le Manuscrit de Radosav est d'un tout autre ordre. Bien qu'il ne porte, en soi, aucune marque dualiste, il est presque identique au rituel correspondant chez les cathares français et chez les bogomiles d'Asie Mineure (phoundagiagites) [98], fait qui renverrait à une origine commune, dualiste bien entendu. Mais cependant, si l'on se fonde sur certaines analogies, on ne peut exclure, non plus, une source primitive orthodoxe.

Ce rituel est le seul qui soit indubitablement attesté chez les hérétiques bosniaques. Orbini en a décrit un autre encore, celui où l'on rompt le pain. Bien qu'on ne puisse exclure qu'Orbini le rapporte par ouï-dire, il demeure important que ce rituel soit mentionné également chez les cathares. Ce rituel, lui aussi, et l'on comprend la portée du fait, prend son origine dans les temps très reculés de la chrétienté [99].

Dans le Recueil de Hval, se trouvent portées à certains endroits des indications sur les parties du texte qui — comme l'a déjà démontré Daničić — sont à lire certains jours déterminés, au cours de la liturgie. Bien que l'on ne puisse pas encore porter de jugement définitif sur ces indications un fait reste décisif pour résoudre les questions qu'elles posent. Ce fait est le suivant : dans le texte primitif des autres manuscrits bosniaques ces indications n'existent pas, et par conséquent ils n'étaient pas destinés à être lus pendant la liturgie.

En plus de tout ceci, certaines sources originales nous informent que les habitants de Bosnie « honorent le Christ selon le rite de l'Eglise orientale » [100]. Cette idée de l'existence d'une liturgie chez les *krstjani* ne saurait être écartée à la légère. On peut seulement affirmer avec certitude qu'il est impossible de penser, comme certains auteurs le supposent [101] qu'ait existé dans l' « Eglise de Bosnie » un quelconque rituel d'origine occidentale.

Si une étude quelque peu consciencieuse des manuscrits bosniaques suffit à démentir l'accusation portée contre les hérétiques bosniaques de ne vénérer ni les images saintes (icônes), ni Jean-Baptiste, ni les Patriarches de l'Ancien Testament, fait qui incita Rački lui-même à conclure que cette secte « s'était éloignée en ce qui concerne [...] les images de l'enseignement strict de sa doctrine primitive » (glede [...] slika odaljila od strogoga tumačenja svoje prvobitne nauke) [102], le Testament du *gost* Radin confirme, davantage encore, par son culte des Saints, qui comprend aussi bien Saint Georges — son « krsno ime » (patron de sa famille) — que la Toussaint, le bien-fondé de ce démenti. Dans ce Testament, sont mentionnées, outre ce qu'on vient de dire, toutes les fêtes chrétiennes de quelque importance, lors desquelles il convient de distribuer les aumônes, en puisant dans la fondation pieuse que Radin avait établie, non seulement à Dubrovnik, mais aussi aux gens de même foi que la sienne vivant hors de cette ville. On ne peut priver ces données de leur valeur en supposant à tort un prétendu opportunisme de Radin, supposition qui se montre également injustifiée, dans le cas du *krstjanin* Hval qui aurait,

affirme-t-on de façon erronée, fait d'exceptionnelles concessions au milieu catholique de Split [103].

Enfin, le culte des Saints qui existait manifestement dans l' « Eglise de Bosnie », est attesté encore par les chartes de ceux des souverains et des grands seigneurs qui lui appartenaient, et ces chartes prouvent en outre que ce culte ne peut avoir été en vigueur pendant le seul xv$^{e}$ siècle, époque qui nous fournit la plupart des renseignements à son sujet. Sur cette question une charte de Stjepan II Kotromanić mérite une attention particulière. Cette pièce date des années qui suivent 1326, donc d'avant la date de sa conversion au catholicisme en 1340 [104]. Dans ce texte, le ban prête serment sur la Sainte Trinité, sur les Evangélistes, sur les Apôtres « et tous ceux qui sont agréables à Dieu » (i vsemi bogu ugodivšimi), et au début de la charte, il invoque en particulier le nom de Saint Grégoire, patron de la Bosnie [105]. Le poids de telles données ne saurait être affaibli par un argument qui fait ressortir ce qui serait une signification exclusivement formelle, propre à la diplomatique de l'époque.

Si, par exemple, d'illustres *strojnici*, donc des dignitaires parmi les *krstjani*, assistent en 1151 à un acte aussi solennel qu'est le serment prêté par les frères Petar et Nikola Pavlović lors des accords avec Dubrovnik [106], en se portant garants de ce serment, alors l'engagement solennel de ces grands seigneurs, fidèles illustres de l' « Eglise de Bosnie », ne peut être considéré uniquement comme une formule de la diplomatique. En donnant leur parole, ils ont exprimé en fait leur credo, en des formules succinctes et essentielles, car ils prêtent serment sur Dieu omnipotent, sur la très pure Vierge Mère de Dieu, sur la Croix vénérée et source de vie, sur les Evangélistes et les Apôtres, sur les soixante-dix élus de Dieu, sur tous les saints agréables à Dieu depuis l'origine des temps (od vijeka) et sur les trois cent dix-huit pères « qui sont à Nicée » (iže sut va Nikei).

Dans ce qui est à sa façon un catéchisme, et auquel les *strojnici* présents donnent leur bénédiction, on mentionne à la place d'honneur « la croix vénérée et source de vie » (časni i životvoreći krst), symbole fondamental de la chrétienté, dont les accusations de ses adversaires contestent, à cette époque encore, la présence dans l' « Eglise de Bosnie ». Cette Eglise l'aurait selon un écrit de Torquemada datant de 1461, condamné comme étant le signe du diable (signalucum crucis caracterem esse dyaboli) [107]. La même chose est aussi affirmée dans deux autres documents latins, sur lesquels se base, outre ce qui vient d'être mentionné, la conviction en la véridicité des attaques adverses. Qui plus est, les anathèmes du Synodikon serbe, eux aussi, condamnent les hérétiques bosniaques, entre autres choses, parce qu'ils ne s'inclinent pas devant « la croix vénérée » (krstu častnomu), mais la tournent même en dérision.

Cette concordance entre les accusations hostiles ainsi que le fait que les documents latins mentionnés proviennent, remarquons-le, des franciscains de Bosnie [108], ne peuvent être, bien entendu, rejetés comme ne méritant aucune attention. On chercherait en vain, une quelconque preuve directe du contraire dans les manuscrits bosniaques, et même la croix qui se trouve placée au début du Testament de Radin, et qui s'est préservée seulement dans la copie du notaire de Dubrovnik, est l'objet d'interprétations diverses. On a présenté parfois aussi, à l'appui de cette accusation, l'emploi fréquent de l'invocation verbale dans les documents bosniaques, mais le fait que cet élément appartienne expressément à la diplomatique ne suffit pas, par lui seul, à nier l'invocation symbolique, c'est-à-dire le symbole de la croix.

Le travail systématique de classification des monuments funéraires (*stećci*), terminé il y a peu de temps, a confirmé l'exactitude de l'opinion de Ć. Truhelka, qui dès 1891, au début de ses recherches, l'exprima sous la forme d'une question : « [...] où est cette preuve incontestable que les Bogomiles aient dédaigné la représentation du symbole de la croix, et que leur dogme la leur interdisait? [109]. Il n'y a plus de doute aujourd'hui que la représentation de la croix est l'un des ornements les plus employés sur les *stećci*, et que les croix anthropomorphes et les stèles discoïdales n'ont aucun rapport avec la doctrine dualiste, ni en Bosnie, ni en Occident [110]. Bien que l'on ne puisse pas encore considérer que l'étude de l'ornementation des *stećci* soit tout à fait terminée — et surtout en ce qui concerne sa valeur symbolique — un nombre suffisant d'arguments vient à l'appui de la thèse avançant qu'il n'y a pas d'éléments dualistes d'origine manichéenne dans cette ornementation.

Il n'y a pas, bien entendu, face aux nombreuses affirmations des documents latins, de preuve du contraire d'origine locale, et c'est pour cela qu'il est difficile de dire si ces assertions reflètent de façon véridique la doctrine de l' « Eglise de Bosnie ». Une importance particulière revient, dans cette question, à l'accusation concernant le docétisme qui est considéré comme partie intégrante de toute doctrine dualiste. Dans la formulation du cardinal Torquemada, cette accusation fait soutenir aux hérétiques que « Le Christ n'a ni véritablement souffert, ni n'est mort, qu'il n'est ni descendu aux enfers ni monté au ciel, mais que tout ce qu'il a fait n'était que manifestation apparente » [111]. Cette affirmation, elle non plus, ne peut être confirmée par les sources bosniaques, mais il est surprenant qu'elle soit exprimée, au xv^e^ siècle, à leur façon, par certaines notes d'un des manuscrits glagolitiques des Dialogues du pape Grégoire [112]. Le royaume bosniaque y est appelé « malheureux » (nesrićno) et « maudit » (prokleto) car, entre autres, « il fait naître, nourrit et défend tant d'hérétiques de cette espèce même qui dit que le Seigneur Jésus-Christ n'a pas eu de vrai corps humain et que la bienheureuse Vierge était un ange » (rodi i shrani i brani tolike i takove eretike ki govore da gospodin Isuhrist ni imal pravoga tela človičaskoga i da je blažena diva bila anjel).

Dans le deuxième de ces écrits, on mentionne au sein de ce même royaume les « Patarins impurs [...] qui condamnent le matrimonium (mariage) et la nourriture » (nečisti Patareni [...] ki osujuju matrmonij i jiliš). Ces accusations, elles aussi, sont bien connues dans les documents latins et il n'est pas exclu qu'elles en soient reprises. Sur cette question le problème du mariage exige une attention particulière car on lui a parfois attribué, dans les recherches, une importance décisive pour la survie même de la Bosnie médiévale. Pendant un certain temps, il est vrai, à la suite d'une interprétation erronée d'un mot dans le Testament du *gost* Radin, l'idée s'était enracinée que même ce haut dignitaire de l' « Eglise de Bosnie » avait été marié et qu'il avait eu des enfants [113] et plus tard, certains auteurs poussèrent jusqu'à l'extrême, mais inversement, et firent porter à une prétendue condamnation du mariage par l' « Eglise de Bosnie » la responsabilité de la déchéance morale de la société bosniaque. Cependant, l'analyse des matériaux originaux a démontré qu'en Bosnie, à cette époque, ainsi que dans d'autres pays des Slaves du Sud, existait — selon les termes du pape Eugène IV, en 1445 — une « coutume du pays » (mos patriae) qui voulait que la femme soit prise pour épouse, à condition lui disait-on, « que tu me sois bonne » (ako mi budeš dobra, si eris mihi

bona)[114]. Par conséquent, la signification sacramentelle était déniée au mariage, et on le considérait comme une institution exclusivement civile, à laquelle les convertis eux-mêmes renonçaient difficilement[115]. Cette coutume, que le pape lui-même ne réduit pas à une hérésie, trouve son explication dans la structure de la société de cette époque et dans la position de la femme au sein de la *zadruga* familiale, considérée comme forme de base de la vie sociale[116].

Le rapport du simple fidèle avec la doctrine de l' « Eglise de Bosnie », quels qu'aient été ses caractères, devait bien sûr être différent de celui qu'entretenaient avec elle ses moines *krstjani*, bien que les accusations portées par les sources latines ne distinguent pas ces derniers de la masse des hérétiques tout entière. On comprend que les matériaux originaux préservés proviennent surtout des milieux de la noblesse qui ont aussi laissé leur empreinte sur les scènes de la vie gravées sur les monuments funéraires. Dans les documents émanant des souverains et de la noblesse, les représentants de cette couche sociale apparaissent comme prenant part aux actes juridiques d'importance, ou comme leurs témoins, et ils sont appelés dans ces actes « les bons Bosniaques » (dobri Bošnjani) et « bons hommes, bonnes gens » (muži, ljudi), appellations qui n'ont aucune signification religieuse. Les *krstjani* ne s'en servent jamais[117].

Le culte des Saints, qui est attesté par tant de données originales, depuis le culte de Saint Grégoire, « patron de la Bosnie », jusqu'à celui de Saint Georges, saint protecteur de la famille du *gost* Radin, supposerait aussi, entre autres, qu'on ait édifié des églises en leur honneur. Cependant tout se passe comme si les efforts restés stériles pour découvrir des églises postérieures au XII^e^ siècle, et dont on pourrait affirmer avec certitude qu'elles appartenaient à l' « Eglise de Bosnie », donnaient raison à ses adversaires, qui l'accusent de maudire les « ecclesias materiales », et de les considérer comme des « synagogues de satan »[118].

Rački avait bien envisagé la possibilité que cette Eglise se soit, avec le temps, rapprochée également dans la construction des édifices sacrés, de la chrétienté officielle[119], mais il n'a pas apporté de preuves corroborant cette opinion[120]. Puisque s'est effondré un argument de plus, tiré des notes marginales du Recueil de Hval[121], seules subsistent quelques maigres données, capables, dans une certaine mesure, de s'opposer à l'accusation dont on parle[122]. Le *gost* Radin, a réservé, parmi d'autres dispositions, une somme d'argent qui, dit-il, sera consacrée à la construction de l' « édifice sacré et de la tombe où mes ossements seront couchés » (za hram i za greb gdje mi kosti budu i legu) et son neveu, six ans plus tard, a prélevé à Dubrovnik la forte somme de cent quarante ducats pour l'édification de ce tombeau et de la « chapelle » (kapela)[123]. Il n'y a pas de doute que Radin ait eu à l'esprit une petite église de cimetière comparable à celle dont les fondements viennent d'être exhumés au-dessus de la tombe Batalo Šantić, illustre fidèle de l' « Eglise de Bosnie », ayant vécu à la fin du XIV^e^ siècle[124]. Bien qu'on ne puisse dénier une signification capitale à ces données, elles ne sont pas suffisantes pour qu'on puisse porter un jugement bien motivé.

Les documents latins abondent en d'autres accusations diverses, dont la vérification, à cause de l'insuffisance des matériaux d'origine, ne peut aucunement être entreprise. Malgré tout ceci, la conviction l'emporte en général aujourd'hui, que beaucoup de ces accusations adverses ne peuvent être plus longtemps maintenues. La seule question qui reste encore ouverte est celle de savoir si ce désaccord entre les sources est

caractéristique de l' « Eglise de Bosnie » depuis ses origines, ou s'il est la conséquence de son développement ultérieur.

## IV

Au cours de cet exposé certains événements importants pour l'histoire de l' « Eglise de Bosnie », qu'il était impossible d'écarter, ont dû être présentés isolés les uns des autres. Cependant pour la comprendre plus pleinement, il est indispensable de connaître aussi son histoire dans sa continuité — dans la mesure, bien sûr, où les matériaux conservés le permettent.

Bien que les débuts de la lutte séculaire menée par la Curie romaine contre l'hérésie bosniaque qu'elle condamnait systématiquement comme dualiste, soient en vérité pauvres en données concrètes sur la doctrine de cette dernière, ces débuts ne peuvent être dissociés ni des premières indications concernant les moines locaux — *krstjani* — au tournant du XII^e^ et du XIII^e^ siècle, ni de cette organisation ecclésiastique qui est appelée, au XIII^e^ siècle, par les sources latines exclusivement, « Ecclesia Sclavoniae ». Elle fut un surgeon de l' « ecclesia bosnensis », diocèse catholique dont la juridiction, au XI^e^ siècle déjà, embrassait tout le territoire de l'état bosniaque. Cette Eglise monastique, porteuse de l'héritage cyrillo-méthodien glagolitique, et de fortes empreintes de la culture ecclésiastique orientale fut, dans la quatrième décennie du XIII^e^ siècle exposée à la double pression de la papauté, et de la cour hongroise qui dissimulait sous des motifs religieux sa politique expansionniste à l'égard de la Bosnie. Presque en même temps, la Bosnie s'était vue contrainte de réformer son Eglise de fond en comble. Son diocèse et son ordre des *krstjani* durent être adaptés aux formes alors existantes de l'organisation propre à l'Eglise occidentale, et politiquement, il lui fallut resserrer ses liens avec la Hongrie. Ce n'est qu'alors que le diocèse eut un siège permanent, avec son église cathédrale et son chapitre. L'existence matérielle devait lui être assurée par l'introduction du système de la dîme. L'évêque, jusqu'alors élu parmi les *krstjani*, fut pour la première fois remplacé par un « Latin » nommé par le pape, et choisi parmi les dominicains hongrois, qui, eux aussi, s'étaient établis en Bosnie de façon permanente en y élevant leurs monastères. La résistance que ces profonds changements avaient suscitée fut écrasée par les moyens les plus cruels, campagne de croisés et bûchers, mais l'évêque ne put se maintenir dans le pays et il se transporta définitivement à Dakovo en Slavonie, d'où il ne revint jamais. Enfin, le diocèse lui-même fut, en 1247, placé sous l'autorité de la métropole hongroise de Kálocsa, et les monastères dominicains disparurent dans les flammes. L'ancienne « Eglise de Bosnie », portée par ses *krstjani*, continuait à vivre de sa vie coutumière, qu'elle menait depuis des temps très anciens [125].

Bien que ces événements aient laissé de nombreuses traces dans les sources de l'époque, aucune d'elles n'a expliqué de façon précise l'hérésie à cause de laquelle la Bosnie fut si violemment mise en accusation. Mais l'ancien hérétique Raynier Sacconi porta en 1250, au nombre des Eglises cathares, son Eglise elle-même sous le nom d' « Ecclesia Sclavoniae ».

A la suite de ces événements, qui peu après 1250, aboutirent aussi à la perte de l'indépendance politique, survint une longue période dont ne nous parviennent que de très rares renseignements sur la situation en Bosnie.

Ce n'est qu'après un nouveau redressement politique du pays, à partir de 1322, qu'apparut à nouveau l' « Eglise de Bosnie », sous forme de communauté religieuse bien organisée, ayant tous les caractères d'une Eglise officielle dont la hiérarchie provenait du sein des *krstjani*.

C'est avec l'expansion de l'Etat bosniaque, après 1326, où il inclut dans ses frontières le pays de Zahumlje situé plus au sud, et où il s'empara de la côte, depuis l'embouchure de la Cetina jusqu'à Dubrovnik, que l' « Eglise de Bosnie » cessa d'être l'unique Eglise dans le pays. L'Eglise catholique, à vrai dire, s'était retirée des pays de l'ouest nouvellement conquis, mais elle avait compensé cette perte, dès 1340, avec l'arrivée des franciscains et l'établissement de leur vicariat qui allait bientôt élargir ses activités parmi les habitants orthodoxes de son voisinage immédiat et des régions plus éloignées [126]. Au sud-est, d'autre part, c'est l'Eglise serbe qui gagnait en importance, car l'Etat bosniaque continuait à faire avancer ses frontières précisément dans cette direction. Qui plus est, son restaurateur, le ban Stjepan II Kotromanić, passa lui-même au catholicisme en 1340, et son neveu Tvrtko I, qui lui succéda à la dignité de ban et se fit couronner roi en 1377, était catholique depuis son enfance.

Malgré tout ceci et en dépit de la pression périodique de la cour hongroise, l' « Eglise de Bosnie », au cours du XIVe siècle, ne perdit rien de son prestige dans la vie publique. Elle était restée, selon un document émanant de Tvrtko et datant du début des années soixante-dix, l' « Eglise de Dieu », tout simplement. C'est de cette époque que date le tout premier des évangiles conservés et qui ait vu le jour en son sein [127], et c'est de la huitième décennie, probablement, que nous vient aussi un écrit en latin dans lequel, pour la première fois, un auteur inconnu, sans doute franciscain, tente d'exposer en de courts articles la doctrine des hérétiques bosniaques [128].

Dans les matériaux originaux, on ne relève aucune indication sur un éventuel prosélytisme de l' « Eglise de Bosnie » envers les fidèles des deux autres confessions. Au contraire, l'Eglise catholique commença visiblement à reprendre ses forces après 1340. Toutefois les renseignements donnés par des sources franciscaines sur le grand nombre des convertis, étaient depuis longtemps et encore au début du XVe siècle, fort grossis. C'est alors que la cour hongroise tenta à nouveau, soutenue par la Curie romaine, d'utiliser à son profit l'idée d'une croisade, mais cependant aucun succès durable ne fut obtenu. C'est toujours à l' « Eglise de Bosnie » qu'appartiennent alors les seigneurs les plus puissants, dont l'influence après la mort de Tvrtko en 1391 grandit brusquement. Vers la fin du XIVe siècle et au début du XVe siècle furent composés les manuscrits les plus beaux et les plus richement ornementés, tels que l'Evangile de Nikolja et les Recueils de Hval et de Venise. Les *krstjani* bosniaques et leur *djed* se voient, précisément à cette époque, mentionnés très fréquemment dans les sources de Dubrovnik, et ils exercent une influence directe sur les conditions politiques dans le pays et au dehors.

Si l'on tient compte de la grande importance que l' « Eglise de Bosnie » avait conservée, et ceci au moment même où certains grands seigneurs, en assez grand nombre, embrassaient le catholicisme et où l'Eglise serbe, elle aussi, l'attaquait comme hérétique — dans cette période où se produisait l'irrésistible percée des Turcs, alors que la société féodale tombait dans l'anarchie — on comprend l'initiative du concile ecclésiastique de Bâle, en 1432-1433, visant à permettre aux *krstjani* de se réconcilier avec Rome [129]. Cependant on ne put faire davantage, dans cette direction, que les

premières approches. Eugène IV, de plus, bientôt après, entreprit une action qui différa de toutes celles menées jusque-là, en ceci que ce pape, en 1445, définit clairement pour la première fois, dans une lettre à son légat, l'hérésie bosniaque comme manichéenne. Il ne s'est pas seulement contenté, comme toujours jusqu'alors, d'une condamnation générale, mais il a expressément énoncé ce qu'il considérait comme essentiel dans cette condamnation [130].

A ce moment, le roi Tvrtko II, par le canal de son envoyé, en 1442, renonça solennellement à l'hérésie au nom de tout le pays [131], bien que lui-même ne lui ait pas appartenu. Cependant il avait dû reconnaître, en 1428 déjà, que tous ses sujets sans distinction, étaient hérétiques et schismatiques [132]. Ce n'est qu'à l'époque de son successeur, Stjepan Tomaš, au moment où les Turcs s'étaient déjà consolidés au centre du pays [133] et où sa chute définitive n'était plus qu'une question de temps, que fut prise à la cour de Bosnie la décision d'obtenir la bienveillance de la puissante armée de l'Occident en contrepartie d'une lutte décisive menée contre l' « Eglise de Bosnie ». Les franciscains assumaient de plus en plus à la cour et hors d'elle le rôle que les *krstjani* avaient détenu jusqu'alors, et l'Eglise serbe déployait elle aussi une vive activité dans la conversion des Bosniaques [134].

En dépit de tout cela, l' « Eglise de Bosnie » réussit à sauver quelques restes de son influence [135] jusque dans la cinquième décennie du xv^e^ siècle, et ce n'est qu'après la chute du Despotat (despotovina) serbe en 1459, que selon le témoignage formel du pape Pie II [136], le roi Tomaš obligea les fidèles de cette Eglise et les *krstjani*, à se faire baptiser ou à émigrer, en abandonnant tous leurs biens dans le pays. Le duc Stjepan Vukčić offrit asile aux réfugiés.

Quatre années plus tard seulement, disparut, en 1463, l'Etat bosniaque, et l'Herzégovine n'a pu lui survivre longtemps. L'expatriation de leurs habitants était commencée, et c'est ainsi que le *gost* Radin, « hôte du duc », (hercegov gost), trouva, accompagné de sa nombreuse suite, refuge à Dubrovnik où il mourut en 1466.

La chute de la Bosnie, en Occident, a été imputée à la trahison des hérétiques apparemment convertis, mais les sources ne parlent pas à l'appui de l'opinion très répandue, selon laquelle ils auraient subitement et en masse embrassé l'islam [137]. Le processus d'islamisation a atteint toute la population sans égard à sa confession, et il ne se produisit pas partout à la même vitesse. Dans les *defteri* turcs du XVI^e^ siècle, on mentionne encore de façon isolée quelques « illustres krstjani » (poglaviti krstjani), mais les indications d'origine plus récente, affirmant l'existence ultérieure des hérétiques en Bosnie, ne peuvent être considérées comme dignes de foi [138]. La plus grande partie des anciens habitants des régions centrales est passée, avec le temps, à l'islam, mais bon nombre d'entre eux cependant ont conservé la religion catholique. Avec la croissance de la population orthodoxe, important phénomène concomitant de la percée turque, les fidèles de l' « Eglise de Bosnie », adhéraient, eux aussi sans doute, bon gré mal gré, dans les régions orientales, à l'orthodoxie. Au cours du temps, la population orthodoxe s'est établie également dans les régions occidentales de la Bosnie.

Jaroslav Šidak
(*Zagreb*)

Traduction de Vera Simonin.

## NOTES

1. Cf. Borst, Arno, *Die Katharer* (Schriften der Monumenta Germaniae historica 12), Stuttgart 1953, pp. 31-32.
2. Farlati, Daniele, *Illyricum sacrum IV*, Venetiis 1769, p. 45.
3. « ... de dampnata Catharorum heresi sunt vehementer suspecti et graviter infamati. » Augustin Theiner, *Vetera monumenta Slavorum meridionalium historiam illustrantia I*, Rome 1868, p. 16 (lettre du 11. X. 1200).
4. Ce terme fut aussi employé, placé à côté des noms « Greci » et « Arriani », par les envoyés du Concile de Bâle lors des pourparlers avec les hussites en 1435 (*Monumenta conciliorum generalium seculi decimi quinti*. Concilium Basileense I, 1857, p. 803).
5. Summa fratris Raynerii [...] De Catharis et Pauperibus de Lugduno (Ed. A. Dondaine, *Un traité néo-manichéen du XIIIe siècle, le Liber de duobus principiis*, Rome 1939, p. 70).
6. Schmidt, C., *Histoire et doctrine de la secte des Cathares ou Albigeois I-II*, Paris 1849.
7. Pour l'importance de l'œuvre de Schmidt aujourd'hui même, cf. Etienne Delaruelle, « L'état actuel des études sur le catharisme » (Cathares en Languedoc, Cahiers de Fanjeaux 3, 1968, pp. 20-22).
8. Petranović, B., *Bogomili. Cr'kva bosan'ska i kr'stjani* (Bogomiles. L'Eglise bosniaque et les « Krstjani ») (cyr.), Zadar 1867, p. 172.
9. Rački, F., « Bogomili i Patareni » (Les bogomiles et les patarins), in Rad Jazu (Académie yougoslave des Sciences et des Arts) 7, 8 et 10, Zagreb 1869-70. Les conclusions de cet ouvrage ont été présentées dès 1870 par Louis Leger, « L'hérésie des Bogomiles en Bosnie et en Bulgarie au moyen âge », in Revue des questions historiques I, pp. 479-516.
10. Cf. l'édition critique la plus récente du traité de Torquemada préparée par Nicolás Lopez Martinez et Vincente Proaño Gil, in Publicaciones des Seminario metropolitano de Burgos, Ser. B, vol. 3, 1958.
11. Truhelka, Ć., « Das Testament des Gost Radin », Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und der Herzegowina XIII, Vienne 1916. A. V. Soloviev a traduit en français le texte du Testament, avec quelques erreurs manifestes, in Recueil offert à D. Mandić, Rome 1965, pp. 152-155.
12. Atom, « Kakva je bila srednjevjekovna crkva bosanska, vjera bosanska? » (Qu'étaient l'église bosniaque médiévale, la religion bosniaque?) (cyr.), in Bosanska vila VII, 1892, et IX, 1894.
13. Glušac, V., « Srednjevekovna « bosanska crkva » » (L' « église bosniaque » médiévale), in Prilozi za književnost, jezik, istoriju i folklor IV (Contributions à la littérature, la langue, l'histoire et le folklore IV), Belgrade 1924, pp. 1-55 (cyr.).
14. Šidak, Jaroslav, « Problem « bosanske crkve » u našoj historiografiji od Petranovića do Glušca » (Le Problème de l' « Eglise de Bosnie » dans notre historiographie, de Petranović à Glušac), in Rad Jazu 259, 1937, pp. 37-182 (Cf. le résumé en allemand in Bulletin international de Jazu, classes : d'histoire... 10, 1938, pp. 47-76).
15. Šidak, J., « *Crkva bosanska* » *i problem bogumilstva u Bosni* (L' « Eglise de Bosnie » et le problème du bogomilisme en Bosnie), Mala knjižnica de Matica hrvatska, n.s., cycle V, vol. 28, Zagreb 1940, p. 163.
16. Truhelka, Ć., « Bosanska narodna (patarenska) crkva », *Poviest hrvatskih zemalja Bosne i Hercegovine I* (L'Eglise bosniaque nationale (patarine), Histoire des pays croates de la Bosnie et de l'Herzégovine I), Sarajevo 1942, pp. 767-793.
17. Glušac, V., *Istina o bogomilima* (La Vérité sur les bogomiles) (cyr.), Belgrade 1945 (portant la date de 1941), p. 272.
18. Dr fra L. P., « *Kršćani bosanske crkve* » (Les Chrétiens de l'Eglise de Bosnie), Sarajevo 1953, p. 184.
19. Vrana, V., « Književna nastojanja u sredovječnoj Bosni » (Les Activités littéraires en Bosnie au moyen âge), *Poviest... I* (voir supra note 16), pp. 794-822.
20. Solovjev, A. V., « Novi podaci za istoriju neomanihejskog pokreta u Italiji i Bosni » (Nouvelles données pour l'histoire du mouvement néo-manichéen en Italie et en Bosnie), in Glasnik Zemaljskog muzeja u Sarajevu (Bulletin du Musée national de Sarajevo), n.s. VIII, 1953, pp. 329-333.
21. Soloviev, A. V., « La doctrine de l'église de Bosnie », in Bulletin de la Classe des lettres et des sciences, morales et politiques, 5e Série — Tome XXXIV, Bruxelles 1948, pp. 481-534.
22. Solovjev, A. V., « Prilog pitanju Bosanske crkve » (Contribution à la question de l'Eglise de Bosnie), in Historijski zbornik III (Recueil historique III), Zagreb 1950, pp. 213-215.

23. Cf., entre autres, également la remarque critique d'André Vaillant, in Revue des études slaves 28, 1951, p. 273.

24. Šidak, J., « Marginalia uz jedan rukopis « Crkve bosanske » u mletačkoj Marciani » (Notes concernant un manuscrit de l' « Eglise de Bosnie » de la Marciana de Venise), in Slovo 6-8 (Recueil offert à J. Vajs), Zagreb 1957, pp. 134-153.

25. Soloviev, A. V., « Les Bogomiles vénéraient-ils la Croix? » in Bulletin... (voir supra note 21), 5e Série — Tome XXXV, 1949, pp. 47-62.

26. Kniewald, D., « Vjerodostojnost latinskih izvora o bosanskim krstjanima » (La Fiabilité des sources latines sur les « krstjani » bosniaques), in Rad Jazu 270, 1949, pp. 115-276.

27. Il a exposé cette modification dans la compréhension globale du problème par deux communications, l'une au Congrès de Belgrade, en 1954, et l'autre à Rome, en 1955. Cf. J. Šidak, « Današnje stanje pitanja » Crkve bosanske » u historijskoj nauci » (Le Problème de l' « Eglise de Bosnie » dans l'état actuel de la science historique), in Historijski zbornik (Recueil historique) VII, 1954, pp. 129-142, et « Das Problem des Bogomilismus in Bosnien », Atti del X. Congresso Internazionale, pp. 365-369, ainsi que « Riassunti delle Communicazioni VII », pp. 213-215.

28. Šidak, J., « Kopitarovo bosansko evandelje u sklopu pitanja « Crkve bosanske » » (L'Evangile bosniaque de Kopitar, en relation avec la question de l' « Eglise de Bosnie »), in Slovo 4-5, 1955, pp. 47-63. — « Marginalia... » (voir supra note 24) — « « Ecclesia Sclavoniae » i misija dominikanaca u Bosni » (L' « Ecclesia Sclavoniae » et la mission des dominicains en Bosnie), in Zbornik Filozofskog fakulteta u Zagrebu (Recueil de la Faculté des lettres de Zagreb) III, 1955, pp. 11-40, et p. 215 (supplément).

29. Miletić, M., *I « krstjani » di Bosnia alla luce dei loro monumenti di pietra*, Orientalia christiana analecta 149, Rome 1957, p. 185.

30. Mandić, D., *Bogomilska crkva bosanskih krstjana* (L'Eglise bogomile des « krstjani » bosniaques), Chicago 1962, p. 508.

31. Ćirković, S., « Die bosnische Kirche », Accademia nazionale dei Lincei CCCLXI, Quaderno 62, Rome 1964, pp. 547-575. — D. Kniewald a fait une communication à la même réunion scientifique, sous le titre « Hierarchie und Kultus Bosnischer Christen », ib. pp. 579-606.

32. Loos, M., « « L'Eglise bosnienne » dans le contexte du mouvement hérétique européen », in Balcanica IV, Belgrade 1973, pp. 145-161. — Son exposé sur « L'Eglise bosnienne », dans le livre « *Dualist Heresy in the Middle Ages* », Prague 1974, p. 397 (chapitres XIII, XIV et XIX) est plus ample.

33. Šanjek, F., *Les chrétiens bosniaques et le mouvement cathare XIIe-XVe siècles*, Paris-Louvain 1976, p. 260. (Cette édition diffère en certains points de l'édition croate parue en 1975 à Zagreb, sous le titre : *Bosansko-humski krstjani i katarskodualistički pokret u Srednjem vijeku* (Les « krstjani » de Bosnie et de Hum et le mouvement catharo-dualiste au moyen âge).

34. Cf. Šidak, J., « Samostalna » crkva bosanska » i njezini redovnici » (L' « Eglise bosniaque » indépendante et ses moines), in Nastavni vjesnik 50, Zagreb 1941-42, et « Oporuka « gosta » Radina Butkovića (1466) kao izvor za « Crkvu bosansku » » (Le Testament du « gost » Radin Butković (1466), source pour l'histoire de l' « Eglise de Bosnie ») dans le livre, « *Studije o « Crkvi bosanskoj » i bogumilstvu* » (Etudes concernant l' « Eglise de Bosnie » et le bogomilisme), pp. 161-173. Sanjek n'a pas pris cette analyse en considération.

35. Fine, John V. A., Jr., *The Bosnian Church : a new interpretation*, New York-Londres 1975, p. 447.

36. Šidak, J., *Studije o « Crkvi bosanskoj » i bogumilstvu* (Etudes concernant l' « Eglise de Bosnie » et le bogomilisme), Zagreb 1975, p. 400 (avec un résumé en allemand pour chaque texte).

37. Voir à leur sujet le texte qui suit.

38. Dondaine, A., « La hiérarchie cathare en Italie. II. Le Tractatus de hereticis d'Anselme d'Alexandrie », in Archivum fratrum praedicatorum XIX, Rome 1949, p. 308.

39. Dondaine, A., « Les actes du concile albigeois de Saint-Félix-de-Caraman », in Studi e testi 125, Città del Vaticano 1964, p. 326.

40. Innocent III invite le roi hongrois Emerik à agir auprès du ban Kulin de Bosnie afin qu'il « compellat desistere a favoribus hereticis, quos archiepiscopus Spalatensis de sua provincia exulavit ». A. Theiner, *Vetera monumenta Slavorum meridionalium historiam illustrantia I*, 1863, p. 52.

41. « Nos priores illorum hominum qui hactenus singulariter Christiani nominis prerogativa vocati sumus in territorio Bosne... » Theiner, op. cit. I, p. 20.

42. Texte de l'abjuration ap. Theiner, ibidem.

43. Cf. M. Miletić, op. cit., passim.

44. Peu après 1326, le ban Stjepan II Kotromanić confirme une de ses donations « dans la maison du grand gost », devant les dignitaires cités chacun par leur nom, « et devant toute

l'église et à la face de la Bosnie ». L. Thallóczy, *Studien zur Geschichte Bosniens und Serbiens im Mittelalter*, Leipzig 1913, p. 11.

45. Dinić, Mihailo, *Iz dubrovačkog arhiva III* (Extraits des Archives de Dubrovnik III) (cyr.), Belgrade 1967, pp. 181-236.

46. Pucić, Medo, *Spomenici srbski* (Monuments serbes) (cyr.), Belgrade 1862, p. 126.

47. Truhelka, Ćiro, « Testamenat gosta Radina » (Le Testament du « gost » Radin), in Glasnik Zemaljskog muzeja u Sarajevu XXIII (Bulletin du Musée national de Sarajevo XXIII), 1911, p. 359.

48. Dinić, op. cit. III, p. 221 (1403).

49. Iorga, Nicolae, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XVe siècle II*, Paris 1899, p. 318.

50. Pucić, op. cit. II, p. 105.

51. Ap. Matasović, Josip, « Tri humanista o patarenima » (Trois humanistes sur les patarins), in Godišnjak Skopskog Filozofskog fakulteta I (Annuaire de la Faculté des lettres de Skopje I), 1930, p. 245.

52. Orbini, Mauro, *Il regno degli Slavi*, Pesaro 1601, p. 354.

53. Pucić, op. cit. I, Primjedbe (Remarques), p. V.

54. D. Mandić parle plus amplement des « maisons des krstjani bosniaques » in op. cit., pp. 301-322.

55. « ... loca nostra cum possessionibus ac rebus omnibus... », Theiner, op. cit. I, p. 20.

56. Okiç M. Tâyyib, « Les Kristians (Bogomiles Parfaits) de Bosnie d'après des documents turcs inédits », Südost-Forschungen XIX, Munich 1960, pp. 108-133. — Cf. aussi Muhamed Hadžijahič. « Zemljišni posjedi « Crkve bosanske » » (Possessions terriennes de l' « Eglise de Bosnie »), in Historijski zbornik XXV-XXVI (Recueil historique XXV-XXVI), Zagreb 1972-73, pp. 461-480.

57. Aeneas Sylvius, op. cit., ibidem.

58. Cotrugli, Benedetto, *Della Mercatura et dell Mercante perfetto*, Vinegia 1573, 72r. Les manichéens bosniaques ont « honorando li ricchi : et riceuendoli uolentieri nelli loro hospitii, et discaciando li poveri, allegando seguir in cio l'ordine di Dio... ».

59. « ... jere mi sta ruci trudni težeće » (... car mes mains se sont fatiguées au labeur de la terre). Le « krstjanin » Radosav dans le colophon de son manuscrit (v. fac-similé in Archiv für slavische Philologie XXV, 1903, p. 25).

60. « ... lo diedo, che è signor di Bosna et padre spirituale de la glexia [...] di Bosna » (Iorga, op. cit. II, p. 107).

61. Vego, Marko, *Zbornik srednjovjekovnih natpisa Bosne i Hercegovine IV* (Recueil des inscriptions médiévales de Bosnie et d'Herzégovine IV), Sarajevo 1970, pp. 60-63, N° 249.

62. Orbini, op. cit., p. 354.

63. Miletić, op. cit., pp. 120-121.

64. Cf. note 44.

65. « Ordines Catharorum sunt quatuor. Ille qui est in primo et maximo ordine constitutus vocatur episcopus. Ille qui in secundo, filius maior. Ille qui in tertio, filius minor. Et qui in quarto et ultimo, dicitur diaconus. Ceteri qui sunt inter eos sine ordinibus vocantur Christiani et Christianae. » Dondaine, *Un traité néo-manichéen du XIIIe siècle*, p. 68.

66. « ... diedi supremi patarenorum. » Dinić, op. cit. III, p. 225 (28.V.1438).

67. Pucić, op. cit. I, p. 50.

68. V. le fac-similé du colophon du Recueil de Hval, in J. Šidak, *Studije o « Crkvi bosanskoj » i bogumilstvu* (Etudes concernant l' « Eglise de Bosnie » et le bogomilisme), après la page 160.

69. Šidak, ibidem, p. 98.

70. Šidak, J., « O pitanju heretičkog « pape » u Bosni 1223 i 1245 » (Sur la question du « pape » hérétique en Bosnie en 1223 et 1245), in Razprave Slovenske akademije znanosti in umetnosti V (Mémoires de l'Académie slovène des Sciences et des Arts V), Hauptmannov zbornik (Recueil offert à Lj. Hauptmann), Ljubljana 1966, pp. 145-160.

71. Šidak, J., « Nova građa o akciji Rimske kurije u Bosni 1245 » (Nouveaux matériaux sur l'action de la Curie romaine en Bosnie en 1245), in Historijski zbornik XXVII-XXVIII (Recueil historique XXVII-XXVIII), 1974-75, pp. 319-329.

72. « Et sicut separamur ab aliis saecularibus vita et conversatione, ita etiam habitu secernamur vestimentorum, que vestimenta erunt clausa, non colorata, usque ad talos mensurata. » Theiner, op. cit. I, ibidem.

73. V. La reproduction de ce monument ap. Vladislav Skarić, « Grob i grobni spomenik gosta Milutina na Humskom u Fočanskom srezu » (La Tombe et le monument funéraire du « gost » Milutin à Humsko près de Foča), in Glasnik Zemaljskog muzeja u Sarajevu (Bulletin du Musée national de Sarajevo) XLVI, 1934, pp. 79-82.

74. Cf. Ivan Rengjeo, « Simbolika štapa na stećcima » (La Symbolique du bâton sur les « stećci »), in Hrvatski planinar XXXIX (L'Alpiniste croate XXXIX), Zagreb 1943, N° 1-5, pp. 61-68.

75. Fermendžin, Evsebije, « Chronicon observantis provinciae Bosnae Argentinae ordinis s. Francisci Seraphici », in Starine XXII, 1890, p. 17. En relation avec le relâchement de la discipline dans les monastères franciscains, l'inquisiteur Jacopo de Marchia fut envoyé en Bosnie « cum plena potestate fratres [...] expropriandi et reformandi ».

76. « Femine uero que de nostra erunt religione, a viris separate erunt tam in dormitoriis quam refectoriis... » Theiner, op. cit. I, ibidem.

77. H. Grundmann a attiré récemment l'attention sur ce phénomène dans les monastères des Prémontrés au XII^e siècle, dans sa communication au X^e Congrès international des sciences historiques 1955, à Rome (Relazioni III, Storia del medioevo, p. 400).

78. Mošin, V. A., « Serbskaja redakcija sinodika v nedelju pravoslavija » (cyr.), in Vizantijskij vremennik XVII, Moscou 1958, p. 302,

79. « ... presente patrono Bano Culino domino Bosne » (Theiner, op. cit. I, ib.).

80. Cf. l'édition de L. Thallóczy, op. cit., qui attribue à ces documents la date inexacte « autour de 1323 ».

81. L'authenticité de ce document non daté, préservé dans une transcription en caractères latins bien ultérieure, a été prouvée en 1954, par J. Šidak, « O vjerodostojnosti isprave bana Tvrtka Stjepanu Rajkoviću » (Sur la fiabilité du document remis par le ban Tvrtko à Stjepan Rajković), in Zbornik Filozofskog fakulteta u Zagrebu II (Recueil des travaux de la Faculté des lettres de Zagreb II), pp. 37-48, avec le fac-similé de la transcription.

82. Miklosich, F., *Monumenta serbica*, Vienne 1858, p. 110.

83. Dinić, M. J., *Državni sabor srednjevekovne Bosne* (L'Assemblée de l'état en Bosnie médiévale) (cyr.), Posebna izdanja (Tiré à part) Sanu 231, Belgrade 1955, pp. 11-13.

84. Cf. sur cette question J. Šidak, « *Crkva bosanska* » *i problem bogumilstva u Bosni* (L' « Eglise de Bosnie » et le problème du bogomilisme en Bosnie), p. 122.

85. M. Dinić a prouvé qu'il ne s'agit pas d'une « permission », in « Jedan prilog za istoriju patarena u Bosni » (Une Contribution à l'histoire des patarins en Bosnie) (cyr.), in Zbornik Filozofskog fakulteta I (Recueil des travaux de la Faculté des lettres I), Belgrade 1948, p. 35.

86. Anđelić, Pavao, « Barones regni i Državno vijeće srednjovjekovne Bosne » (Barones regni et le Conseil de l'état en Bosnie médiévale), in Prilozi Instituta za istoriju (Communications de l'Institut d'histoire) XI-XII, Sarajevo 1975-76, pp. 29-48.

87. L'édition la plus récente avec un fac-similé, a été préparée par Đ. Sp. Radojičić, « Odlomak bogomilskog jevanđelja bosanskog tepačije Batala iz 1393 » (Un Fragment de l'évangile bogomile du « tepačija » bosniaque Batalo, datant de 1393) (cyr.), in Izvestija na Instituta za istorija Ban 14-15, Sofia 1964, pp. 195-509. Cf. aussi J. Šidak, « Bosanski rukopisi u Gosudarstvennoj publičnoj biblioteci u Lenjingradu » (Les Manuscrits bosniaques de la Bibliothèque [...] de Léningrad), in Slovo 17, 1966, pp. 118-119.

88. Cette conclusion avait été exprimée par l'auteur de ces lignes dès 1955 (« Problem bogumilstva u Bosni ») (Le Problème du bogomilisme en Bosnie), in Zgodovinski časopis IX, Ljubljana, pp. 156-157.

89. Le premier à exprimer ce point de vue en 1949, fut Solovjev, « La Doctrine... » (voir supra note 21), pp. 516-522.

90. Le document du « djed » Mirohna nous est parvenu sous la forme d'une traduction latine ultérieure. Cf. à ce sujet, J. Šidak, « O autentičnosti i značenju jedne isprave bosanskog » djeda « (1427) » (Sur l'authenticité et la signification d'un document provenant d'un « djed » bosniaque (1427)), in Slovo 15-16 (Štefanićev zbornik) (Recueil offert à Vj. Štefanić), 1965, pp.282-297. — John V. A. Fine Jr., op. cit., pp. 106-109, n'estime authentique ni ce document ni la charte remise par le ban Tvrtko à Stjepan Rajković, mais il ne fonde son opinion sur aucun argument méritant qu'on s'y arrête.

91. Miklosich, op. cit., p. 459.

92. Rački, F., « Prilozi za povjest bosanskih Patarena » (Contributions à l'histoire des patarins bosniaques), in Starine Jazu I, 1869, p. 108.

93. Id., « Bogomili i Patareni » (Bogomiles et Patarins), in Rad Jazu X, p. 252.

94. Cf. Solovjev, *La Doctrine* (note 21). Il n'y eut plus de tentatives semblables, après celle de Soloviev.

95. Speranskij, M. N., « Ein bosnisches Evangelium in der Handschriftensammlung Srećkovićs », Archiv für slavische Philologie XXIV, 1902, pp. 176-178.

96. Kuna, Herta, « Jezičke karakteristike glosa u bosanskom jevanđelju iz Srećkovićeve zaostavštine » (Les Caractéristiques linguistiques des gloses dans l'Evangile bosniaque provenant de la succession de Srećković), in Slovo 25-26, 1976, pp. 213-230. Constatant, elle aussi, que la « langue de l'évangile est considérablement plus ancienne que la langue des gloses », H. Kuna conclut cependant : « Il est évident, d'après les traits graphiques et orthographiques, que le texte des gloses a été écrit selon les mêmes principes orthographiques et graphiques, et que les scribes y ont utilisé les mêmes procédés que ceux rencontrés dans tous les évangiles bosniaques, ce qui signifie que les notes marginales elles aussi proviennent de la même école, donc, selon toute vraisemblance des adhérents de l' « Eglise bosniaque » » (p. 217).

97. Etant donné que Speranskij attribue, excepté les gloses, à une main différente, plus récente, aussi bien les indications de contenu portées au-dessus des colonnes, écrites à l'encre rouge, que les notes synoptiques et les intercalations accompagnées de l'indication « začelo » (commencement) (aux endroits, qui sont destinés à être lus pendant la liturgie), on peut légitimement supposer que ce manuscrit original a échoué dans un monastère orthodoxe où tous ces ajouts y ont été effectués ultérieurement. Cf. le cas identique de l'Evangile de Kopitar (J. Šidak, « Kopitarovo bosansko evanđelje u sklopu pitanja « Crkve bosanske » » (L'Evangile bosniaque de Kopitar en relation avec le problème de l' « Eglise de Bosnie »), in Slovo 4-5, 1955, pp. 17-63.

98. Cf. A. Soloviev, « Prilog pitanju Bosanske crkve » (Contribution au problème de l'Eglise bosniaque), in Historijski zbornik III (Recueil historique III), 1950, pp. 213-215.

99. Orbini, op. cit., p. 351. — Borst, op. cit., p. 201. L'auteur pense que ce rituel provient de l'ancien rituel chrétien de l'eulogie qui, au XIII<sup>e</sup> siècle, fut ailleurs aussi très répandu.

100. « ... cuius (sc. regionis Bosnae) habitatores colunt Christum iuxta orientalis Ecclesiae ritum. » Petrus Ranzanus, Epitome rerum hungaricarum (ap. Schwandtner, *Scriptores rerum hungaricarum I*, 1746, p. 397). — En 1323, un franciscain irlandais séjournant à Dubrovnik, mentionne également les « patarins » parmi les Slaves-schismatiques de l'arrière-pays, qui pratiquaient le rituel grec (ap. M. Rešetar, « Početak kovanja dubrovačkog novca » (Le Début de la frappe des monnaies à Dubrovnik), in Rad Jazu 266, 1939, pp. 165-166).

101. Cf., particulièrement, Leo Petrović, op. cit., p. 139 : « Il existe cependant bien des raisons de croire qu'en Bosnie, l'église et l'ordre des « krstjani » suivaient le rite romain. [...] Comme en toute autre chose, dans les rituels eux aussi, les Bosniaques empruntèrent plus tard une voie à eux. Alors, la « confession bosniaque » s'imposa, et le « rite bosniaque » s'imposa lui aussi ». En quoi consistait ce rite, Petrović ne le dit pas; et ce nom qu'il lui attribue, n'est pas connu des sources.

102. Rački, « Prilozi » (Contributions), p. 107.

103. Solovjev, *La Doctrine*, p. 530, pensa résoudre de cette façon simple la question des marques d'appartenance à la foi non hérétique, présentes dans le Recueil de Hval. Cependant, l'analyse du Recueil de Venise, a démontré un peu plus tard, que le Recueil de Hval, n'est nullement à cet égard une exception parmi les autres manuscrits bosniaques (Cf. J. Šidak, « Marginalia... » voir supra note 24, pp. 134-153).

104. Thallóczy, op. cit., pp. 7-8.

105. Soloviev, A. V., « Saint Grégoire, patron de la Bosnie », Byzantion XIX, Bruxelles 1949, pp. 275-276, considère comme exceptionnelle la forme de l'intitulation sous laquelle est cité, dans ce document, le ban Stjepan (« Az sveti Grgur a zovom ban Stjepan ») (Moi Saint Grégoire et qui suis appelé le ban Stjepan), et comme suffisante pour attribuer à l' « Eglise de Bosnie » la doctrine ésotérique de la métempsychose dont on ne trouve par ailleurs aucune trace, ni dans les écrits originaux du pays, ni dans les écrits adverses, une seule déclaration exceptée, de 1388, déclaration confuse, faite devant l'inquisition de Turin (Cf. l'analyse du procès contre un hérétique, J. Bech, dans Šidak, « Problem « Crkve bosanske » » (Le Problème de l' « Eglise de Bosnie », pp. 75-79). Dans la version latine de ce document, qui selon Thallóczy date de la même époque que l'original, (op. cit. pp. 9-10), la forme exacte de l'intitulation est : « invoco S. Gregorium », ce qui rend superflue la conjecture précédente.

106. Miklosich, op. cit., pp. 469-472.

107. Rački, F., « Dva nova priloga za poviest bosanskih Patarena » (Deux nouvelles pièces pour l'histoire des patarins bosniaques), in Starine Jazu XIV, 1882, p. 12.

108. Le cardinal Torquemada réfute la doctrine de trois hérétiques bosniaques, selon « quorundam religiosorum prefati regni Bosne relatibus ». Cf. Lopez Martinez et Proaño Gil, op. cit., p. 39. — Kniewald, op. cit., pp. 63-64, a prouvé que le plus complet des deux écrits qui subsistent fut aussi composé parmi les franciscains de Bosnie.

109. Truhelka, Ć, « Starobosanski mramorovi » (Les Pierres tombales de l'ancienne Bosnie), in Glasnik Zemaljskog muzeja u Sarajevu III (Bulletin du Musée national de Sarajevo III), pp. 383-384.

110. Le compte rendu global des résultats obtenus dans l'étude des « stećci » est présenté par Šefik Bešlagić, *Stećci i njihova umjetnost* (Les « stećci » et leur art), Sarajevo 1971. — Pour la question des croix anthropomorphes, qui existaient aussi dans l'Occident catholique, cf. A. Frolow, in Byzantinoslavica X, Prague 1949, pp. 358-359, et sur les stèles mentionnées ci-dessus, cf. G. Wild, *Bogomilen und Katharer in ihrer Symbolik I*, Wiesbaden 1970, p. 135 et suivantes.

111. « ... Christum non veraciter passum nec mortuum nec descendisse ad infernos nec in celos ascendisse, sed quod omnia fecerit, apparere fantastice. » Lopez Martinez et Proaño Gil, op. cit., p. 71.

112. Cf. Vjekoslav Štefanić, *Glagoljski rukopisi Jugoslavenske akademije I* (Les Manuscrits glagolitiques de l'Académie yougoslave I), 1969, pp. 192-193. — Les notes ont été, tout le prouve, interpolées dans le texte, au cours de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle.

113. L'erreur provient de Truhelka, qui identifia le mot « kćerša », dont le sens est nièce, fille du frère (lat. neptis), avec le mot « kćer » (fille).

114. Dans la lettre précitée du pape au roi Tomaš, cette condition est exprimée par les mots : « si tibi bona et fidelis esset ac benefaceret » (Theiner, op. cit., I, p. 389).

115. Ceci fut constaté également par les franciscains bosniaques, en envoyant au pape en 1372 leurs « Dubia » (que Rački publia dans le supplément à l'œuvre de Theiner, op. cit. II, 1875, pp. 327-329). Cf. J. Šidak, « Franjevačka « Dubia » iz 1372-1373 kao izvor za povijest Bosne » (Les « Dubia » franciscains de 1372-1373, source pour l'histoire de la Bosnie), in Istorijski časopis V (Revue historique V), Radonićev zbornik (Recueil offert à J. Radonić), Belgrade 1955, pp. 207-231.

116. Outre l'étude précitée, v. Šidak, « Problem « bosanske crkve » » (Le Problème de l' « Eglise de Bosnie »), pp. 93-97 (Brak kod sredovječnih Bošnjana) (Le Mariage chez les Bosniaques au moyen âge). — D. Kniewald, op. cit., p. 41, considère que les deux conceptions du mariage, laïque et hérétique, coexistent parallèlement.

117. Cf. à propos de ces termes J. Šidak, « *Crkva bosanska* » *i problem bogumilstva u Bosni* (L' « Eglise de Bosnie » et le problème du bogomilisme en Bosnie), pp. 100-102. B. Petranović, op. cit., p. 133, et Ilarion Ruvarac, in Glasnik Zemaljskog muzeja u Sarajevu VI (Bulletin du Musée national de Sarajevo VI), avaient déjà vu clairement la signification exclusivement de classe du terme « dobri Bošnjani » (les bons bosniaques).

118. Cf. Lopez Martinez et Proaño Gil, op. cit., p. 80.

119. Rački, « Prilozi » (Contributions), p. 108.

120. Ceci est encore plus important puisque Rački douta avec raison de l'authenticité du document dit de Konjic, datant de 1446, dans lequel les manichéens ne sont pas autorisés à bâtir ou à remettre en état leurs églises. (Une nouvelle tentative, mais manquée, pour atténuer ce doute a été entreprise ultérieurement par Juraj Božitković, « Prilog sa tekstom o novom obliku konjičke povelje [...] » (Contribution accompagnée d'un texte : une nouvelle forme de la charte de Konjic [...]), in Nova revija XI (Nouvelle revue XI), 1932, pp. 51-54.

121. Radojčić, Nikola, « O jednom naslovu velikoga vojvode bosanskog Hrvoja Vukčića » (Sur un titre du grand voïvode de Bosnie, Hrvoje Vukčić), in Istorijski časopis I (Revue historique I), Belgrade 1947, pp. 37-53.

122. Cf. J. Šidak, « Oko pitanja » crkve bosanske « i bogumilstva » (A propos de la question de l' « Eglise de Bosnie » et du bogomilisme), in Historijski zbornik III (Recueil historique III), 1950, pp. 347-348.

123. Glasnik Zemaljskog muzeja u Sarajevu XXV (Bulletin du Musée national de Sarajevo XXV), 1913, p. 376.

124. Truhelka, Ć., « Grobnica bosanskog tepčije Batala » (Le Tombeau du « tepčija » bosniaque Batalo), ib. XXVII, 1915, pp. 365-375.

125. Sur ces événements cf. Šidak, « Ecclesia Sclavoniae » (note 28).

126. Sur l'arrivée des franciscains en Bosnie et sur leur vicariat jusqu'aux années soixante-dix du xiv<sup>e</sup> siècle, v. Šidak, « Franjevačka « Dubia » », op. cit., pp. 207-231.

127. Il s'agit de l'Evangile dit de Divoš, écrit pour Divoš Tihoradić, grand seigneur mentionné dans des documents datant de 1332-1333. Cf. Jelica Đurić et Rajka Ivanišević, « Jevanđelje Divoša Tihoradića » (L'Evangile de Divoš Tihoradić) (cyr.), in Zbornik radova Vizantološkog instituta VII (Recueil des travaux de l'Institut d'études byzantines VII), Belgrade 1961, pp. 153-159, et Irena Grickat, « Divoševo jevanđelje » (L'Evangile de Divoš) (cyr.), in Južnoslovenski filolog XXV (Le Philologue des Slaves du Sud XXV), Belgrade 1961, pp. 227-293.

128. Ecrit publié par F. Rački, « Prilozi za povjest bosanskih Patarena » (Contributions à l'histoire des patarins bosniaques), in Starine Jazu I, 1869, pp. 138-140, d'après le manuscrit qui se trouve à la Marciana de Venise.

129. Cf. à ce sujet, Dragutin Prohaska, « Husitstvi a bogomilstvo », in Časopis pro moderni filologii a literatury V. Prague 1915-1916.

130. « Ipsi sunt, qui ministerium divinae Incarnationis simulatorium fuisse contendunt, ita ut incarnatio Filii Dei, passio, resurrectio non vere sed apparenter credantur exhibita; ... Hi sunt qui Diabolo parem omnipotenti Deo exhibent principatum," duo ponentes prima principia, unum malorum, alterum bonorum : hi sunt, damnatores veteris testamenti, multilatores et corruptores novi; hi sunt, qui nuptias damnant, qui cibos a Deo ad usum hominum creatos immundos affirmant. » (Farlati, op. cit. IV, pp. 257-258). L' « Eglise de Bosnie » défendrait par conséquent le dualisme radical.

Ce passage de la lettre du pape Eugène IV a une importance particulière. On comprend pourquoi le franciscain Petrović n'en tient aucun compte; en effet il contredit sa thèse fondamentale, à savoir qu'à « Rome personne ne savait au juste ce qu'enseignaient les chrétiens en Bosnie », ni en quoi leur « hérésie » consistait (op. cit., p. 111). D'autre part, il est déconcertant que J. V. A. Fine Jr., op. cit., p. 51, nie l'authenticité de ce document sans donner ses raisons.

131. Cf. Matasović, op. cit., pp. 250-251.

132. « ... rex Bozne in medio infidelium et scismaticorum dicti regni sui incolarum et habitatorum » (Thallóczy, Studien, p. 142).

133. Les Turcs, bien avant la chute de la Bosnie avaient établi des points d'appui temporaires dans la région de Sarajevsko polje, et ils s'établirent de façon permanente dans la forteresse de Hodidjed, en 1451.

134. Le patriarche de Constantinople Gennadios II fait savoir dans une lettre, entre 1453 et 1459, que l'évêque orthodoxe de Bosnie (« episkop ot Bosne ») qui est certainement le métropolite de Mileševa, convertit avec succès les koudouguères, c'est-à-dire les hérétiques vivant dans le pays du duc. Cf. Ljubo Kovačević, « Odgovor carigradskog patrijarha Denadija II (1453-1459) na pitanja sinajskih kaluđera » (Réponse du patriarche de Constantinople Gennadios II (1453-1459) aux questions des moines de Sion) (cyr.), in Glasnik srp. uč. društva 63 (Bulletin de la Société savante serbe 63), 1885, pp. 11-19. — Selon la lettre du franciscain Jean de Capistran au pape Calixte III, du 4. VII. 1455, le clergé serbe obligeait les patarins bosniaques enclins au catholicisme à recevoir la « Rascianorum fidem » ( E. Fermendžin, *Acta Bosnae potissimum ecclesiastica*, MSHSM 29, 1892, p. 225).

135. Le roi Tomaš place, en 1446, les frères Dragišić sous la protection du « djed » Miloje (Miklosich, op. cit., p. 446) et le duc Stjepan nommé en 1453 le « djed » et douze « strojnici » pour former le tribunal mixte qui allait arbitrer, à l'avenir, ses conflits de famille.

136. Ap. Matasović, op. cit., p. 247.

137. Cf, sur cette question les conclusions de Nedim Filipović dans l'*Histoire des peuples de la Yougoslavie II*, Zagreb 1959, p. 120 et suivantes.

138. Le point de vue de Solovjev, tel qu'il est exprimé dans « le témoignage de Paul Ricaut sur les restes du bogomilisme en Bosnie », Byzantion XXIII, 1953, pp. 73-86, selon lequel les « poturi » mentionnés dans la relation d'un diplomate anglais en 1668, sont en fait des bogomiles passés à l'islam, ne prend pas en considération l'existence de phénomènes semblables, qui apparaissent en général au contact de la chrétienté et de l'islam.

# LES MANUSCRITS DE « L'EGLISE DE BOSNIE » AU MOYEN AGE

La littérature du Moyen Age, comme tout art en général, a porté la marque idéologique de son temps et a été imprégnée des idées les plus répandues à l'époque. Ainsi en a-t-il été de la littérature de Bosnie-Herzégovine entre le XIe siècle et la fin du XVe : elle fut tout entière pénétrée de l'esprit chrétien, idéologie alors dominante en Europe. N'oublions pas, du reste, que tous les écrits slaves doivent leur naissance à la mission exclusivement religieuse que personnifient Cyrille et Méthode. La tradition cyrillo-méthodienne s'étendit très vite à presque toute l'aire serbo-croate, avec plus ou moins de force et, bien que l'on ne possède pas pour les périodes les plus anciennes de témoignages précis, on peut toutefois conclure, en s'appuyant sur certains indices historiques, que le Xe siècle vraisemblablement et en tout cas le XIe siècle ont vu pénétrer cette écriture jusqu'en Bosnie-Herzégovine [1].

A l'ouest aussi bien qu'à l'est de l'aire serbo-croate, en même temps que les manuscrits traduits ou recopiés qui voyaient le jour pour les besoins de l'Eglise, se développait progressivement une littérature originale, parfois dans le cadre des offices religieux, mais souvent indépendamment d'eux; toutefois ceci n'a pas été le cas en Bosnie-Herzégovine. Il est vrai que tout le patrimoine culturel de cette région et de cette époque a été mal conservé : de nombreuses guerres et de fréquents revirements socio-politiques l'ont en partie anéanti, si bien qu'il ne nous en est parvenu aujourd'hui que des fragments et, en particulier, les œuvres jugées alors acceptables par les autres confessions.

En effet, la plupart des manuscrits anciens de Bosnie ont fait leur apparition dans le cadre de « l'Eglise de Bosnie », secte chrétienne hérétique dont l'organisation était des plus particulières [2].

Nombreuses sont les données historiques sérieuses démontrant le pouvoir de cette Eglise et l'influence qu'elle exerçait dans tous les domaines de la vie en Bosnie-Herzégovine. Cependant, du fait de son caractère nominalement hérétique, « l'Eglise de Bosnie » était souvent exposée à des interventions armées étrangères ou à diverses pressions, ce qui a bien entendu influencé de façon négative le développement de sa littérature. Soulignons, de plus, que cette Eglise se différenciait, par son caractère et son organisation interne, des Eglises catholique et orthodoxe, dont elle était voisine géographiquement et que, d'autre part, son ascétisme et l'absence d'institutions féodales — propres aux autres églises

— limitaient certains aspects de son activité artistique. Par ailleurs, « l'Eglise de Bosnie » n'était pas étroitement liée aux hautes personnalités de la société féodale (surtout pas à la dynastie régnante) — ce qui était le cas de l'église nationale serbe — pas plus qu'elle n'était de culture européenne occidentale (celle-ci se fondait au Moyen Age sur les activités de l'Eglise romaine et sur la langue latine), si bien qu'ont manqué les stimulants qui auraient pu susciter certaines œuvres d'art originales et spécifiques, telles les biographies serbes de hauts dignitaires de l'Eglise et de souverains ou les représensations sacrées de la littérature croate glagolitique [3].

La création originale, dans la littérature médiévale de Bosnie-Herzégovine, se réduit — tout au moins selon les connaissances acquises jusqu'ici — à l'épigraphie, comme résurgence d'élans poétiques occasionnels qui, à des moments importants de la vie des hommes, tels que la mort, se manifestent dans les inscriptions des monuments funéraires — les *stećci* — bien qu'il soit difficile d'affirmer que tous les *stećci* aient eu un caractère patarin ou qu'ils aient été exclusivement liés aux activités de « l'Eglise de Bosnie ».

Il faut ajouter à ceci les gloses, comme celles que l'on a trouvées en marge de l'évangile de Srećković; selon les témoignages des franciscains bosniaques de la période turque, il y aurait eu de telles gloses sur d'autres manuscrits, mais elles ne nous seraient pas parvenues [4]. Quant aux membres de « l'Eglise de Bosnie », leur activité littéraire consistait à recopier différents textes : pour l'homme de cette époque, par exemple, recopier des textes de la Bible était un acte qui satisfaisait ses besoins artistiques. D'autre part, on peut aussi supposer qu'il y avait sur ce sol une littérature homilétique; en témoignent les feuillets de Monteprandone dont l'un, au moins, provient de Bosnie. C'est justement le destin de ces feuillets trouvés dans un manuscrit à Monteprandone, en Italie, qui illustre le sort de ce genre de textes. Les feuillets de Monteprandone ont été trouvés dans un manuscrit appartenant, vraisemblablement, à l'inquisiteur franciscain Giacomo della Marca, qui s'était aussi manifesté en Bosnie; nous pouvons penser, à juste titre, que ces deux feuillets faisaient partie d'un manuscrit patarin détruit entre-temps. Les feuillets de Monteprandone ont été trouvés sur la face intérieure du manuscrit dont ils renforçaient la reliure et étaient ainsi considérés comme des documents sans valeur, ce qui explique qu'ils aient pu être sauvegardés [5].

Il ne fait aucun doute que l'activité littéraire remonte très loin dans le temps en Bosnie-Herzégovine, ce dont témoignent avant tout certaines inscriptions gravées sur la pierre et datant du XI^e^ ou même du X^e^ siècle. Cependant les manuscrits, ou ce qui en est resté, ne vont pas plus loin que le XII^e^ siècle, tel l'Evangile de Miroslav, manuscrit serbe le plus anciennement daté, qui a été vraisemblablement écrit à Hum pour le prince Miroslav; cet évangile appartient par ses caractéristiques aux écrits serbes et par son origine territoriale aux écrits bosniaques; toutefois il n'appartient absolument pas à la tradition littéraire patarine. L'Evangile de Miroslav, de la fin du XII^e^ siècle, a été écrit en caractères cyrilliques, tandis que deux fragments, provenant également de Bosnie-Herzégovine et remontant au XII^e^ et au début du XIII^e^ siècle, ont été écrits en caractères glagolitiques. Il s'agit des fragments des « Apôtres » [5a] de Gršković et Mihanović : le premier a deux feuillets repliés et est écrit en caractères glagolitiques demi-ronds; le second a un feuillet replié et le texte, à la différence de l'autre, en est disposé sur deux colonnes et ses

caractères sont également différents. En raison de l'ampleur limitée du texte, on ne peut dire de façon sûre, ni de l'un ni de l'autre, qu'ils appartiennent à la littérature bosniaque patarine du Moyen Age. Parmi les manuscrits apparus plus tard, un seul a été écrit en caractères glagolitiques : il s'agit du Fragment de Split, datant du XIIIe siècle et qui ne peut être rangé dans la littérature patarine, car son contenu est un fragment de missel de l'Eglise catholique et ses caractéristiques renvoient à un office religieux archaïque [6].

Les autres manuscrits de Bosnie ne fournissent pas de témoignages plus explicites sur le caractère patarin, c'est-à-dire hérétique, de cette église, tout au moins par leur contenu; la raison en est vraisemblablement le sort qui a été réservé plus tard à ces manuscrits, après la chute de l'état bosniaque médiéval. Sous l'occupation turque, les Patarins disparurent très rapidement en tant que force organisée, car dans les conditions peu avantageuses où se trouvaient les chrétiens en général, seuls survécurent ceux qui pouvaient avoir un appui dans les forces politiques situées hors de la Turquie, comme ce fut avant tout le cas des églises catholique et orthodoxe qui étaient des organisations institutionalisées, possédant une forte tradition et un appui important hors du pays : à Rome, à Byzance ou, plus tard, en Russie.

Dans ces conditions, les manuscrits bosniaques du Moyen Age ne pouvaient être sauvegardés que dans la mesure où leur contenu n'allait pas contre les croyances des églises orthodoxes; c'est ainsi que la plupart des manuscrits de cette époque ont été trouvés dans les monastères orthodoxes qui célébraient leurs offices religieux en utilisant des textes rédigés en langue vieux-slave. En ce sens, d'un grand intérêt est le témoignage des franciscains bosniaques qui exerçaient leurs activités en Bulgarie, au début du XVIIe siècle, où ils avaient trouvé chez les Pauliciens, vieille secte hérétique, un certain nombre de codex bosniaques annotés en marge et dont ils affirmèrent qu'ils avaient un caractère hérétique, mais que les textes bibliques qu'ils contenaient étaient tout à fait acceptables [7].

D'après certains indices, on peut conclure qu'il existait au Moyen Age, en Bosnie-Herzégovine, une autre littérature, plus laïque, avant tout historiographique : en effet, certains contenus de la rédaction croate des Annales de Dioclée pourraient avoir une source bosniaque et c'est le cas, vraisemblablement, de certaines parties de l'œuvre d'Orbini « Il regno degli Slavi » [8]. Ces constatations appartiennent cependant au domaine des suppositions et n'ajoutent rien à nos connaissances sur la langue, le style ou l'expression artistique de cette littérature. Les textes originaux faisant défaut, il est impossible de déterminer leur appartenance à une structure donnée de la société bosniaque; c'est, jusqu'à un certain point, le cas de l'Alexandréide de Berlin, dont on suppose qu'elle a une origine bosniaque et date de la fin du XVe siècle, mais que, par son contenu, elle ne fait pas partie de la littérature patarine [9].

La plus grande partie des manuscrits du Moyen Age se trouvent parmi les évangiles; pour certains d'entre eux, on peut dire qu'ils font partie du patrimoine littéraire bosniaque patarin, car leurs auteurs ajoutaient, à la fin, à côté de leurs signatures la mention *krstjanin* (chrétien), ce qui est l'équivalent du terme patarin; ainsi firent les copistes de l'Evangile de Pripković, du fragment d'Evangile de Batalo, des Recueils de Hval et de Radosav. Un tel signe de reconnaissance ne se trouve naturellement pas sur tous les manuscrits, d'abord parce que peu nombreux sont ceux qui

sont restés intacts, ensuite parce que la fin des manuscrits est la partie qui se perd le plus souvent. Mais les caractéristiques formelles, le format, la composition, les particularités orthographiques, paléographiques et en partie linguistiques nous permettent d'identifier, à coup sûr, ceux des manuscrits qui font partie de la littérature bosniaque patarine. Bien que les textes soient bibliques et que la plupart soient des évangiles, leur disposition est quelque peu particulière. Tout d'abord, tous les évangiles bosniaques (sauf les folios les plus anciens de Gršković et Hil'ferding et l'Evangile de Miroslav) sont des tétraévangiles avec une division archaïque selon les sections ammoniennes et les canons d'Eusèbe, de même qu'ils comportent, en marge, des marques signalant les passages synoptiques, de façon assez régulière. Dans la littérature serbe du Moyen Age, la plupart des évangiles sont *aprakos*, c'est-à-dire adaptés au service religieux. En plus des évangiles, il y a les « Apôtres » et trois recueils dont le contenu se limite, en gros, au Nouveau Testament. Dans le Recueil de Hval, le plus représentatif, on trouve aussi le Psautier avec huit chants, dits bibliques, de l'Ancien Testament et le Cantique de Marie.

Il est intéressant de constater que tous ces manuscrits comportent des traits linguistiques et orthographiques très archaïques, de même qu'on peut y trouver certains liens avec l'alphabet glagolitique. Deux manuscrits renferment des textes en caractères de ce genre : il s'agit du Recueil de Radosav et de l'Evangile de Čajniče [10]. En fait, la tradition glagolitique est très accentuée dans les manuscrits bosniaques. Il a été établi de façon certaine qu'un grand nombre d'entre eux proviennent par leur origine première, et certains directement peut-être, de modèles glagolitiques, ce qui laisse supposer que la phase la plus ancienne de la littérature bosniaque médiévale devait être glagolitique. Nous ne pouvons trancher cependant avec certitude la question qui est de savoir si les manuscrits glagolitiques sont arrivés en Bosnie à partir de la Macédoine, de la Croatie ou des deux en même temps [11]. Pour ce qui est des évangiles bosniaques, d'après l'organisation de leurs textes, nous devons supposer qu'ils servaient à des lectures indépendantes des offices religieux ou que ceux-ci étaient très différents. Quinze évangiles nous sont parvenus, y compris des fragments plus ou moins bien conservés. Cinq d'entre eux nous sont pourtant inaccessibles aujourd'hui, soit qu'ils aient été détruits ou perdus, soit qu'ils ne puissent être actuellement accessibles pour diverses raisons.

Les évangiles plus ou moins complets sont les suivants : Evangiles de Divoš, de Nikolja, de Pripković, de Dovolja, de Kopitar, de Čajniče, de Sophia, fragments d'évangiles de Batalo, de Manojlo, feuillets de Grigorovič-Hil'ferding qui sont semble-t-il *aprakos*, c'est-à-dire partagés en textes destinés à être lus à l'église.

Deux évangiles, celui de Daničić et le Troisième Evangile de Belgrade, ont brûlé lors de l'incendie de la Bibliothèque Populaire de Belgrade en 1941. Dj. Daničić avait publié en 1864, à Belgrade, l'Evangile de Nikolja. Les diverses variantes inscrites au-dessous du texte comportaient des variantes de l'Evangile de Daničić; c'est ainsi qu'ont été sauvegardés, dans une certaine mesure, des renseignements concernant l'Evangile de Daničić qui peuvent être d'une grande importance surtout dans le domaine des recherches linguistiques ou textologiques. L'Evangile de Daničić, plus connu en littérature sous l'appellation de Deuxième Evangile de Belgrade, date de la fin du XIVe ou du début du XVe siècle, période à laquelle remontent la plupart des manuscrits bosniaques. Le Troisième Evangile de Belgrade dont il a été question plus haut remonte

vraisemblablement au début du xv^e siècle; il s'agit d'un manuscrit de petit volume (en tout 136 f.) qui n'a pas été étudié en détail, pas plus que l'Evangile de Daničić. Pour ce qui est de l'Evangile de Srećković, les gloses dont il a été question ont été publiées par Speranskij dans un article [12] contenant également certaines variantes du texte de Nikolja. Cet évangile appartenait au professeur Panta Srećković de Belgrade, mais il a disparu après sa mort. Deux feuillets de cet évangile se trouveraient aujourd'hui au Musée de la ville de Kalinine, en U.R.S.S., mais ils ne sont pas accessibles au public. Cet évangile daterait de la fin du xiv^e ou du début du xv^e siècle, cependant que les gloses auraient été écrites, si l'on en croit Speranskij, une centaine d'années plus tard. Selon les renseignements connus, il était richement enluminé, contenait 186 f. et correspondait par son volume aux autres codex bosniaques. Il fut par la suite adapté aux besoins de l'Eglise orthodoxe, c'est-à-dire qu'au texte furent ajoutées des annotations liturgiques : *začelo* (commencement) et *konac* (fin).

Le troisième évangile inaccessible est celui de Vrutok ou de Grujić, découvert et commenté dans le Recueil de A. Belić, par R. Grujić, en 1937 [13]. Cet évangile est en la possession de la famille Popović, originaire de Vrutok, près de Gostivar en Macédoine, et c'est pour cette raison qu'on l'appelle aussi Evangile de Vrutok. La famille Popović refuse de se séparer de cet évangile et ne permet ni de le photographier, ni de l'étudier, si bien qu'on n'en sait que ce qui a été dit par R. Grujić : c'est un tétraévangile de format 17,9 × 11,8 cm, ce qui est le format habituel des codex de Bosnie. Il a été copié le plus vraisemblablement à la fin du xiv^e siècle et serait ainsi l'un des plus vieux codex de Bosnie; cet évangile est incomplet, mais il contient deux gloses très intéressantes de caractère hérétique. On y trouve aussi des annotations postérieures qui nous permettent de conclure qu'il a été en la possession, durant la seconde moitié du xviii^e siècle, du monastère de la Sainte-Trinité à Plevlja. Ce manuscrit possède la plupart des particularités lexicales des rédactions bosniaques et les caractéristiques ikaviennes y sont bien visibles, ce qui le différencie des rédactions serbes dont le caractère est, de règle, ékavien. Il semble que les feuillets de Belić ou de Mostar, que A. Belić avait trouvés à Mostar, soient aussi irrémédiablement perdus. M. Pavlović en avait donné la description dans le Recueil de Belić en 1921 [14]. Ces feuillets faisaient partie de la collection privée de Belić, laquelle fut après sa mort transférée à l'Académie Serbe des Sciences et des Arts, mais les feuillets ne s'y trouvaient plus. Il s'agit de deux feuillets de papier (la plupart des manuscrits de Bosnie, sauf l'Evangile de Dovolja et le Recueil de Radosav, ont été écrits sur parchemin) datés entre le xiv^e et le xv^e siècle. Le format en est in-octavo (17,8 × 12,1), l'écriture assez soignée. Ces feuillets seraient, du point de vue paléographique, semblables à l'Evangile de Vrutok. Parmi les évangiles plus ou moins complets, l'un des plus anciens est l'Evangile de Divoš qui est aussi le mieux élaboré [15]. On le situe dans la première moitié du xiv^e siècle; il a été écrit sur parchemin et ne contient plus aujourd'hui que 186 folios. Il a été trouvé au Monténégro, dans l'église de Saint-Nicolas à Podvrh et se trouve aujourd'hui à Bijelo Polje; il est de format in-quarto, comme la plupart des autres évangiles. D'après les notes marginales, on apprend qu'il a été copié pour le seigneur féodal Divoš Tihoradić, d'où son appellation. Il est important de constater que cet évangile, bien qu'il soit indubitablement du même type que les autres, ne comporte pratiquement pas de caractéristiques ikaviennes. Ceci,

ainsi que d'autres données historiques, nous laisse penser que cet évangile a été écrit vraisemblablement plus à l'Est, sur le territoire bosniaque ijékavien, où n'avait pas encore eu lieu la substitution du *jat*[16]. Son original était sans aucun doute glagolitique; on y a trouvé du reste la conjonction *i* écrite selon l'usage de la glagolite ainsi que quelques nasales.

Nous avons déjà évoqué l'Evangile très représentatif de Nikolja que l'on croyait perdu depuis la Seconde Guerre mondiale, mais qui a été retrouvé à Dublin dans la bibliothèque personnelle de Sir Chester Beatty. D'après Daničić, ce manuscrit a été copié de la glagolite, entre le xiv^e et le xv^e siècle; le format en est 16,5 × 10,5 cm, il est écrit sur parchemin et comporte 147 folios. Il est finement et richement enluminé, ce qui n'est pas le cas des manuscrits bosniaques; il est de rédaction ikavienne, mais certaines de ses propriétés rendent compte d'une certaine influence des copistes serbes de Rača. Plus tard, à l'exemple des manuscrits de Divoš et de nombreux autres, il fut adapté aux besoins de l'Eglise orthodoxe.

L'Evangile de Kopitar, ou de Ljubljana, datant des xiv^e-xv^e siècles, est aussi richement enluminé; il est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Universitaire de Ljubljana. Cet évangile est l'un des plus complets : il contient 225 f., et peut être classé, par son format, parmi les grands évangiles de Bosnie (19 × 13,5 cm); du point de vue de la langue, ses particularités bosniaques sont très accentuées et en particulier son caractère ikavien[17].

Les autres évangiles ne sont pas enluminés comme ceux de Nikolja et de Kopitar; il en est ainsi de l'Evangile de Čajniče qui est cependant très intéressant pour d'autres raisons : il contient en effet des notes et un alphabet glagolitiques incomplet et très déformé. Il semblerait que les notes auraient été écrites par un orthodoxe, si bien que cette utilisation de l'alphabet glagolitique peut être considérée comme une cryptographie apparue plus tard. Cet évangile est assez modérément « ikavisé », de sorte que nous pouvons supposer qu'il a vu le jour en territoire iékavien, en Bosnie Orientale, et la présence de cet ikavisme témoigne déjà du développement d'une certaine façon de s'exprimer dans la langue littéraire. Ce manuscrit se trouve aujourd'hui à Čajniče; il a été écrit à la limite des xiv^e et xv^e siècles pour le seigneur Pavao Radinović et, vraisemblablement, par ses copistes; il est l'œuvre de plusieurs auteurs comme l'a constaté V. Jerković qui a étudié en détail la langue du manuscrit[18]. Il a le format habituel des manuscrits bosniaques (15 × 19,5 cm); il a 167 f. et est incomplet. Il va sans dire que les autres évangiles complets sont intéressants pour diverses raisons. Ainsi l'Evangile de Pripković qui fait partie aujourd'hui du fonds de la bibliothèque « Saltikov-Ščedrin » de Leningrad est intéressant par les deux notes de la page 259^v. L'une d'elles remonte sans aucun doute à la période où fut composé le manuscrit et nous donne la signature du copiste : « Moi, copiste krstjanin par la volonté de Dieu, de nom Tvrtko Pripković, de la terre de Gomilje »; cette note nous apprend que l'auteur est l'un des membres de « l'Eglise de Bosnie », car ceux-ci se donnaient le nom de *krstjani*. Sur la même page, la seconde note est apparue plus tard, au xvi^e siècle : « Et Dieu sait quel porc il était. » Ce commentaire sur la première note confirme que l'auteur de la seconde était orthodoxe. Sa remarque est non seulement révélatrice d'une certaine attitude envers l'Eglise des Patarins, mais aussi un témoignage sur le sort réservé aux manuscrits dans les églises et monastères orthodoxes. Seuls ont survécu ceux qui pouvaient servir à la célébration des offices religieux orthodoxes. Certaines modifica-

tions subies par le texte montrent que le manuscrit était bien utilisé dans ce but. Cet évangile est habituellement daté du xive siècle. De format 19,7 × 14,5 cm, il est avec ses 260 pages plus complet que les autres. Il a été trouvé à Plevlja au xixe siècle, mais n'a pas été étudié en détail, bien qu'il soit intéressant du point de vue linguistique et paléographique [19].

L'Evangile de Dovolja, écrit sur papier, datant du dernier quart du xive siècle, se trouve à la bibliothèque « Saltikov-Ščedrin » de Leningrad; il n'a que 110 folios et de rares enluminures. Il est écrit en semi-onciales négligées et plutôt laides comme, du reste, la plupart des autres évangiles bosniaques. Bien que certaines publications sur les manuscrits de Bosnie en parlent, il n'a été jusqu'ici ni décrit ni étudié de façon détaillée. De même, on ne sait presque rien de l'Evangile de Sophia dont on fait mention dans quelques travaux [20].

Il faut encore signaler quelques fragments importants d'évangiles : tout d'abord l'Evangile de Manojlo ou de Mostar, qui n'a que 32 f., est de format in-quarto et contient treize fragments des Quatre Evangiles [21]. Il fait partie des manuscrits les plus anciens du xive siècle et a été copié par Manojlo le Grec; il se trouve aujourd'hui dans les Archives de l'Académie Serbe des Sciences et des Arts à Belgrade. Les fragments de l'Evangile de Grigorovič-Hil'ferding de la fin du xiiie ou du xive siècle, seraient seuls plus anciens que les fragments de Manojlo; ils se trouvent en U.R.S.S. : six feuillets sont conservés à la bibliothèque « Saltikov-Ščedrin » de Leningrad, dans la collection Hil'ferding et deux feuillets à Moscou, dans le leg Grigorovič. Bien que V. Jagić ait confirmé que les huit feuillets appartiennent au même manuscrit, on ne saurait dire aujourd'hui s'il s'agit d'un tétraévangile ou d'un évangile *aprakos*, ce qui est assez important, étant donné que les évangiles bosniaques sont en général des tétraévangiles [22]. Par leur format (27,5 × 20,5 cm), ces fragments se différencient des formats habituels et sont rédigés sur deux colonnes, alors que les codex bosniaques le sont généralement sur une seule.

L'Evangile de Batalo est très connu et a été assez minutieusement analysé, bien qu'il ne s'agisse que de 4 folios de format 20,5 × 13,5 cm [23]. L'intérêt qu'on lui porte vient non seulement du fait qu'il est copié de l'Evangile selon saint Jean (dont un seul feuillet a été conservé) mais aussi de ce qu'il a un important colophon et des notes ajoutées ultérieurement. Le colophon nous apprend que ce manuscrit a été écrit pour le *tepačija* Batalo en 1393 par le copiste Stanko Kromirijanin; sur le second feuillet, le copiste a ajouté de sa main une liste de noms dont on pense qu'ils sont ceux des chefs de l'Eglise hérétique; de ce fait, ces fragments d'évangile constituent un important document culturel et historique. Une note plus récente datant de 1703 nous apprend que ce manuscrit a séjourné dans le monastère de Skrbatno avant d'être acheté par la Bibliothèque de Leningrad, où il se trouve actuellement, à l'instituteur Meledinov, du village de Kukuk en Macédoine.

L'évangile *aprakos* de la collection Lobanov-Rostovski Qπ I 26, est considéré par certaines littératures comme étant originaire de Bosnie; mais ni la langue, ni la forme, ni le contenu de ce manuscrit ne nous permettent de le ranger parmi les manuscrits bosniaques [24].

Parmi les « Apôtres », un seul texte complet a été sauvegardé. Il se trouve à la Bibliothèque de Leningrad, plus connu sous le nom d' « Apôtres de Hil'ferding », car il appartient à la collection du même nom. Cet « Apôtre » datant du xive siècle est très richement enluminé. L'ordre de ses parties correspond à celui qui est, dans une certaine mesure,

caractéristique des deux autres « Apôtres » des Recueils de Hval et de Venise. Ce texte correspond aussi entièrement au fragment de l' « Apôtre » de Gršković. En plus du texte apostolique, on y trouve un texte apocryphe de la « Visitation de saint Paul », qui existe également dans les deux autres « Apôtres » bosniaques. Ce manuscrit appartenait encore au XIXe siècle au commerçant bosniaque Spasoje Jovičić, si bien que c'est l'un des rares manuscrits qui soit resté en Bosnie.

Certains auteurs rangent l' « Apôtre » de Belgrade du XVe siècle parmi les manuscrits bosniaques; ce manuscrit fait partie de la collection de l'Académie Serbe des Sciences et des Arts. Il est écrit sur papier et comporte des gloses glagolitiques [25]. Cependant, bien que ce texte comporte réellement un ordre des épîtres qui est d'habitude caractéristique des « Apôtres » bosniaques, par ses autres particularités, surtout la langue et l'orthographe, il est difficile de le ranger parmi les manuscrits bosniaques du Moyen Age.

D'un très grand intérêt sont pour nous trois recueils dont deux, les Recueils de Hval et de Venise, sont les manuscrits les plus complets de la littérature bosniaque du Moyen Age. Le troisième, le Recueil de Radosav, attire notre attention par son contenu, unique dans la littérature bosniaque écrite la plus ancienne [26]; il est relativement petit — 60 f. en tout, de format 14 × 11 cm — mais son texte est complet. Il est conservé aujourd'hui au Vatican où il est arrivé par les soins de son ancien propriétaire Matija Sović, prêtre de l'île de Cres. On ne sait comment ce manuscrit se trouvait à Cres. On pense que des réfugiés patarins l'auraient apporté de Bosnie; au XVIIIe siècle, il était déjà en la possession de Sović. Ce manuscrit a été écrit, ainsi que nous l'apprend le colophon, vers la moitié du XVe siècle, entre 1443 et 1461, donc sous le règne du roi Tomaš. Le Recueil de Radosav est assez richement enluminé, bien que les dessins soient simples et naïfs. L'écriture en est désordonnée et différente, du point de vue paléographique, de celle des autres manuscrits bosniaques. Par son contenu et son organisation, le texte se distingue nettement des deux autres recueils : non seulement l'ordre des textes bibliques est différent, mais on y trouve aussi un supplément considéré par de nombreux auteurs comme un formulaire pour les offices religieux patarins, car il a de grandes ressemblances avec les rituels des cathares français. Le Recueil de Radosav commence par l'Apocalypse, qui représente la plus grande partie du texte, continue avec le Notre Père et une courte prière, puis s'achève sur le début de l'Evangile selon saint Jean; on trouve ensuite un colophon et un texte en caractères glagolitiques faisant partie de l'Epître de Paul à Tite. Toutes ces adjonctions à l'Apocalypse sont séparées du texte précédent par une vignette et marquées par des initiales particulièrement grandes. Le texte en caractères glagolitiques est également écrit de la main de Radosav, mais il a encore été recopié en caractères croates glagolitiques, apparemment de la main de Matija Sović, qui a par ailleurs inscrit quelques notes marginales de moindre importance sur le manuscrit. Ce texte, tel qu'il est composé, est unique dans la littérature bosniaque du Moyen Age, bien que l'on puisse dire qu'il ne comporte aucune déviation hérétique par rapport aux dogmes orthodoxes. Le Recueil de Radosav, qui est l'un des manuscrits les plus récents, est en fait très archaïque par la langue et le texte, et l'on peut même affirmer qu'un nombre suffisant d'indices prouve que son original était en caractères glagolitiques.

Le Recueil de Hval (ou de Bologne) et celui de Venise contiennent, en

gros, tout le répertoire de la littérature religieuse de « l'Eglise de Bosnie », ou du moins ce qui nous en est parvenu, avec cette différence que le Recueil de Hval est complet alors que la fin manque à celui de Venise; toutefois, du point de vue de la composition et des caractéristiques du texte, ces deux recueils concordent entièrement. Le Recueil de Hval, très représentatif, est richement enluminé et l'on y sent certaines prétentions artistiques. Ce recueil a été écrit sur parchemin en 1404 pour le seigneur féodal et duc de Split, Hrvoje Vukčić Hrvatinić, pour les besoins duquel a aussi été copié le Missel de Hrvoje, l'un des plus beaux manuscrits glagolitiques [27]. Le Recueil de Hval se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Universitaire de Bologne; il a 353 folios, est de format 17 × 11 cm et est très bien conservé. Ce recueil contient dans l'ordre : les Quatre Evangiles, l'Apocalypse, les Dix Commandements, trois textes apocryphes, les Actes des Apôtres et les Epîtres (une de Jacques, trois de Pierre, trois de Jean, une de Jude et les Epîtres de Paul); viennent ensuite tout le Psautier, avec le 151e psaume apocryphe, huit chants bibliques et le Cantique de Marie. Un colophon se trouve à la fin du recueil. Le texte comporte quelques notes marginales de la main du copiste dont deux, dans l'Apocalypse, sont un commentaire du texte du Nouveau Testament. Soulignons que c'est le seul codex bosniaque qui comporte le texte de l'Ancien Testament, excepté le Recueil de Venise où l'on trouve bien les Dix Commandements; mais le texte s'achevant avant le Psautier, on ne peut dire s'il existait vraiment dans le texte d'origine. Certains auteurs supposent que le codex de Hval a été copié dans la résidence de Hrvoje, à Omiš, cependant que d'autres indices lexicaux renverraient à une provenance plus méridionale [28]. Ce manuscrit avait eu vraisemblablement un original glagolitique et bien qu'il ait gardé, comme tous les manuscrits bosniaques, suffisamment de caractéristiques anciennes, son lexique comporte certaines innovations, surtout phonétiques, qui indiquent une assez forte ikavisation.

Par ses enluminures et son importance, le Recueil de Venise, aujourd'hui conservé dans cette ville, est presque l'égal de celui de Hval. Nous n'en connaissons ni le copiste, ni le destinataire [29]; les dernières feuilles manquent et il ne comporte pas de notes marginales pouvant nous renseigner à ce sujet. Il est écrit sur parchemin, et date vraisemblablement de la fin du XIVe siècle ou du début du XVe. Il a 300 folios, mais le texte s'interrompt au 289e. A la différence de la plupart des manuscrits bosniaques, le texte est disposé sur deux colonnes. Ce recueil n'a pas subi de transformations ultérieures, ce qui nous permet de conclure qu'il n'a jamais séjourné dans un monastère orthodoxe.

Lavrov [30] range parmi les manuscrits bosniaques le texte de l' « Apôtre », dit de Pantéleïmon, qui se trouve au monastère de saint Pantéleïmon du Mont Athos. Ce manuscrit n'a été ni analysé ni photocopié ni microfilmé, ce qui a été fait par l'Académie des Sciences et des Arts de Bosnie pour la plupart des autres manuscrits bosniaques.

On met aussi au nombre des manuscrits bosniaques, le fragment de l' « Apôtre » de Leningrad, n° 97 de la collection Hil'ferding. Cependant, par ses caractéristiques, ce manuscrit ne peut absolument pas être qualifié de bosniaque [31].

Le manuscrit de Plovdiv laisse planer certains doutes sur son origine. Il a été publié par Ivanov sous le titre « Početje svijeta » — Le Commencement du monde — et pourrait être considéré comme bosniaque, bien qu'une copie ultérieure dût être vraisemblablement faite en territoire

ékavien, car les ékavismes y sont nombreux malgré la substitution ijékavienne du *jat* qui dénote une origine bosniaque de même que le lexique fortement popularisé [32].

Ce bref aperçu nous permet de conclure que le nombre des manuscrits bosniaques est limité et qu'il ne nous en est parvenu qu'un petit nombre, bien que la filiation des manuscrits, tout au moins en ce qui concerne les textes des Evangiles, nous permette de supposer qu'à l'époque de « l'Eglise de Bosnie » les textes étaient plus nombreux; nous pouvons dire que nous sont parvenus les maigres restes d'une littérature médiévale écrite, relativement riche. Les espoirs de retrouver, aujourd'hui encore, quelque manuscrit de cette période sont bien faibles. Ce n'est pas non plus une tâche simple que d'étudier les œuvres existantes, sous tous les angles, afin d'obtenir une vision plus nette des activités littéraires et culturelles de cette époque.

Herta KUNA
*Sarajevo*

Traduction de Khédidja MAHDI-BOLFEK.

NOTES

1. Les preuves indirectes sont les monuments épigraphiques dont les plus anciens remontent au XIe (et peut-être même au Xe siècle pour l'un d'entre eux), comme par exemple la Dalle de Hum (XIe XIIe) et l'Inscription de Manastirište à Kijevci. Voir M. VEGO, *Zbornik srednjovjekovnih natpisa BiH*, IV, br. 277, Sarajevo, 1970, *(Recueil des inscriptions médiévales de Bosnie-Herzégovine)*.

2. Voir en ce qui concerne ce sujet ŠIDAK, *Studije o « Crkvi bosanskoj i bogumilstvu*, *(Etudes concernant l' « Eglise de Bosnie » et le bogomilisme)*, Zagreb, 1975, et la littérature qui y est donnée.

3. KUNA H., « Redakcije staroslavenskog kao književni jezik Srba i Hrvata » (« Ecritures du vieux slave en tant que langue littéraire des Serbes et des Croates »), *Slovo*, 15-16, pp. 183-200.

4. Voir sur ce sujet SOLOVIEV A., *Vjersko učenje Bosanske Crkve (La Doctrine de l'Eglise de Bosnie)*, Zagreb, 1948, pp. 11-14 et ŠANJEK F., *Bosansko-humski krstjani i katarsko-dualistički pokret u srednjem vijeku (Les « krstjani » de Bosnie et de Hum et le mouvement cathare-dualiste au Moyen Age)*, Zagreb, 1975, p. 147, note 18, p. 152, notes 35 et 36.

5. JAGIĆ-THALLÓCZY, « Slavische Fragmente aus der Bibliothek S. Giacomo della Marca in Monteprandone », (« Fragments Slaves de la Bibliothèque S. Giacomo della Marca in Monteprandoné »), *Archiv für slavische Philologie XXVII*, 1905, pp. 85-91.

5 *a*. On appelle « Apôtre » un recueil contenant les Epitres et les Actes des Apôtres.

6. ŠTEFANIĆ Vj., « Splitski odlomak glagoljskog misala starije redakcije » (Fragment de Split d'un missel glagolitique de rédaction ancienne) *Slovo* 6-8, 1957, pp. 54-133.

7. Cf. la note 1.

8. ANDJELIĆ P., « Hronike i rodoslovi », *Bosanskohercegovačka književna hrestomatija*, khj. 1, Starija književnost, (« Chroniques et généalogies », *Chrestomathie littéraire de Bosnie-Herzégovine*, livre 1, Littérature ancienne), Sarajevo, 1974, pp. 69-100.

9. Publiée par G. A. van DEN BERK sous le titre *Der « serbische » Alexanderroman*, *(Le roman d'Alexandre « serbe »)*, Münich, 1970.

10. HAMM J., « Apokalipsa bosanskih krstjana » (« L'Apocalypse des « *krstjani* » *bosniaques* »), Slovo 9-10, 1960, pp. 13-104; ŠTEFANIĆ Vj., « Glagolski zapis u Čajničkom evandjelju i u Radosavljevu rukopisu » (« Note glagolitique dans l'Evangile de Čajniče et le manuscrit de Radosav »), *Zbornik Historijskog Instituta JAZU II (Recueil des travaux de l'Institut d'Histoire de l'Académie Yougoslave des Sciences et des Arts II)*, Zagreb, 1959, pp. 5-15.

11. KUNA H., « Bosanski rukopisni kodeksi u svijetlu južnoslavenskih redakcija staroslavenskog » (« Les codex de manuscrits bosniaques à la lumière des rédactions slaves du Sud de la langue vieux-slave »), Travaux du Symposium « *Srednjovjekovna Bosna i evropska kultura* » (« La Bosnie médiévale et la culture européenne »), Zenica, 1973, pp. 92-93.

12. SPERANSKIJ M., « Ein bosnisches Evangelium in der Handschriftensammlung Srećkovićs » (« Un évangile bosniaque d'après la copie de Srećković »), *Archiv für slavische Philologie XXIV*, 1902, pp. 172-182; en ce qui concerne les gloses, voir KUNA H., « Jezičke karakteristike glosa u bosanskom jevandjelju iz Srećkovićeve zaostavštine » (« Caractéristiques linguistiques des gloses dans l'évangile du leg Srećković »), *Slovo* 25-26, 1976, pp. 213-231.

13. GRUJIĆ R., « Jedno jevandjelje bosanskog tipa XIV-XV veka u Južnoj Srbiji » (« Un évangile du type bosniaque XIV-XV[e] siècles dans la Serbie du Sud »), *Zbornik lingvističkih i filoloških rasprava u čast A. Belića (Recueil des études linguistiques et philologiques en hommage à A. Belić)*, Belgrade, 1937, pp. 263-277, (cyr.)

14. PAVLOVIĆ M., « Belićevi odlomci bosanskog jevandjelja » (« Fragments de l'évangile bosniaque de Belić »), *Zbornik filoloških i lingvističkih studija u čast A. Belića (Recueil des études linguistiques et philologiques en hommage à A. Belić)*, Belgrade, 1921, pp. 239-248, (cyr.)

15. GRICKAT I., « Divoševo jevandjelje », (« L'Evangile de Divoš »), *Južnoslovenski filolog XXV. (Le Philologue des Slaves du Sud)*, Belgrade, 1961, pp. 227-293.

16. ANDJELIĆ P., « Postojbina i rod Divoša Tihoradića » (« Pays natal et lignage de Divoš Tihoradić »), *Slovo* 25-26, 1976, pp. 231-241.

17. J. ŠIDAK lui a consacré une étude, « Kopitarovo bosansko evandjelje u sklopu pitanja « Crkve bosanske » » (« L'Evangile bosniaque de Kopitar en relation avec la question de « l'Eglise de Bosnie »), *Slovo* 4-5, 1957, pp. 47-63.

18. JERKOVIĆ V., *Paleografska i jezička ispitivanja o Čajničkom jevandjelju (Etudes paléographiques et linguistiques concernant l'Evangile de Čajniče)*, Novi Sad, 1975, pp. 1-212.

19. E. GRANSTREM a décrit tous les manuscrits bosniaques de la bibliothèque de Leningrad, « Opisanie russkih i slavjanskih pergamennyh rukopisej » (« Description des manuscrits sur parchemin russes et slaves »), *Rukopisi serbskogo proishoždenija* 95-112 *(Manuscrits d'origine serbe* 95-112), Leningrad, 1953, (cyr.); en ce qui concerne les gloses, consulter J. ŠIDAK, « Bosanski rukopisi u Gosudarstvenoj publičnoj biblioteci u Leningradu » (« Les manuscrits bosniaques de la bibliothèque... de Leningrad »), *Slovo* 17, 1967, p. 114.

20. Ce manuscrit a été mentionné par I. GRICKAT dans l'étude citée et par P. LAVROV dans *Paleografičeskoe obozrenie kirillovskogo pismo* (Etude paléographique de l'écriture cyrillique), Petrograd, 1914, p. 244, photo p. 242, (cyr.)

21. Cet évangile a été étudié du point de vue linguistique et paléographique par SPERANSKIJ dans son analyse : *Mostarskoe [Manojlovo] bosnijskoe evangelie (L'Evangile bosniaque de Mostar [de Manojlo])*, Varsovie, 1906, (cyr.)

22. JAGIĆ V., « Odlomak jevandjelja bosanskog pisanja » (« Fragment d'un évangile en caractères bosniaques »), *Starine JAZU* 9, *(Antiquités de l'Académie Yougoslave...* 9), pp. 134-137.

23. Entre autres Dj. RADOJIČIĆ lui a consacré une étude, « Odlomak bogomilskog jevandjelja bosanskog tepačije Batala iz 1393 godine » (« Fragment de l'Evangile bogomile du *tepačija* bosniaque Batalo de 1393 ») *Izvestija na Instituta za bălgarska istorija*, 14-15, 1964, pp. 495-509; STOJANOVIĆ Lj., « Jedan prilog k poznavanju bosanskieh bogumila » (« Une contribution à la connaissance des Bogomiles de Bosnie »), *Starine JAZU* 18 (*Antiquités de l'Académie Yougoslave...* 18), 1886, 230-232, etc.

24. ŠIDAK J., Bosanski rukopisi... (Manuscrits bosniaques...) *Slovo* 17, pp. 117-118.

25. DIZDAR M., *Stari bosanski tekstovi (Textes bosniaques anciens)*, Sarajevo, 1969, pp. 15-16.

26. Dans le cadre de l'étude de l'Apocalypse bosniaque, ce manuscrit a été étudié par J. HAMM, « Apokalipsa bosanskih krstjana » (« L'Apocalypse des *krstjani* bosniaques »), *Slovo* 9-10, 1960, pp. 43-104.

27. DANIČIĆ Dj., « Hvalov rukopis » (« Le Manuscrit de Hval »), *Starine JAZU* III (*Antiquités de l'Académie Yougoslave...* III), 1871, pp. 1-146.

28. HAMM J., op. cit., p. 50.

29. ŠIDAK J., « Marginalia uz jedan rukopis ' Crkve bosanske ' u mletačkoj Marciani » (« Les notes marginales dans un manuscrit de l' « Eglise de Bosnie » de la Marciana de Venise »), *Slovo* 6-8, 1957, pp. 134-153.

30. LAVROV P., op. cit., pp. 244-247.

31. ŠIDAK J., Bosanski rukopisi... (Manuscrits bosniaques...) *Slovo* 17, p. 117.

32. IVANOV J., *Bogomilski knigi i legendi*, Sofija, 1925, ou l'édition française *Livres et légendes bogomiles*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1976, pp. 283-287, (traduction de Monette Ribeyrol).

# LES *STEĆCI* DE BOSNIE ET D'HERZEGOVINE ET LEURS RELIEFS*

> « La Bosnie est un pays curieux : l'histoire de son Eglise, l'histoire de son art local au Moyen Age suscitent un vif intérêt. La thèse du bogomilisme bosniaque explique trop de choses pour les bien expliquer, et elle paraît détourner des vrais problèmes. »
>
> A. Vaillant
> (RES, XXVIII, 1951, 273)

Les *stećci* ont provoqué bien des discussions, qu'il s'agisse de leur origine, de leur ancienneté ou de la signification des reliefs primitifs qui y sont gravés. L'étude de ces monuments énigmatiques fut surtout l'affaire des archéologues et des historiens, et tout particulièrement des historiens des religions. Grâce aux polémiques qu'ils amorcèrent — et qui se poursuivent aujourd'hui avec une ardeur soutenue — l'étude systématique de toutes les régions où ces intéressants monuments funéraires se rencontrent, et souvent en quantité inespérée, prit une vigueur nouvelle. Le Musée national de Sarajevo a publié ces dernières années toute une série de monographies critiques, portant sur les principales nécropoles de Bosnie et d'Herzégovine. Ainsi fut constitué un corpus de matériaux de base, qui peut être analysé tout aussi bien dans les perspectives de l'histoire de l'art [1].

Trois hypothèses solidement implantées, concernant les *stećci*, reviennent avec insistance. Elles soutiennent : que les *stećci* sont des monuments bogomiles, qu'ils furent créés vers le XII^e et le XIII^e siècle, et que les représentations que l'on y trouve sont surtout de caractère symbolico-religieux, et bogomile [2]. Contre la première de ces hypothèses témoigne de façon décisive l'une des plus importantes nécropoles, celle de Radimlja, cimetière des Miloradović, une famille noble, qui était d'obédience orthodoxe. Cette famille élevait des églises et se distinguait comme défenseur du christianisme. La même nécropole offre des bases sûres pour la datation des plus beaux types de *stećci*. L'on peut, d'après des inscriptions gravées, qui mentionnent les noms des défunts, établir que les plus beaux monuments de Radimlja furent exécutés entre 1477 et 1505 [3]. Laissant complètement de côté les dalles portant des signes héraldiques et peut-être symboliques, je voudrais m'arrêter uniquement

sur un matériau qui appartient sans aucun doute à l'histoire de l'art, c'est-à-dire sur les dalles et les monuments portant des reliefs.

Le caractère général de l'art du moyen âge en Bosnie et en Herzégovine, offre des traits assez singuliers, et insolites. On ne peut mettre en cause le fait que la réalité bogomile ait exercé, dans tous les domaines, une forte influence sur les conditions de la vie artistique, depuis l'époque du haut moyen âge et jusqu'à l'arrivée des Turcs. Dans la Yougoslavie tout entière, seules de vastes régions de Bosnie et d'Herzégovine se trouvent presque complètement dépourvues de monuments d'architecture médiévale. Et certes, ce n'est pas en rose qu'il faudrait peindre les circonstances culturelles de la Bosnie et de l'Herzégovine au moyen âge. La religion dominante, qui était la religion bogomile, se posait en adversaire des arts, bien qu'elle en tolérât certaines formes, assez peu voyantes, dans les domaines de la peinture, de l'orfèvrerie, et de l'artisanat artistique. Nous savons, par des sources dalmates du XIII^e^ siècle, que les artistes du littoral, enlumineurs et orfèvres, qui étaient bogomiles, allaient travailler en Bosnie[4]. Les bogomiles eux-mêmes utilisaient des manuscrits dans lesquels se trouvaient des miniatures. Cela fut, d'ailleurs également toléré par les cathares français[5].

Les tentatives faites pour reconstituer un art bogomile de la Bosnie au moyen âge, n'ont rencontré jusqu'à présent aucun succès. Mais on a pu établir en premier lieu, que certains livres religieux des bogomiles étaient illustrés de miniatures frustes, qui, outre leur exécution maladroite et leur caractère archaïque, ne possèdent aucun trait bogomile typique. Il s'est avéré, d'autre part, que les miniatures des textes bogomiles, n'offrent aucune ressemblance définie avec l'art du relief propre aux *stećci*. Par conséquent, et en nous en tenant strictement aux faits et aux monuments, nous sommes amenés à constater que les œuvres d'art d'origine sûrement bogomile, ne ressemblent beaucoup ni aux thèmes ni au style des reliefs que l'on trouve sur les *stećci*, et que les *stećci* datés de façon sûre ne peuvent être antérieurs aux dernières années du XIV^e^ siècle ni postérieurs aux premières décennies du XVI^e^ siècle.

Les limites chronologiques strictement déterminées dans lesquelles l'art des *stećci* vit le jour, nous offrent des indices assez clairs sur les cadres historiques où se développa cet art, qui ne paraît si énigmatique et si original, qu'à première vue seulement.

Les *stećci* bosniaques par leur forme et leur ornementation appartiennent à l'art laïque des féodaux, de la fin du moyen âge. Les sarcophages des nobles, provenant exactement de la même époque, en France méridionale et en Espagne, offrent des formes tout à fait ressemblantes. Mais ceci ne veut aucunement dire que les pierres tombales bosniaques ne soient qu'une variante provinciale empruntée au tombeau aristocratique occidental, pris comme type. Nulle part — à la fin du moyen âge — l'art plastique funéraire des féodaux, monumental et primitif, ne fleurit aussi richement qu'en Bosnie, pays où l'arbitraire chaotique des nobles triompha à partir de la fin du XIV^e^ siècle et dura jusqu'à l'arrivée des Turcs. Cet art, féodal et laïque, subit vraisemblablement aussi l'influence des conceptions religieuses des personnages inhumés, mais les motifs religieux, qui apparaissent ainsi, bogomiles, orthodoxes et catholiques — à supposer que l'on puisse les distinguer les uns des autres — sont, dans la thématique du relief, très monotones et d'un caractère tout à fait banal. Le professeur A. SOLOVJEV s'est évertué à prouver que l'un des motifs les plus fréquents, la croix accompagnée d'un

décor de vigne et de grappes, était dans son intégralité un symbole « très significatif pour la compréhension de la doctrine bogomile »[6]. Cependant, le seul texte auquel il se réfère est pris dans l'Evangile de Jean (XV, 1-5). Une autre source, offrant un thème tout à fait courant, a échappé à Solovjev. Il s'agit des commentaires des psaumes qui expliquent, plus littéralement encore, aussi bien la croix que le raisin. Dans les gloses du psaume premier, troisième vers, la croix est décrite comme l'arbre de vie (*lignum vitae*), et la grappe comme la « grappe de vie ». Ceci, on le notera, se trouve dans un texte des plus orthodoxes[7]. Ce que l'on pourrait dire de plus favorable à la thèse de Solovjev, c'est qu'il est possible que les bogomiles aient tout particulièrement chéri ce symbole orthodoxe et qu'ils l'aient répété avec prédilection.

Sur l'esprit laïque et profane qui régnait au xv^e^ siècle dans les cours des féodaux bosniaques, ce sont les matériaux des Archives de Dubrovnik qui nous renseignent le mieux et les inventaires des objets précieux que les voïvodes bosniaques mettaient à l'abri dans les sûrs trésors de la République de Dubrovnik. Ces descriptions des dépôts effectués par la noblesse bosniaque révèlent de façon précise quelles œuvres d'art appartenaient à certaines familles en vue et l'origine des maîtres qui travaillaient pour elles. Les reliefs sur les *stećci* bosniaques qui représentent des scènes de la vie de cour, des scènes de chasse, des tournois et des danses, n'ont cessé d'induire en erreur, par leur thématique, les partisans de la théorie bogomile. Ils ont, en effet, errant dans la perplexité, constamment fureté dans les ornements, les symboles, les signes, afin d'en tirer quelque confirmation de leurs points de vue. Fait curieux : personne, jusqu'à présent, n'a pris la peine de soumettre à l'analyse les plus beaux *stećci*, ceux qui offrent des compositions présentant des personnages, et ceci prouve à quel point on a pu s'égarer. Les monuments qui au premier coup d'œil offrent le plus grand nombre de renseignements sur eux-mêmes, ont été laissés de côté. En travaillant pendant des années à l'étude des bogomiles, le professeur Solovjev s'est attaché avant tout au déchiffrement des signes symboliques gravés sur les *stećci*. S'étant lui-même rendu compte que les reliefs à figures n'appartiennent pas pour la plupart à l'art symbolique, le professeur Solovjev s'est contenté de constater que ces « motifs chevaleresques » se retrouvent sur un petit nombre de monuments. Selon les statistiques déduites du matériau étudié jusqu'à présent, les thèmes chevaleresques n'apparaissent que sur 1,5 % des monuments[8]. En écrivant moi-même, naguère, sur l'art du moyen âge en Bosnie, dans le cadre de l'Histoire des peuples de Yougoslavie, je m'étais attardé sur les *stećci* et j'avais avancé certaines assertions que le caractère didactique du livre m'interdisait de corroborer par l'apport d'une documentation plus détaillée. L'image chaotique, trouble et monotone de l'art plastique tombal de Bosnie et d'Herzégovine se dégage surtout grâce aux études archéologiques des dernières années. Des études sur les nécropoles du moyen âge, admirablement organisées par le Musée national de Sarajevo, ont amené des résultats significatifs. Mais il faut aussi dire franchement que dans cette profusion de matériaux nouvellement découverts, c'est à peine si quelque monument se distingue par des qualités tant soit peu marquantes. Les monuments majeurs demeurent les *stećci* connus depuis longtemps déjà, et ce sont ceux qui sont ornés de reliefs représentant la vie chevaleresque du moyen âge.

Je ne voudrais pas me porter à l'autre extrême en affirmant que les monuments de grande signification artistique soient les uniques représen-

tants de l'art des *stećci*. Je voudrais seulement m'attarder un peu plus longuement sur les reliefs les plus lisibles et qui peuvent être expliqués sans entrer dans la sphère des hypothèses. En polémiquant avec moi, le professeur Solovjev se demande comment je peux affirmer qu'en Bosnie l'art se trouve placé sous une forte influence bogomile, sans toutefois admettre que les monuments funéraires soient d'origine bogomile[9]. Remarquons tout d'abord qu'à la page précédente, le professeur Solovjev, reproduit fidèlement mon assertion avançant que les *stećci* ont été utilisés par les bogomiles, par les orthodoxes et les catholiques. Par conséquent, la question : « Warum dann die Grabdenkmäler nicht von den Patarenen stammen sollen? » — tombe. Les patarins aussi, et les patarins en premier lieu, élèvent les *stećci*, mais ils ne sont pas les seuls. En vérité, je ne vois pas clairement de quelle partie de mon texte on a pu conclure que je ne croyais pas que les patarins aient utilisé les *stećci*.

C'est la thématique elle-même qui offre le plus grand nombre de renseignements concernant l'origine des reliefs sur les *stećci*. Presque tous les reliefs représentent des scènes de la vie des nobles : cortèges de cavaliers, batailles, duels, chasse et danses. Les reliefs représentant les défunts ou des figures de saints sont et de loin beaucoup plus rares. Les scènes qui illustrent les divertissements de la noblesse sont caractéristiques de l'art occidental de la fin du moyen âge. Sur de grossières tentures d'origine allemande du XIVe siècle et du début du XVe siècle apparaissent des scènes d'une composition naïve qui illustrent la vie et les passe-temps des nobles depuis la naissance jusqu'au mariage, de façon semblable à celle des *stećci*[10].

Sur les reliefs des *stećci* ce sont les danses qui reviennent le plus souvent. Le professeur Solovjev, s'appuyant sur les conjectures d'auteurs plus anciens, reprend l'hypothèse qu'il s'agit dans ces cas de la « danse macabre ». Si l'on compare cependant ces danses, qui sont des rondes, aux autres rondes de l'iconographie laïque de la fin du moyen âge, on peut se former une image tout à fait nette du caractère des premières. Sur une étoffe italienne du XIVe siècle apparaissent des caroles presque identiques aux danses des *stećci*. D. Koco avait signalé une carole tout à fait semblable sur une mesure de bronze du Musée de Cluny; les danses figurées sur les mesures de bronze et sur l'étoffe italienne, pourraient difficilement être reliées au culte des morts. Du reste, les reliefs représentant des danses sur les *stećci* de Radimlja où apparaissent aussi des scènes de chasse, s'opposent clairement aux conjectures attribuant une origine et une signification funéraires à ces danses. La distraction favorite du noble du moyen âge, la chasse, se répète souvent dans les reliefs des *stećci*. De considérables ressemblances apparaissent à nouveau entre les simples « tapis de chasse » du XVe siècle et nos reliefs. Un tapis allemand, « Jagdtepich » de Wienhausen, du début du XVe siècle, possède en substance tous les éléments de la décoration gravée sur les *stećci* : scènes de chasse qui évoluent comme sur une toile sans fin, rubans enroulés stylisés et cadre de volutes fleuries[11]. Un chant noté par M. MURKO donne la mesure du grand attachement des seigneurs bosniaques à ces motifs décoratifs, et l'exprime de façon fort expressive :

Sur la coiffe, voici maints ornements
Que la belle Anna a brodés
Elle y a brodé de noirs halliers
Et dans les halliers un faon tacheté

Elle y a brodé deux lévriers dorés
Ils pourchassent le faon tacheté
Devant le faon la dame a brodé
Oui elle a brodé un jeune Latin élancé
Il est sur le genou droit tombé
Et sur le gauche il a son fusil appuyé
A son fusil une cible s'offrait
Et dans la mire la mort plaça le faon tacheté
Au côté droit de la coiffe en bulbe arrondie
Elle a brodé une verte prairie
Et dans le pré un oiseau, une caille... [12]

Ces précieux vers ont gardé toute la fraîcheur de l'inspiration même qui créait les scènes gravées dans la pierre des *stećci*. Là aussi, se rencontre la forêt, là sont les lévriers, le gibier, un chasseur, des prés... Tout est dans le mot et dans les couleurs fantastiques, dans le coloris bigarré des broderies, des tapis et des reliefs de pierre hauts en couleur. Toutes les pédantes supputations à propos des *stećci*, les pourcentages des pierres portant des inscriptions par rapport aux pierres dépourvues d'inscriptions, avec ornements et sans ornements, avec motifs à figures et sans, tout cela est hors de propos, pour ne pas dire dépourvu de sens. Tout l'art du moyen âge tardif, flamboie dans la violence de la couleur. Tout est peint, maisons et chambres, rideaux, boucliers, bannières bigarrées, selles et pierres tombales. Le caractère monumental, triste et sévère des *stećci*, délavés par des pluies séculaires, nous induit grandement en erreur. Aujourd'hui surfaces vides et lisses, ces pierres portèrent jadis des scènes peintes hautes en couleur, des inscriptions; les tombes ressemblaient alors à des pierres recouvertes de tissus chamarrés aux couleurs éclatantes.

Dans cet art, auquel on a surimposé avec persistance la symbolique bogomile, il y avait peu de contenu original. L'on voit d'après un contrat signé par Ivan Ugrinović en 1438, que les maîtres de Dubrovnik couvraient des toiles décoratives exactement des mêmes motifs que ceux qui se répètent sur les *stećci*. Dans ce contrat on trouve la description de trois toiles; deux d'entre elles se présentent « avec des motifs astronomiques », mais la première des trois correspond tout à fait à l'aspect des reliefs gravés sur les *stećci :* « In prima peza brazia XIII longa, larga brazia 7 a la ditta che debia far in torno una vida e che sia larga la ditta vida brazio mezo, in mezo II castelli com alguna cazasone e verdura comme pertingera al ditto lavorier, e ancora una danza de figure pente, e un San Stefano over San Zorzi. E che la dicta tela sia piena de figure colli colori boni e belli, comme se convien al ditto lavorier » [13]. Cela veut dire qu'Ugrinović s'était engagé à produire une toile peinte de 13 coudées de long, de sept coudées de large, avec une bordure de vigne tout autour, d'une demie coudée de large, et au centre, deux forteresses avec chasse et forêt, comme il se devait lorsqu'il s'agissait de tels ouvrages, et, de plus, une ronde de personnages peints, accompagnée d'un Saint Etienne ou d'un Saint Georges. Grâce à ce document nous connaissons aussi avec exactitude la terminologie utilisée. La vigne était appelée « vida », les forteresses « castelle », la chasse « cazasone » (dans les documents vénitiens, cazzason ou cacciagione), la ronde « danza ».

Un document de 1429 atteste qu'Ivan Ugrinović, peintre de Dubrovnik, partit lui-même travailler dans l'intérieur du pays. On peut y lire en termes exprès que « magister Johannes pictor » partit « ad serviendum

voivode Sandagl »[14]. Tous ces renseignements se relient entre eux et s'éclairent mutuellement, de façon exceptionnelle. L'étrange coexistence de l'archaïque et de l'actuel, telle qu'on la trouve dans la thématique des scènes gravées sur les *stećci*, est un fait qui appartient bien à la société aristocratique du xv<sup>e</sup> siècle. L'automne tardif du moyen âge s'éteignait dans les forêts de Bosnie et d'Herzégovine et s'attachait, avec une obstination convulsive à maintenir le style de vie des féodaux occidentaux. « Les danses macabres », interprétées de façon un peu romantique et favorable aux aspirations locales, ne sont que les « danze » des peintres de Dubrovnik. Leurs « primavere » d'un art infiniment naïf, leurs jeux dans la verdure (verdura), sont, par leur contenu fondamental bien plus proches des divertissements printaniers des nobles que de la symbolique de la vie d'outre-tombe. L'on pourrait dire la même chose des reliefs représentant la chasse. Eux aussi, sont l'écho lointain de ces thèmes qu'au xve siècle, dans l'art italien, cultiva avec raffinement Paolo Ucello. Je pense tout particulièrement à sa fameuse « Chasse de nuit » (Ashmolean Museum, Oxford).

Les illusions sur le caractère primitif et original des *stećci*, sont nées surtout d'une supposition fondamentale et erronée : celle du caractère virginal et naïf de l'art primitif au moyen âge sur le territoire de Bosnie et d'Herzégovine.

Même les messages des défunts à la postérité, gravés sur les *stećci* et qui rappellent tant le chant populaire originel, se retrouvent exactement semblables en Bosnie et en Macédoine, en Italie et en Angleterre. Branko V. Radičević s'est récemment arrêté sur la poétique épitaphe de Vignja Milošević [15]. Cependant, sa fin si frappante : « Et vous implore, ne foulez pas ma tombe. Car je fus ce que vous êtes, vous serez comme moi... » n'est autre chose que la traduction en notre langue de la sentence que le grand Masaccio inscrit en 1427 dans l'église florentine de Sta Maria Novelle : « Io fu già che voi sete, e quel chi son, voi anche sarete... »[16].

Si l'on examine d'un peu plus près la thématique et le traitement formel des scènes gravées sur les *stećci*, on aboutit à une vue tout à fait contraire à la thèse généralement reçue : « les thèmes originels » apparaissent comme des déformations, pour ne pas dire des caricatures, au contenu très complexe, élaboré bien auparavant. En fait, l'opposition violente du naïf et du compliqué dégage cette puissante fraîcheur dans l'expression artistique de nos reliefs. Opposition, dont on fait si grand usage, peut-être abusivement parfois, depuis le Douanier Rousseau jusqu'à nos peintres paysans. C'est dans les analyses artistiques des *stećci* que l'on a commis le moins d'erreurs. Les valeurs primordiales de ces monuments sont de toute évidence de nature esthétique. Dimensions des pierres, décoration plastique et picturale, tout était subordonné en premier lieu à des conceptions esthétiques fondamentales, et, pourrait-on presque dire, aux instincts. A Dubrovnik même, au xve siècle, lors de la passation des contrats, on portait peu d'attention au contenu des œuvres, et davantage au côté décoratif du travail. Il est stipulé, dans les clauses des contrats, que beaucoup de personnages seront figurés sur la toile (che la... tela sia piena de figure, colli colori boni e belli); et ceux qui passent commandes sont tout à fait indifférents au choix du saint qui doit être peint. Ils ne s'offusquent pas davantage de le voir figurer en compagnie de personnages sans aucun lien avec son caractère, et cela est vrai qu'il s'agisse d'un Saint Etienne ou d'un Saint Georges. Tout ceci est laissé à la discrétion du peintre. La combinaison insolite d'une scène de chasse et d'une figure de

saint, décrite dans un contrat passé pour une peinture, à Dubrovnik, en 1438, se voit répétée sur un coffre de pierre dans la nécropole de Barevište[17]. Il est difficile de dire avec certitude si le tailleur de pierre a introduit Saint Christophe avec le petit Jésus dans cette scène de chasse au cerf, ou s'il a placé les deux scènes côte à côte. Il m'apparaît qu'il s'agit là de deux scènes distinctes : une scène de chasse au cerf avec un cavalier, un chien et un cerf, d'une part, et trois miracles de Saint Christophe, représentés sur un relief, de façon schématique. Dans la fameuse Légende dorée (Legenda aurea), à la date du 28 juillet, on décrit amplement la vie fantastique d'un géant naïf parvenu à la sainteté. Le relief représente l'événement principal, le moment où le Saint porte le petit Jésus sur son épaule; mais on y voit aussi représenté un miracle qui eut lieu le lendemain de ce jour, où l'on vit le bâton de Saint Christophe, dont il s'était aidé lors du passage de la rivière, se changer en palmier. L'archer appartient probablement aussi à l'histoire de Saint Christophe. Il est raconté à la fin de la légende que le souverain tortionnaire ordonna que « quatre mille soldats » tirassent leurs flèches sur Saint Christophe, mais que celles-ci restèrent suspendues dans les airs — et qu'ainsi le Saint resta en vie. Le petit archer, sur la partie droite du relief serait donc l'un de ces quatre mille soldats[18]. Les réductions tout à fait radicales qui affectent le récit et les formes, sont parfois si poussées qu'elles font véritablement penser aux figures de l'art contemporain. L'affinité spontanée de Milivoj Uzelac et de Lazar Vujaklija avec le monde fantastique et simple des *stećci* ne devrait point être négligée. Malgré toute sa simplicité et son uniformité, cette sculpture maladroite garde en elle une immense force d'expression, qui par sa puissance dépasse l'élégance anémique de son modèle, l'art féodal tardif de l'Occident européen. Peu importe que les sculpteurs de ces reliefs aient été de modestes artisans anonymes, leurs ouvrages se distinguent par de remarquables différences dans l'exécution. Certains d'entre eux manient le burin avec adresse et réussissent à transposer dans la pierre les dessins et les proportions de leur modèle. Les ouvrages de ces tailleurs de pierres facilitent grandement les recherches. Grâce à leurs reliefs on établit plus facilement, aussi bien en ce qui concerne les thèmes que les solutions formelles, le lien qui les rattache à l'art plus ancien qui leur servit de modèle. Considéré dans cette perspective, le fameux monument de Donja Zgošća apparaît bien éloigné d'être un *stećak*. Sur ce monument, les formes n'avaient pas encore acquis la gravité et l'aspect majestueux du monument de pierre, mais, en revanche, on peut y suivre jusque dans les moindres détails l'origine des motifs utilisés. Il ne suffit pour ce faire, que de considérer le côté bien préservé, décoré de deux frises et d'un ruban ornemental en son milieu. Le cortège de nobles chevaliers, dans la partie supérieure, est à tel point un lieu commun de l'iconographie laïque de l'art gothique tardif, que toute énumération un peu étendue d'analogies apparaîtrait presque déplacée. Les ornements, eux-aussi, qui remplissent les espaces vides entre les cavaliers, se rattachent tout à fait directement à des motifs déterminés. La rosace à croix de lys, qui se répète par trois fois entre les cavaliers, est identique aux rosaces peintes de Žiča, de St. Nagoričino et de Dečani. Le motif du cœur renversé accompagné de deux lys se retrouve peint, servant d'ornement, sur des tissus de Sopoćani, de St. Nikita, et de Kom sur le lac de Skadar. La bande ornementale du milieu qui ceint le bloc de pierre rappelle beaucoup dans son dessin et dans la façon dont elle est taillée, une bande due à Simon de Dubrovnik, qu'on trouve sur son portail de l'église S. Andrea à

Barletta. Du reste, le motif même du chiffre huit, étiré, aux extrémités effilées, apparaît en tant qu'ornement sur les mosaïques de la Stanza Normana (appelée aussi Sala di Ruggiero II) à Palerme. Les mosaïques de la paroi ouest de cette luxueuse pièce témoignent avec exactitude de l'ambiance générale à partir de laquelle s'est dégagé l'art plastique laïque et décoratif des *stećci*[19]. Et les chiens, et les archers et les lions à queue décorativement enroulée, sous les arbres aux ramures stylisées, symétriquement disposées, tous ces thèmes apparaissent découpés avec la même exactitude aiguë, aussi bien sur le *stećak* de Zgošća, que sur les mosaïques du château de Palerme.

Mais il serait absurde de supposer qu'ait existé un lien direct entre l'art des *stećci* et celui des mosaïques siciliennes de la fin du XII^e^ siècle. Les ressemblances énumérées peuvent néanmoins être expliquées. Tout l'organisme de l'iconographie laïque au moyen âge, ne disposait, jusqu'au XV^e^ siècle, que d'un répertoire de motifs tout à fait modeste. Même la chasse, le loisir préféré des nobles du moyen âge, était toujours représentée de façon semblable, au moyen de quelques clichés types, dont certains étaient vraiment fort vieillis. C'est ainsi que, par exemple, l'affrontement du chasseur et du sanglier, sur le relief de Zgošća, est presque identique à la mosaïque représentant un chasseur romain combattant un sanglier dans un cirque[20].

Le château fort et les chevaux, le plus grand orgueil des nobles figurés sur le relief frontal, ne sont autre chose qu'un thème tout à fait archaïque. Un motif semblable, qui offre une forteresse et des chevaux, se voit déjà répété sur les mosaïques romaines en Afrique du Nord.

Les thèmes des reliefs directement inspirés par la littérature chevaleresque sont nettement plus modernes. Sur les objets d'artisanat artistique, surtout sur les étuis parisiens en ivoire, dans lesquels on gardait les miroirs de métal, on gravait des reliefs représentant « Le Siège du Château d'Amour ». Sur les plages circulaires on trouve toujours gravées des scènes du genre suivant : une forteresse entourée de hautes murailles; sur la plateforme la plus élevée, les femmes observent à travers les créneaux la lutte des preux; au-dessous des dames, aux étages inférieurs, les jeunes filles lancent de leurs corbeilles des fleurs aux combattants, et devant le portail de la forteresse les rivaux combattent impitoyablement. D'admirables exemplaires du relief « Le Siège du Château d'Amour » sont exposés au Louvre et à l'Ermitage (Louvre, collection du moyen âge, vitrine d'ivoire, n° 8; l'Ermitage, arts appliqués de l'Europe occidentale, ouvrages en os, vitrine n° 7). Un relief ayant le même contenu est gravé sur la partie frontale du *stećak* de Radimlja, inventorié sous le n° 100 (selon la numération de Benac). Le maître anonyme d'Herzégovine réduit la composition complexe à ses éléments essentiels : la forteresse s'élève au milieu de la plaine, et sur la muraille la plus élevée, deux femmes, les fleurs à la main; devant la forteresse, deux nobles à cheval se livrent bataille. Toute l'action est ramassée, mais tout l'essentiel est représenté. On pourrait dire, à première vue, que le relief du Siège, tel que le présente le *stećak* de Radimlja, est une copie exécutée sans réflexion d'un modèle qui lui-même n'est compris qu'en tant que décoration dépourvue de contenu. Cependant, le fait qu'il s'agit de la partie frontale du *stećak*, partie considérée, et tout particulièrement à Radimlja, comme étant toujours la place d'honneur, parlerait à l'appui de la supposition suivante : celui qui a passé commande de l'œuvre, aurait connu le thème, et l'aurait fait sculpter comme un motif de prédilection. Nous ne pourrions et ne

devrions pas nous attendre, à trouver des thèmes parisiens en Herzégovine au xv<sup>e</sup> siècle, si les sources historiques ne nous offraient des renseignements précis sur les relations qu'entretenaient nos gens avec l'Europe occidentale, et particulièrement avec la Flandre. Au xv<sup>e</sup> siècle déjà, les maîtres flamands eux-mêmes venaient travailler en Herzégovine, sur le lieu classique des *stećci*. Un orfèvre de Bruges, de son vrai nom Rambout de Wachtre[21], mentionné dans nos documents vers 1466, exécute des travaux pour la famille Kosači d'Herzégovine. Il était enregistré, à la date du 10 juillet 1427, dans les livres de la ville de Bruges, en vue d'entrer dans la corporation des orfèvres[22]. Les Néerlandais n'ont pas été, semble-t-il, des hôtes rares à la cour de nos aristocrates. Le 25 avril 1427, Alphonse d'Aragon et de Sicile demande à Đurđe Branković de lui envoyer six ouvriers expérimentés pour travailler dans les mines d'or et d'argent. Comme chargé d'affaires, il détacha auprès de Đurđe Branković, un certain Rainaldus de Lishout, de Bruxelles[23]. Nous apprenons de ces brefs renseignements par hasard préservés, la façon dont notre noblesse à la veille de sa disparition, se tenait en rapport avec les pays les plus éloignés de l'Occident féodal européen. Ces relations expliquent de multiples éléments essentiellement occidentaux dans l'art plastique des *stećci* de Bosnie et d'Herzégovine. Cependant cette mosaïque de parallèles ne nous offre pas une idée complète de l'art des *stećci*. Les reliefs à figures sont bien loin de nous fournir les arguments nécessaires à la solution de deux problèmes. Tout d'abord, lesquels de ces reliefs, puisqu'il s'en trouve de contenu orthodoxe et de contenu catholique, sont véritablement bogomiles, et en deuxième lieu, quelles circonstances ont influé sur la création d'une aire particulière et distincte où furent dressés les *stećci*, monuments funéraires sans relations avec les pays voisins, orthodoxes et catholiques. En effet, dans ces pays, au xiv<sup>e</sup> et au xv<sup>e</sup> siècle, les formes monumentales de pierres tombales n'existaient absolument pas.

L'examen des manuscrits bosniaques bogomiles enluminés a montré que dans les miniatures des hérétiques, il n'y a aucun élément qui puisse être considéré comme typiquement hérétique. En vérité, aucun lien de quelque importance ne rapproche l'art des stećci de la peinture des miniatures bogomiles. Et pourtant, l'on pourrait s'attendre à trouver, au moins dans un des domaines des arts plastiques que pratiquaient les bogomiles, quelques signes spécifiques, quelques symboles ou thèmes à contenu gogomile. Comme seul nous intéresse à présent l'art figuratif, un problème se pose à nous : parmi les reliefs des *stećci* lesquels ont un contenu bogomile? On pourrait escompter comme le plus probable que les monuments funéraires des prêtres de l'Eglise de Bosnie portassent des reliefs à contenu expressément bogomile. Le professeur Solovjev a fourni le catalogue le plus complet des monuments de « didactes bogomiles »[24]. Sur ces monuments on rencontre régulièrement, en tant que symbole, la crosse épiscopale en forme de tau, qui par elle-même ne possède pas de caractère particulièrement bogomile.

Les « portraits » naïfs des prêtres bogomiles ne se distinguent eux non plus par aucun détail spécifique. Le *gost* Milutin, représenté sur un *stećak* des environs de Foča, porte un livre et un bâton, attributs stéréotypés du clergé (fig. 3). Les textes eux-mêmes qui se trouvent sur les monuments des « gosti » répètent des formules chrétiennes courantes. Le professeur Solovjev n'a pas du tout compris le sens de la phrase : « Auquel (il s'agit du gost Mišljen) Abraham offrit, selon l'usage, sa grande hospitalité », « der fromme Abraham, welcher wahrscheinlich das Denkmal errichtet

hat »[25]. Il s'agit là, de toute évidence, de l'Abraham de l'Ancien Testament. Mišljen souhaite se réjouir dans le sein d'Abraham, d'Isaac... comme le faisaient toujours les chrétiens à partir du IVe siècle, se recommandant à ces patriarches dans de semblables acclamations gravées sur les pierres tombales. L'allusion à l'hospitalité proverbiale d'Abraham fait clairement comprendre que Mišljen, comme défunt, est déjà imaginé dans le sein d'Abraham » (Luc, XVI, 22 sqq...).

La mesure de l'influence exercée par l'ornementation plastique décorant les tombes des évêques romains, sur les *stećci* des *djedovi* bogomiles, est mise en pleine évidence par le sarcophage de Hočevlje (près de Visoko). La partie frontale porte un relief : deux arcades, sous celle de gauche est assis un vieillard barbu entouré d'un nimbe, de la main droite il s'appuie sur un bâton, et de la gauche il semble feuilleter un immense livre qui se trouve placé sous l'arcade de droite. Ce grand livre a attiré l'attention des chercheurs. Le professeur D. Kniewald s'est demandé s'il pouvait s'agir du « libro grosso », que les bogomiles appelaient « librum Civitatis Dei », et qui servait de registre d'état civil aux fidèles[26]. A. Grabar a rassemblé dans son étude sur les miniatures gréco-orientales les matériaux comparatifs concernant l'iconographie du « grand livre », considéré comme une allusion à la parabole de l'Evangéliste Luc (XV, I-13)[27]. Dans l'iconographie orthodoxe, c'est-à-dire dans le manuscrit déposé à la Bibliothèque nationale à Athènes sous le N° 211, et à Mistra, le livre est porté par des anges. Le personnage gravé sur le *stećak* de Hočevlje est entouré d'un nimbe. Solovjev considère qu'il s'agit d'un croissant : « über dem Kopfe des Predigers schwebt eine Mondsichel »[28]. Le personnage de Hočevlje représente très vraisemblablement un évangéliste. L'on trouve déjà de semblables « portraits » naïfs des évangélistes dans la sculpture romane, sur les reliefs des sarcophages, à partir du XIe siècle. Dans l'église S. Zeno Maggiore à Vérone se trouve un sarcophage épiscopal qui fait beaucoup penser au relief de Hočevlje. Sur le sarcophage italien on trouve également les arcades gravées et sous ces arcades un évangéliste assis, ayant près de lui un pupitre, et devant lui un livre[29]. Cette analogie renvoie à la supposition que les bogomiles observaient, dans ce cas encore, de très anciennes traditions chrétiennes. Les maîtres bogomiles d'alors ont été comparés aux évangélistes, à ces représentants de l'enseignement chrétien originel le plus pur. Il est intéressant de constater que sur les monuments funéraires des gens qui pratiquaient les livres, apparaît un motif tout à fait proche du dessin des miniatures bogomiles. Un évangéliste naïvement dessiné, dans l'Evangile bosniaque de Kopitar, conservé à Ljubljana, rappelle de très près, iconographiquement et stylistiquement, le relief du *stećak* d'un *djed* qui nous reste inconnu.

A partir de ces quelques exemples nous pouvons assez aisément déduire que la thématique des monuments qui sont bogomiles de façon certaine, n'offre, elle non plus, aucune caractéristique originale. La même pauvreté de motifs, le même goût de l'archaïsme, les mêmes déformations naïves de modèles complexes, règnent aussi bien dans l'iconographie laïque que dans l'iconographie ecclésiastique des *stećci*.

Nourri par une constante et tenace incompréhension des modèles de l'art roman et de l'art gothique évolués, un art naïf et retardataire se développa au XVe siècle en Bosnie et en Herzégovine. C'est cet art qui, par son caractère monumental, s'impose encore aujourd'hui. L'art des *stećci* ne peut être embrassé dans l'étroite perspective des relations de voisinage entre la région de Primorje et l'intérieur du pays. Ces courtes distances

font ressortir de façon trop voyante le processus par lequel une influence s'exerce et se reçoit, processus dans lequel c'est toujours la côte qui en apparence est le partenaire le plus fort. Si l'on suit cependant la chaîne de la transmission des influences plus loin vers l'Occident, l'aspect des relations change du tout au tout. Il appert subitement que l'Herzégovine et la Bosnie ne constituent ni le dernier, ni le moins élevé des degrés de l'art provincial et périphérique de l'Europe de l'Ouest, mais une région qui possède un art distinct dont les frontières sont nettement délimitées par les *stećci*, et qui va de l'intérieur de la Dalmatie à la Slavonie, des régions de la Drina à la Lika et la Krajina. Les contours principaux de ces frontières coïncident avec le pays de nos bogomiles.

Presque tous les chercheurs qui ont étudié l'art du moyen âge en Bosnie et en Herzégovine, se sont assigné un travail trop étroit : ils examinaient les signes, les sceaux, les symboles du bogomilisme. Cette approche presque épigraphique des monuments ne permettait pas de saisir les véritables valeurs artistiques des *stećci* et leur caractère esthétique fondamental. Et si l'on voulait essayer de chercher le bogomilisme sur les *stećci*, on ne pourrait aucunement partir du thème et du symbole. On devrait commencer, au moins, par décrire, sinon par analyser l'expression artistique fraîche et puissante au moyen de laquelle s'est accompli l'étrange processus de transformation et de rajeunissement des vieux motifs périmés. L'influence du milieu bogomile avait atteint son expression la plus intense dans la structure formelle et artistique des *stećci*. A en juger d'après ce qu'est le monument funéraire du moyen âge, en Bosnie et en Herzégovine, les bogomiles en tant que confession la plus nombreuse, imposaient leur art aussi bien aux orthodoxes qu'aux catholiques de leur région, au xv^e^ siècle par la force armée, et après l'invasion turque, par la tradition. L'apparition des *stećci* elle-même a été conditionnée par les prescriptions religieuses des bogomiles. Ils ne tolèrent pas d'église sur leur sol, et pour cette raison, le tombeau à ciel ouvert prend des dimensions monumentales, la robustesse et la forme d'un édifice. Les adeptes de l'Eglise bosniaque pratiquent un art qui par son expression diffère entièrement de l'art de leurs voisins, orthodoxes et catholiques, mais c'est un art qui n'a pas de ferme organisation interne. Cet art, justement parce qu'il correspond à l'esthétique patriarcale des primitifs, est également employé par les catholiques et par les orthodoxes, qui le considèrent comme un art appartement à leur pays.

C'est l'art des *stećci* qui est bogomile, mais non les inscriptions des *stećci*, ni les reliefs ni les symboles; bogomile aussi est l'impuissance de l'Eglise hérétique, avec son clergé mal organisé, et c'est justement cette impuissance qui ne leur permit pas de faire face à l'arbitraire des nobles. Et ceux-ci donnent aux monuments exprimant leur foi un caractère guerrier et féodal. Cet art funéraire, idéologiquement inconséquent, comme la plupart des arts de petites sectes, confus et libre, aux thèmes gais, s'exprimant par des couleurs vives, était un art attirant et il eut une certaine longévité. Il a survécu à la religion qui le sous-tendait, poursuivant son existence à ciel ouvert jusque dans les premières décennies du xvi^e^ siècle.

L'Eglise de Bosnie avait stimulé la formation et le développement de cet art naïf et libre. Cette religion hérétique, strictement ascétique par ses idéaux, devint la victime de ses protecteurs féodaux qui, tout en restant formellement attachés à leur hérésie, jouissaient de toutes les beautés comme de tous les périls de la chevalerie tardive.

Les attitudes de l'orthodoxie et de la catholicité d'une part et celles du bogomilisme d'autre part, dans l'appréciation des valeurs de ce monde, furent étrangement inversées au XVe siècle, dans notre pays. Tandis que les Eglises traditionnelles (orthodoxe et catholique) exaltent la beauté de la mort et inscrivent sur les tombeaux des sentences sur la fugacité de la vie, les membres de l'Eglise de Bosnie, emportés par les flots des dernières crues de la chevalerie, semblent désireux de prolonger, même au-delà de la mort, leurs réjouissances aristocratiques. Dans son aspiration non dissimulée vers la montre, le clergé lui-même ne se laisse pas devancer. Les bogomiles eux-mêmes, jadis adversaires résolus de l'architecture religieuse, élèvent, au cours du XVe siècle, des édifices sacrés. Le *gost* Radin prend soin, dans son Testament, de sa tombe et de sa chapelle. On avait versé aux ouvriers cent cinquante ducats : « pro sepultura ipsius Radini gost et pro capella (Radin appelle cette chapelle, « édifice sacré ») quam suo testamento sibi construi ordinavit »[30]. En embrassant cette coutume des Eglises traditionnelles, les bogomiles ont eux-mêmes contribué à précipiter le processus de décadence des *stećci.* Même une architecture des plus modestes sapait la valeur esthétique et monumentale des *stećci.* Sur de rares nécropoles où s'étaient préservés des églises et des *stećci*, on peut observer clairement le processus de disparition des *stećci.* Les dalles deviennent de plus en plus basses, et elles sont rassemblées autour de l'église qui s'impose comme monument architectonique. Dans la dernière phase de cette disparition progressive, au cours des premières décennies du XVIe siècle, ces dalles sont, soit déposées le long des murs de l'église, soit placées dans l'église même. Ces *stećci* « intérieurs » étouffent peu à peu dans la pénombre des espaces exigus que leur réservent les chapelles élevées dans les cimetières. Les dalles deviennent plus minces, les reliefs de moins en moins profonds; elles ressemblent de plus en plus aux dalles tombales ordinaires que l'on rencontre dans les églises orthodoxes et catholiques. Le manque d'indépendance des sculptures des *stećci* reste le même jusqu'au bout. A l'époque où apparaissent déjà sur le sol de la Bosnie les premières nécropoles musulmanes, surgissent de nouvelles variantes de *stećci*, en forme de *nišan*, qui s'inspirent de toute évidence des formes propres aux monuments funéraires musulmans[31]. Considérés dans leur totalité, les *stećci* bosniaques témoignent du même manque d'indépendance aussi bien dans les formes initiales que dans les formes finales de leur rapide évolution. Dans la liberté naïve avec laquelle ils choisissent leurs motifs, les *stećci* ne manifestent pas non plus les caractères propres aux monuments sacrés.

Si les *stećci* avaient été le fruit des impulsions de la foi des bogomiles bosniaques, ils auraient dû nécessairement apparaître aux époques antérieures aux XIVe et XVe siècles. Le caractère par trop laïque et expressément aristocratique des scènes les plus parlantes dans les reliefs des *stećci.* témoigne en faveur d'une hypothèse tout à fait contraire, à savoir que tous ces monuments sont l'expression artistique d'un milieu qui s'était beaucoup éloigné des idéaux primordiaux du premier bogomilisme.

Opposés dans leur essence aux conceptions religieuses et aux manières de considérer la vie propre à une secte ascétique, les *stećci* bogomiles apparaissent vraiment comme les monuments funéraires du bogomilisme, et comme les témoins de l'état chaotique des esprits à la veille de l'effondrement définitif des forces politiques désunies dans la Bosnie du moyen âge et de la désintégration de son Eglise hérétique et isolée. Il se peut que ce soient les *stećci* à reliefs représentant des rondes, des tournois

et des chasses, qui expriment le mieux la mentalité de la classe des féodaux bogomiles. Ceux-ci, appréciaient par-dessus tout les beautés de la vie chevaleresque et se gardaient de mettre l'accent sur les idéaux de leur Eglise. Ce sont les mêmes qui, afin de préserver les privilèges de leur classe aristocratique, embrassèrent aisément l'islam, religion d'adversaires qui, à cette époque, étaient devenus les vainqueurs.

Svetozar RADOJČIĆ
(*Belgrade*)

Traduction de Vera SIMONIN.

NOTES

(*) Publié avec l'aimable autorisation de l'auteur et de *Letopis Matice Srpske*. Texte original : Svetozar Radojčić, « Reljefi bosanskih i hercegovačkih stećaka », *Letopis Matice Srpske*, god. 137, januar 1961, knj. 387, sv. 1, str. 1-15.

1. Dans la série « Srednjevjekovni nadgrobni spomenici Bosne i Hercegovine » (Les Monuments funéraires du moyen âge de Bosnie et d'Herzégovine), six volumes ont été publiés :
I. BENAC, A., *Radimlja*, Sarajevo, 1950.
II. BENAC, A., *Olovo*, Belgrade, 1951.
III. BENAC, A., *Široki Brijeg*, Sarajevo, 1952.
IV. SERGEJEVSKI, D., *Ludmer*, Sarajevo, 1952.
V. BEŠLAGIĆ, S., *Kupres*, Sarajevo, 1954.
VI. VEGO, M., *Ljubuški*, Sarajevo, 1954.

2. Le professeur Solovjev plaide avec beaucoup de chaleur en faveur du caractère bogomile des *stećci* et de la valeur symbolique des reliefs qui s'y trouvent, et ceci tout particulièrement dans son étude : SOLOVJEV, A. V., *Bogomilentum und Bogomilengräber in den südslawischen Ländern, Völker und Kulturen Südosteuropas*, Verl. Oldenbourg, München, 1958, pp. 173-199 + Taf. IX-XVI.

3. HRABAK, B., « Prilog datovanju hercegovačkih stećaka » (Contribution à la datation des *stećci* d'Herzégovine) in « Glasnik Zemaljskog muzeja u Sarajevu » (Bulletin du Musée national de Sarajevo), 1953, pp. 325-328.

4. RADOJČIĆ, S., *Majstori starog srpskog slikarstva* (Les maîtres de la peinture serbe ancienne), Belgrade, 1955, pp. 11-13.

5. GUIRAUD, J., *Histoire de l'Inquisition au moyen âge*, Paris, 1935, XI, n. 1.

6. SOLOVJEV, A. V., « Simbolika srednjevekovnih grobnih spomenika u Bosni i Hercegovini » (La Symbolique des monuments funéraires médiévaux de Bosnie et d'Herzégovine) in Godišnjak Istoriskog društva u Bosni i Hercegovini (Annales de la Société historique de Bosnie et d'Herzégovine), VIII, 1956, p. 47.

Le livre érudit, quoique peu convaincant, de Maja Miletić, est tout entier consacré à l'explication de la symbolique : MILETIĆ, Maja, *I « Krstjani » di Bosna alla luce dei loro monumenti di pietra* (Orientalia christiana analecta, 149) Roma, 1957.

7. Psautier commenté de Branko Mladenović, de 1346. Cf. Novaković, S., Primeri... (Exemples...), 3e éd., pp. 134-135.

8. SOLOVJEV, A. V., *Bogomilentum und Bogomilengräber in den südslawischen Ländern, Völker und Külturen Südosteuropas*, Ver. Oldenbourg, München, 1958, pp. 173-198, p. 188.

9. SOLOVJEV, A. V., op. cit., p. 186.

10. SCHUCHARDT, W., *Weibliche Handwerkskunst im deutschen Mittelalter*, Berlin, 1941, tables 28 et 38.

11. SCHUCHARDT, W., op. cit., table 28.

12. MURKO, M., *Tragom srpsko-hrvatske narodne epike* (Sur les traces de la poésie épique populaire serbo-croate) I, Zagreb, 1951, p. 165.

13. TADIĆ, J., *Građa o slikarskoj školi u Dubrovniku XIII-XVIv.* (Matériaux relatifs à l'école de peinture de Dubrovnik XIIIe-XVIe siècles), livre I, Belgrade, 1952, n° 233, p. 103. Contrat qu'Ugrinović passe avec les frères Dobrašin et Đurđe Vescoković (du 14 janvier 1438). — Un peu plus tard, le même maître peint pour Dobrašin la Vierge avec le Christ (contrat du 5 novembre 1449). Tadić, op. cit., I, n° 366, p. 173.

14. TADIĆ, op. cit., I, n° 189, p. 79.

15. Radičević, B. V., « Zanemareni epitafi i nemušti spomenici » (Les Epitaphes négligées et les monuments muets), in Politika, du 28 août 1960, p. 17.
16. Tolnay, Ch. de, « Renaissance d'une fresque », in L'Œil, n° 37, janvier 1958, pp. 37-41.
17. Benac, A., *Široki Brijeg*, Sarajevo, 1952, p. 9, table 5, figure 7a.
18. *La légende dorée,* trad. T. de Wyzewa, Paris, 1913, pp. 361-365.
19. Demus, O., *The Mosaics of Norman Sicily*, London, 1949, pp. 180-183, tables 113-119.
20. Bosserth, H. Th., *Hellas und Rom*, Berlin, 1936, Taf, 314a.
21. Stojanović, Lj., *Povelje i pisma* (Chartes et Lettres). II, p. 83, n. 30.
22. Je dois ces renseignements à la bienveillance d'A. Skovran, qui a pu me procurer, grâce au dr. Herman Liebaers, bibliothécaire de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, les copies des Indices des Bourgeois de Bruges, de Parmentier.
23. Mon. Hungariae historica, XXXIII, Budapest, 1907, CCLXI, pp. 191-192.
24. Solovjev, A. V., *Bogomilentum*, pp. 189-191.
25. Solovjev, A. V., *Bogomilentum*, p. 191.
26. Kniewald, D., « Vjerodostojnost latinskih izvora o bosanskim krstjanima » (La fiabilité des sources latines sur les « krstjani » bosniaques), Rad JAZU, livre 270, Zagreb, 1949.
27. Grabar, A., Miniatures gréco-orientales, Seminarium Kondakovianum, pp. 259-298, table XIX.
28. Solovjev, A. V., *Bogomilentum*, p. 189. — Un « croissant » semblable se trouve également sculpté au-dessus de la tête de Saint Christophe et de la tête de l'enfant Jésus, à Bareviste; on peut facilement se rendre compte, sur ces exemples, que le « croissant » est une forme réduite de l'auréole.
29. Jullian, R., *L'Eveil de la sculpture italienne*, Album, éd. Vanoest, Paris, 1949, pl. V, fig. I.
30. Glasnik Zemaljskog muzeja u Sarajevu (Bulletin du Musée national de Sarajevo) XXIII, p. 374.
Glasnik Zemaljskog muzeja u Sarajevu (Bulletin du Musée National de Sarajevo) XXV, 1913, p. 376.
31. Mazalić, D., « Kraći članci i rasprave » (Brefs articles et études), in Glasnik Zemaljskog muzeja u Sarajevu (Bulletin du Musée national de Sarajevo), n. s. IV-V, (1949-50), p. 232, ex. 90.

# LES MINIATURES PEINTES DE LA BOSNIE MEDIEVALE *

Voilà plus de cent ans que les manuscrits de la Bosnie médiévale ont attiré l'attention de la science. L'intérêt qu'ils présentaient aux yeux des savants, au XIXe siècle et au début du XXe siècle, était surtout philologique et paléographique. On les considérait comme des sources pour l'histoire de la langue et de l'écriture populaires, et comme des matériaux pour l'histoire ecclésiastique, au moment où l'on cherchait des renseignements et des explications sur la situation confuse de l'Eglise en Bosnie médiévale. A cause des anciens préjugés qui voulaient que l'Eglise en Bosnie et l'hérésie patarine sur son terrain, eussent été les adversaires des arts représentatifs, et ceci tout particulièrement dans le domaine du service liturgique et de tous les besoins culturels, les illustrations peintes dans les manuscrits bosniaques n'ont attiré l'attention que tardivement. Ce moment arrivé, d'ailleurs, elles furent surtout considérées comme des phénomènes exceptionnels dans l'histoire culturelle de la Bosnie. Du reste, tel fut le cas pour d'autres œuvres artistiques peu connues, qu'il s'agisse d'architecture, de sculpture ou de peinture. Ce n'est que tout récemment qu'on a cessé de les considérer comme des cas isolés, à chaque fois exceptionnels, et qu'on les a mises à contribution pour reconstituer la mosaïque de l'histoire de l'art médiéval en Bosnie. Pendant assez longtemps, du point de vue de l'histoire de l'art, les miniatures ont été reléguées à l'arrière-plan, et ceci justement à cause de la priorité que l'on accordait aux problèmes philologiques et aux questions d'histoire ecclésiastique soulevées par les textes qui les accompagnaient. Le mouvement commença avec quelques études monographiques de manuscrits isolés dans lesquelles on rencontre des descriptions des textes et de l'ornementation peinte. Vinrent ensuite, les premières tentatives d'aperçus généraux [1]. La profusion et la diversité de l'ornementation peinte dans les manuscrits bosniaques furent embrassées pour la première fois dans le fameux Album d'ornements slaves et orientaux, compris dans les manuscrits du savant russe, Stassov, et publié en 1884 [2]. Mais les enluminures n'étaient accompagnées ni d'analyses ni d'études scientifiques. Un autre savant russe, Speranskij, au début du XXe siècle, dans son ouvrage sur l'évangile de Mostar [3], a réparti les manuscrits bosniaques en deux groupes chronologiques, le premier groupe appartenant à la fin du XIIe siècle et au XIIIe siècle, et le deuxième, à la fin du XIVe siècle et au début du XVe siècle. Cette répartition tenait compte aussi du point de vue

de l'histoire de l'art. Ce n'est qu'après la deuxième guerre mondiale que le problème des miniatures de la Bosnie médiévale fut cerné de façon bien distincte et placé dans des cadres particuliers. Il y fut dès lors traité par des méthodes analytiques selon les principes et les acquis de l'histoire de l'art. Un certain nombre d'auteurs apparurent, qui se lancèrent dans les analyses iconographiques et stylistiques, en cherchant les origines de ces miniatures, les points de contact avec les arts des pays voisins, et leurs racines dans l'art autochtone de la Bosnie [4]. Aujourd'hui on saisit de mieux en mieux ce que signifie cette peinture, non seulement pour l'art médiéval de la Bosnie, mais plus largement, pour les Balkans. Ceci parce que les miniatures bosniaques, produites dans des conditions culturelles et historiques spécifiques ont d'une part préservé les formes les plus anciennes des miniatures balkaniques qui comportaient des éléments thématiques et stylistiques byzantins et romans, compris dans un sens très large, et d'autre part parce qu'elles mettent en évidence le contact établi avec l'art avancé du littoral et l'apparition du gothique en Dalmatie. Malheureusement, les manuscrits bosniaques et l'ornementation peinte qu'ils contiennent, constituent une chaîne brisée, car beaucoup de manuscrits manquent, ayant été détruits, et ceux qui ont été préservés jusqu'aujourd'hui, ne le sont le plus souvent que par fragments. Pour certaines époques, cependant, même des fragments nous auraient été bien précieux, pour nous permettre de saisir une ligne chronologique; en effet les lacunes dans le temps sont grandes. Une autre difficulté se présente lorsqu'on étudie les manuscrits bosniaques. C'est leur dissémination de par le monde. En conséquence, il n'y en a qu'un petit nombre dans nos bibliothèques, à Belgrade, à Zagreb, à Ljubljana, ou dans de petites bibliothèques d'églises et de monastères. Certains ont brûlé dans la Bibliothèque nationale de Belgrade, lors du bombardement allemand du 6 avril 1941 (manuscrit n° 95), et la plupart sont éparpillés dans le monde, et se trouvent conservés dans les bibliothèques de Constantinople, de Leningrad, de Moscou, de Venise, de Bologne et du Vatican.

Ces manuscrits qui reproduisent le plus souvent les textes des Evangiles et d'autres écrits sacrés (Actes des Apôtres, Epîtres, Apocalypse, et Petits Apocryphes), sont classés dans le groupe des manuscrits bosniaques médiévaux, en tenant compte de certains caractères communs. On y remarque une distribution archaïque des textes, une absence de répartition liturgique et certaines particularités grammaticales et lexicales. Ils appartiennent à une branche archaïque qui, par ses sources, se révèle distincte des autres. Ils ont été l'objet de fréquentes copies et de nombreux remaniements [5]. Certains de ces phénomènes se retrouvent aussi dans l'enluminure de ces manuscrits. La révision des textes s'effectuait autrefois, comme les philologues l'ont établi, d'après les textes grecs, qu'il s'agisse de ceux de Constantinople ou de ceux qui se trouvaient hors de Constantinople, et tout particulièrement d'après les manuscrits du Mont Athos, mais aussi conformément aux manuscrits plus anciens des Slaves du Sud et aux manuscrits russes, dont certains avaient été eux-mêmes établis d'après des sources grecques. Il faut remarquer qu'après toutes les analyses de textes qui ont été effectuées, aucun écart idéologique par rapport au dogme religieux officiel de l'époque n'a pu être décelé de la part des copistes ou de ceux qui passaient commande des manuscrits. Les quelques variantes lexicales qu'on relève par rapport aux textes canoniques, ne se trouvent que par endroits et dans certains textes seulement; ce ne sont en fait que des synonymes ou des fautes. La présence de

l'hérésie bogomile n'est manifeste, ni dans ces textes, ni dans leurs illustrations peintes. L'on peut seulement constater une préférence marquée pour certains textes, tels que l'Apocalypse, les Actes des Apôtres, les Epîtres et certains Apocryphes, qu'on ne retrouve pas aussi fréquemment ailleurs, mais ils ne sortent pas des cadres canoniques, à l'exception des Apocryphes, qui sont cependant d'origine grecque. Il faut admettre aussi, par hypothèse, l'influence des laïques qui passaient commande des manuscrits, des barons féodaux, dans l'entourage desquels, comme partout ailleurs dans le monde, était cultivée une certaine littérature et où l'inclination vers cette littérature s'exprimait de manières variées. Il est frappant que les manuscrits du Recueil de Hval et du Missel de Hrvoje, remontant au début du xv<sup>e</sup> siècle, commandés par des bogomiles, écrits et illustrés de la main du *krstjanin* (chrétien) Hval et du pope Butko, ne contiennent pas d'éléments bogomiles. En revanche, par leur texte, ils se rattachent fermement à l'Eglise officielle. Et l'on mentionne même, dans le Missel de Hrvoje, la « Sainte Eglise romaine ». Outre cette influence des laïques, qui commandaient les manuscrits, il faut encore prendre en considération ce puissant facteur que fut l'Eglise locale qui, opérant dans un milieu assez fermé, favorisait certains textes et certaines conceptions théologiques. Ceci est, du reste, caractéristique au moyen âge, de toutes les Eglises indépendantes et nationales, Eglises du terroir, qui existaient à la périphérie de l'Empire byzantin et des zones d'influence du puissant patriarcat de Constantinople, telles que l'Eglise arménienne, syrienne, copte et éthiopienne. C'est au sein de ces Eglises que l'élément national s'est manifesté le plus aisément. Ceci reste également vrai pour les miniatures en Bosnie.

Les feuilles des livres étaient aux époques anciennes, faites de parchemin, plus tard de papier, aussi trouve-t-on des manuscrits bosniaques écrits sur parchemin et sur papier. On rencontre même, et c'est le cas du Recueil de Venise, des manuscrits écrits moitié sur parchemin, moitié sur papier. Tout le livre est écrit de la main d'un même copiste. Au cours des temps, dans le livre européen et dans le livre en général, le rapport entre le texte et l'ornementation peinte s'est modifié. Aussi l'ornementation peinte en Bosnie connut-elle certaines transformations. Dans les manuscrits les plus anciens, elle consistait généralement en une initiale agrandie et ornementée, plus rarement en une enluminure placée avant le début du chapitre ou en une modeste vignette placée à la fin du texte. Les initiales étaient décorées d'ornements géométriques et végétaux, dessinés ou coloriés, de figures stylisées représentant des animaux et des personnages, qui le plus souvent étaient sans rapport avec le texte qu'elles accompagnaient. Dans l'Evangile de Miroslav[6] de la fin du xii<sup>e</sup> siècle, que l'on étudie avec les manuscrits bosniaques, quoiqu'il leur fût chronologiquement bien antérieur, et ceci parce que l'organisation de son texte et de ses miniatures marginales ainsi que l'ample répertoire d'initiales peintes, ont exercé une forte influence sur le développement de la miniature bosniaque ultérieure, dans cet Evangile de Miroslav, donc, un petit nombre d'initiales figuratives se rapportent au texte, et la majorité d'entre elles a un caractère tout à fait décoratif. Plus tard, ce rapport change, et la plupart des initiales et des miniatures peintes deviennent illustratives ou symboliques. Elles représentent ce dont parle le texte. Dans les manuscrits bosniaques du début du xv<sup>e</sup> siècle, comme dans le Recueil aujourd'hui à Venise, et dans le Recueil de Hval aujourd'hui à Bologne, étaient peintes de grandes miniatures, comparables à des peintures,

qui occupent deux pages du codex, le verso de la page précédente et le recto de la page qui suit. Ce sont des compositions riches en figures qui s'offrent lorsque le livre est grand ouvert. Dans ces deux manuscrits tout particulièrement, mais aussi dans quelques manuscrits un peu plus anciens, tels que par exemple, l'Evangile de Kopitar, ou encore ceux de la Bibliothèque nationale n° 95, de Nikolja, de Daničić, et de Grujić, l'élément caractéristique se trouve être l'illustration placée au début de l'évangile. Sur la page de gauche du livre grand ouvert, se trouve toujours une figure dessinée seulement ou dessinée et coloriée, représentant un évangéliste, ou bien son symbole (bœuf, aigle, lion ou ange), et sur la page de droite, une enluminure peinte et une initiale finement décorée accompagnant le début du texte correspondant (fig. 5 et 6). Cette manière de présenter les portraits des évangélistes, et leurs symboles, était coutumière de l'art carolingien et de l'art byzantin. C'est précisément dans ces recueils que les enluminures se présentent avec richesse et variété. Ils sont d'un intérêt tout particulier puisqu'ils ne contiennent pas seulement le texte des quatre Evangiles, comme la plupart des manuscrits conservés, mais d'autres encore, mentionnés précédemment, tels que les Epîtres, les Actes des Apôtres et l'Apocalypse. La présence de ces textes ainsi que la fréquence de l'Apocalypse a conduit certains auteurs à penser, en leur temps, qu'il y avait là un signe de l'influence bogomile. Il faut nous rappeler cependant, que le texte de l'Apocalypse à été souvent transcrit et ses illustrations souvent peintes dans d'autres pays. C'est le cas des manuscrits du moyen âge, en Espagne, et ceci à partir des x^e^ et xi^e^ siècles, mais cela, dans ce pays ne signifie pas et ne peut signifier, que ces manuscrits aient été en relation avec les bogomiles. En Espagne, ce phénomène est le résultat de l'influence de clercs locaux archaïsants et de commentateurs de l'Apocalypse[7]. Il est probable que les causes de ce penchant vers les textes de l'Apocalypse et vers quelques autres textes apocryphes plus courts, dans les manuscrits bosniaques, doivent être recherchées dans la thématique romane universelle, ainsi que dans les circonstances locales, et entre autres, dans l'influence qu'exerçait l'Eglise nationale. Cependant, l'influence de cette dernière ne fut pas déterminante, car l'on voit aujourd'hui tout à fait nettement que tous ces manuscrits appartenaient à l'Eglise officielle, même si elle apparaissait comme différente comparée à une Eglise locale fermée et spécifique, avec des relations internes particulières.

Ce caractère spécifique de la situation, dans l'Etat médiéval bosniaque, dans l'organisation de son Eglise, dans sa culture et dans son art, a marqué aussi de son influence les miniatures peintes. Tout en subissant d'autres facteurs déterminants, tels que la position géographique, les relations d'état à état, le processus de développement de la société féodale, les relations commerciales et culturelles, la peinture des miniatures a trouvé ses points d'appui artistiques dans les traditions de la peinture byzantine et de la peinture serbe d'une part, et d'autre part dans l'art occidental, roman et gothique, diffusé surtout par certains centres du littoral comme Dubrovnik et Split. Tout ceci pris en compte, il faut avoir toujours présent à l'esprit le fait qu'existait en Bosnie une propension manifeste au respect et au maintien des traditions. Ce phénomène s'est reflété dans les caractères lexicaux des textes bosniaques, qui témoignent d'une tendance archaïsante et de l'infiltration du parler populaire, aussi bien que dans les formes archaïques des enluminures. Voilà pourquoi toutes les innovations stylistiques ont été interprétées d'une façon

particulière, dans l'esprit archaïsant dont on parle. Des exceptions se rencontrent, mais plus tard, lorsque les peintres établirent des liens directs avec les centres du littoral, et particulièrement avec Split. C'est ainsi que par exemple, la manière du maître qui peignit les symboles des évangélistes dans le Recueil de Venise et la manière du maître qui peignit une partie des miniatures dans le Recueil de Hval et le Missel de Hrvoje, diffèrent tout à fait nettement de celle des enluminures des autres manuscrits. Ces deux derniers appartiennent au gothique du littoral du début du xv^e siècle, par tous leurs caractères iconographiques, stylistiques et par leurs autres caractères artistiques. Leurs miniatures sont des documents très importants sur les liens artistiques qui s'étaient établis avec le littoral, et les influences qui, par son intermédiaire, arrivaient des pays d'outre-mer jusque dans les cours féodales au sein des montagnes bosniaques.

Nous avons parlé précédemment de la forte influence qu'exercèrent les initiales de l'Evangile de Miroslav sur toute la peinture ultérieure des miniatures en Bosnie. Evidemment, il faut supposer que l'Evangile de Miroslav ne fut pas le seul manuscrit travaillé de cette façon et dans ce style, mais qu'il dut en être seulement l'exemple le plus représentatif, et qu'il fut préservé par chance. Cette peinture est devenue à un tel degré partie intégrante de l'art populaire, qu'elle n'a pas pu être une œuvre unique en son genre. Certaines initiales de l'Evangile de Miroslav ont été imitées dans les manuscrits bosniaques dès le xiv^e et le xv^e siècle. On rencontre dans l'Evangile de Miroslav des éléments de peinture byzantine, tels que les figures des évangélistes placées sous des arcades, que l'on trouve dans la première enluminure, les lettres faites de rameaux qui se réunissent en boucles et en nœuds dans leur partie médiane, les lettres accompagnées d'oiseaux, les initiales en forme de poing tenant un ornement végétal, et toute une prédilection pour la représentation réaliste des oiseaux et des animaux. Outre ces éléments byzantins, on rencontre des éléments expressément romans, tels que les ornements géométriques en forme de tresses, les nombreuses initiales représentant un combat d'animaux, diverses représentations figuratives et les figures des évangélistes placées dans l'arrondi des lettres, ainsi qu'un penchant vers la stylisation linéaire. Le premier et le deuxième groupe allaient continuer leur existence dans des manuscrits ultérieurs. Les initiales composées de rameaux enlacés pour former des nœuds, qui sont un élément aussi bien de la tradition byzantine permanente que de la tradition locale dont relève l'Evangile de Miroslav, se retrouvent dans presque tous les manuscrits du groupe bosniaque. Ce trait particulièrement marquant apparaît dans l'Evangile de Nikolja, le Manuscrit de Vrutok, l'Evangile de Kopitar, et l'Evangile n° 95 de la Bibliothèque nationale de Belgrade, ainsi que dans le Recueil de Venise, le Manuscrit de Hval et le Missel de Hrvoje[8]. Dans presque tous les manuscrits se rencontrent des initiales constituées de fûts entrelacés pour former des nœuds, mais en même temps, on y ressent de plus en plus la tendance à la stylisation romane et à la dématérialisation de toute forme naturelle, humaine, animale et végétale et à la réduction de ces formes à la décoration géométrique, ceci à l'exception des Manuscrits de Hval et de Hrvoje dans lesquels les éléments du gothique s'entrelacent avec des initiales portant des nœuds. Le processus décrit a trouvé son expression la plus forte dans l'Evangile de Divoš.

Le tétraévangile de type bosniaque, datant de la première moitié du xiv^e siècle, découvert en 1960, dans l'église Saint-Nicolas à Podvrh, près

de Bijelo Polje, aujourd'hui au monastère de la Trinité à Pljevlja, est appelé Evangile de Divoš parce que, dans la marge du manuscrit, on mentionne le nom de celui qui a commandé l'ouvrage, Divoš Tihoradić, personnalité dont le nom se rencontre encore dans quelques autres documents. De nombreuses initiales et enluminures dessinées sur le parchemin offrent un exemple très précieux d'une stylisation romane très poussée. Toutes les formes naturelles des plantes, des animaux et des hommes y sont entièrement dématérialisées, réduites à un décor graphique et à un dessin presque abstrait. Dans l'Evangile de Divoš apparaissent des unités décoratives qui vont se répéter sous la même forme dans les manuscrits ultérieurs. Par exemple, l'enluminure placée au début de l'Evangile de Marc (folio 54r), et qui forme un rectangle à l'intérieur duquel on voit un décor végétal extrêmement stylisé, fait de vrilles qui s'enroulent en boucles, en nœuds, et dont les extrémités s'épanouissent en éventails ornés de petites ocelles est presque identiquement répétée dans le Recueil de Venise, au début de la première épître de Jean (I.207v). Le lion de Saint Marc se répète dans l'Evangile de Kopitar, qui est ultérieur, etc. De la même époque, ou d'une époque un peu antérieure est l'Evangile de Mostar ou de Manojlo, qui ne nous est pas parvenu complet, et qui reçoit son nom de celui qui apposa sa signature sur le manuscrit, Manojlo le Grec. Celui-ci doit probablement être identifié avec le peintre Manojlo qui vécut et travailla à Kotor dans la troisième décennie du XIVe siècle. Le même nom se trouve inscrit dans l'Evangile de Divoš, et c'est pour cette raison que l'hypothèse fut avancée qu'un seul copiste, Manojlo le Grec, était l'auteur des deux manuscrits [9]. La décoration peinte de l'Evangile de Mostar, plus modeste et plus naïve, montre elle aussi une tendance à la stylisation romane, mais elle n'atteint pas le niveau de celle du manuscrit de Divoš (fig. 7). Ceci soulève des doutes : Manojlo a-t-il pu, entre l'Evangile de Mostar et celui de Divoš, dans un laps de temps assez court, atteindre une telle maturité artistique, ou faut-il penser qu'il a engagé quelque autre peintre? Manojlo le Grec ne venait pas de Grèce, mais à en juger d'après sa manière, de l'Italie du Sud, où travaillaient plusieurs peintres qu'on appelait « pictores graeci », et qui mêlaient au style byzantin des éléments romans. Ce sont ces mêmes « pictores graeci » qui, parmi d'autres travaux, n'ont pas seulement exécuté des miniatures et des fresques sur la côte, à Kotor et à Dubrovnik, mais qui ont aussi composé des fresques à l'intérieur de l'Etat serbe et sûrement aussi de l'Etat bosniaque. Les liens artistiques avec l'Italie méridionale sont évidents sur beaucoup de monuments architecturaux et de nombreuses sculptures du littoral, et sur les œuvres de l'école de Rascie, en Serbie médiévale, mais ils sont également sensibles quand on examine les miniatures de Bosnie. J'en mentionnerai seulement deux parmi beaucoup d'autres. Il s'agit des miniatures d'un manuscrit grec de l'Italie méridionale comportant des textes des Actes des Apôtres et des Epîtres (Athènes, Grèce, 149.) datant peut-être du XIe siècle ou d'un peu plus tard, et de ses liens quelque peu vagues avec l'Evangile bosniaque de Kopitar datant du XIVe siècle, aujourd'hui à Ljubljana (fig. 8). L'attention s'attache aux portraits des évangélistes et aux enluminures dans lesquels se remarque une même conception de la figure humaine, les mêmes physionomies, le même traitement des cheveux, une pratique identique du dessin, naïve et maladroite, et enfin une même stylisation et un même agencement dans l'ornementation des enluminures. Fait remarquable, en un endroit du manuscrit, la figure de Saint Paul est accompagnée de son nom, écrit en

lettres cyrilliques serbes et d'un rouleau portant un texte serbe. Dans le même manuscrit, Saint Pierre lui aussi est accompagné d'un texte serbe, mais cette fois, écrit sur un rouleau qu'il porte à la main. Le second exemple est un ange de la scène de la Nativité dans le Manuscrit Exultet de l'Italie du Sud, provenant de Gaète, et du XI^e^ siècle[10]. Cet ange, tout comme celui du Recueil de Venise a une aile déployée vers le haut et l'autre vers le bas, et tout son corps est traité strictement comme une surface plane. Ces faits nous dirigent vers des prototypes et des sources de combinaisons stylistiques byzantino-romanes d'Italie du Sud, et aussi vers des réalités semblables, qui sont la simplicité et l'archaïsme dans la manière, en Bosnie, qui elle aussi se trouvait située aux confins de deux mondes.

Certains phénomènes se sont prolongés presque jusqu'à la fin du XIV^e^ siècle. On recopie constamment les textes anciens, on y pratique des ajouts, on copie les mêmes initiales en les accompagnant de nouvelles variantes, et on persiste dans la fermeture à l'égard des innovations artistiques. Dans l'Evangile de Srećković, du XV^e^ siècle, conservé en fragments seulement, se trouve reprise une ancienne enluminure placée en tête de l'Evangile de Marc, et représentant des dragons romans et le centaure sagittaire. Le même fait s'est reproduit dans le Manuscrit n° 95, de la Bibliothèque nationale de Belgrade, qui fut détruit, et dans l'Evangile de Čajniče de la même époque. La façon de travailler romane et archaïque y est réduite à un niveau rustique.

La comparaison entre les motifs peints des manuscrits bosniaques met en évidence quelques-unes de leurs propriétés communes qu'on n'a pas, jusqu'ici, remarquées. Elles sont de nature variée. Parfois, il s'agit d'une identité frappante des motifs, parfois des enluminures et leur composition, parfois du type d'initiale, et d'autres ressemblances du même ordre. Dans certains manuscrits, on relève la présence d'un même motif ou d'une même composition ornementale. Par exemple, la façon dont est stylisé le lion, symbole de Saint Marc, est identique dans l'Evangile de Kopitar, dans l'Evangile de Divoš, et dans le Recueil de Venise. La figure humaine stylisée placée debout près d'une initiale est la même dans l'Evangile de Miroslav (folio 92), et dans les Evangiles de Manojlo et de Divoš (folio 51r). Deux griffons stylisés, adossés, se retrouvent aussi bien dans l'Evangile de Divoš (folio 8v) et dans l'Evangile de Kopitar (folio 66r). Plus intéressante et plus convaincante encore est la comparaison des frontispices. Un même type, représentant un rameau incurvé en forme de huit et portant à son extrémité des feuilles qui s'épanouissent en éventail décoré intérieurement d'ocelles, se retrouve dans l'Evangile de Tvrtko Pripković, dans l'Evangile de Divoš, dans l'Evangile de Kopitar et dans les Recueils de Venise et de Hval. Je mentionne ici l'enluminure identique qui se trouve dans le manuscrit bien connu de Nikola Stanjević, du XIV^e^ siècle, conservé à Hilandar, ce qui nous indique la voie à suivre lorsqu'on cherche les sources de ces miniatures[11]. Un même type de frontispice réapparaît plusieurs fois. Il s'agit d'un frontispice de forme rectangulaire, dont la partie supérieure se prolonge et se termine par trois pointes, issues de deux demi-cercles. Dans le cadre rectangulaire se trouvent deux médaillons décorés. Dans l'Evangile n° 95 de la Bibliothèque nationale de Belgrade, avant le texte de Jean (folio 163v) et dans l'Evangile de Nikolja (folio 137), les médaillons comportent des représentations d'oiseaux et d'animaux alors que dans l'Evangile de Kopitar,

également avant le texte de Jean (folio 176r), les médaillons sont des rosettes florales où n'intervient aucun décor animal [12].

Le frontispice de forme rectangulaire, orné de losanges inscrits blancs se retrouve dans le Manuscrit de Nikolja (folio 1), dans l'Evangile de Kopitar, au début de Matthieu (folio 1r), dans le Recueil de Venise, également au début de Matthieu (folio 9r), et dans ce dernier Recueil, au début du texte des Dix Commandements, accompagné d'une représentation du Buisson Ardent (folio 144r) [13]. Le frontispice représentant des entrelacs accrochés par des boucles au cadre rectangulaire se retrouve dans les Manuscrits de Tvrtko Pripković (folio 126), dans l'Evangile de Nikolja (folio 45,80), dans le tétraévangile n° 95 de la Bibliothèque nationale de Belgrade (folio 83r), et dans l'Evangile de Kopitar (folio 66r) [14].

Cette ressemblance frappante et l'identité des ornements peints dans les manuscrits bosniaques ne sont pas le fruit du hasard, mais indiquent que ces manuscrits appartiennent à un même groupe. Le fait que de tels schémas et de telles compositions constitués d'ornements géométriques et végétaux n'apparaissent pas dans d'autres manuscrits — ceci est tout particulièrement valable pour les frontispices caractéristiques — montre que les modèles passaient d'une main à l'autre ou qu'un groupe de peintres décora ces manuscrits puis trouva immédiatement des successeurs. Pour certains motifs des sources peuvent être attestées : pour les initiales portant des nœuds, c'est la tradition byzantine ou l'œuvre qui la représente, l'Evangile de Miroslav; pour le frontispice décoré de rameaux incurvés en forme de huit et de feuilles ouvertes en éventail, les sources, compte tenu de la présence du même décor dans le Manuscrit de Nikola Stanjević, doivent être trouvées dans les modèles de Hilandar et du Mont Athos; pour les frontispices à entrelacs, les sources sont dans le haut roman, particulièrement dans les sculptures des régions côtières, mais il convient de prendre aussi en considération les entrelacs de pierre sculptés sur les façades de l'école morave de l'époque.

Au début du xv^e siècle apparaissent dans les manuscrits bosniaques et dans leurs miniatures des éléments du gothique, introduits probablement par d'autres maîtres, les peintres du littoral. Les copistes de manuscrits continuaient à cultiver la vieille écriture cyrillique, ils disposaient le texte toujours de la même façon, y introduisant par endroits des innovations lexicales. Mais dans les miniatures apparaissait du neuf. Il se trouvait souvent juxtaposé à des solutions soit de type roman ancien et archaïque ou soit encore de type byzantin. Les initiales les plus simples continuent à être liées par un nœud. Celles qui sont un peu plus complexes sont entrelacées de dragons romans. Sur les illustrations et les enluminures se répètent d'anciennes solutions. Certaines enluminures qui reviennent tout au long de deux siècles, peintes dans l'Evangile de Kopitar, et les Recueils de Venise et de Hval sont des exemples frappants de cette pratique. Et à côté de ces compositions anciennes apparaissent de nouvelles compositions à figures gothiques. Parfois, dans certains manuscrits du début du xv^e siècle, la participation de deux peintres est visible; tel est le cas du Recueil de Venise, du Recueil de Hval et du Missel de Hrvoje. L'un des peintres est toujours plus attaché à l'art ancien et l'autre travaille dans le style du gothique flamboyant et y ajoute même des éléments du début de la Renaissance. C'est ce qu'on remarque dans les symboles des Evangélistes du Recueil de Venise. L'art gothique apparaît dans les manuscrits bosniaques sous deux aspects. Le premier consiste en une interprétation

linéaire, liée à la surface, des figures plastiques gothiques et des espaces. Les figures et les compositions y donnent l'impression d'une tapisserie peinte ramenée à un plan. Souvent, leur rendu indique un niveau naïf, presque fruste, de la compréhension et de l'exécution picturale. Ceci s'accompagne de fautes dans le dessin, les proportions et le mouvement. C'est dans les miniatures du Recueil de Venise que tout ceci est le plus manifeste, et particulièrement dans les portraits des Evangélistes, ainsi que par exemple dans la miniature de l'Annonciation, du Recueil de Hval. Cette miniature rappelle, par son iconographie, sa composition, et sa stylisation, par la façon dont elle est exécutée aussi, une miniature italienne du XV^e^ siècle ayant pour thème l'Annonciation, peinte sur étoffe, et qui se trouve au Musée de Cleveland[15]. Très souvent, à côté de détails de caractère roman ancien s'introduisent des détails de caractère oriental comme c'est le cas dans le Recueil de Venise. Ceci ne témoigne pas seulement d'influences orientales qui pouvaient arriver jusque-là par l'intermédiaire de l'art de l'Italie du Sud, mais contribue aussi à mettre en lumière un fait esthétique. On y observe la mesure dans laquelle la réduction d'une composition dans l'espace à un seul plan, d'un volume à une surface, le culte de la ligne et la profusion ornementale rapprochent divers styles à travers leur interprétation populaire.

Le second aspect de la peinture gothique dans la peinture bosniaque fait partie du gothique international, et particulièrement de la variante cultivée à Venise et en Italie du Nord au XIV^e^ siècle. C'est cette variante qui, à travers Split et par des maîtres du littoral, parvint jusqu'au Recueil de Venise, de Hval, et jusqu'au Missel de Hrvoje. Ces deux derniers manuscrits faits pour Hrvoje Vukčić Hrvatinić, duc de Split et voïvode bosniaque, au début du XIV^e^ siècle, sont écrits l'un en cyrillique et l'autre en glagolitique et ornés par les mêmes peintres; stylistiquement, ils appartiennent au pur gothique. Ils sont presque dépourvus d'éléments romans anciens, excepté les initiales schématisées héritées de manuscrits antérieurs. Dans les miniatures du XIV^e^ siècle et du XV^e^ siècle, apparaissent d'autres éléments, reliés au pouvoir laïque et à la chevalerie : les couronnes, les blasons, les lys. On y trouve même le portrait du grand voïvode Hrvoje, représenté comme un chevalier sur son destrier à l'imitation des portraits des chevaliers occidentaux (fig. 9).

Si la manière, la stylisation des formes et la compréhension des données plastiques a subi des transformations dans les manuscrits bosniaques, il en a été de même pour les couleurs. Partant, dans l'Evangile de Miroslav, vers la fin du XII^e^ siècle, de figures tracées dans une couleur noirâtre, et d'ornements le plus souvent coloriés de vert, de rouge, de jaune, ou d'or, se détachant sur la couleur naturelle du parchemin, on a abouti, à la fin du XIV^e^ siècle et au début du XV^e^ siècle à une palette colorée plus étendue et plus riche : rouge, vert, jaune, violet, bleu, or. Parfois, comme dans le Recueil de Venise, aucun accord des tons n'est recherché, mais l'expression est obtenue par le contraste violent des surfaces coloriées et par les effets décoratifs de couleurs fortes et tranchantes. Dans le Recueil de Hval, dû à l'autre peintre, il y a de menues traces du modelé gothique des formes, rendu à l'aide de couleurs et d'effets de lumière, mais tout ceci reste limité à des cadres très modestes. C'est au XV^e^ siècle aussi que les enluminures reçurent un fond colorié, doré, bleu, ou même ornementé. Dans ce dernier cas, toute la surface du fond de l'image est recouverte de rangées d'ornements stylisés et coloriés, comme dans les tapisseries et dans les miniatures gothiques. Bien que le coloris appartienne au gothique, on a

l'impression parfois, et surtout lorsqu'on examine les enluminures décoratives, qu'une forte insistance sur le rapport bleu et or signale aussi un lien avec un autre courant pictural dans les Balkans, celui de l'Ecole morave des dernières années du XIV^e siècle et de la première moitié du XV^e siècle, où ces rapports de coloris étaient exprimés avec intensité. Bien qu'à cette époque les relations avec l'art serbe se soient trouvées affaiblies, elles n'en furent pas interrompues pour autant, ce qui est visible dans d'autres branches artistiques[16]. Ces relations se manifestent aussi dans le fait qu'elles atténuaient les fortes poussées du gothique, et entretenaient un certain équilibre entre les éléments orientaux et les éléments occidentaux.

La peinture des miniatures, dans la Bosnie médiévale, quelle que soit sa dette à l'égard des anciens prototypes communs grecs et balkaniques, et quels que soient les courants artistiques ultérieurs orientaux et occidentaux ayant agi sur elle, présente sans aucun doute une unité artistique bien distincte. Une question se pose : une telle peinture est-elle un phénomène exceptionnel en Bosnie, et s'agit-il d'un fait isolé? La réponse doit être cherchée dans une comparaison avec d'autres œuvres d'art de la même époque en Bosnie. Malheureusement ces œuvres n'ont pas été conservées en quantité suffisante, mais on dispose de fragments de sculpture dans la pierre, de sceaux, de bijoux, et enfin des monuments funéraires nommés *stećci*. L'on peut constater que l'ornementation des manuscrits anciens et plus récents, faite de motifs tels que tresses, nœuds, boucles, éléments décoratifs végétaux simples et stylisés se retrouve sur des fragments de pierre de Glamoč, Livno, Rogačić et Zavala[17] qui proviennent de monuments architecturaux d'une période allant du XI^e au XIII^e siècle et qui sont porteurs d'éléments pré-romans et d'éléments du premier roman venus du littoral, des environs de Dubrovnik et de Kotor. De semblables entrelacs sont taillés sur des façades de monuments architecturaux moraves, sur certains monuments de Bosnie et d'Herzégovine et sont peints sur des miniatures serbes, comme ils sont gravés sur des bijoux d'argent et d'or. Le gothique flamboyant dans les miniatures du Recueil de Venise, du Recueil de Hval, et du Missel de Hrvoje a ses parallèles iconographiques et stylistiques, et ce sont les sceaux et les blasons des souverains bosniaques, tels ces portraits équestres de souverains qu'on rencontre aussi bien sur les sceaux dont on a parlé que sur des *stećci*, et qui renvoient au Missel de Hrvoje, ce sont aussi ces couronnes et ces lys qu'on observe sur les bijoux, surtout les bagues, et sur la pierre des monuments funéraires de Bobovac et qui renvoient à l'Evangile de Nikolja, et aux Recueils de Venise et de Hval (fig. 10), ce sont enfin les réalités guerrières féodales, ainsi l'équipement du chevalier sur le portrait de Hrvoje (fig. 9) dans son Missel, qui évoque celui du gisant représentant le souverain de Bobovac[18]. Il est clair que la peinture des miniatures, pour une partie au moins, a subi les transformations iconographiques et stylistiques qui ont affecté l'art tout entier, passant par les phases du style pré-roman, roman et gothique auquel les traditions byzantines et balkaniques archaïques apportaient leur coloration, contribuant ainsi à la formation d'une expression artistique spécifique.

Il est particulièrement intéressant de comparer les miniatures, les *stećci* et les monuments de pierre en général. Ils sont proches les uns des autres dans leur ensemble comme dans leurs détails. Les miniatures aussi bien que les *stećci* témoignent d'un fort penchant à conserver le contenu traditionnel et l'expression archaïque, à interpréter selon la sensibilité populaire les grands styles et les conceptions artistiques, à répéter les

motifs et les compositions, et à introduire de la disproportion dans les formes et dans les gestes. Ces faits généraux sont attestés par des ressemblances de détail qui rapprochent respectivement certaines représentations isolées de personnages, d'animaux, de plantes et certains ornements géométriques. J'évoquerai, comme exemple de ce type de ressemblance le fameux lion ailé, symbole de l'Évangéliste Marc qui est souvent présent dans les manuscrits bosniaques (Tétraévangile n° 95 de la Bibliothèque nationale de Belgrade, Evangiles de Srećković et de Kopitar, Recueil de Venise et Recueil de Hval), et qui se retrouve gravé dans la pierre sur le grand *stećak* de Zgošća (fig. 4), et antérieurement à Morača et à Hilandar, ainsi qu'au narthex de Lazare. En ce qui concerne les ressemblances dans la conception du corps humain, dépourvu de proportions naturelles, aux mouvements de bras et de jambes raides exagérément accentués, aux physionomies sans individualité, rendu à l'aide d'éléments graphiques et participant d'un type tout à fait général, mais doués d'une intensité et d'une vigueur expressive puisées dans une certaine conception du tout, il suffit de comparer les représentations figuratives des Evangiles de Divoš et de Kopitar, du Recueil de Venise à celles de nombreux reliefs gravés sur les *stećci*, pour ressentir la réciprocité des liens artistiques. La dalle de l'iconostase de Zenica, avec ses entrelacs à double ruban et ses fleurs fait beaucoup penser au frontispice placé avant les Epîtres de Paul (folio 226 v) du Recueil de Venise et du Manuscrit de Hval, à cette différence près, que sur les miniatures les fleurs schématisées sont devenues des lys d'or [19]. La stylisation des arbres sur les *stećci*, et particulièrement sur le grand *stećak* de Zgošća est identique à celle des arbres de l'Evangile de Manojlo. Il ne faut pas oublier que le développement de cette peinture de miniatures s'interrompt à l'époque où fleurit l'art des *stećci*, mais il est évident que ces deux rameaux de l'art se sont nourris des mêmes sources, qu'ils ont vu le jour dans un même climat historique et culturel et qu'ils résultent des mêmes conditions artistiques. Lorsqu'on a bien vu cela, il est beaucoup plus facile d'expliquer chaque activité artistique prise séparément, et de comprendre l'essence de l'art médiéval pris comme une totalité. Il convient, en poursuivant l'étude de l'enluminure médiévale d'emprunter deux voies. L'une consiste à compléter l'inventaire des manuscrits, car il me semble qu'une attention suffisante n'a pas été accordée aux manuscrits composés en écriture glagolitique, dans lesquels se trouvent des miniatures et des ornements peints identiques à ceux qui sont expressément bosniaques [20]. Le Missel glagolitique de Hrvoje Vukčić nous oriente dans ce sens. Dans cette entreprise, il faut pousser jusqu'au bout l'analyse de tous les éléments picturaux. Dans l'autre voie, les études doivent s'efforcer d'embrasser l'art médiéval en Bosnie dans sa totalité, et d'accorder à la peinture des miniatures, dans cette synthèse, sa place historique propre [21].

Jovanka Maksimović
(*Belgrade*)

Traduction de Vera Simonin

## NOTES

* Publié avec l'aimable autorisation de l'auteur et de l'Institut d'Etudes byzantines de Belgrade. Texte original : Jovanka Maksimović, « Slikarstvo minijatura u srednjovekovnoj Bosni », *Zbornik radova Vizantološkog instituta*, XVII, 1976, str. 175-186 (cyr.).

1. Daničić, Đ., *Nikoljsko jevanđelje* (L'Evangile de Nikolja), Belgrade 1864 (cyr.).

Daničić, Dj., « Hvalov rukopis » (Le Manuscrit de Hval), in *Starine JAZU* III, pp. 1-146.

Jagić, V., « Opisi i izvodi iz nekoliko južnoslovinskih rukopisa, Odlomak jevangjelja bosanskog pisanja » (Descriptions et extraits de quelques manuscrits des Slaves du Sud, Fragment d'un Evangile en caractères bosniaques), in *Starine* IX, 1877, pp. 131-137.

Rački, F., « Dva priloga za poviest bosanskih patarena, Rukopis bosanskoga " krstjanina Radosava " » (Deux contributions à l'histoire des patarins bosniaques, Manuscrit du « krstjanin Radosav » de Bosnie), in *Starine* XI, 1882, pp. 21-29.

Speranskij, M., « Ein bosnisches Evangelium in der Handschriftensammlung Sreckovic's », *Archiv für slavische Philologie* XXIV, 1902, pp. 172-182.

Lavrov, P. A., *Paleografičeskie snimki južnoslavjanskih rukopisej*, S. Peterburg 1905.

Pavlović, M., « Belićevi odlomci bosanskog jevanđelja », Zbornik filoloških i lingvističkih studija u čast A. Belića (Fragments de l'Evangile bosniaque de Belić, in *Recueil d'études philologiques et linguistiques en hommage à A. Belić*, Belgrade 1921, pp. 239-218 (cyr.).

Grujić, P., « Jedno jevanđelje bosanskog tipa XIV-XV veka » (Un Evangile du type bosniaque du xive-xve siècle), *Zbornik lingvističkih i filoloških rasprava A. Belića* (Recueil d'études d'études linguistiques et philologiques d'A. Belić), Belgrade 1937, pp. 263-277 (cyr.).

Šidak, J., « Problem bosanske crkve u našoj historiografiji od Petranovića do Glušca » (Le Problème de l'église bosniaque dans notre historiographie, de Petranović à Glušac), in *Rad JAZU* 259, 1937, pp. 37-183.

Vrana, V., *Književna nastojanja u sredovječnoj Bosni, Poviest hrvatskih zemalja Bosne i Hercegovine I* (Les Activités littéraires en Bosnie au moyen âge, Histoire des pays croates de Bosnie et d'Herzégovine I), Sarajevo 1942.

Solovjev, A., *Vjersko učenje bosanske crkve* (La Doctrine de l'église de Bosnie), Zagreb 1948.

Kniewald, D., « Vjerodostojnost latinskih izvora o bosanskim krstjanima » (La Fiabilité des sources latines sur les krstjani bosniaques), in *Rad JAZU* 1949, pp. 115-276.

Šidak, J., « Kopitarovo bosansko evanđelje u sklopu pitanja " crkve bosanske " » (L'Evangile bosniaque de Kopitar, en relation avec la question de l' « église bosniaque »), in *Slovo* 4-5, Zagreb 1955, pp. 47-63.

Momirović, P., « Stari rukopisi i štampane knjige u Čajniču » (Manuscrits anciens et livres imprimés à Čajniče), in *Naše starine* III, Sarajevo 1956, pp. 173-177.

Mošin, V., « Ornament neovizantijskog i « balkanskog » stila » (L'Ornementation du style néo-byzantin et du style « balkanique »), Balkanološki institut, *Godišnjak* knj. I. Naučno drustvo BH (Institut de balkanologie, Annuaire livre I. Société scientifique de Bosnie et d'Herzégovine), Sarajevo 1957, pp. 295-351.

Šidak, J., « Marginalia uz jedan rukopis " crkve bosanske " u mletačkoj Marciani » (Note concernant un manuscrit de l' « église bosniaque », de la Marciana de Venise), in *Slovo* 6-8, 1957, pp. 134-154.

*Hrvatsko-glagoljski misal Hrvoja Vukčića Hrvatinića* (Le Missel croato-glagolitique de Hrvoje Vukčić Hrvatinić), éd. Grabar, B., Nazor, A., Pantelić, M., rédacteur Štefanić, V., Zagreb, Ljubljana, Graz 1973.

2. Stasov, V. V., *Slavjanskij i vostočnij ornament po rukopisjah drevnego i novogo vremeni*, Sanktpeterburg 1884.

3. Speranskij, M. N., *Mostarskoe/Manojlovo/Bosnijskoe evangelie*, Varšava 1906.

4. Radojčić, S., *Stare srpske minijature* (Les Miniatures serbes anciennes), Belgrade 1950 (cyr.).

Đurić, V., « Minijature Hvalovog rukopisa » (Les Miniatures du Manuscrit de Hval), in *Istorijski glasnik* (Bulletin historique) 1-2, Belgrade 1957, pp. 39-51 (cyr.).

Maksimović, J., « Ilustracije Mletačkog zbornika i problem minijatura u srednjovekovnoj Bosni » (Les Illustrations du Recueil de Venise et le problème des miniatures en Bosnie au moyen âge), in *Istorijski glasnik* (Bulletin historique) 1-2, 1958, pp. 117-130 (cyr.).

Đurić., J., Ivanišević, P., « Jevanđelje Divoša Tihoradića » (L'Evangile de Divoš Tihoradić), in *Zbornik radova Vizantološkog instituta* 7 (Recueil des travaux de l'Institut d'études byzantines 7), Belgrade 1961, pp. 153-160 (cyr.).

5. Une excellente étude et une analyse philologique comparée, accompagnées d'une bibliographie de la littérature ancienne, est due à Grickat, I., « Divoševo jevanđelje (Filološka analiza) » (L'Evangile de Divoš, Analyse philologique), in *Južnoslovenski filolog* (Le Philologue des Slaves du Sud), Belgrade 1963, pp. 227-293 (cyr.).

6. Principaux travaux concernant (L'Evangile de Miroslav (Miroslavljevo jevanđelje) :
Stojanović, Lj., *Miroslavljevo jevanđelje* (L'Evangile de Miroslav), Vienne 1897 (cyr.).
Mirković, L., *Miroslavljevo jevanđelje* (L'Evangile de Miroslav), Belgrade 1950 (cyr.).
Radojčić, S., *Stare srpske minijature* (Les Miniatures serbes anciennes), Belgrade 1950, pp. 21-25 (cyr.).
Maksimović, J., Studije o Miroslavljevom jevanđelju (Etudes sur l'Evangile de Miroslav), I. « O zapadnjačkom karakteru minijatura » (Du caractère occidental des miniatures), in *Zbornik Narodnog muzeja* (Recueil du Musée national) IV, Belgrade 1964, pp. 201-217 (cyr.). II. Batista, Žvan, « Marija Magdalena » (Marie-Madeleine), in *Zbornik za likovne umetnosti Matice srpske* (Recueil des Beaux-Arts de Matica srpska) 6, Novi Sad 1970, pp. 3-11 (cyr.). III. « Likovi jevanđelista u Miroslavljevom jevanđelju » (Les Personnages des évangélistes dans l'Evangile de Miroslav), in *Zbornik za likovne umetnosti Matice srpske* (Recueil des Beaux-Arts de Matica srpska) 8, Novi Sad 1972, pp. 41-50 (cyr.). IV. « Vizantijski elementi u inicijalima Miroslavljevog jevanđelja » (Les Eléments byzantins dans les initiales de l'Evangile de Miroslav), in *Zbornik Narodnog muzeja* VIII, Belgrade 1975, pp. 383-393 (Recueil du Musée national, VIII) (cyr.). V. « La Place de l'Evangéliaire de Miroslav au sein de l'art médiéval serbe », in *Cahiers archéologiques* XXV, Paris 1976, pp. 123-129.
7. Male, E., *L'art religieux du XII^e siècle en France*, Paris 1922.
Bordona, J., *Die spanische Buchmalerei I*, München-Firenze 1930.
Churruca, Manuela, *Influjo oriental en los temas iconograficos de la miniatura española, siglos X al XII*, Madrid 1939.
Bordona, J. D., *La miniatura española*, Barcelona — Buenos Aires 1950.
8. Stassov, V. V., op. cit. T. XXVIII, II; XXIX, 2, 3, 10, 11, 12; XXX, 13; XXXII, I, 7, IIb (cyr.).
Radojcić, S., *Minijature* (Les Miniatures), T. XXV, XXVIa (cyr.).
Maksimović, J., « Illustracije Mletačkog zbornika » (Les Illustrations du Recueil de Venise), fig. I, 6, III. (cyr.).
Šidak, J., « Kopitarovo bosansko evandelje » (L'Evangile bosniaque de Kopitar), fig. 107 v., 176 r;
*Hrvojev misal* (Le Missel de Hrvoje), 5v, 6v, 8, 8v, 9, 11, etc.
9. Radojčić, S., *Majstori starog srpskog slikarstva* (Les Maîtres de la peinture serbe ancienne), Belgrade 1955, p. 33 (cyr.).
Grickat, I., op. cit., pp. 251-255 (cyr.).
10. Grabar, A., *Les manuscrits grecs enluminés de provenance italienne (IX^e-XI^e siècle)*, Paris 1972, pp. 68, 69, fig. 290, 291, 292.
11. Stassov, V. V., op. cit., T. XXXIII, I; XXVIII, 7. (cyr.).
Maksimović, J., « Illustracije Mletačkog zbornika » (Les Illustrations du Recueil de Venise), fig. 8 (cyr.).
Đurić, V., op. cit., fig. 13 (cyr.).
Harisijades, M., *Raskošni vizantijski stil u ornamentici južnoslovenskih rukopisa iz XIV i XV veka, Moravska škola i njeno doba* (Le Style flamboyant dans l'ornementation des manuscrits des Slaves du Sud du xiv^e et xv^e siècle, l'école morave et son époque), Belgrade 1972, fig. 9 (cyr.).
12. Stassov, V. V., op. cit., T. XXXI, XXXII, IIa, 12a (cyr.).
Šidak, J., « Kopitarovo bos. ev. » (l'Evangile bosniaque de Kopitar), 176 r.
Radojčić, S., *Minijature* (Les Miniatures), T. XXVIa (cyr.).
13. Šidak, J., op. cit. Ir.
Maksimović, J., « Ilustracije Mletačkog zbornika » (Les Illustrations du Recueil de Venise), fig. I, 4 (cyr.).
14. Šidak, J., op. cit., 66r.
Radojčić, S., *Minijature* (Les Miniatures), T. XXV (cyr.).
Stassov, V. V., op. cit., T. XXVIII, 9; XXXII, I (cyr.).
15. *The Cleveland Museum od Art, Handbook*, Cleveland 1958, p. 164.
16. Kajmaković, Z., *Odsjaji moravske umetnosti u Bosni, Moravska škola i njeno doba* (Les Reflets de l'art morave en Bosnie, L'école morave et son époque), Belgrade, pp. 293-306 (cyr.).
Maksimović, J., « O jednoj grupi srednjovekovnih umetničkih spomenika (Razmišljanja o naivnoj umetnosti u srednjem veku) » (Sur un groupe de monuments artistiques médiévaux, Réflexions sur l'art naïf au moyen âge), in *Zbornik A. Deroka* (Recueil d'A. Derok, sous presse) (cyr.).
17. Maksimović, J., *Srpska srednjovekovna skulptura* (La Sculpture médiévale serbe), Belgrade 1971, pp. 38-39, 44-45, fig. 40-44, 49-50 (avec une bibliographie des études anciennes) (cyr.).
18. Stassov, V. V., op. cit., T. XXXIII, 8, 9 (cyr.).
Maksimović, J., « Illustracije Mletačkog zbornika » (Les Illustrations du Recueil de Venise), fig. 2, 9 (cyr.).

Đurić, V., op. cit., fig. II (cyr.).

Wenzel, M., *Ukrasni motivi na stećcima* (Les Motifs ornementaux sur les « stećci »), Sarajevo 1965, p. 163, T. XL, XLI, XLII, XLIII; pp. 223-224, T. LVILXV; p. 361, T. XCII, XCVIII, XCIX, C-CVIII.

Anđelić, P., *BOBOVAC i KRALJEVA SUTJESKA, stolna mjesta bosanskih vladara u XIV i XV stoljeću* (Bobovac et Kraljeva Sutjeska, sièges des souverains bosniaques au XIVe et XVe siècles), Sarajevo 1973.

Idem, *Bobovac i Kraljeva Sutjeska Katalog izložbe*, (Catalogue de l'exposition), Belgrade 1974, cat. N° 26, pp. 56, 64.

Radojković, S., *Nakit kod Srba* (Les Bijoux chez les Serbes), Belgrade 1969, fig. 42, 80, 114, 117 (cyr.).

19. Cf. à ce sujet, plus détaillé et accompagné de nombreux exemples, l'ouvrage de Maksimovič, J., *O jednoj grupi srednjovekovnih umetničkih spomenika* (Sur un groupe de monuments artistiques médiévaux) (cyr.).

20. *Minijatura u Jugoslaviji* (La Miniature en Yougoslavie), Zagreb 1964, fig. 69, 71, 73, 74, 80.

21. Les photographies N° 1, 3 et 6, proviennent de la photothèque de l'Institut pour l'histoire de l'art, de la Faculté des Lettres; ce sont des prises de vue du Professeur V. Đurič auquel nous adressons nos remerciements pour nous avoir permis de publier ces photographies.

# L'ILLYRIE VUE PAR FOUCHE

Ancien ministre de la police de l'Empire appelé aux fonctions de gouverneur général des Provinces Illyriennes, Joseph Fouché, duc d'Otrante, devait sa nomination à ce poste au désir de Napoléon de le tenir éloigné de Paris et des intrigues politiques qui pouvaient s'y tramer dans la situation critique où se trouvait l'Empire pendant l'été 1813. L'ex-ministre, en disgrâce depuis 1810, se rendait certainement compte des raisons de son soudain rappel. Cela ne l'empêcha pas toutefois d'assumer tous les devoirs de sa nouvelle fonction et de les remplir avec son énergie habituelle. Il arriva à Ljubljana le 29 juillet 1813, en compagnie d'un jeune auditeur au Conseil d'État, M. de Chassenon, attaché à sa personne. Sa perspicacité politique et son sens des réalités lui permirent très vite de se rendre compte de l'état du pays qui lui était confié et des problèmes dont ses prédécesseurs n'avaient pas su apprécier la gravité.

Ses observations et ses réflexions sont consignées dans deux documents rédigés au moment où les troupes autrichiennes occupaient déjà les Provinces Illyriennes évacuées auparavant par les Français. Ce sont : le rapport de Fouché lui-même à l'Empereur, daté du 13 octobre 1813 à Venise, et le rapport de l'auditeur Chassenon, daté du 14 et adressé également à Napoléon [1]. On peut présumer que ce dernier document a été, sinon dicté par Fouché, du moins rédigé d'après ses indications et qu'il représente son point de vue, bien qu'apparemment il n'émane que de Chassenon. Il est à remarquer qu'autant le rapport de Fouché est écrit d'une manière très modérée et nuancée, autant le texte signé par Chassenon contient des critiques acérées de la politique française à l'égard des Provinces.

De ces deux rapports, on peut aisément dégager l'image des Provinces Illyriennes, telles que les voyait Fouché. Il a bien remarqué les mauvais effets qu'ont eus, pour l'ensemble des rapports politiques, administratifs et sociaux dans les Provinces, l'incertitude du sort de ces territoires et la conviction générale qu'ils n'ont jamais constitué qu'un enjeu dans les futures négociations diplomatiques. Il voyait également le mécontentement de toutes les classes de la société illyrienne et il s'est efforcé d'en déceler les causes : la noblesse, selon lui, sentait ses privilèges menacés et elle craignait que les autorités françaises ne procèdent à des réformes économiques et sociales. Le fait qu'elle fût écartée de l'exercice du pouvoir semblait confirmer ses appréhensions. En conséquence, son attitude à

l'égard du gouvernement français devenait de plus en plus méfiante et même hostile, et cela malgré les différentes concessions qui lui étaient faites par les autorités, notamment le maintien de l'ancien régime agraire.

La situation des classes moyennes se ressentait de la perturbation des courants commerciaux traditionnels. Le transit du coton du Levant par voie de terre ne suffisait pas à compenser les pertes résultant de l'interruption du commerce maritime. Les conditions auxquelles les licences étaient accordées étaient trop onéreuses pour qu'une intensification du commerce extérieur fût possible. Les rapports commerciaux, déjà fort minces, étaient de surcroît entravés par l'abandon des lazarets et la désorganisation des services sanitaires, indispensables pour se protéger des épidémies, fréquentes dans les pays du Levant. Un système monétaire défectueux contribuait également aux difficultés du commerce.

La paysannerie espérait au début que le régime français lui apporterait la suppression de la féodalité; elle a été frustrée dans son attente. Fouché insistait beaucoup sur ce fait, tout en indiquant ses conséquences politiques. Chose significative : en cette matière, contrairement à toutes les autres, la critique de la politique française a été formulée dans le rapport de Fouché d'une façon beaucoup plus dure que dans celui de l'auditeur. Chassenon s'est borné à démontrer l'incompatibilité entre le maintien des vieilles institutions féodales du régime agraire et l'introduction du Code Napoléon; il a remarqué aussi que le cumul des prestations féodales avec les impôts établis conformément au système fiscal français créait des charges trop lourdes pour les exploitations paysannes.

Fouché a développé dans son texte ces deux idées. Il constatait, en outre, que le projet d'un décret impérial, élaboré par le commissire général de la justice et prévoyant le rachat des prestations féodales par les paysans, ne pouvait pas avoir les effets escomptés, parce que le taux de rachat fixé était trop élevé. « ... il est difficile de penser — écrivait l'ex-ministre — que des contribuables qui peuvent à peine acquitter des arrérages, aient la faculté de rembourser des redevances capitalisées sur un pied du denier 20 ou 25 [2]. Dans de pareilles dispositions, la justice doit marcher d'accord avec la politique et il faut s'élever au-dessus des considérations ordinaires quand il est question de porter des changements aussi considérables dans la position morale des peuples. » Il ne cachait pas son opinion que la politique d'immobilisme social imposée par Napoléon au gouvernement des Provinces était fatale dans ses conséquences, parce qu'elle détournait de la France les couches les plus nombreuses de la population. Il affirmait que si l'on avait supprimé le système féodal, jamais les troupes autrichiennes n'auraient pu occuper le pays, car une insurrection populaire aurait immédiatement éclaté contre l'Autriche.

La critique contenue dans les deux rapports ne se bornait pas aux orientations générales de la politique française à l'égard de l'Illyrie, lesquelles se décidaient à Paris. Les activités des diverses administrations françaises dans les Provinces ont été passées au crible et jugées, non sans sévérité. L'ex-ministre de la police a toujours été très sensible à l'état de l'opinion publique et il lui a déplu que les gouvernements généraux précédents n'aient presque rien fait pour rallier les esprits à la France. Il lui paraissait d'autant plus important de gagner une influence sur l'opinion, qu'il était pleinement conscient des sympathies pro-autrichiennes de la population. Le gouvernement aurait dû, à son avis, s'efforcer d'obtenir l'appui du clergé qui, selon son expression, « eût pu être un si bon instrument dans la main du gouvernement », mais le clergé,

très peu et inexactement payé, n'éprouvait aucune sympathie pour le régime.

Le fonctionnement de l'administration était entravé par une centralisation excessive. La nécessité de référer à Paris, pour toutes les affaires de quelque importance, faisait de l'administration des Provinces un appareil lent et peu efficace. L'administration municipale est qualifiée dans le rapport de Chassenon comme « absolument nulle ». L'œuvre d'une commission qui a été créée sous la présidence de Las Cases et dont la tâche consistait à liquider la dette publique fut soumise à une critique sévère. La commission fut qualifiée de dispendieuse et on lui reprocha, au lieu de procéder à une liquidation correcte, d'avoir provoqué plusieurs banqueroutes, ce qui aggravait le mécontentement public.

L'organisation de la police devait, tout naturellement, attirer l'attention du nouveau gouverneur général. Une bonne police lui paraissait indispensable « dans un pays qui est tout littoral et tout frontière et qui se trouve habité par des peuples si différents dans leurs mœurs, leurs habitudes et leur gouvernement ». Il a cependant constaté que la police existante était peu nombreuse, mal payée et que ses agents n'avaient pas grande idée de leurs fonctions.

Dans le rapport de Chassenon, il est aussi question des lenteurs dans l'administration de la justice qui faisaient que nombre de prévenus attendaient depuis longtemps en prison d'être jugés. La magistrature était déconsidérée en raison des mauvais choix qui avaient été faits lors de la nomination des juges.

Les deux documents analysés ici présentent donc un tableau assez sombre des Provinces Illyriennes. Il est vrai que le gouverneur général n'avait probablement pas intérêt à ménager ses prédécesseurs. Cependant les critiques de Fouché trouvent sur de nombreux points leur confirmation dans la correspondance et les divers rapports présentés les années précédentes par les intendants généraux et les intendants des provinces [3].

Le dernier acte de l'éphémère gouvernement de Fouché fut l'élaboration des principes de la politique française à l'égard de l'Illyrie au cas d'une reconquête de ce pays. Contenus dans le dernier chapitre du rapport de Chassenon, ils diffèrent beaucoup de l'orientation prise par le gouvernement français en Illyrie pendant les années 1809-1813. Tout d'abord Fouché pose le principe que le caractère des liens entre les Provinces et l'Empire devrait être établi sans attendre et d'une manière définitive, afin d'éviter que ne se renouvelle chez les habitants ce sentiment de provisoire et d'incertitude qui a déjà eu de si mauvais effets dans le passé. Non moins importante était à ses yeux l'abolition de tous les droits féodaux et des redevances seigneuriales. Comme on pouvait prévoir que la noblesse terrienne protesterait vivement contre une telle mesure, Fouché proposait d'atténuer son opposition par la promesse que les pertes des seigneurs seraient constatées et compensées par des dotations en forme de majorats sur les biens du domaine [4]. Ce dédommagement devait toutefois être réservé à ceux qui auraient pu prouver leur dévouement au gouvernement français.

Dans le domaine économique et dans celui des finances publiques, Fouché postulait la liquidation à brève échéance de la dette publique et une réforme monétaire qui assurerait la stabilité de la monnaie. Il fallait aussi créer des conditions permettant une promotion du commerce, surtout du commerce extérieur. Pour atteindre cet objectif, une réforme des tarifs douaniers lui paraissait indispensable, car les tarifs en vigueur

dans les Provinces, au lieu de protéger l'économie du pays, avaient un caractère répressif. Un autre postulat concernait une modification des contributions indirectes qui, dans leur forme actuelle, pesaient trop lourdement sur les couches les plus pauvres de la population.

Plus approfondie que la partie économique du programme de Fouché est celle qui concerne l'organisation de l'administration. L'ex-ministre demandait qu'elle soit simplifiée, moins coûteuse et mieux adaptée aux besoins du pays. Dans la situation économique des Provinces Illyriennes l'administration des forêts et celle des mines, modelées sur les organismes français respectifs, constituaient une charge superflue; il suffirait d'avoir sur place quelques agents de confiance. L'administration fiscale et l'administration des domaines devraient également être simplifiées et leur personnel réduit. Fouché voulait supprimer les régies des sels et des tabacs, trop dispendieuses et dont l'existence s'est révélée aussi nuisible au commerce que peu profitable au trésor.

La politique des cadres demandait aussi à être profondément modifiée. Les fonctionnaires et les employés des services administratifs démesurément gonflés venaient de France dans l'espoir d'un prompt enrichissement et tous les moyens leur paraissaient bons pour faire rapidement fortune. Les concussions de tout genre s'ajoutaient au fardeau fiscal et à celui des redevances féodales que devait supporter la population, sans parler des charges qu'entraînait la guerre. Fouché estimait que les Français ne devaient être nommés qu'à quelques postes de direction et que toutes les autres fonctions devaient être confiées aux Illyriens. A l'appui de cette opinion, il rappelait les récents événements : « ... dans les instants où l'ennemi donnait de l'inquiétude, on a pu reconnaître les inconvénients graves qu'il y avait à attacher tant d'étrangers à l'administration d'un pays qu'on veut s'attacher ou se soumettre ».

L'ordre judiciaire exigeait, selon Fouché, des réformes très profondes. Il voulait que sa structure fût rigoureusement la même qu'en France, que le nombre de juges fût augmenté et leurs traitements élevés. Les personnes ne présentant pas les qualifications morales nécessaires devraient être éliminées de la magistrature. En citant l'opinion souvent – paraît-il reprise par Napoléon, qu'il valait toujours mieux renvoyer devant les tribunaux ceux qui se prétendaient lésés par le gouvernement, il insistait sur ce qu'une magistrature bien composée serait en mesure de décider dans bien des affaires qui, jusqu'ici jugées administrativement, l'avaient été d'une manière injuste ou abusive. Il considérait aussi comme nécessaire qu'au moins un juge par chaque cour supérieure eût la formation juridique française, afin de pouvoir expliquer aux autres membres de la cour les subtilités de la législation et, plus particulièrement, de la procédure judiciaire française.

La réalisation de ce programme resterait cependant sans effets, si le gouvernement d'Illyrie n'obtenait pas une extension indispensable de ses pouvoirs. Il fallait lui accorder le droit de décision dans toutes les questions d'intérêt local, sans l'obliger à demander l'avis des ministres résidant à Paris. Ceux-ci, même s'ils avaient bien connu les besoins de l'Illyrie, étaient trop éloignés pour que leurs directives aient pu parvenir à temps.

Quel que soit le jugement porté sur la personne et l'œuvre de Joseph Fouché, on ne saurait nier que ses idées sur l'Illyrie dénotaient une grande sagacité politique. Pendant son bref gouvernement, qui a duré à peine trois mois, il a mieux compris la situation et les besoins de ce pays que

tous ses prédécesseurs. « J'aurais mieux servi si j'eusse eu le temps d'acquérir de l'influence et de l'instruction sur le pays. J'avoue qu'en apprenant à le connaître je m'y attachais chaque jour davantage... » écrivait-il à Napoléon après l'évacuation des Provinces [5]. Cette déclaration nous révèle non seulement les sentiments que le duc d'Otrante s'est découvert pour le pays qu'il a gouverné pendant quelques semaines. Cet homme politique cynique, froid et lucide a associé dans cette formule — d'une manière assez inattendue, étant donné sa personnalité et son temps — les deux conditions d'une action efficace du pouvoir : une connaissance approfondie du pays et des liens d'attachement.

Monika SENKOWSKA-GLUCK
(*Varsovie*)

NOTES

1. Ces deux rapports sont conservés aux Archives Nationales de France, cote AF IV 1713. Ils sont cités par le biographe de Fouché, Louis Madelin, dans le chapitre consacré au séjour de l'ex-ministre en Illyrie (Louis Madelin, *Fouché 1759-1820*. Paris, 1900, t. II). L. Madelin s'est borné toutefois à présenter les activités de Fouché en tant qu'organisateur de la défense et de l'évacuation des Provinces, sans entrer dans le problème de ses opinions et de ses projets politiques concernant ce pays.
2. Soit à 5 ou 4 %.
3. Archives Nationales, AF IV 1713, F1E 61, F1E 62 et suiv.
4. Au sujet des dotations napoléoniennes et du statut juridique des donataires et de leurs majorats cf. M. Senkowska-Gluck, « Les donataires de Napoléon », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*. t. XVII, juillet-septembre 1970, pp. 680-693.
5. Lettre datée d'Udine, du 13 octobre 1813, AF IV 1713.

# LE VOYAGE DU COLONEL VOUTIER DE PARIS A CORFOU EN 1824

Avant l'âge de trente ans découvrir la Vénus de Milo, conquérir un grade de colonel en combat singulier et adresser à Madame Récamier des lettres qui inspireront Mérimée et Nerval, voilà un destin qui sort du commun. Si ces mérites n'ont pas valu à Voutier la gloire qu'on attendrait, c'est peut-être en raison de leur trop grande diversité. Jeune encore, et cueillant des lauriers dans des domaines aussi différents que l'archéologie, la guerre, la diplomatie officieuse et la littérature, il verra son nom éclipsé par des aînés plus spécialisés.

La diversité des intérêts de Voutier n'est pas sans nous embarrasser nous-mêmes, risquant de donner à cet article une allure un peu hétéroclite. Notre propos de le suivre dans un voyage qui va le mener de Paris à Corfou, via Rome, Ancône et Budva, nous obligera à évoquer tout aussi bien l'Abbaye-aux-Bois et la reine Hortense que des points d'histoire serbe et monténégrine et d'histoire littéraire. Que le lecteur veuille bien excuser cette excessive variété.

Le nom de Voutier n'est pas aussi connu que l'a dit l'auteur des *Voyageurs français en Grèce au XIX^e^ siècle*[1], lequel écourte d'ailleurs sa carrière de plus d'un demi-siècle en le faisant mourir vers 1826. Il ne figure pas dans les dictionnaires encyclopédiques. Les manuels d'histoire, qui le citent parmi les philhellènes français, se contentent de le nommer sans commentaires. Jurien de la Gravière a rapporté sa découverte de la Vénus de Milo[2], mais Edouard Herriot n'en fait pas mention parmi les nombreux amis de Madame Récamier[3]. Pour avoir inspiré Mérimée, il n'a pas échappé à Vojislav Jovanović qui, toutefois, ne donne aucun renseignement sur sa personnalité[4]. Miodrag Ibrovac le cite pour sa publication de chants populaires grecs, mais renvoie seulement à Jurien de la Gravière[5]. Seul, à ma connaissance, Jean-Pierre Alaux, en 1939, lui a consacré une étude importante, à laquelle nous empruntons l'essentiel des données biographiques dont nous faisons état[6].

Olivier Voutier est né à Thouars, petite ville du département des Deux-Sèvres, en 1796. Adolescent, il entre en 1811 à l'Ecole spéciale de la Marine, création napoléonienne destinée à former les cadres de la Flotte impériale, tout comme l'Ecole spéciale de St Cyr formait ceux de l'infanterie. Mais Voutier n'a que dix-huit ans à la chute de l'Empire et

c'est sous le règne des Bourbons restaurés qu'il obtient son grade d'aspirant de marine. Ses premières croisières le portent alors aux Antilles puis en Méditerranée. Au printemps 1820, enseigne de première classe à bord de la goélette *L'Estafette*, il fait escale sur l'île de Milo. Passionné d'archéologie, il recherche les vieilles pierres et trace sur son carnet le croquis des vestiges de l'Antiquité qu'il a le bonheur de rencontrer. Le 8 avril, il observe un paysan grec « occupé à extraire des pierres des ruines d'une petite chapelle enfouie par l'exhaussement du sol ». Apercevant le reflet d'un marbre poli, il décide le paysan « par l'offre de quelques piastres, à reprendre ses outils et à élargir la brèche »[7] pratiquée dans le sol. Les deux hommes déterrent les fragments d'une statue de femme à qui manquent les bras. Voutier avise de sa découverte l'agent consulaire français à Milo et l'ambassadeur de France à Constantinople, le marquis de Rivière, achète la statue, bientôt transportée à Paris. La découverte de la Vénus a souvent été attribuée à Dumont d'Urville, un peu plus âgé et plus gradé que Voutier et qui n'est pourtant arrivé à Milo que huit jours après la fouille.

A son retour de l'Archipel, Voutier, qui ne sert les Bourbons qu'en rêvant de Napoléon, donne sa démission de la Marine. Mais la Grèce le requiert à nouveau. Au printemps 1821 éclatent les insurrections hellènes qui marquent le début de la guerre d'indépendance. L'un des premiers, en France et en Europe, Voutier va se battre aux côtés des insurgés. Imbu du principe de la liberté des peuples, il est bien naturel que la cause grecque lui semble un peu la sienne. Il explique sa décision par « une perte cruelle qui (lui) rendait la vie odieuse ». Plutôt qu'un chagrin d'ordre intime, cette perte mystérieuse pourrait bien être la mort de Napoléon, survenue le 5 mai 1821.

Voutier s'embarque à Marseille le 1er août 1821. Il arrive en Grèce avec trois obusiers qu'il a achetés en route, à Gênes. Il se bat devant Corinthe, sous l'Acropole et dans Missolonghi, fait connaissance des chefs de l'insurrection. Vainqueur du bey turc Kassim en combat singulier, il reçoit du gouvernement grec nouvellement constitué, en récompense de son fait d'armes, le grade de colonel. Héros du philhellénisme européen[8] Voutier, lorsqu'il est cité à ce titre, cède la première place non seulement à Byron mais à Fabvre qui, venu en Grèce bien après lui, était moins jeune et plus ancien en grade.

Après la reconquête du Péloponnèse, les Grecs connaissent quelque répit. Ils ont alors le loisir d'étudier leur situation à tête reposée et s'aperçoivent que, plus encore que de soldats, c'est de moyens matériels qu'ils ont surtout besoin. Ils s'apprêtent à lancer un vaste emprunt en Occident. Voutier est dépêché en France pour y recruter des combattants mais plus encore pour pourvoir l'insurrection d'armes et d'argent. A Paris il publie, en décembre 1823, des *Mémoires sur la guerre actuelle des Grecs*, ouvrage destiné à populariser l'action militaire menée depuis deux ans et où il relate son expérience personnelle des événements. Il est l'homme du jour pour tous les amis de la Grèce, recherché, choyé dans les salons parisiens. Mais, tout en se consacrant à la réussite de l'opération financière dont on l'a chargé (préoccupation obsédante qui lui fera commenter pour Madame Récamier la mort de Byron par ces mots : « l'emprunt s'en ressentira »), il prépare aussi son nouveau voyage en Grèce.

De retour en Grèce au printemps 1824, Voutier sert encore activement la cause hellène. Mais il tombe malade et doit rentrer définitivement en France. En 1826, il publie, au profit des insurgés, ses *Lettres sur la Grèce*.

L'ouvrage comprend, outre un *Avertissement de l'éditeur*, une *Notice sur les troupes régulières de la Grèce* et des *Pièces justificatives*, sept chants populaires, dans leur texte original et en traduction française, et trente-neuf lettres adressées du 22 février au 25 novembre 1824 à des destinataires le plus souvent désignés par des initiales. Vingt d'entre elles sont écrites pour M^me^ R. qui, nous le verrons, n'est autre que Madame Récamier.

La parution des *Lettres sur la Grèce* sonne le glas de la jeunesse de Voutier, qui a maintenant trente ans, et aussi de sa vie publique. Retiré, il ne quittera pas sa réserve même lors de la venue au pouvoir de Napoléon III, avec lequel il est lié personnellement. Il a acheté à Hyères un domaine et c'est sous un ciel qui devait lui rappeler sa tumultueuse jeunesse qu'il meurt en 1877.

C'est très vraisemblablement en 1823 que Voutier fait la connaissance de Madame Récamier. A l'Abbaye-aux-Bois se retrouvait tout ce qui se faisait, à Paris, un nom dans les arts, les lettres et la politique. Auréolé par ses actions d'éclat, capable d'intéresser un auditoire par ses récits d'une lutte que tous les horizons politiques suivaient avec intérêt, souvent avec enthousiasme, Voutier ne pouvait être qu'un ornement fort bienvenu chez Madame Récamier. Pour lui, la connaissance de cette femme célèbre ne pouvait qu'être utile à ses projets. Elle avait parmi ses amis intimes des hommes aussi influents que les Montmorency. On la savait liée d'une amitié passionnée à Chateaubriand, ministre des Affaires Etrangères depuis les derniers jours de 1822. On savait aussi que, quel que fût son crédit, elle ne s'en servait jamais que pour rendre service, sans se soucier des convictions politiques de ses obligés. Elle était donc en mesure d'introduire le jeune colonel, malgré des opinions antiroyalistes qu'il n'avait jamais cachées, dans les sphères de la haute politique officielle.

Le 25 octobre 1823, Chateaubriand adresse, comme presque chaque jour, un billet à Madame Récamier :

« J'irai vous voir en sortant du conseil. J'ai mis les noms de M^me^ Thibaudeau et de M. Voutier à ma porte »[9].

Le vicomte annonce par ces mots qu'il a accepté la demande d'audience de Voutier. S'il prend la peine, dans un billet si bref, d'en informer Madame Récamier, c'est, nous semble-t-il, qu'elle avait elle-même présenté ou recommandé les demandes d'audience de M^me^ Thibaudeau et de Voutier. Madame Thibaudeau était la femme du comte d'empire Adolphe Narcisse Thibaudeau, lui-même fils du conventionnel régicide Antoine-Claire. Le fils avait suivi son père en exil en 1816 et venait de rentrer, en 1823, à Paris. Voutier n'était, politiquement, guère plus recommandable, mais l'un et l'autre, grâce à l'intervention de Madame Récamier, obtiennent la faveur d'être reçus par le ministre de Sa Majesté.

Grâce à son introduction auprès de Chateaubriand, Voutier pourra souligner en haut lieu « les avantages que trouverait la France à intervenir généreusement dans les affaires de la Grèce »[10]. Il fait aussi la connaissance du duc de Rauzan, collaborateur de Chateaubriand et alors directeur du ministère des Affaires Etrangères, qui lui délivrera un passeport signé de sa propre main. C'est également à Rauzan que Voutier adressera des rapports sur la situation en Grèce, rapports dont on trouve trace dans ses lettres à Madame Récamier[11].

Madame Récamier quitte Paris le 2 novembre 1823, en compagnie du vieux Ballanche et du jeune Ampère. Elle arrive à Rome le 16 décembre.

Voutier, lui, s'embarque à Marseille dans les derniers jours de février 1824 et parvient à Rome au début de mars. Il y retrouve Madame Récamier et celle-ci le présente à son très ancien ami Adrien de Montmorency, duc de Laval, alors ambassadeur de France auprès du pape, qui lui délivre un nouveau passeport.

Bien que les sympathies de Madame Récamier, durant le règne de Napoléon, soient plutôt allées aux adversaires de l'empereur, elle était liée d'amitié à la plupart des membres de la famille Bonaparte. Quelques jours avant Voutier était arrivée à Rome la reine Hortense, qui se faisait alors appeler duchesse de Saint-Leu, du titre que lui avait concédé Louis XVIII avant le retour de l'île d'Elbe. La reine était accompagnée de ses deux fils, l'aîné Napoléon-Louis et le cadet Charles-Louis-Napoléon, le futur Napoléon III.

Madame Récamier retrouva avec joie la reine Hortense et elles devinrent inséparables aux réceptions qui se donnaient à Rome. Grâce à elle, et sans doute avec émotion, Voutier fut présenté aux proches parents de l'empereur. Napoléon-Louis, âgé de vingt ans, lui fit part de son désir d'aller se battre pour la cause grecque. Il n'était pas le seul napoléonide à nourrir des projets grecs, puisque Jérôme Bonaparte, dès 1822, et, un peu plus tard, le propre frère de la reine Hortense, Eugène de Beauharnais, ont été candidats au trône de Grèce. On sait aussi que Paul, le fils de Lucien Bonaparte, trouva la mort en Grèce.

Il semble bien que Voutier n'ait pas été immédiatement convaincu de la ferme volonté du prince. Mais, dans une lettre adressée de Budva à Madame Récamier, il se reproche l' « excessive retenue » dont il a fait preuve devant les projets « du jeune duc de St-L°°° » et prodigue ses conseils :

« Il lui sera facile d'emmener dix officiers ou sous-officiers de lanciers. S'il éprouve quelques difficultés, il peut s'adresser en mon nom, pour le choix, au colonel Brack, mon ami; il connaît beaucoup de ces vétérans de gloire qui sont loin d'être heureux, et ce sera en même temps une bonne action. Il faudra deux trompettes. Je suis assuré que L°°° trouvera à Corfou tous les objets d'équipements nécessaires pour sa petite troupe; pour lui, s'il veut se faire habiller à Rome, veuillez lui dire, madame, qu'il doit prendre vos couleurs; je vous ai dit que celles d'uniforme sont céleste et blanc. Il faut peu de bagages pour faire la guerre, surtout dans ces pays. Il y trouvera d'excellents chevaux; vingt mille francs couvriront tous ses frais; s'il veut disposer d'une plus grande somme, il doit emmener le plus possible de nos vieux braves et des équipements de surplus. Je ne doute pas qu'il ne forme le noyau d'un corps qui s'organisera promptement et rendra des services éminents dans les plaines de l'Attique et de l'Achélous[12] ».

De Rome, Voutier se dirige sur Ancône, où il parvient à la fin du mois de mars. Le port pontifical de l'Adriatique a joué un rôle important au cours de la guerre d'indépendance de la Grèce. Au début des hostilités, il est un refuge que gagnent de nombreuses familles grecques craignant les représailles turques. Dès le début de 1823, cependant, « la majeure partie des Grecs qui étaient réfugiés ici, et dont on portait le nombre à onze ou douze cents, profitent depuis quelque temps de toutes les embarcations pour retourner au Levant »[13]. Mais, le calme, au moins relatif, revenu, Ancône reste une étape sur l'un des principaux itinéraires entre l'Occident

et la Grèce. On s'y embarque pour Corfou pour rejoindre ensuite les insurgés. Emissaires et aventuriers y attendent l'occasion de poursuivre leurs voyages. Voutier y fait connaissance « d'un certain Pippa, qui se faisait appeler Anastasio Papoudzaloff. Il me lut des papiers qui annonçaient qu'il était envoyé par le gouvernement grec pour s'entendre avec l'archevêque des Monténégrins sur le soulèvement de cette peuplade. Cette opération était importante, elle devait avoir pour résultat d'empêcher le pacha de Scutari de marcher; car celui-ci ne demande qu'un prétexte pour rester dans son gouvernement. Cet Anastasio prétendait ne pas pouvoir achever sa mission, parce que l'argent qu'on lui avait donné était épuisé, et cependant il avait plusieurs brillants et une mise recherchée » [14].

A Ancône, Voutier prend conscience du rôle que pourrait jouer le Monténégro pour soulager les Grecs du côté albanais. Il constate la mauvaise volonté de l'envoyé grec à accomplir sa mission et, comme nous le verrons, c'est pour tenter de se substituer à lui qu'il fera escale à Budva. D'autant que, toujours à Ancône, il va entendre évoquer, par un autre étrange personnage, la possibilité d'un soulèvement du Monténégro contre les Turcs :

« Je vis aussi un homme d'assez mauvaise mine, se disant prince servien, dont il m'a été impossible de rien tirer de satisfaisant ni de raisonnable. Tout ce que j'ai pu démêler au travers des difficultés extrêmes de son langage, c'est qu'il vient de Constantinople, où il était prisonnier : il a traversé la Grèce et a été envoyé de Corfou à Ancône, sous la recommandation et aux frais du consul de France. Il assure qu'un soulèvement serait facile à opérer en Servie, et qu'il entraînerait nécessairement celui de Monténégro. Cet homme ne parlant d'une manière intelligible aucune autre langue que la sienne, il m'a été impossible, quel qu'en fût mon désir, d'obtenir des données plus claires » [15].

Nous avons, dans la correspondance du consulat de France à Corfou, retrouvé trace de cet aventurier. Voici comment le présente le consul Couteaux dans une dépêche à Chateaubriand du 26 février 1824 :

« J'ai reçu il y a quinze jours une lettre en allemand d'un sieur Constantin Nemanie, se disant Prince de Servie, qui réclamait mon assistance pour obtenir la permission d'entrer en ville et voulait avoir un entretien avec moi pour se rendre ensuite à Paris où il prétend avoir des communications importantes à faire au Gouvernement. Je n'ai pas cru devoir lui répondre, attendu qu'il n'est connu de personne ici, quoique il vienne de Constantinople par Missolongi et Ithaque; la police lui ayant accordé enfin un permis de séjour de dix jours, il est allé trouver Mr Chantal » (le chancelier du consulat) « et sur l'avis de celui-ci je suis allé à la chancellerie pour voir ce que c'était : sa conversation en italien, qu'il entend à peine, ne nous a appris autre chose sinon qu'il était Prince de Servie et qu'ayant été mandé à Constantinople où on avait voulu le faire périr, il s'était échappé et qu'il voulait aller à Paris pour intéresser le Gouvernement en sa faveur; enfin qu'il me demandait un passeport et des secours pour ce voyage. Je lui ai répondu que n'étant point agent politique et n'ayant aucun agent politique de ma nation auquel je puisse référer, je ne pouvais faire rien de plus que de viser la licence que la Police lui donnerait pour se rendre dans le premier port d'Italie et d'en aviser le consul de France dudit port, afin qu'il prenne les ordres de l'ambassadeur du Roi. Une demi-heure après que cet homme a été sorti, comme je me trouvais encore dans la Chancellerie, nous avons vu arriver le chef de la

Police qui nous a dit être informé que j'avais offert au susdit Prince un passeport pour la France; je lui ai donné à peu près l'explication ci-dessus et il nous a donné à son tour quelques détails qui lui font croire que ce prétendu Prince est tout simplement un déserteur de quelque régiment hongrois »[16].

L'imposteur, qui se faisait appeler Konstantin Nemanja, du nom du fondateur de la dynastie médiévale serbe, était un certain Kosta Nikolić, originaire de Šid, en Syrmie. Il avait, semble-t-il, servi non pas chez les Hongrois mais dans l'armée russe. Il avait participé aux troubles de Valachie, au début de 1821, et German, l'agent du prince Miloš Obrenović à Bucarest, qui avait réussi à s'assurer de sa personne, l'avait fait passer en Serbie sous bonne garde en recommandant de le tenir vivant, en prison[17]. Rappelons que Miloš Obrenović avait à l'époque envoyé une importante délégation à Constantinople pour négocier avec la Porte l'exécution des traités. Pensant parvenir à ses fins par la diplomatie, il tenait à éviter tout incident avec les Turcs et s'était gardé de donner des gages aux hétairistes. Il avait dû, en 1817, faire assassiner Karageorges, rentré en Serbie pour y préparer un soulèvement en accord avec la conjuration grecque. Miloš Obrenović était fort de l'appui et des conseils russes de modération mais, depuis 1821, l'occasion semblait bonne à beaucoup de profiter de l'insurrection grecque pour secouer la tutelle ottomane qui pesait encore sur la Serbie et pour affranchir tous les chrétiens des Balkans. Les adversaires de Miloš, certainement aidés par les Grecs, suscitaient ou manipulaient des prétendants, aventuriers comme ce Kosta Nikolić ou comme le plus connu Jovan Rašković.

Il peut paraître étonnant qu'un consul de France à Corfou n'aît pas été mieux informé de la situation en Turquie d'Europe et n'aît pas su que le seul « Prince de Servie » était Miloš Obrenović. Comme nous aurons l'occasion de le voir encore, le consul Couteaux n'était pas très perspicace et il fut la dupe de Kosta Nikolić, lui fournissant les moyens de passer à Ancône. Il écrit à Chateaubriand, dans une nouvelle dépêche du 9 mars 1824 :

« Mr Constantin Nemania, dont j'ai parlé à Votre Excellence dans ma dernière dépêche, paraissant être effectivement ce qu'il dit, et ayant obtenu de l'autorité ionienne un passeport pour Ancône et Paris, je n'ai pu refuser de le viser et d'accorder à ce voyageur quelques secours pour se rendre à Ancône où Mr Dumorey, après l'avoir vu, pourra prendre les ordres de Son Excellence l'ambassadeur du Roi à Rome »[18].

On peut s'interroger sur les raisons qui avaient conduit Miloš à relâcher le faux Nemanja. Peut-être l'avait-il livré aux Turcs, ce qui justifierait le récit de son passage à Constantinople? On peut se demander aussi pourquoi, en dépit de l'opinion du chef de la police, les autorités anglaises à Corfou délivrèrent un passeport au « prince ». Et si son désir de se rendre à Paris n'était qu'une ruse pour soutirer un peu d'argent ou s'il avait des projets plus ambitieux. Toujours est-il que la seule trace de l'arrivée en Italie de cet aventurier est le témoignage de Voutier. Nous n'avons rien trouvé à son sujet dans la correspondance du vice-consul de France à Ancône.

Le 3 avril, Voutier embarque, avec ses deux domestiques, Costantin Lambro et Perio Ivo, et quelques Grecs, sur un caboteur qu'il a affrêté. Il décide de quitter Ancône malgré la violente tempête qui vient d'endom-

mager la jetée du port. Le mauvais temps l'oblige à relâcher à Hvar, « petite île de la côte de Dalmatie ». Mais, « chagriné d'y perdre (son) temps, et avec ennui », il reprend presque aussitôt la mer. La tempête, cependant, n'est pas encore calmée et plutôt qu'affronter les périls du canal d'Otrante, le patron du caboteur préfère laisser dériver son embarcation sur l'Albanie où il compte « charger du sel qu'il portait en contrebande à Ancône ». Voutier craint d'être prisonnier des Turcs et redoute le sort qui serait réservé aux Grecs qui l'accompagnent. « Il fallut employer la violence pour contraindre le patron du trabacolo » à chercher un abri à Budva. Le choix de Budva, « peu distante du pays des Monténégrins », n'était pas sans rapport avec ce que Voutier avait entendu dire par Anastasio Papoudzaloff et par le faux Nemanja sur la possibilité d'un soulèvement au Monténégro.

Le 12 avril, Olivier Voutier débarquait à Budva. C'était la même bourgade reculée, « dernière ville de la Dalmatie » qu'à l'époque où Casanova en a donné une cruelle image sans y avoir d'ailleurs jamais mis les pieds. De l'aveu même de l'un de ses plus lucides citoyens, elle n'était plus, depuis le début du XVIII^e^ siècle, « une ville mais un village » [19]. Aussi l'arrivée du jeune Français et de son équipage parmi des « Esclavons » « ne recevant des nouvelles du dehors que lorsque, par hasard, quelques barques vont mouiller sur leurs côtes » [20] était-elle un événement. « Un coup de canon pendant une nuit bien calme », remarque Voutier, « ne fait pas plus de sensation que l'arrivée du moindre étranger à Budva » [21].

De Budva, où il restera dix jours, le colonel écrira deux lettres à Madame Récamier. Mais nous n'y trouverons pas la moindre allusion au pittoresque de la petite ville cernée dans son enceinte fortifiée que l'occupant français n'a pas eu le temps de démolir comme il en avait conçu le projet. Voutier reste également insensible au paysage grandiose de la baie. Par une curieuse coïncidence, il se retrouve pourtant à Budva en pays de connaissance :

« Par un hasard singulier, la femme du commandant de cette petite ville conservait une vive amitié pour un de mes parents qu'elle avait beaucoup connu en Allemagne. Ce me fut un titre à un excellent accueil, et mettant à profit sa bienveillance, j'obtins des notions d'autant plus positives sur l'état de l'Albanie, que le consul autrichien à Scutari en fournissait journellement pour être transmises à Vienne » [22].

Les habitants de cette « dernière bicoque des possessions autrichiennes » paraissent à Voutier d'aussi peu d'intérêt que Hvar :

« Rien au monde de plus ennuyé, partant de plus ennuyeux que ces bourgeois : cela se lève, fume, mange, va voir rouler les boules des soldats allemands de la garnison, et se couche avec le soleil pour recommencer le lendemain [23]. »

Voutier reste indifférent au paysage et n'éprouve aucun intérêt pour une bourgade provinciale et ses habitants, mais, en bon héritier de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, il a le culte de l'homme selon la nature. Pour cette raison, que renforce sa haine des Turcs, il est fasciné par les Monténégrins :

« J'étais bien aise de voir cette peuplade guerrière, qui non contente de faire respecter son indépendance envers et contre tous, a obligé plusieurs cantons mahométans à lui payer une sorte de tribut pour s'affranchir de ses incursions. Je ne puis m'empêcher de sourire en songeant aux voyageurs qui font un rapport si effrayant de la férocité de ces montagnards parce qu'ils ont de longs pistolets à la ceinture, le regard dur

et fier, et pas la moindre urbanité. Sans doute ils ne sont ni bons ni doux à la façon du faubourg St-Denis, mais il y a bien quelque compensation. Avec des formes douces et polies, on est aimable, mais on en reste trop souvent là. L'habitude de porter des armes donne au moindre pasteur de Monténégro cet air martial, inconnu dans les pays où l'on porte l'épée bien plus par ornement que comme défense. Je ne saurais vous dire, madame, quel plaisir j'ai éprouvé en revoyant cette espèce d'hommes avec leurs grands fusils si justes, leurs longues moustaches, leurs cheveux flottants, et cet œil de feu qui se tournera bientôt sur l'ennemi commun »[24].

Notons que Voutier mentionne des « récits de voyageurs » défavorables aux Monténégrins, mais qu'il semble ignorer le livre de Vialla de Sommières, paru quatre ans plus tôt[25]. Il montre qu'il connaît les luttes du Monténégro pour son indépendance « envers et contre tous », par conséquent aussi contre les Français de Napoléon, et qu'il est au courant de leurs méthodes de guerre, par « incursions ». La renommée héroïque du Monténégro ne lui est pas étrangère.

Dans la première des lettres adressées de Budva à Madame Récamier, le 13 avril 1821, Voutier lui annonce que, dans sa prochaine missive, il lui fera « connaître l'un des usages des Monténégrins le plus remarquable à mon avis. Je vous laisserai le soin de le qualifier, vous verrez que nos galants Français, qui ont toujours à la bouche les mots de respect et de déférence pour les dames, peuvent venir prendre chez un peuple barbare des leçons de courtoisie »[26].

Le 17 avril, en effet, Voutier tient sa promesse :

« Quelle que soit la fureur des querelles qui s'élèvent trop souvent parmi les Monténégrins, les femmes sont toujours religieusement respectées. Cette neutralité donne à ce sexe l'occasion de rendre d'importants services. Lorsque leurs maris vont en *Vendetta*, elles les accompagnent partout et vont en avant visiter les lieux où l'on pourrait leur avoir tendu quelque piège. A la guerre elles font office de hérauts, servent d'éclaireurs, font les reconnaissances, et l'on a vu souvent les vaincus trouver un asile derrière elles[27].

L'époque où Voutier a visité Budva a été en effet marquée par de graves vengeances du sang entre tribus, devant lesquelles le vladika Petar I restait impuissant. Il est vrai aussi que la femme monténégrine jouissait d'une immunité absolue. Aussi a-t-elle pu servir de guide au voyageur, comme en témoigne Heinrich Stieglitz[28]. Mais il paraît tout à fait contraire à l'éthique monténégrine de chercher asile derrière un jupon. Pour étayer ses propos, Voutier rapporte cependant deux anecdotes, peut-être fondées sur quelque événement véridique, mais nullement exemplaire :

« Un des principaux habitants qui me contait ces détails comme la chose du monde la plus naturelle, me dit que dans une occasion où il marchait contre un village, sa troupe, supérieure en nombre à celle du parti opposé, se promettait une victoire facile. L'ennemi fit ranger en haie toutes ses femmes, et à l'abri de ce rempart, commença un feu terrible sur les assaillants qui ne pouvaient riposter. Après avoir essuyé quelques pertes, ceux-ci étaient sur le point de se retirer, lorsque mon conteur qui, disait-il, *ha girato il mondo*, se décida à lâcher son coup de fusil; aussitôt les femmes se retirèrent en les maudissant, et sa troupe obtint un plein succès : cependant il en est resté une vraie tache à son nom.

« En ce moment deux villages sont en conférence pour traiter la paix, mais on est fort embarrassé de la conclure, parce qu'une jeune fille a été

tuée : c'est la plus grande des calamités. Voici à quelle occasion est arrivé ce funeste événement. La troupe qu'elle accompagnait, craignant de s'engager dans un défilé où elle soupçonnait une embuscade, l'envoya en avant, et plusieurs coups de fusil étaient partis avant que l'on eût reconnu que c'était une femme »[29].

Vojislav Jovanović n'a pas eu de mal à montrer que ce passage de la lettre de Voutier avait directement inspiré la ballade *Hadagny*, publiée dans *La Guzla* de Prosper Mérimée[30]. Mérimée écrivait d'ailleurs en note : « Dans le Monténègre, les femmes servent toujours d'espions. Elles sont cependant respectées par ceux dont elles viennent observer les forces et qui ont connaissance de leur mission. Faire la moindre insulte à une femme d'une tribu ennemie serait se déshonorer à jamais. » Et, dans la première édition, Mérimée avait eu la franchise de se référer discrètement aux « lettres sur la Grèce du colonel Voutier ». Il avait systématisé les remarques de Voutier, la femme monténégrine, selon lui, servant toujours d'espion.

Gérard de Nerval, à son tour, s'inspira de cet « usage » pour composer le livret de l'opéra *Les Monténégrins*. Béatrice, son héroïne, est la fille d'un chef monténégrin et, sous le déguisement d'une bohémienne, elle espionne les Français. Sur le plan de ses deux premiers actes, publié il y a quelques années, Nerval a griffonné en marge le début de la note de Mérimée et sa référence : « Lettres sur la Grèce du colonel Voutier »[31]. L'éditeur a eu tort d'attribuer ces quelques mots tracés en marge à Nerval « paraphrasant » Voutier de mémoire. Il ne l'a probablement pas lu et ne s'en est inspiré qu'indirectement. Mais on voit que, par ses lettres de Budva à Madame Récamier, Voutier avait contribué à fixer une image, plus fausse que vraie, des mœurs monténégrines.

Plus qu'aux coutumes des Monténégrins, c'est à leur éventuelle diversion en faveur des Grecs que Voutier s'intéresse. Réaliste, et peut-être informé, il ne prend pas en considération le grandiose projet, évoqué par le faux prince Nemanja, de soulever toute la Serbie. C'est la mission d'Anastasio Papadzouloff qu'il souhaite accomplir. Il écrit des Monténégrins à Madame Récamier :

« On m'assure qu'ils ont vingt-trois mille combattants et peuvent, au besoin, faire sortir de leur territoire douze à quinze mille hommes. C'est bien plus qu'il n'en faut pour empêcher le Pacha de Scutari de songer à une nouvelle expédition contre les Grecs[32]. »

Les chiffres avancés par Voutier rejoignent à peu près ceux de Viallay de Sommières, qui dénombre très exactement treize mille deux cent quatre-vingt douze hommes d'armes au Monténégro, ajoutant qu'en cas de nécessité l'effectif peut atteindre vingt mille[33]. Les évaluations ultérieures de Milaković et de Medaković se situeront, elles, entre quinze et vingt mille hommes[34]. Notons, à ce détail, l'information sérieuse de notre jeune colonel.

Le problème est, pour Voutier installé à Budva, d'entrer en contact avec les Monténégrins. Une occasion va bientôt s'offrir :

« Vous devinez que j'avais soigneusement caché le but de mon voyage; il transpira cependant, par l'indiscrétion de quelques-uns de nos Grecs; et je fus aussi surpris qu'embarrassé en voyant entrer chez moi, un beau matin, douze Monténégrins de bonne mine et bien armés, pour me proposer leurs services. Douze cents d'entre eux étaient prêts à partir pour la Grèce, si je voulais leur assurer des vivres et des munitions[35]. »

Cette irruption de Monténégrins chez Voutier (par les termes qu'il

emploie pour les qualifier, certainement des notables, chefs de villages ou de tribus), lui proposant mille deux cents hommes pour aller combattre en Grèce, n'est pas aussi étonnante qu'elle peut le paraître et je ne crois pas qu'il faille y voir une exagération. Les conditions de vie au Monténégro étaient alors très difficiles, encore empirées par les guerres intestines. Pour survivre, bien des Monténégrins étaient prêts à exercer pour autrui l'activité où ils excellaient, à s'engager dans des troupes étrangères. Nous voyons en 1825 le vladika Petar I intervenir pour dissuader des Monténégrins d'aller combattre les Grecs, leurs « frères chrétiens », aux côtés des Turcs [36]. Ces Monténégrins n'éprouvaient ni sympathie pour les Turcs ni haine pour les Grecs. Seule la misère les poussait à céder aux offres du pacha de Scutari. Aucun scrupule ne les aurait arrêtés, s'il s'était agi d'aller combattre les Turcs aux côtés des Grecs. L'exigence de « vivres et de munitions » était, elle, essentielle. Si l'on en croit Voutier, les moyens d'y satisfaire ne faisaient pas défaut :

« Les Monténégrins professent le rite grec et sont merveilleusement disposés en faveur des Hellènes; mais ils n'ont pas les moyens de porter la guerre chez l'ennemi, et sans ressources nous-mêmes, nous n'avons pu jusqu'ici leur fournir les munitions dont ils ont besoin pour se déclarer avec avantage. Aujourd'hui, nous sommes en état de le faire et vous pouvez vous attendre à un mouvement de ce côté [37]. »

Ce n'est donc pas pour des raisons d'ordre matériel que Voutier doit refuser l'offre que lui font les Monténégrins :

« Il m'était impossible de prendre une telle responsabilité sur le sol autrichien, et tout en gémissant de manquer l'occasion d'amener un tel renfort de braves, je ne pus que les féliciter sur leurs bonnes dispositions, les engager à y persister, et les charger d'une lettre pour leur archevêque Pétrovich [38]. »

Voutier ignore sans doute l'organisation politique des Monténégrins. Il ne fait pas mention du « guvernadur » civil, Vuko Radonjić, démis de ses fonctions en 1818 et rétabli en 1820. Seul, à ses yeux, et il n'a pas tort, le vladika Petar I jouit d'une autorité incontestée sur ses compatriotes, autorité que Voutier exagère un peu :

« Ce prélat, nommé Pétrovich, est véritablement souverain du pays; il exerce sur ses compatriotes une influence sans bornes, celle d'une religion dont la ferveur est exaltée par la solitude de ces montagnes et le voisinage des Mahométans » [39].

Dans la lettre qu'il adresse au vladika, Voutier se substitue à Papadzouloff :

« Je parlais à ce prélat de la maladie qui causait le retard de l'envoyé grec à Ancône; de l'utilité de joindre ses efforts à ceux des Grecs contre l'ennemi commun; enfin, de l'état heureux de la Grèce et de ses nouvelles ressources.

« Une prompte réponse de son secrétaire Jacomo Stéfanovich me prouva tout l'intérêt qu'il portait à cette affaire; il me pressait de me rendre auprès de lui; mais mes démarches étaient trop surveillées, je n'étais d'ailleurs autorisé à rien conclure avec lui, aussi dus-je me borner à recevoir quelques propositions pour le gouvernement grec [40]. »

La négociation tentée par Voutier, bien qu'elle n'ait pas abouti, ne manque pas d'intérêt pour l'histoire des rapports entre le Monténégro et l'insurrection grecque. On sait que les Grecs qui, grâce à l'habileté du Phanar, avaient accaparé la plupart des hautes charges ecclésiastiques, n'étaient guère sympathiques aux Slaves du Sud. Njegoš parlera du

« chétif peuple grec »[41]. Dans son poème dramatique sur Šćepan Mali, deux Grecs sont des traîtres, Stanko et le patriarche Esperius, et il accuse collectivement les Grecs d'être incapables de rien entreprendre sans aide étrangère[42]. Le vladika Petar I, cependant, faisait preuve d'une plus grande largeur de vues et « tout l'intérêt qu'il portait » à une entente avec l'insurrection hellène ne nous étonne pas. Dès le mois de juin 1821, il saluait la vaillance des insurgés[43]. Mais la situation au Monténégro, comme aussi les conseils des Russes et de Miloš Obrenović, ne lui permettaient pas d'agir. Les premiers rapports attestés jusqu'ici entre les insurgés et le vladika datent d'octobre 1825, lorsque Mavrocordato s'adresse à Petar I pour lui demander l'envoi d'un contingent monténégrin. La réponse du vladika, le 24 avril 1826, est négative, bien qu'il assure que « le sort du peuple grec décidera du destin de tous les peuples de même religion soumis au joug des Turcs »[44]. La lettre de Voutier à Petar I et la réponse de Jakov Stefanović, la mention de « quelques propositions pour le gouvernement grec » nous permettent de dater les premiers rapports entre le Monténégro et les insurgés de bien avant octobre 1825. Des contacts ont sans doute été pris avant même avril 1824, la visite manquée de Papadzouloff ayant dû être arrangée d'un commun accord.

Dušan Lekić n'a peut-être pas tort d'écrire qu' « au cours de la guerre d'indépendance de la Grèce (1821-1827) et pendant les négociations des Serbes avec la Porte, le Vladika du Monténégro n'a aucune relation extérieure intéressante à signaler »[45], mais Petar Popović nous semble supposer, à plus juste titre encore, qu' « il a sans aucun doute entretenu certains liens avec les Grecs »[46].

Voutier, à son départ de Budva, garde le sentiment qu'une véritable négociation, menée par un émissaire autorisé, pourrait aboutir, tant sont favorables les dispositions des Monténégrins et de leur vladika :

« Je crains que son dénuement ne mette obstacle à l'exécution de ces desseins; et cependant les montagnards de Monténéro ne demandent, pour commencer les hostilités, qu'un envoi de plomb et de poudre[47]. »

Voutier quitte Budva le 22 avril au matin et arrive à Corfou le 24. Une certaine insolence, que lui permettent ses hauts appuis officiels, provoque l'irritation du consul Couteaux, sensible dans une dépêche du 26 avril qu'il adresse au duc de Rauzan :

« ... il vient de m'arriver avant-hier d'Ancône une personne qui m'a écrit de son bord, signant le C. Voutier, pour me témoigner sa surprise de ce qu'on ne le laissait pas débarquer de suite, ayant un passeport au nom du Roi de France (...); il m'a montré un passeport délivré au Ministère signé de vous et de M. Brulé pour M. Voutier allant à Smyrne par les Iles Ioniennes, plus un autre passeport délivré par l'ambassadeur de France à Rome, au même et pour le même voyage (...). Un pli à son adresse, sous le sceau du Vice Consulat de France à Ancône, qu'un autre Français m'a apporté, m'a appris que le *C* de sa signature signifiait Colonel. »

Les deux passeports de Voutier et la qualité de leurs signataires mettent cependant le consul en garde. Pour prévenir toute indiscrétion, il chiffre la fin de sa dépêche :

« La forme du passeport de M. Voutier me paraissant devoir être celle d'un agent secret investi de la plus haute confiance par le Gouvernement, je n'ai pas cru pouvoir me permettre de lui faire des questions[48]. »

La prudente hypothèse du consul montre à quel point les recommandations de Madame Récamier avaient été efficaces. Elle est typique aussi d'une réaction de bureaucrate intrigué, qui voit des agents secrets partout. Voutier, en publiant ses *Lettres sur la Grèce*, ne cache pas ses relations avec le duc de Rauzan ni même, plus lointainement, avec Chateaubriand. Il a utilisé ces relations pour la cause qu'il défendait. Rien ne permet d'affirmer qu'elles l'ont utilisé.

L'escale de Voutier à Budva, qui, dans son voyage de Paris à Corfou, nous intéresse plus particulièrement, était celle d'un émissaire officieux du gouvernement grec insurgé. Sous cet aspect, elle n'a pas eu de résultats. C'est finalement pour l'histoire littéraire qu'elle fut le plus féconde. Mais l'intérêt, la sympathie chaleureuse du philhellène pour les Monténégrins sont exemplaires. Les Français ont commencé à s'intéresser au Monténégro et, d'une manière plus générale, aux Slaves du Sud, en hellénisants. La première pénétration, à ma connaissance, de la renommée héroïque des Monténégrins dans la littérature française, est due à Voltaire[49]. C'est pour soutenir dans l'opinion la guerre de Catherine II contre les Turcs, guerre qui devait à ses yeux affranchir la Grèce, qu'il loue la bravoure du Monténégro. Vialla de Sommières lui-même, qui admire sincèrement les Monténégrins et leur vladika, croit qu'ils parlent un dialecte grec.

Le culte de l'Antiquité a tracé la voie de la redécouverte des Balkans. La familiarité avec les Grecs anciens a permis la sympathie pour les modernes et, à travers eux, pour des peuples que leurs voisins occidentaux, de Venise à Vienne, avaient souvent calomniés. Les lettres de Voutier à Madame Récamier apportent un nouveau témoignage de cette démarche.

Michel Aubin
(*Paris*)

NOTES

1. E. Lovinesco : *Les voyageurs français en Grèce au XIXe siècle*, Paris 1909, 76.
2. Jurien de la Graviere : *La station du Levant*, Paris 1876, I, 63.
3. Ed. Herriot : *Madame Récamier et ses amis* I-II, Paris 1905.
4. Voyslav M. Yovanovitch : « *La Guzla* » *de Prosper Mérimée*, Grenoble 1910, 299-300.
5. Miodrag Ibrovac : *Claude Fauriel et la fortune européenne des poésies populaires grecque et serbe*, Paris, 1966, 184.
6. J.-P. Alaux : *La Vénus de Milo et Olivier Voutier*, Paris 1939.
7. Jurien de la Graviere : o.c., I, 63.
8. W. Barth-M. Kehrig-Korn : *Die Philhellenzeit*, Münich 1960, 252.
9. *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Mme Récamier* (ouvrage publié par Mme Lenormand), Paris 1873, II, 35.
10. Voutier : *Lettres sur la Grèce*, Paris 1826, 5 (22-II-21, au duc de Rauzan).
11. O.c., (8-V-21, à Mme R. : « Je ne sais si M. de Chateaubriand a lu les deux lettres que j'ai écrites à Paris à ce sujet ») (longue lettre politique du I-VI-21, à Mme R., où Voutier, à travers elle, semble s'adresser au ministère).
12. O.c., 25-26.
13. Archives du ministère des Affaires étrangères, Correspondance consulaire, *Ancône* VIII (1818-1824) n° 94.
14. Voutier : o.c. (25-IV-21, à Mr B), 34.
15. O.c., 34-35.
16. Archives du ministère des Affaires étrangères, Correspondance consulaire, *Corfou* VIII (1823-1824), 107.

17. Aleksa S. Jovanović : *Raškovići, stara srpska vlastela*, in *Kolo*, IV, Belgrade 1902, 135
18. Correspondance consulaire, *Corfou* VIII, 409.
19. A. Kojović : *Moje doba*, Titograd 1969, 10.
20. Casanova : *Mémoires*, Paris 1960, III, 996.
21. Voutier : o.c., 22.
22. O.c., 37.
23. O.c., 22.
24. O.c., 17-18.
25. Vialla de Sommieres : *Voyage historique et politique au Monténégro*, Paris 1820, I-II.
26. Voutier : o.c., 21.
27. O.c., 22-23.
28. H. Stieglitz : *Ein Besuch auf Montenegro*, Stuttgart-Tübingen, 1841.
29. Voutier : o.c., 23.
30. Voyslav Yovanovitch : o.c., 299-300.
31. J. Richer : *Nouveaux documents sur « Les Monténégrins » de Gérard de Nerval*, Paris (*Archives des Lettres modernes*) 1968, 6.
32. Voutier : o.c., 19.
33. Vialla de Sommieres : o.c., I, 88-89.
34. D. Milaković : *Kratki pogled na geografičesko-statističesko opisanie Crne Gore*, in *Grlica* 1835, Cetinje.

M. Medaković : *Povestnica Crnegore*, Zemun 1850, 223.

35. Voutier : o.c., 37.
36. D. Vuksan : *Poslanice Mitropola crnogorskog Petra I*, Cetinje 1935, 179.
37. Voutier : o.c., 18-19.
38. O.c., 37-38.
39. O.c., 19.
40. O.c., 38.
41. P.-P. Njegoš : *Nova pjesna cernogorska o vojni Rusah i Turakah*, vers 287.
42. Id. : *Lažni car Šćepan Mali*, acte IV, vers 305-307.
43. D. Vuksan : o.c., 141-143.
44. Id. : *Petar I Petrović njegoš i njegovo doba*, Cetinje 1951, 350-351.
45. Douchan Lekitch : *La politique extérieure de Pierre I Petrovitch*, Paris 1940, 273.
46. Petar I. Popović : *Crna Gora u doba Petra I i Petra II*, Belgrade 1951, 128.
47. Voutier : o.c.; 38.
48. Correspondance consulaire *Corfou* VIII, 430-431.
49. M. Aubin : *Volterovo interesovanje za jugoslovenske zemlje* in *Naučni sastanak slavista u Vukove dane* 4/1, Belgrade 1974.

# LA FRANCE DU SECOND EMPIRE ET LE MONTENEGRO

Dès ses débuts sur la scène de l'histoire, le Second Empire s'engage dans une politique étrangère très active, dont le but premier est la révision des stipulations du Congrès de Vienne de 1815, lesquelles avaient réduit le rôle de la France à celui d'une puissance de second ordre, isolée et territorialement diminuée. Pour obtenir cette révision, il fallait briser l'opposition de l'Autriche et de la Russie, gardiennes de l'ordre européen créé par le Congrès de Vienne. Le conflit avec l'Autriche a eu l'Italie pour théâtre et c'est en Turquie — que la France entendait protéger de l'expansion russe que s'est produit l'affrontement avec la Russie. Telles sont les causes de l'intérêt de la France du Second Empire pour les Balkans, intérêt encore inexistant à l'époque du Congrès de Vienne. C'est alors que la France commence à s'intéresser au Monténégro, pays qui avait relevé jusqu'à cette époque de l'influence exclusive de la Russie et qui avait engagé une tenace lutte armée contre la Turquie pour réaliser ses ambitions nationales et politiques. Cette lutte, parce qu'elle risque de provoquer des crises graves, attire l'attention des puissances européennes. Aussi la France suit-elle attentivement les développements de la guerre turco-monténégrine de 1852-1853 et ses diplomates en poste à Constantinople et à Belgrade intensifient leur action en direction du Monténégro. En 1853, à la veille de la guerre de Crimée, le diplomate français Prosper Bourée, qui parcourt les Balkans pour y étudier la situation politique et sonder la disposition d'esprit des populations, se rend au Monténégro. Son rapport de mission n'est pas favorable au Monténégro mais il comprend le rôle que peut jouer ce petit pays dans les affaires balkaniques. Le prince Danilo l'a entretenu de son désir d'agrandir sa principauté en Herzégovine et en Albanie et d'obtenir un débouché maritime[1].

Cette même année, la France rétablit son consulat à Scutari et lui impartit, entre autres, la tâche de prévenir les conflits turco-monténégrins et de gagner le Monténégro à l'influence française[2]. Le consul de France, Héquard, n'a pu réussir à empêcher les conflits, d'ailleurs permanents, entre le Monténégro et la Turquie, mais il a réussi à gagner le Monténégro à l'influence française, surtout après la guerre de Crimée et le Congrès de Paris. La guerre de Crimée et le Congrès de Paris marquent un tournant non seulement dans les relations entre la France et le Monténégro mais aussi dans l'approche de la question monténégrine en général. Les affaires monténégrines passent désormais du domaine de la seule diplomatie russe

à la compétence de la diplomatie européenne et deviennent, bien plus qu'auparavant, le théâtre de conflits d'intérêts entre puissances.

Les profonds changements intervenus dans les rapports entre les grandes puissances à la suite de la guerre de Crimée ont eu des conséquences directes au Monténégro et sur la politique monténégrine. Pour réaliser ses ambitions politiques et territoriales, le Monténégro avait jusqu'alors compté sur l'appui de la Russie, sa protectrice traditionnelle. Mais, après sa défaite en Crimée, la Russie, dont le prestige et le poids dans les affaires européennes sont sortis très diminués, ne peut plus s'engager à soutenir les revendications monténégrines. Pour cette raison et surtout du fait de l'attitude réservée de la Russie au Congrès de Paris envers les revendications du Monténégro, les relations entre les deux pays se distendent. Le Monténégro se tourne vers la France, devenue la puissance la plus influente d'Europe, et c'est avec l'appui français qu'il compte réaliser ses ambitions. Il est séduit par le principe des nationalités, dont la France a fait la base de sa politique étrangère. Le Second Empire ne pourra cependant se montrer conséquent dans l'application de ce principe, car les vastes intérêts politiques et économiques de la France en Turquie lui interdisent de souhaiter une solution radicale de la Question d'Orient sur la base des nationalités. Pourtant, la France soutient, dans une certaine mesure, la lutte et les revendications des peuples opprimés des Balkans car elle désire étendre son influence auprès d'eux et les lier à sa politique. Consciente de l'importance du Monténégro dans la question d'Orient, elle a cherché à lier ce petit pays à sa politique et elle y a réussi.

Outre le consul Héquard, Henri Delarue, le professeur de français du prince Danilo, puis son secrétaire pour la correspondance étrangère, son conseiller et souvent son émissaire, fut un actif artisan de l'influence française au Monténégro. Arrivé à Cetinje en 1856, sur la recommandation d'Héquard, il y est demeuré plusieurs années [3]. La princesse Darinka, la femme du prince Danilo, a également contribué à l'établissement et au maintien de cette influence [3].

Malgré ces bons rapports, ce n'est pourtant pas sans réserves que la France a soutenu les revendications du Monténégro. Ainsi, la mission de Danilo Vuković, le délégué monténégrin à Paris en 1856, n'a pas donné les résultats escomptés. Il était porteur d'un mémorandum demandant : 1. la reconnaissance de l'indépendance, 2. un agrandissement territorial en direction de l'Herzégovine et de l'Albanie, 3. une délimitation des frontières avec la Turquie, et 4. un accès à la mer. Le délégué a été très bien accueilli par Napoléon III et par son ministre des Affaires étrangères Valewski, mais ils lui ont déclaré que la France ne pouvait prendre l'initiative de proposer l'indépendance du Monténégro, car cela aurait constitué une menace pour l'intégrité de l'empire ottoman et aurait donc été contraire aux stipulations du Congrès de Paris. Valewski a proposé au prince Danilo de modifier ses revendications, de reconnaître la souveraineté ottomane et, en revanche, d'exiger un agrandissement territorial [4]. La France a exercé une pression diplomatique sur Danilo pour qu'il adopte ces suggestions. Mais la Russie s'y est opposée, parce qu'elle désirait utiliser la question monténégrine pour sortir de son isolement et rétablir son influence dans les Balkans [5]. Le Monténégro est donc devenu le théâtre d'un conflit d'intérêts entre Russes et Français, ce qui a eu pour résultat la formation de deux groupements politiques au Monténégro. Les Français exerçaient une influence prépondérante et le prince Danilo a rédigé un projet de traité reconnaissant la souveraineté ottomane [6]. La

Russie s'opposait fermement à ces desseins et la France n'était pas insensible à son opposition car, ayant intérêt à établir des relations amicales avec la Russie, elle ne voulait pas que sa politique monténégrine fût la cause d'une détérioration des relations franco-russes. De son côté, la Russie était également intéressée par un rapprochement avec la France, qui lui aurait permis de sortir de son isolement depuis le Congrès de Paris [7]. Les affaires monténégrines furent le terrain où s'est élaboré le rapprochement franco-russe. La France fit à la Russie certaines concessions et quand, en dépit des remontrances russes, le prince Danilo se rendit à Paris, en mars 1857, ses demandes ne reçurent auprès de Napoléon III et de Valewski qu'un accueil réservé [8]. On se borna à demander une délimitation des frontières turco-monténégrines, pour laquelle la Russie avait également exprimé son accord.

Le Monténégro ne cessait d'être présent dans l'activité diplomatique de la France, surtout dans les relations franco-russes. La rencontre de Napoléon III et d'Alexandre II à Stuttgart en septembre 1857 constitue un important témoignage de cette présence. Les deux empereurs sont convenus de se concerter sur tous les problèmes de la question d'Orient. Ils ont mis leur accord en pratique à propos du Monténégro, pour lequel ils éprouvaient un grand intérêt [9]. La France a respecté l'accord de Stuttgart et n'a rien voulu entreprendre dans les affaires du Monténégro sans consulter la Russie. Les deux puissances ont coordonné leurs attitudes, tout particulièrement lors de la bataille turco-monténégrine de Grahovo, en 1858.

Pour réaliser ses ambitions, le prince Danilo ne comptait pas seulement sur l'action diplomatique. Il incitait à la rébellion les populations limitrophes, surtout en Herzégovine, où, vers la fin de 1857, éclate une insurrection. Soucieux de profiter de l'événement, Danilo envoie à Paris son secrétaire Henri Delarue afin d'y solliciter des conseils. La mission n'a pas donné les résultats que Danilo en escomptait : il reçut le conseil de maintenir la paix sur sa frontière. Pourtant, la France suivait attentivement les événements d'Herzégovine, tant en raison des mesures militaires prises par la Turquie que de l'attitude hostile de l'Autriche envers le Monténégro. En même temps, elle n'a cessé de se concerter avec la Russie sur ces problèmes. Sincèrement et fermement elle travaille à sauvegarder l'indépendance et l'intégrité territoriale du Monténégro, menacées par la Turquie et l'Autriche. Valewski réagit énergiquement à la nouvelle que l'Autriche, sous prétexte que les Monténégrins ont violé la frontière, entend occuper le Monténégro en commun avec la Turquie. La France fait savoir à l'Autriche que ce serait là un nouveau motif de discorde entre elles deux et qu'elle est solidaire de la Russie dans la défense du Monténégro [10].

Pour protéger le Monténégro, la France entreprend aussi des démarches à Constantinople, encore plus énergiques que celles qu'elle effectue à Vienne. L'ambassadeur Thouvenel reçoit l'instruction de faire connaître à la Porte l'intérêt particulier de Napoléon III pour le Monténégro et de déclarer que la France ne resterait pas inactive devant une attaque contre ce pays [11]. La France propose même à la Russie une démonstration navale commune et l'occupation d'Antivari (Bar) pour le cas où les démarches diplomatiques ne donneraient pas de résultat [12].

En même temps, le *Moniteur universel*, organe officiel du gouvernement français, publie, le 12 mai 1858, un article qui rejette la prétention turque de souveraineté sur le Monténégro et justifie la demande française

d'une délimitation des frontières turco-monténégrines en donnant à entendre que le Monténégro est un pays indépendant.

Malgré les efforts de la France pour prévenir le conflit, la Turquie attaque le Monténégro, mais elle subit une défaite à Grahovo, le 13 mai 1858. Cette défaite facilite l'action diplomatique de la France et de la Russie en faveur du Monténégro. Pour empêcher une nouvelle attaque de la Turquie, la France propose que le différend soit réglé par une stricte délimitation des frontières. A cette attitude est liée la venue de bâtiments français en Adriatique et la visite à Cetinje de l'amiral Jurien de la Gravière. La Turquie, très impressionnée [13], accepta de retirer ses troupes de Grahovo et de procéder à la délimitation [14].

Après la bataille de Grahovo, la diplomatie française s'est attaquée au problème de la délimitation des frontières parce qu'elle voulait voir disparaître au plus tôt une cause permanente de conflits qui n'auraient profité qu'à la Russie, au détriment de l'intégrité de la Turquie [15].

C'est grâce à l'assistance de la France et de la Russie que la délimitation turco-monténégrine put être menée à bien. La diplomatie française a souvent souligné que les succès obtenus étaient son œuvre [16].

C'est à cette époque que l'influence française au Monténégro atteint son apogée et la France a même songé à utiliser le Monténégro dans les affaires italiennes, dans la guerre contre l'Autriche. Le prince Danilo était prêt à répondre favorablement à toute sollicitation française de participation à la guerre d'Italie, mais Napoléon III, soucieux de garder à la guerre son caractère de conflit limité, conseilla la paix au Monténégro.

Après sa victoire militaire remportée sur l'Autriche en 1859, la France a continué à s'intéresser à la question d'Orient, tout en harmonisant sa politique avec celle de la Russie. Elle accueille favorablement le fameux mémorandum de Gortchakov du 1er juin 1860, qui exposait les mesures nécessaires à l'amélioration du sort des chrétiens de Turquie [17]. Certes, la rencontre à Varsovie d'Alexandre II, de l'empereur d'Autriche et du prince régent de Prusse cause la méfiance de la France et trouble la collaboration franco-russe [18]. Mais Thouvenel, dans son mémorandum du 25 septembre 1860, expose une nouvelle fois la politique de la France dans les questions d'Italie et d'Orient et la Russie lui exprime son accord [19].

Bien que la France et la Russie aient souvent évoqué entre elles le sort de l'Empire ottoman, elles ne souhaitent à l'époque aucune complication et conseillent la paix au Monténégro. Mais il se produit un événement qui inquiète sérieusement la diplomatie française : la mort de Danilo, en août 1860. La France craint que la disparition du prince n'ébranle son influence et trouble la paix sur les frontières [20]. L'une des premières préoccupations de la diplomatie au lendemain de la mort de Danilo est la sauvegarde de la paix intérieure et extérieure du Monténégro [21]. Le nouveau prince, Nicolas I, sur les conseils de la France, écrivit aux gouverneurs turcs d'Albanie et d'Herzégovine pour les assurer de ses intentions pacifiques. Nicolas promit à Thouvenel qu'il suivrait, lui aussi, tous les conseils de la France [22]. La diplomatie française conseilla également à la Turquie de maintenir la paix aux frontières du Monténégro [23]. Intéressée par la sauvegarde de la paix, la France entreprend des démarches pour consolider la position du nouveau prince. L'accueil bienveillant à Paris de l'envoyé monténégrin Ivo Rakov Radonjić, qui est reçu par Napoléon III et son ministre des Affaires étrangères, est une manifestation de cette politique [24].

La diplomatie française jugea le climat de paix qui régnait aux

frontières turco-monténégrines favorable à la négociation d'un vaste problème qui résultait de la délimitation. Il s'agissait des propriétés limitrophes, causes de conflits permanents. Grâce à l'action de la diplomatie française, une commission mixte fut créée pour régler les litiges [25]. Le consul de France à Scutari a tout fait pour que la commission travaille avec succès. Il s'est également employé à prévenir les attaques turques contre les Vasojevići [26].

La France était préoccupée par l'attitude du Monténégro dans les affaires italiennes, lesquelles prenaient une tournure contraire aux vœux français. Le combat des Italiens pour leur unité nationale avait en effet des retentissements au Monténégro. Il existait des projets de débarquement italien en Dalmatie et, à Cetinje, on croyait le moment favorable pour s'engager dans la lutte. Mais le prince Nicolas reçut de la France le conseil de demeurer neutre [27]. Il reçut le même conseil de la Russie et renonça à envoyer des émissaires à Turin. Il promit de ne rien entreprendre sans demander l'avis de la France [28].

La France éprouvait aussi de la méfiance envers les relations du Monténégro avec la Serbie, car elle redoutait qu'il n'en résulte un conflit avec la Turquie. Elle insistait, à Belgrade et à Cetinje, pour qu'on renonce aux projets d'une attaque commune contre la Turquie [29].

L'inquiétude française causée par les relations italo-monténégrines et serbo-monténégrines redoubla lors des soulèvements en Herzégovine. La diplomatie française jugeait en effet tous ces facteurs liés entre eux. Au début de l'année 1861, la préoccupation essentielle de la politique extérieure française était la question italienne, mais la France n'entendait pas résoudre globalement les questions italiennes et d'Orient. Elle s'opposait aux relations des révolutionnaires et des hommes politiques italiens et hongrois avec le Monténégro et avec les insurgés d'Herzégovine ou avec tout autre mouvement de libération des Balkans. A Bucarest, Belgrade et Cetinje, elle conseille une politique de paix [30]. Malgré ses sympathies pour le Monténégro et les insurgés d'Herzégovine, malgré le soutien apporté à certaines de leurs revendications. elle recherche des solutions pacifiques et repousse toute action susceptible de menacer la paix générale. Elle suit attentivement le moindre conflit intervenu sur les frontières turco-monténégrines, y voyant un éventuel foyer de déflagration. On connaît l'activité de la diplomatie française lors des incidents de Podgorica et de Spuž, survenus à cette époque [31].

Pour éviter que l'insurrection d'Herzégovine ne provoque un grand mouvement révolutionnaire en Turquie d'Europe, la France et les autres puissances exercent une pression permanente sur la Porte afin qu'elle accepte la formation d'une commission internationale sur l'Herzégovine. Le délégué français à cette commission, qui en fut élu secrétaire, est très actif. Il ne cache pas sa sympathie pour le Monténégro. Conscient que le retour de la paix en Herzégovine dépend du Monténégro, il propose avec les autres commissaires, comme seule solution convenable, l'indépendance du Monténégro [32]. Il propose également, conformément au memorandum de Thouvenel de 1858, un agrandissement territorial et un accès à la mer [33].

L'ambassadeur de France à Constantinople a également beaucoup contribué aux travaux de la commission.

Les grandes puissances croyaient qu'une rencontre entre le prince Nicolas et Omer-pacha pourrait apporter la solution des problèmes. La diplomatie française s'est employée à ménager cette rencontre mais ses

efforts ont échoué parce que Nicolas ne voulait pas en accepter des modalités contraires au principe de souveraineté du Monténégro.

En dépit de sa recherche de solutions pacifiques, la France, au cours de l'automne 1861, a envisagé la possibilité que le Monténégro profite de la situation pour réaliser ses ambitions. Elle s'est cependant gardée d'encourager ouvertement le prince Nicolas, redoutant une solution radicale de la question d'Orient [34]. Elle a manifesté sa bienveillance par son action contre le blocus du Monténégro organisé par Omer-pacha et aussi par des subsides [35].

Les relations entre le Monténégro et la Turquie se tendant un peu plus chaque jour et la guerre pouvant éclater à tout moment, Nicolas envoie son délégué, Lazar Vlahović, à Paris, en février 1862. Il reçoit le conseil de maintenir la paix afin de permettre à la France de faire valoir à Constantinople les revendications du Monténégro. Pourtant, comme à l'automne 1861, la diplomatie française laisse Nicolas libre, à ses risques et périls, de mettre la situation à profit. En effet, comme le dit le ministre des Affaires étrangères, les intérêts français n'exigent pas que soient étouffées les idées de nationalité et d'indépendance qui se manifestent chez les populations slaves de Turquie [36]. Mais les préférences de la France vont aux solutions pacifiques car elle est alors requise par son intervention militaire au Mexique. Malgré les conseils qu'elle prodigue, la Turquie attaque le Monténégro. Dès le début du conflit, la France demande énergiquement à la Turquie de cesser les hostilités, dans son propre intérêt [37]. Une crise se produit dans les relations entre la France et le Monténégro, où l'on met en doute la sincérité française. La France n'en continue pas moins à insister auprès de la Turquie pour qu'elle ne remette pas en question le statu quo territorial, politique et administratif du Monténégro [38]. Quand l'armée turque menace directement Cetinje, Nicolas prie le consul de France Wiet de s'occuper personnellement de la conclusion de la paix [39]. Les conséquences de la guerre furent néanmoins très lourdes pour le Monténégro. La stipulation la plus dure du traité était celle qui donnait le droit à la Turquie de construire et d'entretenir des places fortes au Monténégro. La Turquie entreprend de réaliser aussitôt cette clause qui menace la souveraineté et l'intégrité du pays. Le Monténégro concentrera tous ses efforts en vue d'obtenir la révision du traité, d'amener les Turcs à renoncer à la construction de nouvelles places fortes et à détruire celles qui sont déjà construites. Pour ce faire, le Monténégro s'appuie essentiellement sur la France et sur la Russie. Pourtant, durant cette période, les deux grandes puissances coordonnent moins étroitement leurs politiques orientales en raison du refroidissement intervenu dans leurs relations à la suite de l'insurrection polonaise de 1863. La France s'intéresse d'ailleurs moins activement à la question d'Orient, car les événements d'Europe et surtout les rapports austro-prussiens sont au centre de toutes ses préoccupations. Si la France garde encore une influence décisive au Monténégro, on peut en entrevoir le déclin qui tient à la volonté française de préserver l'empire ottoman et de sauvegarder la paix dans les Balkans.

L'attachement de la France à la paix dans la région est une des raisons de son hostilité à la construction de places fortes turques en territoire monténégrin. Elle juge ces places fortes grosses de menaces pour la paix. Elle a toujours souligné qu'elles constituaient une atteinte à l'intégrité du Monténégro et qu'elles étaient contraires aux promesses faites par la Turquie, au commencement de la guerre, de ne rien modifier au statu quo

politique, territorial et administratif du Monténégro. La France a insisté pendant des années sur cette attitude, cherchant même à se présenter comme l'unique défenseur des intérêts monténégrins. Aussi considère-t-elle avec méfiance les démarches indépendantes du Monténégro ou l'action d'autres puissances en sa faveur. Cette réaction se manifeste surtout lors d'une mission monténégrine à Vienne, à la fin de 1862, puis à Constantinople, au début de 1863, lorsque le Monténégro réussit à gagner la bienveillance de l'Autriche dans la question des places fortes turques. La France proteste alors auprès du prince Nicolas parce qu'il a entrepris ces démarches sans la consulter et elle lui rappelle que c'est la diplomatie française qui a préparé le terrain de tous les succès de la délimitation [40]. Elle manifeste cependant sa faveur par l'envoi de subsides : elle adresse une somme de 60 000 francs aux sinistrés de guerre [41] et une loterie est organisée en France au profit du Monténégro.

La Turquie ne cessait de promettre la démolition des places fortes, mais ne tenait pas ses engagements. Après l'entrevue à Ostrog, en décembre 1863, du prince Nicolas et d'Omer-Fevzi-pacha, il fut convenu qu'une place forte serait démolie et que serait créée une commission mixte pour les propriétés limitrophes. Les travaux de cette commission furent suivis attentivement par la diplomatie française, qui insistait toujours pour qu'aient lieu des entretiens de haut niveau entre représentants turcs et monténégrins. L'importante mission du sénateur Plamenac à Constantinople, en 1868, permit de régler de nombreux différends turco-monténégrins, notamment la question des places fortes à détruire. La diplomatie française s'attribua le mérite de ce succès [42]. La France était pleinement satisfaite par le protocole signé par Plamenac à Constantinople et souhaitait qu'il devienne la base de relations amicales entre la Turquie et le Monténégro.

Si, comme nous l'avons déjà dit, un changement de l'attitude française envers la lutte de libération des peuples balkaniques était intervenu après l'insurrection polonaise de 1863, une modification beaucoup plus radicale se produisit au lendemain de la guerre austro-prussienne de 1866, dont l'issue se révéla très décevante pour la France [43]. A la frontière française se dressait désormais une grande puissance, avec laquelle devait immanquablement éclater un conflit. D'autant que la France se trouvait isolée, subissait de sérieux échecs dans ses prétentions en Belgique et au Luxembourg et assistait à la débâcle de son aventure mexicaine [44].

Pour toutes ces raisons, la France avait besoin d'alliés. Elle en chercha dans la question d'Orient qui, peu après la guerre austro-prussienne, réapparaît au premier plan des préoccupations avec l'insurrection de Crète et les préparatifs d'Etats et de mouvements balkaniques en vue d'une confrontation décisive avec la Turquie. La France essaye de se ménager l'alliance d'une des deux grandes puissances intéressées : la Russie et l'Autriche. Elle mène avec toutes deux des pourparlers parallèles. Ses conversations avec la Russie échouent, mais elle réussit à harmoniser ses points de vue avec l'Autriche, qui partage ses sentiments et ses intérêts anti-prussiens. La France souhaitait résoudre la question d'Orient tout en préservant l'intégrité de l'empire ottoman. Elle croyait possible d'y parvenir en imposant à la Turquie des réformes qui lui assureraient la stabilité interne. Elle s'opposait à toute tentative de réorganiser la région sur la base des nationalités. Elle était donc fermement hostile aux mouvements de libération nationale. Le Second Empire, entré sur la scène de l'histoire en proclamant le principe des nationalités pour base de toute

sa politique étrangère, devenait, sur son déclin, l'ennemi le plus acharné, avec l'Autriche, de ce même principe. Ce changement d'attitude entraîna des conséquences négatives pour son influence dans les pays balkaniques. L'illustration la plus nette de cette évolution se manifeste au Monténégro où, pendant des années, la France a exercé une influence prépondérante.

La France considère les relations du Monténégro avec la Russie et la Serbie comme un danger pour la paix et pour sa prépondérance. Elle s'inquiète du traité secret serbo-monténégrin, signé le 23 septembre 1866. Wiet, le consul de France à Scutari, qui considère le protocole signé à Constantinople par le sénateur Plamenac comme le point de départ d'un rapprochement entre la Turquie et le Monténégro, travaille, pour contrebalancer l'alliance serbo-monténégrine, à une alliance de la Grèce et de la Roumanie avec le Monténégro. Il prépare des rencontres de hautes personnalités turques et monténégrines et suggère au prince Nicolas d'envoyer son père ou son beau-père à Constantinople, l'assurant de l'appui sans réserve de la France dans la négociation [45]. Si ce projet de Wiet échoua, une rencontre eut pourtant lieu à son initiative entre Nicolas et le gouverneur de Scutari, Ismaïl-pacha [46].

Sur la suggestion de la diplomatie française, le prince Nicolas se rend à Paris, en été 1867, pour y rencontrer le sultan et ses ministres, venus visiter l'exposition universelle. Les Français espéraient de cette rencontre qu'elle éloignerait le Monténégro de la Serbie et de la Russie. Mais ce fut un échec, qui compromit la réputation de Nicolas et l'influence française au Monténégro [47]. On entendit au Monténégro des déclarations hostiles au prince et à la France. La mort du père de Nicolas, qui gouvernait effectivement le pays, une disette et une épidémie de choléra redoublèrent les inquiétudes de la France, qui redoutait que des troubles ne profitent à l'influence serbe et russe. La France cherche à neutraliser ces facteurs négatifs en demandant à la Turquie de ne pas aggraver la position de Nicolas [48], en envoyant des subsides [49], un médecin, et en assurant le prince de la bienveillance turque [50].

Wiet engage Nicolas à envoyer une mission à Constantinople pour obtenir, avec l'appui de la France, des concessions territoriales. Il pense que ces concessions sont l'unique moyen de détacher le Monténégro de la Russie et de la Serbie [51]. Le prince accepte le conseil de Wiet, mais la Porte refuse même la discussion de cessions territoriales tandis que la diplomatie française n'appuie pas les revendications du Monténégro et se montre opposée à un agrandissement territorial en direction du Sandjak et de la Serbie [52]. Cette attitude française était motivée par le traité secret serbo-monténégrin [53]. Moustier a déclaré par la suite que la France soutiendrait « l'opposition de la Turquie à tous agrandissements territoriaux du Monténégro vers la Serbie » et il a sévèrement blamé Wiet d'avoir entretenu l'illusion de Nicolas que la France appuierait ses revendications sans réserves [54].

La mission monténégrine était restée trois mois à Constantinople sans obtenir de résultat. Son échec fournit des arguments à tous les adversaires de l'influence française au Monténégro. Ce fut le dernier coup porté à cette influence et l'on peut dire que se termine ainsi une période de treize années de prépondérance française au Monténégro. Wiet, qui avait échoué à faire prévaloir au Monténégro le nouveau cours de la politique française, fut rappelé de son poste de consul à Scutari.

L'échec de la mission monténégrine à Constantinople permit le rétablissement de la prépondérance russe au Monténégro. Les relations

entre les deux pays redevinrent de plus en plus amicales, rapprochement que manifesta la visite du prince Nicolas à St Pétersbourg au début de 1869. La diplomatie française s'en montra préoccupée[55], mais elle ne pouvait plus freiner l'évolution des événements.

La diplomatie du Second Empire continua pourtant à œuvrer pour la sauvegarde de la paix aux frontières turco-monténégrines. On connaît son action lors des conflits de Malo et Velje Brdo. Sans vouloir s'engager plus ouvertement en faveur du Monténégro, elle se montre bienveillante envers certaines de ses revendications[56]. Elle encourage les projets d'irrigation de la plaine des Bjelopavlići, car elle y voit un moyen de détourner les Monténégrins de leurs intentions belliqueuses et de leurs ambitions territoriales[57].

A cause de la politique qu'il a menée dans la question d'Orient et dans les affaires balkaniques au cours des dernières années de son existence, le Second Empire n'a causé au Monténégro qu'une joie intense par sa chute : on y a cru aboli l'un des principaux obstacles sur la voie de la libération nationale.

Dimitrije-Dimo Vujović
(*Titograd*)

NOTES

1. Dr A. Lainović, « Misija jednog francuskog diplomate na Balkanu uoči krimskog rata », *Istorijski zapisi* 1957, 1-2, 103/4.
2. Dr A. Lainović, « Francuski konsul u Skadru Ijasent Ekar i njegova prva posjeta Crnoj Gori », *Istorijski zapisi* 1956, 1-2, 191/2.
2a. Dr A. Lainović, *L'influence de la politique française au Monténégro de 1853 à 1860*, 106.
3. Dr Dimo Vujović, *Knjeginja Darinka*. Cetinje 1968, 17-56.
4. Archives du ministère des Affaires étrangères / A.M.A.F. / Mémoires et documents, Turquie, vol. 130, 1853-1876; Monténégro, Bosnie et Hercegovine fol. 142-149.
5. François Charles-Roux, *Alexandre II, Gortchakoff et Napoléon III*, Paris 1913, 191.
6. B. Pavićević, « Plan knjaza Danila za regulisanje odnosa sa Portom 1856, god. » *Istorijski zapisi*, 1960, 1, 54-56.
7. R. I. Ryžova, « Iz istorii russko-černogorskih otnošenij », *Istoričeskie zapiski 63*, Moskva 1958, 127. 132/3 (cyr.)
8. F. Charles-Roux, *op. cit.* 188-192.
9. F. Charles-Roux, *op. cit.* 221. R. I. Ryžova, « Zbliženie Rossii i Francii posle krymskoj vojny i russko-francuskij dogovor 3. marta 1859 ». *Učenie zapiski moskovskogo gorodskogo pedagogičeskogo instituta imeni V. P. Potemkina*, LXXV, t. v. 4., 1957, 139-140. (cyr.)
10. Dr V. Popović, *Politika Francuske i Austrije na Balkanu u vrijeme Napoleona III*, Beograd 1925, 87.
11. Dr A. Lainović, *Pobjeda na Grahovcu 1858. godine u spisima savremenika* Cetinje 1958, I dio, dok. 12, p. 25, L'instruction à Thouvenel de 27. IV 1858.
12. Ibid., doc. 14, p. 26, télégramme à Thouvenel de 8. V 1958, doc. 22 i 23, p. 30, télégramme à Thouvenel de 12 et 13 mai 1958.
13. L. Thouvenel, *Trois années de la question d'Orient, 1856-1859*, Paris 1897, 245.
14. A.M.A.E., Mémoires et documents, Turquie vol. 130, fol. 115-138.
15. L. Thouvenel, *op. cit.* 312/13.
16. Dr Lainović, Pobjeda na Grahovcu..., VII, dok. 10, p. 189.
17. F. Charles-Roux, *op. cit.* 290.
18. Archives diplomatiques, Paris, 1861, 1, 186, Montebelo-Thouvenel, 17. IX 1860.
19. F. Charles-Roux, *op. cit.* 209/300.
20. A.M.A.E., Turquie /T/ vol. 316, fol. 114/15, Terapia, 15. VIII 1860.
21. Ibid. Turquie, Scutari /T.S./, vol. 10, fol. 275, Cettigne 17. VIII 1860.
22. Ibid., fol. 281, Cettigne 17. VIII 1860.
23. Ibid., T. vol. 316, fol. 181-185, Paris 24. VIII 1860, fol. 271/2, Paris 7.IX 1860.
24. Ibid., T.S., vol. 10, fol. 336/7, Paris 13.X 1860.
25. Ibid., fol. 330/1, Scutari 9.X 1860.

26. Voir : Dr D. Vujović, « Molba Donjih Vasojevića 1860 da se pripoje Crnoj Gori », *Istorijski zapisi* 2, 1963, 303-307.
27. A.M.A.E., T.S. vol. 11, fol. 31-34, Paris 19.I 1861.
28. Ibid., fol. 44.
29. Lj. Aleksić, « O misiji Vuka Karadžića na Cetinje 1860-61 », *Istorijski glasnik* 1-2, 1958, r. 77-84.
30. L. Thouvenel, *Le secret de l'Empereur*, I, Correspondance confidentielle et inedite; Paris 1889, p. 247.
31. A.M.A.E., T. vol. 348, fol. 252-255; 272-276, 299.
32. Ibid., fol. 416/17.
33. Ibid., vol. 349, fol. 332-334, Pera, 17.V 1861.
34. A.M.A.E., T.S., vol. 12, fol. 235, Paris 9.X 1861.
35. Ibid., fol. 200, Biariz 12.IX 1861; vol. 13, fol. 35/6, Paris 19.I 1862.
36. Ibid., vol. 13, fol. 68/9, Paris, 26.III 1862.
37. A.M.A.E., T., vol. 353, fol. 1/5, Paris 2.III 1862; fol. 55/6, 8.V 1862.
38. Ibid., vol. 355, fol. 5/6, Paris, 1.VIII 1861.
39. A.M.A.E., T.S., vol. 13, fol. 218-221, Scutari 14.IX 1862.
40. A.M.A.E., T. vol. 357, fol. 357; T.S. vol. 13, fol. 304-307.
41. Ibid., fol. 245/6.
42. A.M.A.E., T.S., vol. 15, fol. 271/2.
43. P. Renouvin, La politique extérieure du Second Empire, Paris, Tournier et Constans, 1940, 157.
44. Henri Hauser et... Du libéralisme à l'impérialisme /1860-1878/, Paris 1952, *Peuples et civilisations* T. XVII.
45. Voir Dr D. Vujović, « Borba Rusije i Francuske za uticaj na spoljnu politiku Crne Gore i kampanja protiv knjaza Nikole », *Istorijski zapisi* 1964, 4.
46. Voir Dr D. Vujović, « Sastanak knjaza Nikole i Ismail-paše 1.maja 1867 », *Istorijski zapisi* 1963, 4.
47. A.M.A.E., T.S. vol. 16, fol. 212-213.
48. Ibid., fol. 153-158; 227; A.M.A.E., T. vol. 372, fol. 396; vol. 373, fol. 31-33.
49. A.M.A.E., T.S., vol. 16, fol. 169.
50. Ibid., fol. 201/2.
51. Ibid., fol. 212-233.
52. Dr Vl. Djordjević, *Crna Gora i Austrija 1814-1894*, Beograd 1924, 251/2; 263/4.
53. A.M.A.E., T.S. vol. 16, fol. 282-284.
54. Ibid., vol. 17, fol. 6-7.
55. Ibid., fol. 158/9, 168, 178-180, 183-185.
56. Voir : Dr Dimo Vujović, *Crna Gora i Francuska 1860-1914*. Cetinje 1971, 171-181.
57. Ibid., 168-170.

# L'ANTITHÈSE ALTERNATIVE DANS *PAN* DE MIROSLAV KRLEŽA

## 1. LES APPARENCES.

Une lecture unidimensionnelle de l'œuvre intitulée *Pan* permet de découvrir un poème *dramatique* (en ce sens qu'il s'y passe quelque chose) et *lyrique* (en ce sens qu'il est chanté avec accompagnement de musique), dont l'analyse linéaire donne ce qui suit :

*a*) Un bel après-midi d'automne. Toute une nature anthropomorphe s'exprime par le chant. La montagne chante, les vignes, les raisins chantent, les couleurs, les tons des couleurs prennent la parole. Les rayons du soleil sont caressés ou caressants, les zéphyrs de même. Chant de triomphe et de bonheur, par lequel les choses créées s'exaltent elles-mêmes. L'exaltation atteint son apogée au milieu du poème, avec le passage de l'anthropomorphisme au théomorphisme. L'automne déifié (Cérès, ou la Vierge) reçoit la prière de Pan :

> O, velika, gigantska ženo,
> jesen, predobra mati![1]

*b*) Le dieu Pan a quitté sa Grèce natale (méditerranéenne), et dans ce monde (rural) qui lui est étranger, il ne rêve que cyprès, écume marine et vent du large, insensible à l'entreprise de séduction des choses de l'automne continental, dont les armes (les charmes) sont celles des sirènes appelant Ulysse (caresses, mais aussi chant et musique), et qui d'ailleurs sont féminisées dans le texte : *les couleurs chantent chaudement, comme des femmes* (*Boje pjevaja toplo, ženski*).

Pan toutefois, s'endort, s'il n'est pas séduit.

*c*) Pan est réveillé par une procession qui se dirige vers une église, suivant une allée de châtaigniers, puis disparaît.

*d*) Pan, intrigué, se précipite à sa suite et trouve dans l'ombre un livre noir (introduction du thème du noir) un livre de prières, qu'il feuillette.

*e*) Pan émerge de cette lecture converti à l'automne :

> O, sveti jesenji ples ljubičastih sjena!
> Briljantno tkivo sunca u plavim bojama duge[2].

*f*) C'est le début d'un hymne à ce monde sensible et sensuel où vont se répondre et s'entremêler les voix de Pan, des choses créées et de leurs

adorateurs — accompagnés à la syrinx — et auquel répondra, avec accompagnement d'orgues, la voix de l'Eglise et de ses adeptes. Désormais, le chant alterné de la syrinx et des orgues accompagnera (ou constituera lui-même) le flux et le reflux de deux mondes qui tiennent la scène tour à tour.

Le monde de Pan confesse la beauté des choses, les plaisirs des sens, la danse, l'érotisme, l'innocence, la joie, Ses adeptes : jeunes gens et jeunes filles slaves, en costumes populaires, dansent, aiment, sont libres et heureux.

C'est un monde clair, où brille la féerie automnale : les ors et les rouges. Notons au passage une apparition miraculeuse à l'automne : celle du parfum des tilleuls en fleurs (*Uskrsnuo je proljetni miris lipa, le parfum des tilleuls en fleurs est ressuscité*).

C'est le monde de l'idéal, le monde (voir le miracle ci-dessus) où l'impossible se réalise [3].

Le monde de l'Eglise confesse le chaos de l'univers, l'aliénation de l'homme en proie au surnaturel, au péché, à la douleur-châtiment. Ses adeptes battent leur coulpe, luttent corps à corps avec le diable, dansent mais c'est la danse macabre.

C'est un monde de lave, de soufre et de ténèbres, où glissent des lueurs vertes.

C'est un monde non point réel, mais *non-idéal*.

La voix de la syrinx finit par couvrir la voix des grandes orgues, et le dernier vers du poème clôt définitivement la bouche à l'Eglise par l'évocation de deux réalités qui la nient : la danse et le soleil :

Igra Kolo, igra Kolo, na sunčani dan [4]

En résumé : on a affaire à un développement antithètique où les forces en présence sont en situation d'agressivité. L'ensemble rappelle les diverses phases d'un duel, telles qu'elles sont présentées par exemple dans un roman de cape et d'épée :

*a*) Mise en présence des adversaires, qui sont soigneusement présentés et différenciés /p. 11-27/,

*b*) classique thème du défi /p. 28-29/. L'Eglise à Pan :

padni, padni, Pane! Grešan si i kriv! [5]

Pan à l'Eglise :

Ja se bogu smijem
s maglama se bijem [6]

*c*) Défi accompagné de légères passes d'armes et de manœuvres d'intimidation : les noirs accords de l'orgue tombent /*prospu se* : se répandent/ comme des *pierres* sur la tête de Pan; des ruisseaux de tons spectraux *tonnent* autour de Pan.

*d*) le combat s'engage. La terminologie est celle de la lutte :

| | |
|---|---|
| protunapjev (contre-chant) p. 29 | la contre-attaque |
| isprepleću (s'entremêlent) p. 29 | le corps à corps |
| zaliju (recouvrent) p. 29 | le corps à corps |
| mrve te nogom (t'écrasent du pied) p. 29 | le corps à corps |
| nadbija (prend le dessus) p. 30 | l'avantage. |

L'Eglise a d'horribles méthodes de combat :

*smrviti* écrabouiller, *potopiti* noyer.

*e*) répit dans le combat; le sort des armes est incertain. La syrinx chante tout bas. Les orgues se taisent. Pan cesse de chanter.

*f*) Le combat reprend avec un redoublement de violence :

*biti se* se battre, p. 31
*nadbiti* avoir le dessus, p. 35

7. Le corps à corps devient inextricable :

Boje se igraju kaosom voštanica i tamjana i molitve[7].

8. La victoire de Pan se dessine :

Pjesma jeseni, ples boja/.../liju se u duše vjernika[8].

9. Fatigue, puis défaite de l'Eglise, dont la dernière manifestation est un cri de douleur :

Orgulje očajno nariču[9]

10. Très classique chant de victoire. Tout chante, tout danse et tout s'aime. C'est dans cette fête qu'intervient le miracle du parfum des tilleuls en fleurs.

C'est peu de dire que ce texte est construit sur l'antithèse : il en est pétri, il en est baigné. L'antithèse se retrouve à de multiples niveaux. Elle affecte :

*la métrique :*

život je jesenja radost, a nije grojna rana![10]

*la géographie :*

| | |
|---|---|
| le tilleul, le châtaignier | le cyprès, l'olivier |
| les pruniers en fleurs | les lis |
| les nuages | le ciel bleu |
| la montagne, les champs | la mer, les îles |
| les feuilles mortes | le corail |
| les agneaux | les dauphins |
| (monde continental rural) | (monde maritime méditerranéen) |

*la civilisation :*

| | |
|---|---|
| les petites auberges | les trirèmes |
| le Kolo | les Argonautes |
| Lera, Dolerija, Lada | Arinoë |
| (culture slave rurale) | (culture grecque maritime) |

*l'histoire :*

le monde *slave païen* est opposé à l'Eglise *catholique romaine.* Cette antithèse historique de deux forces qui dans le poème se livrent un combat

sanglant, prend toute sa signification si l'on se souvient que depuis que les Avars se sont reconnus vassaux de Charlemagne (en 796), les peuples slaves occupant le territoire qui correspond approximativement à la Croatie actuelle n'ont cessé, pendant des siècles, d'être soumis aux catholiques, Francs ou autres. La victoire finale du monde païen sur le monde catholique, vue sous cet angle, apparaît alors comme une revanche historique, et l'inversion des équivalences Eglise = Bien, Paganisme = Mal, en Eglise = Mal, Paganisme = Bien prend une ampleur nouvelle.

Car l'antithèse de base autour de laquelle se développent toutes les autres, c'est celle où s'affrontent deux forces dont les représentations abondent dans la mythologie de tous les peuples : combat de Saint Georges et du Dragon (les dragons figurent nommément p. 28. *Urlaju zmajevi,* les dragons hurlent), d'Héraclès avec le lion de Némée, l'Hydre de Lerne, le sanglier d'Erimanthe (*Pantere reže,* les panthères rugissent p. 28, *le serpent,* p. 24), d'Ormuzd et d'Ahriman dans la religion mazdéenne, de l'Ogresse Charia et du Héros Kuaray chez les Guarani du Paraguay — c'est l'éternel et universel affrontement des forces du Bien et du Mal.

Ici, le Bien prend la forme du dieu Pan, et se trouve défini comme suit : le Bien, c'est l'innocence, la liberté (surtout liberté amoureuse), la communion des corps avec les choses créées, la joie. Le Mal prend la forme de l'Eglise catholique et fait l'objet de la définition suivante : le Mal, c'est la croyance au péché, l'esclavage, (surtout la soumission des âmes), la douleur. Esclavage double, nous l'avons vu, puisque, dans ce cas historique précis, l'esclavage spirituel (par la loi du péché et du châtiment) va de pair avec l'esclavage socio-historique (slaves vassaux des Francs catholiques).

La lutte du Bien et du Mal sous la forme du sourire païen de l'innocence, opposé aux larmes du pécheur-né : c'est un thème banal traité bien souvent en littérature. Ce qui retient l'intérêt, dans le poème qui nous occupe, c'est la qualité de la représentation poétique de l'antithèse d'une part, et de l'autre son ambiguïté.

## 2. LE PHÉNOMÈNE DE CONTAMINATION.

Les deux forces mises en présence portent chacune une très lourde charge de représentations sensibles (en général visuelles), dont l'ensemble forme ce que l'on pourrait se risquer à appeler, comme Valéry, deux *univers* fortement différenciés. Ces univers sont d'une autre nature que l'*univers poétique* défini par le poète des *Cantiques Spirituels.* On ne peut pas dire à proprement parler, du texte poétique de Krleža : « Il agit pour nous faire vivre quelque différente vie, respirer selon cette vie seconde, et suppose un état et un monde dans lequel les objets et les êtres qui s'y trouvent, ou plutôt leurs images, ont d'autres libertés et d'autres liaisons que celles du monde pratique. » Et pourtant, c'est bien à une *sensation d'univers* que nous introduisent les multiples notations (les multiples petites *touches*) dont l'ensemble clame, ou indique, ou suggère, ou souligne, le Bien et le Mal. Voici une liste (non exhaustive) des éléments rencontrés le plus fréquemment dans chacune des deux parties :

| *Monde de Pan (= Bien)* | *Monde de l'Église (= Mal)* |
|---|---|
| styrinx | orgues |
| lumière | obscurité |
| étoiles | cierges |
| extérieur (nature infinie) | intérieur (églises, enfer) |
| résurrection | mort |
| bleu du ciel | vert du péché |
| la pourpre *(crvena sreća)* | le « pâle » *(blijede žene)* |
| l'or (créateur) | le feu (destructeur) |
| le sang (source de vie) | le sang (signe de mort) |

Deux univers très nettement définis, qui répondent d'ailleurs, dans l'ensemble, à l'imagerie traditionnelle du Bien et du Mal. (On remarque cependant que le sang figure dans les deux colonnes. La vie et la mort se trouvent ainsi confondues en un signe unique qui les nomme et les confesse *en même temps* l'une et l'autre. Le sang est moins le signe de la vie ou de la mort que le signe de l'homme, à la fois vie et mort).

On se demandera alors d'où vient :

— que les abeilles d'*or* (Bien) bourdonnent comme des orgues (Mal)[11].
— que la première danse *catholique* (Mal) est jaune, *bleu* et lilas (Bien)[12].
— que les *orgues* (Mal) font *danser les étoiles* (Bien)[13],
— que l'encens (Mal) est un *rêve bleu* (Bien)[14],
— que *les enfants de chœur* (Mal) sont vêtus de *pourpre* (Bien) et les *prêtres* (Mal) d'*or* (Bien), que les *orgues* (Mal) jouent une mélodie *céleste* (Bien), etc.

Certes, la *voix céleste* est le nom donné à l'une des multiples tonalités de l'orgue. Mais pourquoi est-ce justement celle qui figure ici? Même observation pour les vêtements sacerdotaux : les prêtres auraient pu être revêtus de la chasuble noire de la messe des Morts. Il y a donc de la part de l'auteur, pour exprimer l'Eglise, choix d'éléments qui sont, dans le monde de Pan, les armes mêmes de la séduction.

Comment expliquer cette contamination d'un monde à un autre?

Qu'on opte pour la solution de facilité qui consiste à taxer l'auteur de manque de rigueur, ou qu'on y voie une volonté délibérée, reste le problème posé par le sens des passages où il y a contamination. Concertée ou inconsciente, elle est chargée d'une certaine signification qui est à examiner.

Comment interpréter, par exemple, en un point où l'affrontement des deux forces atteint à un paroxysme qui annonce une fin prochaine : la *défaite de l'Eglise-Mal*, ce chant triomphal des orgues :

Okupane u svijetlu, preporidene, blijede,
cjeliva nas tužnog života finale.
Mi smo sretne zvijezde
u Krilo Boga pale.
Mi osjećamo Uskrs svih zemaljskih snova,
mi gledamo Izvor, gdje vječno novi struja,
Aleluja, Aleluja![15]

Véritable cantique de résurrection (*Uskrs*), de bonheur (*sretne*), — et de paganisme (*cjeliva*, baise; *Uskrs svih zemaljskih snova*, la Pâques de tous les rêves terrestres). Faut-il entendre que les orgues sont converties à Pan?

Mais à la page suivante, elles « hurlent de douleur » quand les croyants se mettent à danser. Ou bien peut-être, sentant sa défaite proche, l'univers du Mal emprunte-t-il son langage à l'univers du Bien, pour mieux le circonvenir : nous avons bien eu un duel, pourquoi pas une ruse de mélodrame? D'ailleurs, ce ne serait pas la première fois qu'on verrait ici le Mal se *déguiser* en Bien. Deux pages plus haut, les orgues chantent, avec des mots qui sont ceux de la syrinx :

> Oblici su nebeski prozirni i svijetli
> i dršću kopna, zemlje, kô koralji ne plimi [16].

Un chant qui diffère peu, on s'en rend compte, de l'hymne à la nature, et à la nature méditerranéenne, qui est d'ordinaire l'apanage de Pan.

Mais cette ruse et ce déguisement n'en sont point si l'on considère que les chants d'Eglise, notamment ceux que l'on chante aux processions, ne manquent pas de thèmes terrestres — païens, si l'on préfère. Nous citerons celui-ci :

> Tu fais croître l'herbe pour le bétail
> et la verdure pour l'usage de l'homme,
> Qui tire ainsi son pain de la terre,
> et le vin qui réjouit le cœur de l'homme,
> L'huile qui fait briller son visage,
> le pain qui restaure ses forces [17].

Il n'y aurait donc pas déguisement, mais apparition d'un autre aspect de l'univers, dit « sombre » au départ. Le monde du Mal perd son identité première. Sa nature est mise en question. Comme *on n'en voit pas* la raison dans le drame qui se joue, il faut admettre que le passage n'a d'autre sens que d'*être là*. Il ne se réfère pas à un tout logique et harmonieux, il ne se réfère qu'à lui-même. En ce point particulier le *tout est dans l'instant*, et il n'y a pas de Vérité de l'Eglise, mais deux vérités.

On voit se dessiner ici une antithèse secondaire, de type manichéen cette fois, où s'affrontent deux conceptions de l'Eglise développées explicitement à plusieurs reprises par Krleža dans la suite de son œuvre : l'Eglise ténébreuse du Décalogue (de la morale bourgeoise) et de la hiérarchie ecclésiastique (du pouvoir bourgeois), face à une Eglise messianique rêvée ou regrettée, porteuse de Justice et de Salut.

Si l'on retient la thèse du « déguisement », le caractère de contingence pure du passage en question nous prouve que la ruse ne vise pas à circonvenir l'ennemi dans le cadre du drame poétique intitulé *Pan*, mais bien à circonvenir le lecteur. L'Eglise/Mal revêtant les habits du Bien pour séduire — c'est l'aventure survenue à Krleža enfant, et les nombreuses allusions, références, citations, empruntées à l'Ecriture sainte, que l'on rencontre dans toute son œuvre (y compris comme métaphores dans les textes révolutionnaires) en disent assez l'importance et les effets.

D'autre part, le Mal/Bien est un phénomène qui atteint à la perfection absolue, sur le plan de l'expression, dans l'Ecriture sainte elle-même. L'Ange déchu — le Prince des Ténèbres — garde son nom de lumière — Lucifer —. Rien ne peut faire qu'en le nommant, on n'évoque pas *d'abord* un univers de lumière. L'univers de ténèbres qui s'y substitue aussitôt — ou qui vient le doubler — est impuissant à effacer la vision éclatante suggérée par le nom. Mais la vision n'efface pas non plus les ténèbres. C'est

l'oscillation perpétuelle — le vertige — lumière/ténèbres qui définit le démon : troisième identité de l'Eglise : celle du démon séducteur.

Et c'est bien le diable que Pan voit incarné dans les croyants de la procession :

To čudni su akordi!
Izbija magično svijetlo
iz ovih ognjenih oči [18].

Cependant, ces mêmes croyants, ou diables incarnés, s'associent au prêtre qui chante devant l'autel :

Tantum ergo sacramentum
Veneremur cernui
Et antiquum documentum
Novo cedat ritui.
Praestet fides supplementum
Sensuum defectui [19].

Là encore, la signification est loin d'être évidente. Le chant est présenté comme un chant d'esclaves. Pan, l'ayant écouté avec attention, se souvient des orgies de soleil, d'étoiles et de clairs de lune de l'antique Rome, et constate avec amertume :

Robovi pogasili su svijetla [20]

Vers exemplairement polysémique par le contexte. Le mot « esclaves », au contact des mots « Rome » (*Pan se sjeca Rima*, Pan se souvient de Rome) et « nuits antiques » (*a gdje su te plave antikne noći?* et où sont ces nuits antiques bleues), est affecté d'un glissement de sens qui dessine, derrière la notion de chrétiens hommes de l'esclavage, la notion inverse de chrétiens-hommes de la liberté dans une antiquité romaine esclavagiste [21].

Davantage : le *Tantum ergo*, qui accompagne la cérémonie catholique dite « Adoration du Saint-Sacrement », fait surgir dans les consciences occidentales imprégnées de culture catholique des visions d'autels aux nappes blanches, de fleurs à profusion, et d'équivalence de *soleil :* couleur (l'ostensoir où est enfermé l'hostie offerte à l'adoration des croyants est en or) et forme (il représente un disque rayonnant). Certes, les deux premiers vers, et les deux derniers, consacrent doublement la démission de l'homme face à une puissance surnaturelle, d'abord comme être de liberté, ensuite comme être de raison. Mais les vers 3 et 4 rappellent une réalité historique qui est considérée comme un progrès : la substitution, à l'Ancien testament (judaïsme, Jéhovah, Dieu de colère et de justice) du Nouveau testament (christianisme, Jésus, Dieu d'amour et de pardon). C'est la suppression de la loi du talion, au bénéfice de rapports dits d'amour entre les hommes et Dieu. Curieusement, Pan en comprend quelque chose, lorsqu'il s'écrie, se trompant seulement sur la nature de cet amour :

Te ljude ispija bolesni Eros [22]

Ajoutons enfin qu'un curieux hasard linguistique veut que le mot latin *Novo* (datif neutre de *novus*, nouveau; placé en tête de vers, prend une

majuscule), soit l'équivalent graphique, phonétique et sémantique exact (à un cas près) de ce mot croate *Novo* (nominatif neutre de *nov*, nouveau), qui se rencontre si souvent dans l'œuvre de Krleža, et qui désigne toute réalité idéale se substituant à la réalité existante et honnie : l'Amérique de Kristofor Kolumbo, ou le léninisme en devenir dans *Izlet u Rusiju*.

Comme d'ordinaire chez Krleža, le monde dit positif est moins riche que l'autre, et dans le cas qui nous occupe, il est moins riche en contaminations. On en relève pourtant quelques exemples intéressants :

— aux vers longs, qui sont en général ceux de l'univers sombre, répliquent les vers courts des chants de Pan — mais leur forme incantatoire est calquée à plusieurs reprises sur la structure des chants d'Eglise, notamment sur celle des litanies. Exemple :

| *Chant de Pan* | *Litanies de la Vierge* |
|---|---|
| Kubeta kristalna, modra | Miroir de justice |
| Srebro peraja delfina, | Rose mystique |
| Dragulji blistavih ljuska | Tour de David |
| More svetih oblika, | Tour d'ivoire |
| Kapi nebeskog vina | Maison d'or |
| Cvjetovi inja, | Arche d'alliance |
| Mirisne latice ruža, | Porte du ciel |
| Koralji [23]. | Étoile du matin |

Dans la *predobra Mati* (l'automne) on identifie la Mère de toutes les bontés des mêmes litanies. Les apostrophes à une nature anthropomorphe sont fréquentes dans la Bible. Exemple :

Qu'avais-tu, mer, à t'enfuir ainsi,
et toi, Jourdain, à remonter vers ta source?
Et vous, montagnes, à sauter comme des béliers [24]?

Dans *Pan*, les jeunes filles du chœur utilisent la même structure :

tople modre noći, zvijezde, sijeno, rosa,
smijemo se [25]

Et quelle différence peut-on voir entre les étoiles *preporođene*/re-nées/ des orgues, et celles *novorođene*/nouvelles-nées/de Pan?

De perpétuels et réciproques échanges entre deux mondes qui semblent au premier abord parfaitement définis; une mutabilité des valeurs; et un escamotage des vérités : tel apparaît ici le drame antithétique qui se déroule dans *Pan*.

### 3. LE RENVERSEMENT.

Allons plus loin.

Pan se présente d'abord comme franchement malheureux : *ispija ga bolesna čežnja za pjenušavim morem* [26]. C'est un exilé à qui la nostalgie ne laisse pas de répit : il pousse à maintes reprises (sept fois), et en grec, le cri des Dix-Mille apercevant enfin la mer après deux ans ou presque de cruelles aventures terrestres :

Thalatta, thalatta!

A la page 16, Pan est toujours plongé dans l'affliction et tous les efforts de séduction de la nature continentale à l'automne (car le jeu de la nature est et reste jusqu'au bout un jeu amoureux : échange de caresses et de baisers entre Pan et les choses) ont tout au plus réussi à l'assoupir.

C'est alors qu'apparaît l'homme (l'univers, auparavant, n'était fait que de la nature créée et du dieu Pan), en la personne de l'Eglise catholique romaine, sous la forme d'une procession de paysans, d'enfants de chœur et de prêtres. La procession entre dans une église, au sommet d'une colline — et il se produit ici *un miracle :* la procession disparue, Pan trouve sur ses traces un livre de prières (*crna* knjiga : un livre noir), le feuillette, prononce quelques mots (4 vers concernant le malheur, la tristesse, les ténèbres) et là où beauté, lumière, caresses et baisers avaient échoué, l'univers du noir réussit : Pan est enfin converti au monde qui l'entoure (*zanesen*, passionné, *zaljubljen*, amoureux). L'hymne aux choses chanté par lui désormais confond dans la même exaltation sa terre natale et sa terre d'exil. Miracle de la répulsion, soit. Miracle tout de même : pour la première fois, il se passe quelque chose dans cette histoire — et c'est l'apparition de l'Eglise catholique qui en est la cause. Elle est la première à faire *avancer l'action*. Après 6 pages de développement lyrique, c'est un véritable drame qui se joue, et même un drame romantique. Tout l'appareil dramatique et scénique du théâtre romantique y figure :

— *le décor :* des tilleuls slaves centenaires (présence de l'histoire), au loin une église (présence du sacré),

— *le ressort de l'action :* un livre noir (surnaturel effrayant) tombé par hasard (déraison),

— *le coup de théâtre :* conversion de l'âme,

— *les personnages :* paysans, prêtres, un dieu, l'église, le peuple.

Après un monde païen statique (la danse des feuilles et des raisins étant un mouvement sur place ne saurait être considérée comme dynamique), un monde dynamique (marche de la procession, mouvements de Pan *qui enfin se lève* et se met en marche à son tour).

Après un monde de sentiments et de sensations, un monde d'action.

Après un monde déshumanisé (des choses, plus une figure mythologique), un monde grouillant de personnages.

Ces phénomènes persisteront jusqu'à la fin du poème. C'est ainsi que le monde animé, côté Eglise, est beaucoup plus différencié que côté Pan : pour celui-ci, Pan, chœur de jeunes gens, chœur de jeunes filles. Pour celle-là, paysans, enfants de chœur, prêtres, ascète, pécheur, femmes, enfants, saints, anges, chérubins, géants, archanges. Même observation pour l'aventure spirituelle.

Dans le monde de Pan : la communion avec les choses. Dans le monde de l'Eglise, le poids du péché, l'espoir de sa rémission, l'attente de la lumière, la connaissance de la culpabilité de l'homme. Ce dernier monde est un monde en devenir, un monde terrestre, mais dynamique. L'autre est le monde de l'éternité statique et il préfigure les évocations sarcastiques de l'éternité bienheureuse du paradis qui abondent dans l'œuvre de Krleža, et qui montrent des yeux de crétins, ronds et fixes, perpétuellement tournés dans la même direction.

Le dernier vers, qui consacre la victoire de Pan, est significatif :

Igra Kolo, igra Kolo, na sunčani dan...

Une *danse*, face à un *destin*.

On aboutit à établir les équivalences suivantes :

1. Univers/lumière = inhumanité = immobilité = éternité = *mort* (= Bien ou Mal?)

2. Univers/ténèbres = humanité = mobilité = devenir = *vie* (= Mal ou Bien?)

L'inverse des équivalences établies au départ.

Sur le plan de la structure, l'antithèse alternative (ou renversée) peut donc se définir comme un type dont les deux pôles se substituent l'un à l'autre à tour de rôle, selon le schéma que voici :

| | *Pôle A* | | *Pôle B* |
|---|---|---|---|
| | Bien | / | Mal |
| ...... | Mal | / | Bien |
| ...... | Mal/Bien | / | Bien/Mal |
| ...... | Bien/Mal | / | Mal/Bien |
| ...... | Mal | / | Bien |

Toutefois, on l'a déjà vu, les dernières équivalences ne détruisent pas les premières. Les deux coexistent, à deux niveaux différents. L'Église/ténèbres, formellement dite, se double d'une Eglise/lumière suggérée qui apparaît au cœur de l'univers inverse, davantage, qui est *affirmée* par ce qui le *nie*. De même, sous les apparences explicites de la clarté païenne triomphante, l'homme est tué : s'il renaît, c'est dans l'univers de la mort. L'œuvre est à lire à deux niveaux qui se contredisent l'un l'autre en permanence. La vue est brouillée. Les deux univers, qu'une lecture linéaire rend si faciles à saisir, contaminés l'un par l'autre, proclament la fin des dieux et du manichéisme — confessent la *relativité*. Où est le Bien? Où est le Mal? C'est bien Pan qui est vainqueur : mais qui est Pan? On n'en sait plus rien. Il échappe à la définition. Son univers aussi. Ni lui ni l'Eglise ne sont plus ce qu'ils prétendent être, ou plus exactement, ils sont ce qu'ils prétendent, mais ils sont aussi autre chose, *qu'ils ne veulent pas avouer*. Il y a là comme un phénomène de compensation. La position initiale de l'auteur est catégorique : Pan = Bien, Eglise = Mal. Mais en même temps, nous venons de le voir, elle ne l'est pas. L'auteur la veut catégorique dans le même temps qu'il la veut non-catégorique. Tout se passe comme s'il détruisait d'une main, silencieusement, ce que de l'autre, il s'acharne à construire. Parallèlement à l'édification accomplie par l'écriture se développe un mouvement destructeur qui entraîne sans cesse dans l'équivoque. Ce phénomène trouvera son expression la plus parfaite dans une pièce comme *Kraljevo*, où Krleža peut donner cette indication scénique :

Sve se to čini silno banalnom, pa i opet neotkrivenom još novom objavom [27].

On comprend l'importance de la notation quand on sait que le chaos de choses, de personnes et d'événements que constitue *Kraljevo* est une représentation poético-dramatique de la réalité historique croate. Présentée comme abominable, cette réalité est en même temps *sauvée* par un artifice d'écriture qui en proclame la grandeur dans une tentative dont le but (non les moyens) rappelle celle des écrivains africains ou haïtiens assumant la négritude.

Partout présente dans la pensée de Krleža : l'idée que le germe de la mort est dans tout état acquis, dans tout bonheur accompli (et par

conséquent, le germe de la vie dans toute douleur) : ainsi Christophe Colomb peut-il s'écrier, refusant le retour en Espagne à son équipage mutiné :

U staru Španiju ne vjerujem, jer je gnjila kao gnjila jabuka, a u Novu Zemlju ne vjerujem, jer je nema na zemlji. Sve zemaljsko je gnjilo! /.../ Jesam! Govorio sam o Novom! Ali me niste pojmili! /.../ Novo ne može biti u krugu. Novo ne može biti u vraćanju. /.../ Ja sam odlučio da otputujemo u Nepovrat [28]!

Toujours tendue vers ce qui n'est pas : telle apparaît la démarche de la pensée krlézienne, quand elle double un texte d'un texte second qui oppose à l'affirmation déclarée une volonté négatrice.

Janine MATILLON-LASIĆ
(*Paris*)

NOTES

1. *Pan*. Simfonije, Sabrana djela XVI, 25 : « O grande, géante femme, automne, mère de toutes les bontés! »
2. *Ibid*. p. 17 : « O sainte danse automnale des ombres violettes : Etincelante matière du soleil dans les couleurs bleues de l'arc-en-ciel! »
3. On notera que les phénomènes de la nature et notamment le cycle des saisons, revêtent souvent chez Krleža une valeur que l'on pourrait à première vue dire « symbolique » : le printemps désigne le renouveau de l'âme, la boue de l'hiver l'absurdité de l'histoire, etc. En fait, dans cette écriture, on est au-delà du symbole. Le sujet pensant est au centre de l'univers, et il modèle l'univers à son image. Koloman *plemeniti* Baločanski de Sztara Vesz — l'une des incarnations de la puissance bourgeoise — (*Smrt T.B.*) *fait* le jour triomphant par sa vision du monde triomphante : *Jutro je bilo sunčano, svijetlo, majsko* (c'était un matin ensoleillé, lumineux, un vrai matin de mai — c'est-à-dire non pas un matin du mois de mai, mais un matin conforme à l'idée du mois de mai qui est celle de Krleža, une idée d'absolu triomphe). Pero Orlić arrivant à Paris (*Hod. vel.*) trouve une ville-fleur doublée d'une ville-pluie : mais c'est une fine petite pluie de printemps, où la notion de beau temps est encore présente, et qui marque le passage du rêve à la réalité. La désillusion accomplie, la pluie fine fait place au déluge. Philosophiquement solipsistes, ces textes sont-ils esthétiquement réalistes ou symbolistes?

On objectera, quant au texte qui nous occupe, que face au monde-soleil de Pan, l'Eglise n'est pas un monde-pluie. Certes : il n'y fait pas mauvais temps, il n'y fait pas de temps du tout. Cette absence de détermination météorologique est signifiante : refus de situer le monde de l'Eglise et par rapport au soleil, et par rapport à la pluie. Ambiguïté.

4. *Ibid*. 41 : « La ronde danse, la ronde danse, dans le jour ensoleillé. »
5. *Ibid*. 28 : « A genoux, à genoux, Pan! Tu es pécheur et coupable! »
6. *Ibid*. 29 : « Je me ris de Dieu/dans les brouillards je me bats. »
7. *Ibid*. 34 : « Les couleurs jouent avec le chaos de cierges, d'encens et de prières. »
8. *Ibid*. 35 : « Le chant de l'automne, la danse des couleurs se déversent dans l'âme des croyants. »
9. *Ibid*. 39 : « Les orgues poussent un cri désespéré. »
10. *Ibid*. 39 : « La vie est une joie automnale, et non une blessure purulente. »
11. ko orgulje blagdanje tiho zuji zlatna pčela (p. 11).
12. Sve pleše /.../ žuto, modro i lila (p. 17).
13. Plešu zvijezde (p. 22).
14. modre snove tamjana (p. 23)
15. *Ibid*. 38 : « Baignées dans la lumière, revivifiées, pâles, / le final de la vie triste nous baise. / Nous sommes, heureuses étoiles / tombées sous l'Aile de Dieu. / Nous sentons la Pâque de tous les rêves terrestres / nous regardons la Source / où éternellement le courant se renouvelle. ».
16. *Ibid*. 35 : « Les formes célestes sont transparentes et lumineuses / et tremblent les continents, les terres, comme des coraux dans le flux. »
17. *Psaume* 103, versets 14-15.
18. *Ibid*. 18 : « Etranges sont ces accords! / Il sort une lumière maléfique / de ces yeux de feu. »

19. Rituel de l'Eglise catholique romaine : « Devant un si grand sacrement / Courbons le front / Et que l'ancienne écriture / Cède le pas au nouveau rite / la foi suppléera / à nos sens défectueux. »

20. *Ibid.* 19 : « Les esclaves ont éteint les lumières. »

21. P. 33, l'auteur établit explicitement une distinction entre le Christ et l'Eglise catholique (représentée par le « marbre blême de l'autel »), qui l'a trahi.

22. *Ibid.* 23 : « Ces gens sont dévorés (m. à m. *ispija :* boit jusqu'à la dernière goutte) par Eros malade (ou par le mal d'Eros) ».

23. *Ibid.* 17-18 : « Dômes de cristal bleu, / nageoire d'argent des dauphins, / gemmes brillantes des coquillages, / mer des formes saintes, / gouttes du vin céleste, / fleurs de givre / pétales odorants des roses, / coraux. »

24. *Psaume* 113, A, versets 5-6.

25. *Ibid.* 37 : « chaudes nuits bleues, étoiles, foin, rose, / rions. »

26. *Ibid.* 12 : « Il est dévoré d'un désir maladif pour la mer écumeuse. »

27. *Kraljevo*, Legende, Sabrana djela IX, 206 : « Tout cela apparaît comme quelque chose (*objava*, ce qui est annoncé ou proclamé — ce qui se montre) de violemment banal et d'en même temps nouveau et pas encore découvert. »

28. *Kristofor Kolumbo*, Legende, Sabrana djela IX, 162 : « La vieille Espagne, je n'y crois pas, parce qu'elle est pourrie comme une pomme, et la Nouvelle Terre non plus je n'y crois pas, parce qu'il n'y en a pas sur Terre. Tout ce qui est terrestre est pourri... / Oui! J'ai parlé de Nouveau! Mais vous ne m'avez pas compris! /.../ Le Nouveau ne peut pas être en cercle. Le Nouveau ne peut pas être dans le retour. /.../ J'ai décidé de faire route vers le Non-retour. »

# ETAT PRESENT DES RECHERCHES SUR LA POPULATION ILLYRIENNE

Cet exposé sera consacré aux découvertes anthropologiques faites dans des sites tumulaires connus, ayant déjà livré des matériaux ostéologiques aujourd'hui étudiés et commentés dans des publications scientifiques et grâce auxquelles une connaissance plus profonde des caractères anthropomorphologiques de la population illyrienne préhistorique a pu être acquise. Le nombre des lieux explorés est aujourd'hui encore très limité, et ceci nous contraint à nous appuyer sur des fouilles effectuées il y a un certain temps déjà, le plus souvent vers la fin du siècle dernier et au début du nôtre. Parmi ces anciennes fouilles, ayant livré des matériaux qui devaient être l'objet soit d'une étude unique soit de plusieurs examens ultérieurs, certaines sont situées en Slovénie. Tel est le cas de Magdalenska gora, de Škocjanske jame, et de Vače. D'autres comme celles de Glasinac et Jezerine, se trouvent en Bosnie. Après la dernière guerre, on a entrepris de nouvelles fouilles en Slovénie, dans plusieurs sites illyriens préhistoriques. Au premier rang de celles-ci viennent des tumuli (à Brinjeva gora et à Vučje njive, par exemple), qui ont fourni des vestiges anthropologiques riches d'enseignements et dont nous devrons reparler plus loin.

Puisque les inhumations pratiquées par les populations illyriennes préhistoriques sont étroitement associées à l'existence des tumuli, qu'il nous soit permis de rappeler brièvement l'historique des fouilles entreprises dans ces constructions funéraires particulières, et ceci depuis leur tout début.

C'est dans la deuxième moitié du siècle dernier que furent commencées en Yougoslavie les fouilles dans les tumuli préhistoriques. Ainsi, dès 1853, par exemple, le Major Nettelblad de Mecklenburg ouvrit et prospecta cinq tumuli à Stična. Ce fut alors le tour de J. Pečnik, en 1891, puis de 1905 à 1914, celui de la Duchesse de Mecklenburg[1]. Sur le site de Vače, les premières fouilles furent ouvertes par J. Versteneck, en 1878[2]. L'année 1881 a été marquée par le début des fouilles à Magdalenska gora, en Slovénie, et à Glasinac, en Bosnie. A Magdalenska gora, les premières fouilles furent effectuées par F. Schulz, de 1881 à 1883. Vint ensuite J. Pečnik qui y travailla de 1892 à 1895. Enfin de 1905 à 1913, elles furent financées et conduites par la Duchesse de Mecklenburg qui découvrit, dans vingt-deux tumuli, plus de mille sépultures[3]. C'est encore en cette année 1881 que furent entreprises par le Dr Hochstteter, les premières fouilles à Glasinac. Elles devaient être reprises en 1888 par Ć. Truhelka. De 1892 à

1897, F. Fiala y creusa 816 tumuli, pour y découvrir 1069 sépultures contenant des squelettes et 222 sépultures contenant des restes incinérés [4]. Les fouilles des tumuli situés en Serbie de l'Ouest furent conduites par M. Valtrović, et leurs résultats furent publiés dans Starinar X, en 1893.

A. Weisbach et L. Glück, tous deux médecins militaires de l'Empire Austro-hongrois, sur plus d'un millier de sépultures contenant des squelettes mis à jour par F. Fiala à Glasinac, ne retinrent pour la publication que 63 crânes [5], ce qui s'explique probablement par la mauvaise préservation de ces restes. Leur conclusion fut la suivante : la population préhistorisque de Glasinac était nettement dolichocéphale (73 % des cas). Malgré cette interprétation tendancieuse — nous en reparlerons — ces données devaient être reprises, plus tard, par N. Županič [6] et V. Dvorniković [7], qui alléguèrent que « si l'ancienne anthropologie voyait dans les Illyriens et les Thraco-Illyriens indistinctement, qui dans l'Est des Balkans se présentent comme de purs Thraces ou des Scythes, une race d'assez petite taille et brune, cette thèse doit être profondément modifiée après les nombreuses fouilles de l'époque hallstattienne (fouilles de Glasinac près de Sarajevo), puisque les Illyriens hallstattiens sont encore dolichoïdes à près de 75 % ». En avançant une telle assertion, N. Županič se contente de faire sienne, de façon non critique, l'interprétation de A. Weisbach et de L. Glück, ainsi que les données qu'ils apportaient, à partir desquelles on avait conclu primitivement au caractère expressément dolichoïde de la population préhistorique de Glasinac. Cependant, il convient de rappeler immédiatement que l'indice exprimant le rapport longueur-largeur du crâne ne représente seulement qu'un des éléments essentiels pour la détermination du type anthropo-morphologique, et qu'il n'est ni l'unique ni le plus important indice, bien que l'ancienne anthropologie l'ait considéré et utilisé comme tel.

On a effectué récemment un nouvel examen des restes anthropologiques provenant des fouilles de Glasinac [8], et ceci aussi bien du point de vue archéologique qu'anthropologique. Au cours de cette opération, parmi tous les crânes appartenant à la collection du Zemaljski muzej de Sarajevo, il n'a été possible de fournir une datation archéologique sûre que pour 24 crânes, et peut-être même pour 18 crânes seulement. « Des 63 crânes, qui furent l'objet d'une publication par A. Weisbach et L. Glück, seuls 21 peuvent être attribués de façon tout à fait sûre, ou avec une grande vraisemblance, aux habitants préhistoriques de la région de Glasinac. Outre ceux-ci, nous pouvons encore signaler avec une probabilité raisonnable, 3 autres crânes. Parmi les 39 qui restent, l'un date de l'époque romaine, 2 datent du moyen âge de façon certaine et 5 probablement. Les autres spécimens sont chronologiquement indéterminés et inutilisables [9]. »

Dans le nouvel examen des pièces que nous venons de mentionner, on peut encore lire ce qui suit : « Un tel résultat démontre de lui-même à quel point les conclusions relatives aux caractères anthropologiques des habitants préhistoriques de la région de Glasinac, déduites des ouvrages de Weisbach et Glück, sont sujettes à caution. On ne saurait dire que A. Weisbach et L. Glück n'aient tenu aucun compte du fait que les tumuli de Glasinac contenaient, outre des sépultures préhistoriques, des sépultures romaines et des sépultures du moyen âge. Au contraire. Ils prennent cet état de choses en considération, et le gardent à l'esprit dans leurs conclusions. Mais la difficulté provient du fait qu'ils ont négligé la relation

entre le matériau ostéologique et le matériau archéologique. Leurs conclusions reposent ainsi sur les seuls caractères anthropologiques des crânes examinés, ce qui les conduit à placer dans leur catégorie des « brachycéphales anciens » « les plus vieux Illyriens », dans leur catégorie des « dolichoïdes » les Romains, et dans celle des « brachycéphales récents » les Slaves, sans tenir aucun compte du mobilier archéologique trouvé à proximité de ces mêmes crânes, classés par eux en trois groupes fondamentaux »[10]. « Une erreur bien plus grave encore fut commise par les auteurs ultérieurs, qui ont attribué tous les matériaux provenant des sépultures de Glasinac, étudiés par A. Weisbach et L. Glück, aux « Illyriens de Glasinac ». A partir de cette position, ils ont tiré des conclusions plus larges encore sur les caractères raciaux et les origines des Illyriens en général »[11].

Selon les résultats obtenus par l'étude archéologique contenue dans la mise au point dont nous parlons, la série des 18 crânes datés archéologiquement de façon certaine appartient au VIe siècle avant notre ère, c'est-à-dire à l'âge du Fer de Glasinac. Mais un si petit nombre ne donne pas le droit de tirer des conclusions d'une plus grande ampleur. L'intérêt de cette série réside dans le fait qu'elle conduit à des résultats qui diffèrent nettement de ceux qu'obtinrent Weisbach et Glück. On a constaté en outre que « la mise au point (dont on parle ici) prend une importance incontestable parce que la plupart des crânes proviennent d'une période relativement courte. Enfin, il ne faut pas négliger non plus le fait que dans deux cas (Mladj et Čitluci I), nous sommes en présence de crânes datés de façon certaine, et qui, selon toute vraisemblance, appartiennent à des communautés étroitement apparentées. En d'autres termes, les matériaux ostéologiques fournis par les tumuli de Glasinac, dans cette étude nouvelle, ouvrent les problèmes plus qu'ils ne les résolvent. Mais, en un certain sens, tel fut précisément le but de ce nouvel examen »[12].

En Slovénie, la première publication portant sur les découvertes anthropologiques illyriennes vit le jour en 1903. U. G. Vram[13] y présenta les crânes hallstattiens de l'ancienne Karantanija (Carinthie), appelée en slovène Koruška.

La localité de Škocjanske jame se trouvait avant la IIe guerre mondiale en territoire italien, et portait le nom de San Canziano. Les restes de l'homme hallstattien mis à jour dans ces fouilles furent pour la première fois l'objet d'une publication, par R. Battaglia[14], juste avant la guerre. Vint ensuite une réappréciation de ces données par des anthropologues italiens, il y a une dizaine d'années[15].

Un autre savant étranger, J. L. Angel[16], fit paraître en 1968 une nouvelle étude relative aux vestiges anthropologiques des hommes préhistoriques de Slovénie. Ce travail est en fait une recension complète et commentée de toutes les découvertes ayant déjà fait l'objet de publications, jusqu'aux environs de 1970.

La République de Slovénie possède une grande tradition anthropologique, aussi ne peut-on passer sous silence, même dans un aperçu historique aussi bref que le nôtre, les noms de B. Škerlj, N. Županič, et T. Pogačnik, car leur œuvre est le fondement de la paléonthologie et de l'ethnogenèse des peuples des Balkans.

Parmi les anthropologues actuellement à l'œuvre en Slovénie, retenons les noms de V. Brodar et de Z. Dolinar, dont les travaux sont importants pour notre étude. Bornons-nous à mentionner ceux de V. Brodar sur les découvertes anthropologiques dans les tumuli de Brinjeva gora[17], que

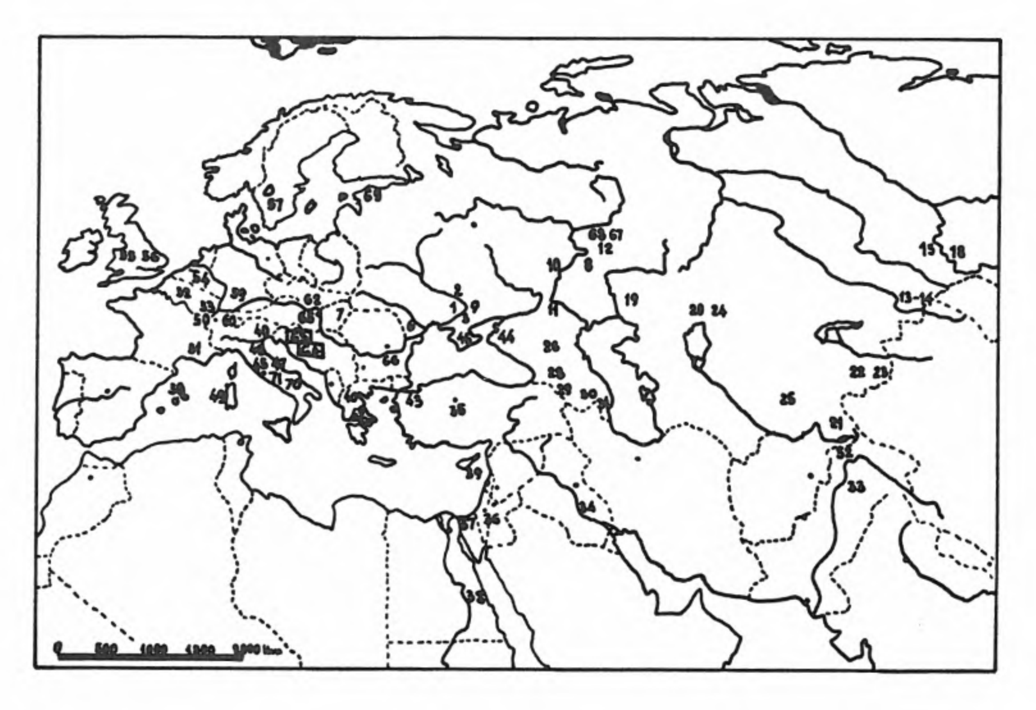
S. Panič[18], archéologue, situe entre 1 600 et 1 500 avant notre ère. La conclusion de l'anthropologue signale que des cinq squelettes d'individus adultes découverts dans le tumulus X de Brinjeva gora, trois sont du sexe masculin, deux du sexe féminin. Les hommes appartiennent au type de Cro-Magnon, et les femmes au type méditerranéen, etc. L. Dolinar a travaillé « sur les restes illyriens des tumuli de Vučje njive »[19], que S. Grabovec attribua, d'après les pièces archéologiques qui les accompagnaient, à une période située entre 450 et 350 avant notre ère[20], ce qui les situe donc avant l'arrivée des Celtes dans cette région. On a constaté que sur 22 tombeaux, 21 contenaient des ossements et des restes incinérés. Cinq sépultures sont celles d'enfants, et les autres celles d'individus adultes (maturus). Le mauvais état de conservation n'a permis d'effectuer des mensurations que sur quelques-uns des crânes. On a déterminé ainsi que deux crânes sont dolichocéphales, que l'un est nettement brachycéphale, et par sa morphologie de type dinarique : il est court, haut, et son occiput est plat (planoccipitalia — caractère typiquement dinarique). Ce crâne appartenait à un individu dont la taille était de 177 à 183 cm. (Déduction faite à partir des dimensions des os longs du squelette.)

Pour pouvoir tirer des conclusions plus complètes, nous manquons de matériaux ostéologiques étudiés anthropologiquement et rassemblés dans des publications. Excepté la Bosnie et la Slovénie, les autres républiques de notre pays ne nous offrent que de façon sporadique des matériaux illyriens ostéologiques provenant, soit de sépultures contenant des ossements, soit de tombeaux contenant des restes incinérés. Cette situation s'explique en partie par le très mauvais état de conservation des restes osseux provenant des tumuli. Mais d'autres raisons permettant de comprendre la situation des études anthropologiques sur la population illyrienne préhistorique, qui restent pauvres et insuffisantes, doivent être cherchées dans certaines conditions archéologiques données et dans le système mis en œuvre pour l'élaboration des travaux anciens.



Les résultats obtenus par Weisbach et Glück sur la série anthropologique de Glasinac, ainsi que les ouvrages de U. G. Vram, R. Battaglia, C. Corrian, S. Rendida, et J. L. Angel[21], précités, portant sur les découvertes anthropologiques faites en Slovénie et concernant la période de Hallstatt (et la période de La Tène), ont été repris dans le cadre d'une grande étude anthropologique de la population préhistorique, à partir du néolithique jusqu'à la fin de l'âge des métaux, conduite par l'Institut d'Anthropologie de Mayence (R.F.A.)[22]. En ayant recours à la méthode statistique des variables multiples, et en prenant pour base onze mensurations crâniennes, propres à l'anthropologie du néolithique et de l'âge du Bronze, on a pu calculer la distance de Penrose. On a fait de même pour l'anthropologie de l'âge du Fer, en déduisant cette distance de 71 grandes séries anthropologiques[23]. Les découvertes de Bosnie (Glasinac et Jezerine) ont été affectées du numéro d'ordre 64, et les découvertes de Slovénie (Magdalenska gora, Vače et Škocjanske jame), du numéro d'ordre 63. Les 69 autres séries sont celles de l'Asie occidentale, de l'Europe, d'une petite partie du Proche-Orient et d'une petite partie de l'Extrême-Orient. La localisation de toutes les séries est présentée sur la carte ci-jointe. Sur les tableaux qui l'accompagnent on trouvera, à côté des noms des sites, le nom des auteurs et la date de la publication relative aux matériaux

anthropologiques considérés ainsi que les limites de la période chronologique où doivent être placés les vestiges découverts [24].



Carte 1. — Localisation des séries 1-71.

Tableau I. Vue d'ensemble sur les matériaux.

| N° de Série | Série Site | Auteurs | Datation |
|---|---|---|---|
| 1 | Scythes. Steppes de l'Ukraine. | Debetz, 1948.<br>Konduktorova, 1968.<br>Zinevič, 1967. | 700-200 avant notre ère. |
| 2 | Scythes. Steppes boisées de l'Ukraine. | Konduktorova, 1968. | 700-200 |
| 3 | Zolotaïa Balka, période tardive des Scythes de l'Ukraine. | Konduktorova, 1968. | de 200 avant notre ère à 300 de notre ère. |
| 4 | Neopol Skifskij, période tardive des Scythes de Crimée. | Konduktorova, 1964. | de 200 avant notre ère à 300 de notre ère. |
| 5 | Taurini. | Debetz, 1948.<br>Sokolova, 1960. | 900-400 |
| 6 | Scythes de Bessarabie. | Donici, 1930, 1932, 1935. | 700-200 |
| 7 | Scythes de Hongrie et de Roumanie. | Bottyan, 1943.<br>Deszö, 1966.<br>Maximilian, 1959.<br>Necrasov-Botezatu, 1960. | 500-300 |

| N° de Série | Série Site | Auteurs | Datation |
|---|---|---|---|
| 8 | Sarmates. | Debetz, 1936.<br>Firštejn, 1961.<br>Gerasimova, 1958.<br>Gilazkova-Čtecov, 1960.<br>Konduktorova, 1962. | 700-300 |
| 9 | Sarmates d'Ukraine. | Firštejn, 1966.<br>Konduktorova, 1956, 1962, 1968. | de 300 avant notre ère à 300 de notre ère. |
| 10 | Anciens Sarmates de la Volga moyenne. | Debetz, 1936.<br>Firštejn, 1970. | 300-100 |
| 11 | Sarmates de la Basse Volga. | Debetz, 1936.<br>Firštejn, 1970.<br>Grizburg, 1959.<br>Glaskova-Čtecov, 1960. | 400-200 |
| 12 | Sarmates de la République Socialiste Soviétique de Bachkirie. | Akimova, 1968. | 300-200 |
| 13 | Altaï, période scythe. | Alekseev, 1958.<br>Debetz, 1948. | 600-300 |
| 14 | Altaï, période sarmate. | Alekseev, 1958.<br>Debetz, 1948. | de 300 avant notre ère à 300 de notre ère. |
| 15 | Taggir I. | Alekseev, 1961. | 800-500 |
| 16 | Taggir II. | Alekseev, 1961.<br>Zalkind, 1959. | 500-300 |
| 17 | Taggir III. | Alekseev, 1961. | 300-100 |
| 18 | Culture de Tashtyk. | Alekseev, 1961. | de 200 avant notre ère à 400 de notre ère. |
| 19 | Saken. Oural. | Trofimova, 1967. | 700-300 |
| 20 | Saken. Kazakstan. | Debetz, 1948.<br>Ginzburg, 1956, 1963.<br>Ismagulov, 1970. | 700-300 |
| 21 | Saken. Pamir. | Kijatkina, 1961, 1964. | 500-100 |
| 22 | Saken, et ancien Usuni, région du Kirghizistan. | Ginzburg, 1950.<br>Miklaševskaja, 1964.<br>Perevozčikov, 1970. | 700-200 |
| 23 | Usuni, région du Kirghizistan. | Ginzburg, 1950.<br>Miklaševskaja, 1961. | de 200 avant notre ère à 400 de notre ère. |
| 24 | Usuni, région du Kazakstan. | Ginzburg, 1956.<br>Ismagulov, 1970. | de 300 avant notre ère à 300 de notre ère. |
| 25 | Kifinirghan II. | Kijatkina, 1961, 1964. | 400-0 |
| 26 | Région du Caucase du Nord. | Bunak, 1953.<br>Chantre, 1886.<br>Debetz, 1848.<br>Ginzburg, 1949. | 1000-0 |

| N° de Série | Série Site | Auteurs | Datation |
|---|---|---|---|
| 27 | Culture de Koban. | Chantre, 1886.<br>Debetz, 1948. | 800-200 |
| 28 | Samtavro. | Abdulešišvili, 1954. | 800-300 |
| 29 | Saven, Arménie. | Bunak, 1929. | 800-500 |
| 30 | Minghétchaour, Azerbaïd-djan. | Kasimova, 1960. | 1000-500 |
| 31 | Minghétchaour, période sarmate. | Kasimova, 1960. | de 400 avant notre ère à 300 de notre ère. |
| 32 | Timargarha, Buktura II. Pakistan. | Alciati, 1967.<br>Bernhard, 1967. | 1500-380 |
| 33 | Sarai khola, Pakistan. | Bernhard, 1969. | 1000-0 |
| 34 | Mésopotamie. | Buxton-Rice, 1931.<br>Grimm, 1956/57.<br>Swidler, 1956. | 900-500 |
| 35 | Anatolie. | Kansu-Tunakan, 1948.<br>Krogmann, 1937, 1949. | 1000-0 |
| 36 | Lagash. | Risdon, 1939. | 800-700 |
| 37 | Basse Egypte, de la 26e à la 30e dynastie. | Morant, 1925, d'après Davin et Pearson. | 663-313 |
| 38 | Haute Egypte, de la 26e dynastie à Ptolémée. | Morant, 1925, d'après Chantreu, Thomson et Mc-Iver. | 663-30 |
| 39 | Chypre, début de l'âge du Fer. | Angel, 1955.<br>Buxton, 1920.<br>Fürst, 1933.<br>Krogmann, 1949. | 1000-400 |
| 40 | Grèce I, période géométrique sub-mycénienne. | Angel, 1945, 1951.<br>Fürst, 1930. | 1150-675 |
| 41 | Grèce II, période classique. | Angel, 1945, 1951. | 675-275 |
| | | | |
| 42 | Grèce III, période romano-hellénistique. | Angel, 1945, 1951.<br>Fürst, 1930. | de 300 avant notre ère à 100 de notre ère. |
| 43 | Grecs Ioniens et Egéens. | Angel, 1941.<br>Schumacher, 1926.<br>Virchow, 1882, 1886. | 500-100 |
| 44 | Grecs de la Mer Noire, Phanogoria. | Gerasimova, 1971. | de 300 avant notre ère à 400 de notre ère. |
| 45 | Etrusques. | Angelotti, 1909.<br>Cipriani, 1927.<br>Davide, 1959.<br>Messeri, 1953, 1954, 1963.<br>Morent, 1928.<br>Sergi, 1933/34.<br>Schlaginhaufen, 1953. | 700-300 |

| N° de Série | Série Site | Auteurs | Datation |
|---|---|---|---|
| 46 | Felsina. | Frassetto, 1907. | 100-0 |
| 47 | Novilara. | Sergi, 1907. | 800-500 |
| 48 | Illyriens, du nord-est italien. Castellieri et culture d'Este. | Battaglia, 1939.<br>Marcozzi, 1948.<br>Szombathy, 1913. | 500-300 |
| 49 | Période proto-sarde. | Germana, 1970.<br>Maxia, 1951/52, 1964. | 1000-500 |
| 50 | Baléares. | Alcobe, 1934.<br>B. de Aragon, 1930.<br>Fuste, 1950, 1953. | 1000-0 |
| 51 | France méridionale, début de l'âge du Fer. | Bracco, 1962/63.<br>Charles, 1956.<br>Vallois-Marque, 1940. | 1000-600 |
| 52 | Gaulois, région de la Marne. | Coon, 1918. | de 100 avant notre ère à 100 de notre ère. |
| 53 | Gaulois, France de l'Est. | Chabeuf, 1956, 1967.<br>Hamy, 1906, 1907. | 500-0 |
| 54 | Belges. | Goodman-Morent, 1939. | 100-0 |
| 55 | Angleterre, Irlande, début de l'âge du Fer. | Brothwel, 1967.<br>Brothwel-Powers, 1967.<br>Goodman, 1939. | 500-0 |
| 56 | Driffield. | Wright, 1903, 1906. | 300-0 (?) |
| 57 | Scandinavie. | Bröste-Jörgenson, 1956.<br>Retzius, 1900.<br>Schreider, 1916. | 1000-0 |
| 58 | Alpes occidentales, Hallstatt. | Bay, 1956.<br>Billy, 1965, 1966, 1968.<br>Pittard, 1938/39.<br>Schenk, 1906.<br>Schlaginhaufen, 1939, 1945. | 800-500 |
| 59 | Allemagne du Sud, Hallstatt. | Asmus, 1955.<br>Erhardt-Simon, 1971.<br>Saller, 1934. | 800-400 |
| 60 | Suisse occidentale, La Tène. | Lagotala, 1922.<br>Pittard, 1914/15, 1923.<br>Reverdin, 1926.<br>Schenk, 1906.<br>Virchow, 1883.<br>Voss, 1919. | 400-0 |
| 61 | Suisse orientale, La Tène. | Hug, 1940.<br>Preuschoft, 1946.<br>Saller, 1934.<br>Schwidetzky, 1951/52.<br>Virchow, 1884, 1890. | 400-0 |
| 62 | Autriche, Tchécoslovaquie, Hongrie. Hallstatt. | Ehgartner-Kloiber, 1959.<br>Jelinek, 1959.<br>Lebzelter, 1927.<br>Resensprung, 1936.<br>Vlček, 1959. | 800-400 |

| N° de Série | Série Site | Auteurs | Datation |
|---|---|---|---|
| 63 | Slovénie, Hallstatt. | Angel, 1968.<br>Vram, 1903. | 800-400 |
| 64 | Bosnie. La Tène, Hallstatt. | Weisbach, 1901.<br>Schwidetzky, 1969. | 800-100 |
| 65 | Autriche, Tchécoslovaquie, Hongrie. La Tène. | Hanko-Kiszely, 1967.<br>Lebzelter, 1927.<br>Nemeskeri, 1954.<br>Pöch, 1926.<br>Stloukal, 1967.<br>Vlček, 1957. | 400-0 |
| 66 | Roumanie, Bulgarie. Thraces, Illyriens. | Boev, 1957, 1969, 1970.<br>Cristescu, 1961.<br>Harasim, 1957.<br>Maximilian, 1960. | (1500)<br>1000-0 |
| 67 | Culture d'Ananino. | Akimova, 1961, 1968.<br>Debetz, 1948.<br>Trofimova, 1968. | 1000-0 |
| 68 | Culture de Pianobor. | Akimova, 1961, 1968. | de 200 avant notre ère à 300 de notre ère. |
| 69 | Culture des tombeaux de pierre. Estland. | Friedenthal, 1931. | 1000-500 |
| 70 | Samnites. | Cresta-Vecchi, 1969. | 700-300 |
| 71 | Romains anciens. | Cresta-Vecchi, 1969. | de 300 avant notre ère à 300 de notre ère (?). |

L'établissement des dendrogrammes pour les séries anthropologiques présentées et le calcul de la distance de Penrose à l'aide des analyses statistiques correspondantes, ont conduit aux résultats suivants : « Le dendrogramme relatif aux 49 grandes séries met en évidence une ramification en deux groupes, oriental et occidental, de la population préhistorique du dernier millénaire avant notre ère. Le groupe occidental se divise en partie septentrionale (européenne) et en partie méridionale (allant de la Sardaigne jusqu'au Pakistan). Le groupe oriental se distingue du groupe occidental surtout par de plus grandes mensurations portant sur la largeur du crâne; de même, au commencement du néolithique et à l'âge du Bronze, le groupe septentrional et le groupe méridional se différencient l'un de l'autre au sein du groupe occidental de la population. La partie septentrionale du groupe occidental se distingue de la partie méridionale dans laquelle les dimensions de la largeur du crâne s'accroissent. Dans le groupe occidental ainsi que dans le groupe oriental, se dessine une « zone d'européïdes à tête courte », pour lesquels le rapport centésimal de la largeur à la longueur du crâne est moindre au nord et au sud, et plus élevé dans la partie médiane. Au dernier millénaire avant notre ère apparaît une tendance à l'uniformisation de la population européenne, de même que la différence entre le groupe oriental et le groupe occidental s'amenuise de façon continue. Cette tendance est parallèle à celle de l'évolution du rapport centésimal de la largeur de la

tête à sa longueur. Le processus de brachycéphalisation s'accomplit dans la partie orientale plus rapidement que dans la partie occidentale »[25].

En la remplaçant dans des tranches chronologiques régulières, l'augmentation progressive de la largeur crânienne, ou pour mieux dire, le déroulement du processus de brachycéphalisation, est mis en évidence par le tableau suivant[26] :

| PÉRIODE | mm |
|---|---|
| d'avant 4000 à 3000 | 1,4 |
| de 3000 à 2500 | 3,7 |
| de 2500 à 2000 | 3,1 |
| de 2000 à 1000 | 4,1 |
| et de 1000 à 0 | 5,6 |

Ce tableau montre à l'évidence que, considérée dans une période longue de plus de quatre millénaires, la tendance à l'augmentation de la largeur crânienne se présente comme un processus évolutif continu.

A partir des valeurs moyennes des mensurations crâniennes et de l'indice céphalique des 71 séries considérées[27], on peut établir un parallèle, en utilisant les données correspondantes, avec la série de Glasinac datant du VIe siècle avant notre ère. Comme le tableau le met en évidence, on obtiendrait les résultats suivants :

| Valeurs moyennes | Martin N° 1 | 8 | 17 | 45 | 8/1 | 17/8 | 45/8 | N° de série |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Total ................ | 185,7 | 141,3 | 134,7 | 133,0 | 76,1 | 95,3 | 94,1 | 71 |
| Groupe occidental .... | 186,1 | 139,8 | 134,5 | 132,0 | 75,1 | 96,2 | 94,4 | 33 |
| Groupe oriental ...... | 184,1 | 145,4 | 134,6 | 138,0 | 78,0 | 93,4 | 95,4 | 15 |
| Glasinac ............. | 176,5 | 137,2 | 127,0 | 123,0 | 77,8 | 92,3 | 90,0 | 1 |

L'analyse de ce tableau doit être faite en considérant les colonnes verticales.

Pour la mensuration crânienne n° 1, la valeur de la série de Glasinac se trouve être plus proche de celle du groupe oriental, tandis que la valeur crânienne n° 8 est plus proche de celle du groupe occidental. Les mensurations crâniennes n° 17 et n° 45 correspondent davantage au groupe occidental qu'au groupe oriental. L'indice céphalique 8/1 de la série de Glasinac touche à celui du groupe oriental, ce qui est d'ailleurs également le cas de l'indice céphalique 17/8. Les valeurs de l'indice céphalique du groupe 45/8 sont moins élevées que les valeurs des indices des deux groupes, mais elles se rapprochent toutefois quelque peu des valeurs du groupe occidental.

Prenant pour base ces 7 indicateurs anthropo-morphologiques primaires, mensurations crâniennes et indice céphalique, on voit que la série de Glasinac du VIe siècle avant notre ère tend par un rapport de 4 : 3 vers le groupe occidental de la population européenne préhistorique du dernier millénaire avant notre ère.

L'on peut, du même tableau, déduire une autre conclusion encore : celle

de la gracilité de la série de Glasinac. Cette déduction est confirmée par les valeurs moyennes de toutes les mensurations crâniennes. En effet, les valeurs moyennes de la série de Glasinac sont manifestement inférieures aux valeurs de chacun des deux groupes anthropologiques.

Certaines données relatives à la taille de la population illyrienne de Glasinac ont été obtenues grâce aux fouilles du site de Podilijak Sjeversko, effectuées par le Centre de Recherches balkanologiques, de l'Académie des Sciences et des Arts, de la République de Bosnie-Herzégovine, en 1975. Dans un tumulus d'assez grandes dimensions qui contenait 14 individus inhumés, la longueur mesurée des squelettes adultes des deux sexes, in situ, varie de 160 cm à 170 cm. Puisque ce tumulus doit être daté du VIIe ou du VIe siècle (Glasinac IV/b-c)[28], il pourrait chronologiquement être mis en parallèle avec la série des 18 crânes de Glasinac. Puisque les données obtenues relatives à la taille se rangent dans la catégorie des petites tailles on aurait ici une autre indication témoignant de la gracilité de la population illyrienne préhistorique au milieu du dernier millénaire avant notre ère, dans la région de Glasinac.

Les données de Weisbach (Glasinac II) et les données revues provenant de Glasinac I[29], ont été récemment mises en parallèle avec 11 séries yougoslaves allant du mésolithique au moyen âge, et avec quelques séries des régions voisines, et ceci à l'aide de la distance de Penrose. Qu'il nous soit permis de nous arrêter brièvement sur les résultats obtenus, qui sont bien mis en évidence par le tableau suivant :

| DISTANCE DE PENROSE | DE GLASINAC I | ET GLASINAC II |
|---|---|---|
| 1. Glasinac II | .041 | — |
| 2. Donja Dolina | .038 | .036 |
| 3. Jezerine | .040 | .012 |
| 4. Magdalenska gora | .392 | .284 |
| 5. Lepenski Vir | 1.994 | 1.475 |
| 6. Vinča | .343 | .320 |
| 7. Bosnie, époque romaine | .303 | .208 |
| 8. Slovénie, époque romaine | .283 | .319 |
| 9. Kranj | .059 | .066 |
| 10. Ptuj | .304 | .213 |
| 11. Bled | .109 | .159 |
| 12. Brestovik | .891 | 1.087 |
| 13. Hallstatt | .052 | .087 |
| 14. San Canziano (?) | .026 | .078 |
| 15. Scythes | .189 | .276 |
| 16. Grecs, période hellénistique | .190 | .200 |
| 17. Gaulois | .213 | .193 |
| 18. Etrusques | .145 | .162 |
| 19. Allemagne du Sud, époque de Hallstatt | .187 | .169 |
| 20. Autriche, Tchécoslovaquie, Hongrie, La Tène | .091 | .156 |

La différence entre Glasinac I et Glasinac II se trouve être, avec un écart de 0,041 très petite, mais ce chiffre n'exprime pas cependant la plus petite valeur portée dans le tableau. L'ordre corrélatif des différences entre Glasinac I et Glasinac II est RHO = +0,951 (pour les onze séries yougoslaves seules, il est de 0,918), chiffre très élevé qui se trouve

statistiquement confirmé. Cela signifierait que la dernière mise à jour n'a pas entraîné de changement essentiel dans l'ordre de la série de Glasinac[30]. Il conviendrait maintenant de souligner que la différence entre les valeurs moyennes des mensurations crâniennes et celles de l'indice céphalique d'une part, calculées à partir des mensurations de Weisbach et Glück (Weisbach et Glück n'ont pas fait d'élaboration statistique de leurs résultats), et d'autre part les mêmes valeurs obtenues par la mise à jour dont on a parlé, n'est que minime. Ceci témoigne du fait que ces auteurs ont observé les lois méthodologiques de Martin lors de la mensuration, et que l'interprétation tendancieuse ne concerne que le matériau anthropologique[31]. La nouvelle mise à jour de la série fournit pour toutes les mensurations des valeurs moyennes un peu plus petites. La différence exprimée en pourcentage selon la déviation standard de Howells[32], est de 24 %, 32 %, et 27 % alors que, par rapport au pourcentage du sigma global d'après les données revisées, elle est de 17 %, 20 %, et 21 %[33]. Cette différence minime est mise en évidence dans le tableau suivant

VALEURS MOYENNES
de GLASINAC I (données révisées),
et de GLASINAC II (données anciennes).

| | (♂) M | | | | (♀) F | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | I | | II | | I | | II | |
| | n | $\bar{x}$ | n | $\bar{x}$ | n | $\bar{x}$ | n | $\bar{x}$ |
| 1. Longueur du crâne la plus grande | 8 | 182,7 | 47 | 184,2 | 9 | 171,0 | 13 | 177,2 |
| 8. Largeur du crâne la plus grande | 8 | 141,1 | 48 | 142,8 | 10 | 134,1 | 12 | 137,0 |
| 9. Largeur du front la plus petite | 5 | 98,4 | 34 | 99,7 | 5 | 94,8 | 8 | 97,9 |
| 8/I. Indice céphalique | | 77,2 | | 77,5 | | 78,4 | | 77,3 |

Si l'on compare les chiffres que donnent les valeurs moyennes ($\bar{x}$) des mensurations crâniennes primaires, c'est-à-dire des mensurations des n^os 1, 8, et 9, et l'indice 8/1, suivant les résultats anciens (de Weisbach et Glück) et suivant ceux de la nouvelle mise à jour, la différence qui apparaît est statistiquement significative.

Cette mise au point faite, nous pouvons passer à la discussion du tableau précédent contenant les résultats obtenus à partir de la distance de Penrose. La série de Glasinac I, avec sa différence de .041 par rapport à Glasinac II, se trouve être, sur le territoire yougoslave, la plus proche, par ses caractères anthropo-morphologiques, de la série de Škocjanske jame (.026), puis de la série de Donja Dolina (.038), de Jezerine (.040), et enfin de la série de Kranj (.059). (En ce qui concerne la série de Kranj, il existe un écart chronologique qui, insuffisamment étudié, ne peut être ici discuté.) Les résultats obtenus dans les pays voisins présentent une certaine parenté avec ceux de Yougoslavie. Tel est le cas pour les sites de Hallstatt (.052) et certains sites d'Autriche, de Tchécoslovaquie, et de Hongrie (.091). Ceci signifierait que les populations qui occupaient au milieu du dernier millénaire, avant notre ère, l'espace géographique

délimité par les sites énumérés, se rassemblaient, au sens anthropomorphologique. Il importe de souligner ici que cette conclusion est atteinte à partir des analyses portant sur l'ensemble des séries anthropologiques de la population préhistorique dont nous disposons à ce jour, et tel que l'éclaire la connaissance dans son état actuel. Admettons toutefois que le nombre des séries est encore insuffisant.

L'étude de la série de Glasinac II, selon la distance de Penrose, offre des résultats identiques. Il ne paraît donc pas nécessaire de l'examiner de façon particulière.

***

En Yougoslavie, on a fouillé jusqu'à présent près de deux mille tumuli, dont une moitié appartient à la région de Glasinac. L'hypothèse fut avancée qu'à partir du début de l'âge du Fer, c'est-à-dire à partir du VI^e^ siècle avant notre ère, cette région fut habitée par la tribu illyrienne des Autariates[34]. Certes, le nombre de tumuli étudiés archéologiquement est très élevé, mais en fait, ils ont offert peu de vestiges anthropologiques et ceux-ci sont en très mauvais état de conservation. La série de crânes de Glasinac du VI^e^ siècle s'impose pour l'instant comme étant la série anthropologique la plus représentative de tout le territoire illyrien central[35] ainsi que de tout ce territoire pris dans son extension la plus large.

Les caractères anthropologiques essentiels de cette population seraient les suivants : taille petite et moyenne, type mésocéphalique allant vers le brachycéphalique, avec une nette tendance vers la brachycéphalisation, compte tenu de l'occiput plat nettement prononcé. Ainsi pouvons-nous, d'après ces seules indications l'inclure dans la « zone des européïdes à tête courte ». La composante dinarique, bien qu'accompagnée toujours d'une dose de gracilité méditerranéenne, est tout aussi nettement exprimée dans la série de Glasinac du VI^e^ siècle avant notre ère, que dans les découvertes de Vučje njive, en Slovénie, remontant au IV^e^ siècle avant notre ère. Ceci prouverait que le phénomène de dinarisation de la population préhistorique, au cours de dernier millénaire avant notre ère, s'est déroulé parallèlement sur de larges étendues du massif montagneux des Balkans.

Živko Mikić
(*Sarajevo*)

Traduction de Vera Simonin.

NOTES

1. Gabrovec, S., « Arheološka najdišta Slovenije », (Sites archéologiques de Slovénie), Ljubljana, 1975, p. 197.
2. Gabrovec, S., op. cit., p. 204.
3. Gabrovec, S., op. cit., p. 200.
4. L'auteur du présent article tire ces résultats des comptes rendus de F. Fiala sur ses fouilles de Glasinac, in Glasnik Zemaljskog muzeja Bosne i Hercegovine, Sarajevo.
5. Weisbach, A., Glück, L., « Crania Bosniaca », in Glasnik Zemaljskog muzeja Bosne i Hercegovine, Sarajevo, N° 1-2, 1901, pp. 351-398.
6. Županič, N., « K fizio-etnički metamorfozi narodov s posebnim ozirom na Slovene ». (De la métamorphose physico-ethnique des peuples, et tout particulièrement des Slaves), in Etnolog, V-VI, 1933, p. 65.

7. DVORNIKOVIĆ, V., « Karakterologija Jugoslovena », (La Caractérologie des Yougoslaves), Belgrade, 1939, p. 293.

8. ČOVIĆ, B., MIKIĆ, Ž., « Praistorijske lobanje iz grobova glasinačkog područja », (Les Crânes préhistoriques des tombeaux de la région de Glasinac), in Godišnjak XI, livre 9, du Centre d'Etudes balkanologiques, Académie des Sciences et des Arts, B. et H., Sarajevo, 1973, pp. 29-92.

9. ČOVIĆ, B., MIKIĆ, Ž., op. cit., p. 40.

10. ČOVIĆ, B., MIKIĆ, Ž., op. cit., p. 41.

11. ČOVIĆ, B., MIKIĆ, Ž., op. cit. Voir note concernant les œuvres de N. Županič Ć. Truhelka, J. Szombathy, I. Schwidetzky, et R. Battaglia.

12. ČOVIĆ, B., MIKIĆ, Ž., op. cit., p. 42.

13. VRAM, U. G., « Crani della Carniola », in Atti Rom. Soc. Anthrop. IX, 1903, pp. 151-159.

14. BATTAGLIA, R., « Resti umani scheletrici di S. Canziano », in Atti del Museo civico di storia naturale di Trieste, 13, 1939, pp. 165-211.

15. CORRIAN, C., RENDIDA, S., « I resti scheletrici umani rinvenuti nella caverne di San Canziano del Timova », in Atti del'Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti, CXIX, Cl. Mat. Nat., 1961, pp. 59-129.

16. ANGEL, J.-L., « Human skeletal Material from Slovenia », in Am. School prehist. Res. Bull., 1968.

17. Arheološki vestnik, Slovenska akademija znanosti in umetnosti, Ljubljana, XIII-XIV, 1962-63, p. 353.

18. Idem, p. 363.

19. Idem, VII, 1956, pp. 131-136.

20. Idem, p. 81.

21. Cette note se rapporte aux remarques N° 5, 13, 14, 15 et 16.

22. « Vergleichend-statistische Untersuchungen zur Anthropologie des Neolithikus », Hrsg. von I. SCHWIDETZKY, in HOMO, 18 Band, 3 Heft, 1967, pp. 133-230.

23. « Vergleichend-statistische Untersuchungen zur Anthropologie der Eisenzeit (Letztes Jahrtausend v.u.Z.) », I. SCHWIDETZKY, in HOMO, 23, Band, 3 Heft, 1972, pp. 245-272.

24. Repris in HOMO, 23 Band, 3 Heft, 1972, pp.246-247. Le terme « âge des métaux » et l'assignation de l'âge des métaux, dans une chronologie schématique, au dernier millénaire avant notre ère (de 1 000 à 0) sont adoptés en conformité avec la méthodologie statistique du calcul de la distance de Penrose par les variables multiples. Cette distance s'obtient à partir des valeurs moyennes des dimensions crâniennes pertinentes, mesurées dans des séries déterminées. Pour opérer cette analyse statistique on a employé onze mensurations crâniennes selon les règles méthodologiques généralement acceptées, de R. Martin. Chaque mensuration, désigne selon son numéro d'ordre, une région particulière de la tète :
N° 1 la plus grande longueur du crâne;
N° 8 la plus grande largeur du crâne;
N° 9 la plus petite largeur du front;
N° 17 la hauteur basion-bregma;
N° 45 la largeur zygomatique;
N° 48 la hauteur de la partie supérieure du visage;
N° 51 la largeur orbitale;
N° 52 la hauteur orbitale;
N° 55 la hauteur de la cavité nasale;
N° 54 la largeur de la cavité nasale, et
N° 66 la largeur bigoniaque de la mandibule.
On procède à la séparation des crânes masculins et des crânes féminins, pour l'examen en deux groupes isolés.

25. Schwidetzky, I., « Vergleichend-statistische Untersuchungen zur Anthropologie der Eisenzeit (Letztes Jahrtausend) », in HOMO, 23 Band, 3 Heft, 1972, p. 266.

26. Schwidetzky, I., op. cit., p. 265.

27. Schwidetzky, I., op. cit., p. 264.

28. Voir le compte rendu des fouilles in Arh. Pregled, N° 17, pour 1975.

29. SCHWIDETZKY, I., MIKIĆ, Ž., « Die Illyrer des Glasinac — Eine archäologische und anthropologische Revision », in HOMO, 26 Band, 3/4 Heft, 1975, pp. 141-150.

30. Schwidetzky, I., Mikić, Ž., op. cit., p. 152.

31. Souligné par l'auteur de l'article.

32. HOWELLS, W. W., « Some Uses of the standard Deviation in Anthropology », in Hum. Biol. 8, 1936, pp. 592-600.

33. Schwidetzky, I., Mikić, Ž., op. cit., p. 153.

34. Ce point de vue a été exprimé par B. Čović, dans son étude : « O izvorima za istoriju Autarijata », (Sur les sources pour l'histoire des Autariates), in Godišnjak V/3, du Centre

d'Etudes balkanologiques, Académie des Sciences et des Arts, B. et H., Sarajevo, 1967, pp. 103-122.

35. Interprétation de B. Čović, reprise et retenue, exposée au « Simpozijum o teritorijalnom i hronološkom razgraničenju Ilira u praistorijsko doba », (Symposium sur les délimitations territoriales et chronologiques des Illyriens dans la préhistoire), Sarajevo, 1964, p. 97.

# FAMILLE ET TRADITION COMMUNAUTAIRE EN YOUGOSLAVIE

Soumis depuis le Moyen Age jusqu'au XIXe siècle, et pour certains jusqu'au XXe, à la domination de maîtres étrangers aussi différents que les austro-hongrois et les turcs, les slaves du sud ont conservé jusqu'au seuil de la société industrielle une organisation familiale originale, habituellement connue sous le nom de *zadruga*. Ce terme sert également aujourd'hui à désigner les différentes formes de coopératives, notamment agricoles. Ce sens moderne fournit dès l'abord un début d'indication sur la nature de la famille traditionnelle yougoslave, qui ne peut être confondue avec la famille partiarcale existant par exemple dans la Rome antique, bien qu'elle en possède certains aspects. Dans la mesure où l'organisation familiale est le fondement d'une Société, la perennité de la zadruga à travers des siècles d'aliénation, sur des territoires subissant l'influence de civilisations radicalement différentes, qui ont par ailleurs laissé des traces profondes, montre bien la solidité du fonds ethnique commun des peuples sud-slaves. Les cités étant le domaine des maîtres étrangers, c'est dans le cadre rural qu'ont vécu les cultures de cette fraction du monde slave, c'est dans les villages que c'est épanouie l'organisation sociale de base, la communauté familiale.

## I. LA ZADRUGA FAMILIALE, CADRE DE VIE ET MODE DE PRODUCTION.

Vuk Karadžić, qui a fondé la langue serbe en tant que langue écrite, définit simplement la zadruga comme l'ensemble de plusieurs familles formant un ménage. Le prestige de Vuk n'a pas suffi à épargner les critiques à cette définition, notamment de la part de l'ethnographe Bogišić. Plus précisément, on peut décrire la zadruga comme une association agricole dont les membres, unis par des liens de parenté, exploitent une propriété collective. Mais c'est Emile Sicard [1] qui en donne la définition la plus complète et la mieux construite juridiquement : « La zadruga est une unité sociale de vie, formée d'individus unis par la parenté consanguine (réelle ou fictive) d'éléments mâles dont l'activité économique indivise, fondée sur la possession collective du capital-nature et la mise en commun du capital-travail féminin et masculin, se développe, sous la direction du conseil des communautaires représentée auprès d'eux et des commensaux par un chef amovible. Ce chef est désigné

par les communautaires sur la base d'une supériorité pratique éthico-économique, en vue d'assurer une production et une répartition autarcique des richesses, et une circulation de ces mêmes richesses à l'intérieur d'un groupe d'unités domestiques collectives du même ordre; cela grâce à une spécialisation du travail de chacun des communautaires et des commensaux dans le même cadre autarcique, aboutissant à une jouissance collective du profit indivis. »

1. *Les liens de parenté :*

Les individus vivant en zadruga sont unis par des liens de parenté, par une communauté de sang définis par les hommes. Vivent *ensemble* (nous verrons plus loin la signification précise de ce terme) les parents et les frères mariés, sur deux générations ou plus. Ainsi peuvent exister entre les *zadrugari* (les communautaires) des liens de père à fils, de grand-père à petit-fils (ainsi que d'une manière plus générale toute relation de descendance patrilinéraire en ligne directe), de frère à frère, d'oncle à neveu, de cousin à cousin. La présence actuelle d'un ascendant commun n'est pas nécessaire, et la génération la plus âgée peut être représentée par plusieurs frères mariés. La taille des zadruge est très variable, et va couramment jusqu'à une trentaine de personnes notamment en Serbie. Le plus généralement une dizaine ou une quinzaine d'individus vivent ainsi ensemble.

Les femmes, filles, belles-filles, ne sont pas zadrugar, dans le sens où cette qualité implique une participation aux décisions. La parenté par les femmes ne compte pas. Les enfants naturels ne sont pas reconnus comme membre à part entière de la communauté familiale. Par ailleurs un gendre n'est pratiquement jamais zadrugar, même s'il vit au sein de la zadruga. D'ailleurs cette dernière situation est jugée d'une manière extrêmement négative et le gendre dans cette position, le *zet*, est l'objet traditionnel de railleries. Un zet ne peut être zadrugar que dans des cas très rares, généralement pour des motifs économiques et notamment si la zadruga de son épouse risque de se retrouver sans homme responsable. E. Sicard explique cette répulsion entre gendre et zadruga par le fait qu'en des temps plus ou moins reculés les mariages se contractaient à la suite du rapt de la jeune fille. Les rituels de mariage ont d'ailleurs gardé le souvenir de cette pratique. D'autre part un des besoins essentiels des zadruge était une main-d'œuvre suffisante pour les travaux domestiques. Dans certaines régions de Serbie il était même de règle de marier les fils très jeunes à des femmes nettement plus âgées, et on trouve encore aujourd'hui des traces de cette habitude. Dès lors donc que la bru est un bien recherché, le départ d'un garçon dans la zadruga de ses beaux-parents est particulièrement dysfonctionnel, d'où le ridicule dont il est l'objet.

Par contre le frère d'adoption, le *pobratim* peut être zadrugar. La fraternité d'adoption était très couramment pratiquée, et reconnue par le code civil serbe. Elle revêtait un aspect religieux et était consacrée par une cérémonie. Le pobratim devenait un très proche parent des autres membres de la zadruga, dont il faisait dès lors partie. Le *frère* adopté par un membre masculin du foyer est infiniment plus important que le mari amené par une fille. Les liens de parenté sont, dans chaque zadruga, célébrés lors d'une grande fête religieuse qui peut durer trois jours, la

*slava*, la fête du saint patron de la famille. Toute zadruga possède son saint patron — et donc sa slava. Il s'agit selon la tradition, du premier ancêtre devenu chrétien. Deux zadruge ayant même slava sont donc, en principe, parentes. Parallèlement à la slava familiale existe une slava du village, dans laquelle E. Sicard voit un substitut de la slava de l'ancien *bratsvo* disparu (bratsvo se traduit littéralement par fraternité, il s'agit en fait d'une forme d'organisation intermédiaire entre la tribu et la zadruga que l'on peut approximativement traduire par clan).

La slava symbolise la cohérence et la pérennité de la zadruga et pour cela elle doit, toujours, être dignement fêtée.

2. *La communauté de vie.*

La maison — kuća — est quelquefois synonyme de zadruga. Et de fait l'organisation de l'espace domestique matérialise assez bien l'organisation familiale. Plus que la maison au sens strict d'ailleurs, la correspondance physique de la zadruga est l'enclos, ou même un espace ouvert, autour d'une bâtisse principale. Dans cet enclos, autour du bâtiment qui abrite le foyer, existent souvent, notamment en Serbie, de petites constructions annexes, — les *vajati* — jamais chauffées, qui abritent le repos et l'intimité des jeunes couples. S'y trouvent également l'étable, le four à pain, le grenier, etc. Le principe des vajati, de construction très simple, donne une grande souplesse au système d'habitation de la zadruga, en facilitant son extension. La maison proprement dite peut comprendre une ou plusieurs chambres, et surtout abrite le foyer et la salle à manger. Le repas est en effet l'élément fondamental de la communauté de vie. Celui du soir notamment est l'occasion d'une réunion générale où est distribué le travail du lendemain. La disposition à table obéit à des règles précises faisant intervenir l'âge, le sexe, etc. Originellement elle ne faisait aucune référence à la famille conjugale. Ultérieurement les époux sont installés face à face. Enfin dans les derniers temps l'habitude d'un ordre rigoureux tend à se perdre, les époux mangeant entourés de leurs enfants. Mais cette individualisation de la famille nucléaire est en fait une étape dans la dislocation de la zadruga. Au maximum de cohérence de celle-ci en effet l'individu est attaché au groupe plus qu'au niveau nucléaire intermédiaire. L'enfant ne vit dans la proximité de sa mère que jusqu'au sevrage (qui d'ailleurs intervient tard, parfois à deux ou trois ans). Ensuite il vit dans le groupe, il mange avec les autres enfants, frères et cousins, il dort près du foyer, ou où bon lui semble, et non forcément dans le *vajat* de ses parents. Ceux-ci ne sont pas responsables de son éducation. Dès l'enfance, les habitudes se réfèrent à la communauté.

3. *La communauté de biens.*

Les biens de la zadruga sont essentiellement la terre, le bétail, les instruments agricoles, les réserves en grain, fourrage, etc., la maison et ses annexes, ainsi que le mobilier. Le tout est en indivision, d'après le droit coutumier. Toutefois le Code Civil Serbe de 1844 s'attaque à ce principe, marquant le début d'un mouvement de division qui ne cessera plus. A l'inverse les occupants austro-hongrois favorisent par des lois le maintien de grandes zadruge dans les confins militaires de Croatie et Slavonie. Les notions de biens et de travail sont étroitement associées au sein de la

communauté. Selon E. Sicard : « On peut être zadrugar par les biens anciens ou des biens acquis, ou par un avoir hérité ou par une fortune acquise. Une seule chose est impossible, c'est d'être communautaire par héritage sans contribuer, par la suite, à acquérir, et pour soi et pour la zadruga, de nouveaux biens, fruits du travail commun... Un parent vivant dans la communauté sans avoir au fond commun une quote-part inscrite à son nom n'est pas zadrugar tant qu'il n'a pas, par l'accumulation des acquêts, comblé cette lacune... L'acquisition de biens nouveaux par le travail est au premier rang des devoirs. »

La majorité pour la participation aux acquêts est généralement de quinze ans, âge ou l'enfant (mâle) devient zadrugar.

E. Sicard estime que le contenu économique de la zadruga l'emporte sur le contenu familial, en donnant pour preuve la situation des adoptés (fils ou frères) similaire à celle des autres membres. La situation des femmes va également dans ce sens. La femme qui quitte sa zadruga d'origine pour entrer dans celle de son mari n'apporte, traditionnellement, que des biens mobiliers, qui lui restent personnels. Par ailleurs une femme ne peut même pas acquérir de bien et le verser au fonds indivis pour devenir zadrugar. Le droit coutumier pratique l'exhérédation des filles. La fille d'un zadrugar mort dans la communauté n'a que le droit d'être logée et vêtue par les soins de la communauté (qui est aussi responsable de son mariage) et ce qu'elle soit seule descendante ou qu'elle ait des frères. Toutefois le code serbe de 1844 prévoit le droit de succession pour les filles, tout en précisant qu'il peut être payé en argent (ce qui sera généralement le cas lorsque la loi sera appliquée).

Une raison de cette absence des femmes peut être trouvée dans le fait qu'elles ne contribuent pas directement à la mise en valeur du patrimoine foncier de la communauté; elles ne travaillent pas à l'extérieur, et leur travail domestique n'est pas considéré comme productif.

### 4. *Organisation du travail et autorité.*

La communauté de travail est, comme la communauté de biens, un élément fondamental de la zadruga, bien que souffrant certaines exceptions, notamment dans la période où les zadruge commencent à se disloquer. La tâche essentielle est évidemment la mise en valeur de l'exploitation agricole, mais l'autarcie dans laquelle vit la zadruga peut conduire des membres à une certaine spécialisation proche de l'artisanat.

L'autorité est détenue par un chef unique, désigné sous le nom de *domaćin*. Le terme archaïque évoquant cette fonction, et qui est encore en vigueur au Monténégro, est *starešina*, qui correspond à peu près à *ancien*. Et le plus souvent le chef de zadruga est effectivement le plus âgé, ascendant commun ou aîné des frères de la première génération. Mais ce bénéfice de l'âge a son origine dans une qualité supposée, l'expérience, et n'est en fait aucunement automatique. Le chef est choisi, élu, par les zadrugari, en fonction de ses qualités. Au Monténégro et en Serbie participent au choix uniquement les hommes mariés. En Croatie les femmes peuvent également y prendre part. Ayant reçu son *mandat* par élection le domaćin est révocable, en cas d'incompétence notoire, ou d'immoralité. Une telle révocation est rare, mais survient parfois effectivement. Cette sorte de démocratie familiale (une démocratie par délégation) constitue une profonde originalité du système familial sud-

slave, et le distingue du système patriarcal classique où le chef détient son autorité en quelque sorte de droit divin. Le domaćin n'est pas le pater familias. En Serbie une femme ne peut être chef de zadruga. En Croatie le cas peut se présenter, ainsi qu'au Monténégro (dans ce dernier pays en raison de l'émigration temporaire).

Le domaćin est avant tout l'administrateur de la communauté, et il doit d'ailleurs rendre compte de son action en ce domaine à la demande. Il représente la zadruga à l'extérieur, et notamment face aux autorités civiles. Dans les familles importantes toutefois un zadrugar peut être spécialisé dans cette fonction de représentation, et par exemple négocier les mariages. Ce délégué aux affaires extérieures, que l'on désigne par le terme *strojnik*, reste néanmoins soumis en la matière à l'autorité du domaćin. Pour ce qui est des tâches courantes, le chef de famille les distribue pour le lendemain au repas du soir, du moins en ce qui concerne les travaux masculins. Administrateur, organisateur, le domaćin est aussi une sorte de chef religieux domestique. C'est lui qui célèbre le culte familial quotidien et préside à la slava. Il est aussi investi des devoirs de l'hospitalité. Enfin il représente l'autorité face aux enfants, et il est l'exécuteur des châtiments. La discipline est rigoureuse et les sanctions sévères, mais la fantaisie en la matière n'a pas cours. Les châtiments corporels, le cérémonial de punition sont soumis à des coutumes impératives. La tâche du domaćin est donc multiple et lourde, et des qualités du chef dépend la bonne marche de la famille. Il doit donc nécessairement posséder calme, réflexion, et surtout, dans cette communauté fondée plus sur le consensus que sur une autorité patriarcale imposée, un sens aigu de la justice : « S'il achète une veste à un homme, alors il en achète aussi une à tous; s'il achète des habits nouveaux pour une belle-fille, il en achètera à toutes... Il fait attention, particulièrement à l'occasion des fiançailles, à ne pas donner à une belle-fille plus de bijoux qu'à l'autre, et à ne pas causer ainsi la désunion dans la maison. » (Ami Boué, cité par Sicard)

Mésentente (jalousie) entre femmes, désunion dans la maison. Le texte ci-dessus met l'éclairage sur un problème essentiel de la zadruga. Les femmes, inexistantes juridiquement et économiquement, seront à l'une des origines de la dislocation des zadruga. C'est à la maîtresse de maison, la *domaćica*, qu'incombe essentiellement la tâche de maintenir l'harmonie à l'intérieur de la maison; notamment entre les belles-sœurs. La domaćica n'est pas nécessairement l'épouse du domaćin. Elle distribue le travail féminin et veille sur femmes et enfants. Elle organise le roulement des jours de ménage : chaque jour une femme différente est chargée de préparer la nourriture, notamment de pétrir le pain, et de faire la vaisselle. Pendant ce temps les autres confectionnent les vêtements de toute la famille ou fabriquent des produits nécessaires à la maison — tissu, savon, chandelle, etc. En été elles peuvent donner un coup de main aux travaux des champs. Dans les zadruge importantes, la plus jeune des brus est affectée au service personnel du domaćin. Elle lui sert son repas, lui lave les pieds, prépare son lit...

Le travail domestique est le fait des femmes, c'est-à-dire des belles-filles, et non des filles. Celles-ci en effet passent leur adolescence, jusqu'au mariage, à préparer leur trousseau, ce qui suffit à les occuper, vu l'extrême richesse des broderies. Le rôle de la femme est défini plus en référence à la communauté qu'en référence à son mari. Elle est *belle-fille* plus qu'épouse. Même son rôle reproductif se réfère à la zadruga. Ainsi en cas

d'empêchement du mari, au su de celui-ci et par la décision de la communauté, il peut être fait appel à l'intervention d'un étranger, par exemple à un pope. Fréquemment aussi des rapports s'établissent entre le beau-père et la bru, notamment au cas où le jeune marié est vraiment trop jeune. La différence d'âge entre époux, souvent très importante en faveur de la femme, dans certaines régions de Serbie, favorise de tels rapprochements.

Les enfants, après le sevrage, sont sous la responsabilité de la domaćica. Celle-ci est directement chargée de l'éducation des filles, elle leur apprend à filer, à tisser, à coudre. Les garçons eux se familiarisent avec leurs tâches futures en suivant les hommes dans les champs. Ils sont reconnus zadrugari quand, vers quinze ou seize ans, ils apparaissent aussi aptes au travail que les adultes.

Les rôles masculins et féminins donc ne se définissent jamais au niveau de la famille nucléaire mais au niveau de la grande famille prise globalement. Les hommes et les femmes travaillent et vivent en deux groupes distincts entre lesquels les relations conjugales ne tissent que peu de liens. Le décloisonnement de ces deux groupes marque pour la zadruga traditionnelle le commencement de la fin.

## II. ORIGINES ET DESTINEE DE LA ZADRUGA.

### I. *Limites géographiques.*

J. Cvijic, dans *La péninsule balkanique* (Paris, Colin, 1918) définit précisément le territoire de la zadruga : « Elle existe dans tout l'Ouest et le Centre de la péninsule, de la mer Adriatique jusqu'au fleuve Iskar en Bulgarie, surtout chez les Serbes, moins chez les Albanais. Elle disparaît au Sud dès qu'on s'approche de la population grecque du littoral égéen. Elle n'existe nulle part chez les Bulgares et chez les Turcs. Mais presque toutes les populations qui vivent sous le régime patriarcal ont subi les influences turco-orientales. La zadruga est encore répandue dans les pays yougoslaves de l'Autriche-Hongrie, surtout dans la Zagora dalmate, dans la Lika, en Croatie et en Syrmie, et ce régime fut encore renforcé par les émigrants dinariques au cours de la domination turque. »

Emile Sicard pour sa part considère la zadruga comme typiquement sud-slave. Il fonde cette affirmation sur l'examen des divers types d'organisation familiale traditionnelle de l'environnement européen. Une distinction fondamentale est bien sûr à opérer avec la famille patriarcale de l'antiquité, les principes de fonctionnement et d'autorité sont, nous l'avons vu, radicalement différents. Les grandes communautés de familles dans la France de l'Ancien Régime n'ont de même que peu de rapports avec la zadruga. Fondées sur des familles nucléaires, et matérialisées en hameaux, elles connaissent une endogamie totalement étrangère aux communautés familiales yougoslaves. Plus proche géographiquement, sinon ethniquement, de la Yougoslavie, la Hongrie ne possède pas non plus une organisation familiale comparable. La communauté de vie entre plusieurs familles nucléaires n'existe habituellement pas. Chez les paysans aisés, le père âgé se retire à la ville ou au bourg, et le fils aîné avec femme et enfants reste sur la terre pour l'exploiter sous l'autorité paternelle. Les biens, propriété du père, passent à sa mort au fils aîné. La Roumanie ne

connaît pas la zadruga, sauf dans les minorités serbes. En Grèce elle existe uniquement dans les populations d'origine slave du nord du pays. Les Valaques (*vlasi*) de la péninsule balkanique vivent en communauté familiale, mais sans indivision : le père est maître absolu des biens. En Albanie on rencontre un type d'organisation familiale s'apparentant à la zadruga. Il en va de même en Bulgarie, où cependant le père a une influence plus grande qu'en Serbie : « La zadruga est de moins en moins similaire à la zadruga serbe à mesure que l'on va de l'Ouest à l'Est; de moins en moins conservée aussi et les trous sont de plus en plus fréquents à mesure que l'on s'éloigne des régions plus nettement slaves... La fréquence et l'intensité des caractères propres à la zadruga sont d'autant plus marquées que le caractère racial slave est plus net et les influences civilisatrices non slaves moins importantes, dans l'ensemble du territoire bulgare de Saint-Germain (Sicard). » En Russie, parallèlement aux communautés villageoises (*mir*), des communautés familiales sont encore observables à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La nécessité de parenté (par le sang) est plus stricte que dans la zadruga. L'autorité du chef de famille est absolue. Il y a communauté d'habitat et de biens, la propriété étant indivise. Mais seule la maison appartient en propre à la famille, la forêt étant à l'Etat, la prairie au mir et la terre arable étant régulièrement redistribuée entre les familles du mir (il faut à cet égard noter que dans les Balkans, sous le régime féodal turc, la terre de la communauté familiale appartenait souvent nominalement à un bey).

De son étude comparative E. Sicard déduit que l'existence de la zadruga nécessite un élément slave : fonds ethnique, ou dans le cas d'une origine différente, influence et environnement slaves. De plus l'exemple de la Russie tend à montrer que la zadruga au sens strict, avec tous ses traits caractéristiques, est typiquement sud-slave.

Ceci étant, des variations existent sur le territoire yougoslave quant à l'état de l'organisation familiale au seuil de la résolution industrielle. D'après Cvijić les zadruge les plus nombreuses, et avec les caractères les plus accusés, se rencontrent dans ce qu'il désigne sous le nom de régions de type dinarique, dont la population est aux trois quarts serbe : Serbie Moravienne (Morava occidentale, Sumadija), territoire Stari Vlah, Bosnie, région Adriatique. Le Kosovo et la plaine de Methohija se rattachent plus ou moins à ce type. A l'opposé la zadruga a pratiquement disparu de la Slovénie dès le X<sup>e</sup> siècle. Elle s'est raréfiée en Pannonie, Dalmatie, et sur le littoral croate. Par contre dans les confins militaires de Slavonie et Croatie de grandes zadruge ont subsisté. On rencontre également des communautés familiales chez les musulmans de Bosnie, ainsi que chez les albanais musulmans de Kosovo. D'une manière générale on peut dire que l'organisation traditionnelle s'est bien maintenue sous l'occupation turque, alors que dans les territoires soumis à l'Autriche-Hongrie elle avait tendance à s'affaiblir plus précocement. La civilisation dominante n'est pas sans influence sur le destin de la famille sud-slave.

## 2. *Origine et résistance de la zadruga.*

J. Cvijić résume et éclaire ainsi l'histoire de l'organisation familiale sur l'ensemble du territoire yougoslave : « Chez les Yougoslaves le fond patriarcal date de leur installation dans la Péninsule Balkanique au début du Moyen Age. L'organisation en tribus et en zadruga s'affaiblit ou

disparut sous l'influence de l'administration et de la civilisation byzantine et sous le régime des états yougoslaves du Moyen Age. Mais à l'époque de la domination turque, les Yougoslaves habitant les régions situées hors de la zone des anciennes civilisations retournèrent au régime patriarcal. Il y eut alors une sorte de rajeunissement ethnographique... Ce nouveau régime patriarcal diffère d'ailleurs de l'ancien... Abandonnées à elles-mêmes les populations patriarcales les plus vigoureuses... ont pu se transformer plus librement et plus complètement que les populations yougoslaves restées soumises aux influences germaniques. »

Le libéralisme ou le laxisme de l'occupant turc — du moins avant sa phase de déclin — par opposition à l'attitude plus contraignante des austro-hongrois est donc pour Cvijić à l'origine de la meilleure résistance de la famille traditionnelle dans les régions qu'il dominait.

L'organisation en zadruga apparaît comme l'aboutissement de l'organisation la plus primitive, la tribu : « Dans l'ensemble des régions soumises au régime patriarcal, on rencontre des variétés de civilisation. Les différences les plus nettes apparaissent dans l'organisation sociale. Les tribus, pleme en Yougoslavie, fysse en albanais, ne se rencontrent que dans le Monténégro, dans les pays de l'ancienne Raška et dans l'Albanie septentrionale, chez les serbes et chez les Albanais. » (Cvijić).

La tribu survit le plus tard là où l'économie pastorale persiste, et où la fixation définitive au sol n'est pas totalement réalisée.

D'après E. Sicard l'organisation de base évolue du *pleme* (tribu) à la zadruga en passant par le *bratsvo* (clan). Il précise que cette transition n'est pas strictement chronologique. Il s'agit en fait d'une logique d'évolution et deux de ces types d'organisation peuvent exister simultanément, en un moment du processus. Le rétrécissement du groupe de base auquel se rattache directement l'individu est parallèle à la sédentarisation et au passage à l'agriculture. Le cadre géographique de la tribu est la région, le bratsvo correspond (originellement) au village et la zadruga au hameau. La tribu est endogame, le bratsvo — et bien sûr la zadruga — exogames.

Si la communauté familiale s'est maintenue pendant des siècles, et notamment sur les territoires ottomans, c'est parce que les circonstances historiques ne s'y sont pas opposées, mais surtout en raison de son efficacité économique. Cvijić écrit : « Il semble que sous le régime patriarcal où l'on pratique l'agriculture et l'élevage extensif, la zadruga représente l'organisation économique la mieux adaptée aux circonstances. » En situation d'équilibre démographique elle évite l'émiettement des terres et donne aux exploitations une taille suffisante pour une pratique extensive appropriée à la fois au contexte naturel et à l'état des connaissances techniques. Cvijić y ajoute un argument du type *qualité de la vie :* « Chaque membre avait plus de loisirs, semble-t-il, que dans toute autre organisation sociale. »

Mais il y voit aussi un avantage moins souriant : « La guerre est évidemment plus facile à une société formée de zadruga qu'à une société formée d'*inokoština* (familles nucléaires). Les soulèvements presque continuels des paysans dinariques à l'époque turque, et la guerre de libération de la Serbie, qui a duré onze ans (1804-1815) ont été singulièrement facilités par l'organisation en zadruga. »

Cette opinion semble avoir été partagée par les autorités austro-hongroises, subissant la pression des ottomans sur leur frontière et créant pour s'en défendre les « Confins Militaires » de Croatie et Slavonie :

« Les chefs militaires comprirent que l'organisation en zadruga, antérieurement existante et renforcée encore par les serbo-croates de la Péninsule, contribuerait efficacement à la défense du territoire; ils la favorisèrent et la protégèrent par des lois. »

3. *Dislocation de la zadruga.*

Cvijić fait remonter à 1876 le commencement de la désagrégation de la zadruga en Serbie et à 1880 en Bosnie et Herzégovine. Il ajoute : « Mais elles sont encore nombreuses aujourd'hui dans la région dinarique, moins nombreuses cependant que les familles simples. » (*La Péninsule Balkanique* est parue en 1918.) Les causes qui peuvent être avancées à cette évolution de l'organisation familiale sont diverses. Toutefois, comme le note E. Sicard, la dissolution de la zadruga, phénomène historique de la fin du XIX^e^ siècle et du début du XX^e^ siècle est aussi un « processus général et constant ». En effet sauf en cas de strict équilibre démographique — qui est d'ailleurs traditionnellement pratiqué et encore de nos jours, dans certaines régions serbes, notamment celle du Timog — le développement naturel d'une unité domestique ne peut se faire indéfiniment sans rupture, fission, dislocation au moins partielle. Un fils peut quitter la communauté familiale avec femme et enfants et fonder, dans un premier temps une unité domestique nucléaire qui évoluera par la suite vers une nouvelle zadruga. Ou une communauté peut éclater immédiatement en plusieurs zadruge plus restreintes. Ceci étant, dans les processus de dissolution observés par les ethnographes du début du siècle, il est difficile de séparer ce qui relève du « général et constant » et ce qui relève du mouvement historique.

La dislocation de la zadruga se marque par un certain nombre de manifestations précédant la dissolution définitive, le partage. Le partage des biens immeubles en effet survient toujours en dernier.

Le processus de dissolution de la zadruga atteint en premier lieu la communauté de vie. Les vajati, constructions particulières destinées à abriter l'intimité des couples, tendent à devenir de véritables maisons, avec une pièce où peut être préparée la cuisine. L'habitat devient ainsi totalement séparé, pour le repos et les repas. La célébration de la slava reste commune. La fin de cette pratique marque celle de la zadruga.

Sur le plan du travail, la décomposition affecte d'abord les tâches féminines. Celles-ci s'apparentent de plus en plus au travail de la femme en famille nucléaire. Le domaćin ne bénéficie plus des soins exclusifs de sa dernière belle-fille. Sont encore effectués en commun, jusqu'au partage final, le lavage du linge et la préparation du pain. Les labours et autres travaux des champs, tâches masculines, continuent à être affaire collective, sous l'autorité du domaćin. Mais les travaux d'entretien, du bâtiment, de jardinage ne font plus l'objet d'une spécialisation.

Telle est donc l'histoire de la dissolution d'une zadruga, conclue par l'acte final, le partage. De cette mort peuvent naître des familles nucléaires, ou d'autres zadruge plus petites, qui pourront, à leur tour, devenir des communautés importantes. A partir de la fin du XIX^e^ siècle toutefois, comme nous l'avons déjà indiqué, ces histoires particulières s'inscrivent dans le mouvement historique de dislocation de la zadruga en tant qu'organisation sociale de base dans le pays. Les germes de cette dislocation apparaissent alors même que le système fonctionne dans sa

pleine efficacité. Ainsi la spécialisation du travail, qui peut aller jusqu'à celle d'une famille conjugale à l'intérieur de la communauté, introduit un élément de déshomogénéisation de la zadruga. De plus la compétence artisanale de certains arrive à déborder un cadre désormais trop étroit et ainsi s'introduit progressivement la notion de commerce avec l'extérieur. La fin de l'isolement autarcique ne signifie pas systématiquement la fin de la communauté, mais en la faisant entrer dans l'économie globale, elle la rend sensible à l'évolution de l'environnement. Par ailleurs « dès que les choses sont une fois devenues des marchandises dans la vie commune avec l'étranger elles le deviennent également par contrecoup dans la vie commune intérieure »[2], ce qui évidemment n'est pas favorable à la cohésion. L'émigration saisonnière (la *pečalba*), ou l'accession à l'état de fonctionnaire, d'instituteur, de membres de la communauté qui dès lors vivent à l'extérieur, sont en quelque sorte la forme extrême de la spécialisation. Le fait que ces individus restent attachés à la zadruga en manifeste la puissance mais en même temps la notion communautaire perd deux de ses dimensions essentielles (la vie quotidienne et le travail).

Le mouvement général de dislocation de la zadruga ne peut que renforcer un état d'esprit qui d'après Cvijic existait toujours dès lors qu'une communauté était susceptible de division : « Quoique les liens de la zadruga soient communs à tous ses membres, elle n'est pas un type de communisme économique. Devenue trop nombreuse la zadruga se divisait et chaque membre savait ce qui lui revenait comme propriété personnelle. Chacun avait conscience que plus il travaillerait à conserver et à augmenter la propriété de la communauté, plus sa part serait grande. Nulle part on n'était à même de surveiller la propriété avec autant de soin que dans la zadruga, par suite du nombre de ses membres. » Des sollicitations extérieures — l'introduction de la notion de marchandise par exemple — se joignant à cet état d'esprit latent peuvent déstabiliser rapidement la communauté.

La cause essentielle de la dislocation de l'organisation familiale en grandes communautés est le passage de la société globale à l'âge industriel coïncidant avec l'ouverture sur l'extérieur des zadruge. L'industrialisation a comme corollaire l'extension des villes et le développement du salariat. Au fonctionnariat urbain est associée une idée de promotion. La construction de lignes de chemin de fer crée un appel de main-d'œuvre salariée. Dans ce contexte économique général, des causes conjoncturelles renforcent la pression qui s'exerce sur l'organisation traditionnelle. Ainsi après la fondation de l'état yougoslave les mesures de réforme agraire et de colonisation intérieure, dans le nord du pays, font miroiter aux yeux des zadrugari les attraits de la petite propriété individuelle. Par ailleurs, l'ouverture sur le monde, engendrée par la première guerre mondiale, les bouleversements politiques de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle introduisent l'idéologie et les valeurs dominantes des pays-phares : individualisme et propriété. La zadruga représente en comparaison l'ordre ancien, et d'autant plus qu'elle a été, comme dans les confins militaires, soutenue par l'occupant. Il est à noter que ses causes économiques, idéologiques et politiques se sont exercées avec beaucoup plus d'intensité dans le nord du pays, Croatie, Slavonie, que dans les autres régions, et la dislocation de l'organisation traditionnelle y a effectivement été plus radicale qu'ailleurs.

A l'intérieur des zadruge, les pressions de l'environnement se traduisent concrètement par l'exacerbation de phénomènes de jalousie — notamment

féminine — toujours latents, manifestation psychologique des tensions de la vie communautaire. A partir du moment où la conscience de la famille nucléaire se développe au sein de la communauté, et où par ailleurs les sollicitations du monde extérieur tendent à induire des réponses individualistes, les contradictions ne peuvent que s'aiguiser. Ces contradictions apparaissent plus au niveau des relations entre frères, ou entre belles-sœurs, qu'au niveau des relations intergénérationnelles. Un problème crucial par exemple sera souvent celui du choix de celui, parmi les cousins, qui poursuivra ses études avec le soutien de la communauté. La mutation de l'organisation familiale affecte en premier la dimension latérale de la zadruga.

La dislocation du système familial à groupe domestique large s'inscrit dans tout processus de passage d'une société traditionnelle — autarcique — à une société de type moderne. L'originalité de la communauté sud-slave par rapport à la famille patriarcale habituelle soulève néanmoins la question de sa survie — ou de traces de survie — sous quelque forme dans la société moderne, de la marque qu'elle a pu y laisser, de l'influence qu'elle a pu exercer sur son histoire.

## III. ORGANISATION FAMILIALE TRADITIONNELLE ET SOCIÉTÉ MODERNE.

### 1. *Les traces de la zadruga dans la Yougoslavie actuelle.*

La grande communauté familiale telle qu'elle a été décrite ci-dessus est devenue un phénomène marginal dans la société yougoslave d'aujourd'hui. Ceci ne signifie pas qu'elle aît totalement disparu sur l'ensemble du territoire. Ainsi on trouve encore un certain nombre de zadruge de taille importante parmi les Albanais de la région autonome de Kosovo. Dans un article paru en 1975 dans la revue *Sociologija Sela*[3], Djerdj Rrapi décrit une zadruga forte de 94 membres, vivant de l'agriculture dans un village de Metohija proche de Dakovica. La dimension collective de la vie quotidienne y prime les regroupements nucléaires. L'immeuble qui abrite la communauté compte 24 chambres à coucher. Les enfants dorment dans la chambre de leurs parents jusqu'à l'âge de 12 ans. Ensuite les garçons dorment dans une pièce spéciale, et les filles dans une autre pièce avec les vieilles femmes. Les repas sont pris en plusieurs services. L'un concerne les femmes et les enfants, l'autre les *zadrugari* (les hommes), le chef de la zadruga étant pour sa part servi séparément. La maison ne vit pas dans l'isolement culturel et l'ignorance du monde : on y compte un poste de télévision et quinze postes radio. L'auteur attribue, en partie, le maintien de la communauté au libéralisme dont sont emprunts les rapports hiérarchiques internes. Par ailleurs les 19 hectares de terre qu'elle possède sont insuffisants pour autoriser un partage, qui serait en l'occurrence suicidaire sur le plan agricole. Le travail et la vie communautaires répondent donc ici à une nécessité économique, dès lors que l'agriculture reste l'activité essentielle.

Cette zadruga n'est pas unique dans la région. L'auteur signale dans son proche voisinage, deux autres zadruge de respectivement 40 et 31 membres. Pour notre part nous avons, dans le cadre d'une étude conduite en 1965 par le Centre de Sociologie Européenne (Paris) en

collaboration avec l'Institut de Sociologie de Belgrade et l'Institut Agraire de Zagreb, relevé l'existence de plusieurs Zadruge de 15 à 20 membres dans le village de Dobra Luka, près de Kosovska Mitrovica. Les propos ci-dessous, tenus par le chef de l'une d'elles, font apparaître certains aspects du fonctionnement interne de la famille, très semblables à ce qui a été dit au chapitre précédent de la communauté traditionnelle :

« Mon père a fait le partage avec son frère, à parts égales. Ils avaient des sœurs, mais elles n'ont rien eu, parce que d'après notre loi on ne donne pas de terre aux enfants de sexe féminin. Moi je n'ai pas fait le partage, et je n'en ai pas l'intention. Je vis avec mes trois frères, dont deux sont mariés. Le troisième ne l'est pas encore. Je suis le plus âgé, j'ai cinq enfants, mon premier frère cinq et le deuxième deux. Mon père était chef de famille et depuis qu'il est mort, l'an dernier, c'est moi. Depuis que je suis adolescent, je suis toujours allé avec mon père. Il m'a emmené partout avec lui, même en ville, même en visite. C'est comme ça que je me suis instruit. Un jour, lorsque le dîner a été fini, au moment du thé j'ai dit que je proposais de choisir le chef de famille, celui qui en fait un peu plus, et alors mes frères ont dit que moi seul pouvait l'être. Moi j'ai proposé mon deuxième frère, parce qu'il me paraissait plus consciencieux et plus intelligent que le premier. Mais ils n'ont pas voulu... En tant que chef de famille, j'ai beaucoup de soucis. Des soucis concernant les chaussures, les vêtements, l'école pour les enfants, l'argent à gagner pour tout le monde, la nourriture, les achats, la vente. Pour tout cela je consulte mes frères. Ma femme est la maîtresse de maison : elle fait le programme pour une semaine, tandis que moi je dois faire tous les jours le programme de ce que chacun doit faire. C'est moi qui distribue les tâches pour chacun. Si l'un des frères se dispute avec quelqu'un du village, c'est à moi d'arranger les choses. »

La vitalité de cette zadruga est manifeste : son chef est âgé seulement de 33 ans, et elle se maintient et même se développe malgré un partage à la génération précédente.

Nous avons plus haut noté, à propos de la famille de 94 membres, la rationalité économique de l'organisation communautaire. Mais cette rationalité valait également pour d'autres régions de la Yougoslavie, où la zadruga a néanmoins disparu, entraînant le morcellement de l'agriculture. Il est remarquable qu'elle ne se soit notablement maintenue dans sa plénitude que chez des Albanais, Musulmans. Djerdi Rrapi signale l'importance du sentiment religieux dans la vaste communauté familiale qui fait l'objet de son étude. Le contexte culturel apparaît en tout état de cause essentiel.

Si les zadruge telles que celles évoquées ci-dessus représentent aujourd'hui un phénomène marginal dans la Société yougoslave, l'organisation familiale actuelle porte encore dans les villages les traces de l'organisation traditionnelle, traces plus ou moins profondes selon les différentes cultures du pays. J. Halpern[4], étudiant plus spécialement le cas de la Serbie, conclut que l'organisation en zadruga s'y est maintenue tout en évoluant. Elle est toujours patrilinéaire et patrilocale, mais on constate une diminution de la latéralité (autrement dit, moins de frères vivent ensemble) et au contraire une augmentation de la linéarité (le nombre des foyers comptant trois ou quatre générations est en augmentation). Dans ces conditions, on peut se demander si le terme de zadruga est encore adéquat, les modifications de composition ne pouvant pas ne pas affecter profondément le fonctionnement interne de l'unité domestique. Les termes

de *famille multinucléaire* ou *famille patrilinéaire étendue* sollicitent moins la réalité.

Quoiqu'il en soit de la terminologie, ce type de foyer à au moins deux générations se rencontre fréquemment dans les villages serbes. Même dans ceux situés à proximité de Belgrade, et presque dans la banlieue, les exploitations agricoles sont souvent tenues par des familles composées des parents, d'un fils et sa femme, et des enfants de ce dernier, tous vivant sous le même toit et mangeant à la même table. Parfois un des membres travaille à l'extérieur, tout en continuant à participer aux travaux agricoles. La cohabitation n'est apparemment pas vécue comme un état provisoire, puisque nombre d'habitations neuves sont manifestement conçues pour abriter de telles familles étendues. Une forme atténuée en est la construction de la maison destinée au fils dans la cour même, à quelques mètres de celle des parents. Une telle communauté de vie entre générations s'observe beaucoup plus rarement en Croatie, surtout avec ce caractère définitif.

Si l'on quitte le domaine des impressions et des observations qualitatives pour celui de l'analyse quantitative, les résultats de l'enquête – évoquée plus haut – menée en 1965 par le Centre de Sociologie Européenne, l'Institut de Sociologie de Belgrade et l'Institut Agraire de Zagreb, aboutissent à des conclusions similaires. Pour cette enquête[5], environ 700 foyers, issus de 14 villages répartis sur l'ensemble du territoire yougoslave, ont été interrogés. Sur la totalité des villages, on a relevé 19 % de familles étendues. Ce type de famille est le plus fortement représenté dans les villages serbes de Smedovac, dans la région du Timok (56 %) et de Brest, dans la région de Nis (40 %). Ces deux villages vivent essentiellement de l'agriculture. Dans le village slovène de Gorenja Vas, la proportion de familles étendues est de 5 %. En Croatie elle est d'environ 10 % à Buševec et Begovo Razdolje, mais de 33 % à Petrčane (côte dalmate). Dans les villages bosniaques de Bastasi et Putovic (ce dernier peuplé presque exclusivement d'ouvriers) elle est respectivement de 15 % et 9 %. Le village albanais de Dobra Luka compte 33 % de familles étendues. Les variations sont donc très sensibles et la cohabitation des générations varie de la marginalité à la dominance.

Ceci étant, la comparaison brute du nombre de familles nucléaires et du nombre de familles étendues mesure assez mal le phénomène. En effet, le fait que la vie sous le même toit de plusieurs frères mariés soit devenue une chose rare, a automatiquement augmenté le nombre des créations de nouveaux foyers, par des fils quittant le toit paternel, alors que parmi ces nouvelles unités domestiques un certain nombre peuvent se transformer en famille étendue, lorsque les enfants seront devenus adultes. De même le décès des grands-parents avant que les petits-enfants soient en âge de se marier fait d'une famille étendue une famille nucléaire, d'une manière peut-être seulement provisoire (les foyers à trois générations mariées sont statistiquement assez rares). Il apparaît donc plus pertinent de comparer des unités domestiques *achevées*, ou en d'autres termes, si l'on se réfère à la position du chef de famille, en fin de cycle[6]. La dernière phase du cycle commence dès lors que tous les enfants sont établis, ou tout au moins que leur position par rapport au toit paternel est définie. Pour le chef d'une famille nucléaire, cela sera lorsque, tous les enfants ayant quitté la maison, il reste seul avec sa femme; pour celui d'une famille étendue, lorsque demeure au foyer un fils marié (ou plusieurs), à l'exclusion de tout autre enfant non marié. Ainsi, sur notre enquête, la comparaison des

familles nucléaires et des familles étendues *en fin de cycle* indique seulement 45 % pour les premières et 55 % pour les secondes. Bien sûr l'échantillon, basé sur le choix, de villages témoins, n'est pas strictement représentatif, au sens probabiliste, de la Yougoslavie rurale. Ce résultat n'en est pas moins significatif de l'importance actuelle du phénomène.

Nous avons mentionné plus haut les fortes variations selon les villages, des proportions brutes de familles étendues. La nature de ces variations laisse à supposer une forte corrélation avec des facteurs à la fois culturels et économiques. Pour tenter de préciser cette corrélation nous avons mis en rapport, sur notre échantillon, le type de famille avec simultanément la variable religieuse, prise comme indicateur culturel, et la variable professionnelle. Nous n'avons pris en compte que les foyers assez avancés dans leur cycle de vie pour pouvoir se constituer en famille étendue. Autrement dit, nous n'avons pas fait intervenir les foyers nucléaires où aucun enfant n'a encore quitté le toit paternel ni ne s'est marié; cette phase étant, nous l'avons vu, un point de passage presque obligé dans l'évolution de toute unité domestique.

Sur cette population il n'y a, à l'intérieur de chaque religion, pratiquement aucune différence pour ce qui est du type de famille entre paysans purs et paysans-ouvriers (ceux-ci étant par contre beaucoup plus nombreux dans la phase initiale, nucléaire, du cycle : la recherche d'une ressource complémentaire à l'agriculture est généralement le fait de paysans jeunes). De même les professions non agricoles (ouvriers, fonctionnaires, etc.) ne se distinguent pas significativement entre elles. Après les regroupements autorisés par ces remarques, nous avons obtenu les résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| Paysans et paysans-ouvriers orthodoxes .................... | 52 % | de familles étendues |
| Autres professions, orthodoxes ............................ | 17 % | — — |
| Paysans et paysans-ouvriers musulmans .................... | 51 % | — — |
| Paysans et paysans-ouvriers catholiques .................... | 31 % | — — |
| Autres professions, catholiques ............................ | 8 % | — — |

Ainsi la vie en famille patrilinéaire étendue apparaît très directement liée à la possession de la terre. L'abandon de toute activité agricole entraîne généralement celui de ce type d'organisation familiale. Ceci étant, l'influence du facteur culturel est elle aussi essentielle. Parmi les catholiques, même chez les paysans la famille étendue est très minoritaire, alors que chez les exploitants orthodoxes et musulmans elle est un fait courant. Ces différences correspondent au clivage entre les zones culturelles où la zadruga a disparu de longue date et celles où elle existait encore il y a quelques dizaines d'années. Le foyer multigénérationnel représente-t-il seulement une phase dans le processus de liquidation totale du système familial traditionnel, ou au contraire est-il un mode d'organisation viable dans un monde rural stabilisé? Sa réalité actuelle en tout cas interdit de le traiter comme un phénomène marginal.

## 2. *Tradition Communautaire et Socialisation.*

Au-delà du problème de la famille étendue et de sa place actuelle dans la Yougoslavie rurale, le rôle à accorder à l'organisation familiale traditionnelle dans la construction de la société socialiste a suscité, dans un récent numéro de la revue *Sociologija Sela*[7] une importante discussion

autour d'un article d'Emile Sicard. Dans cet article est exposée l'idée selon laquelle la survivance de coopératives familiales, et plus généralement de communautés rurales traditionnelles, est une chance primordiale, qui ne devrait en aucun cas être négligée dans l'édification d'une société nouvelle. E. Sicard avait d'ailleurs déjà développé dans *La zadruga sud-slave dans l'évolution du groupe domestique* le thème de la zadruga base et modèle d'une « révolution communautaire ».

L'idée d'une société organisée autour de la communauté paysanne, qui sous-tend notamment la doctrine des mouvements « agrariens », peut avoir un contenu largement variable — en liaison avec les variations dans l'organisation même de la paysannerie — et est par ailleurs susceptible d'applications politiques fort diverses, comme le montre l'histoire du Parti Paysan Croate entre les deux guerres mondiales. Lorsque cette communauté paysanne revêt la forme d'une « commune », d'une possession collective du sol et des moyens de production, elle peut aussi servir de référence à la pensée socialiste. Ainsi de nombreux théoriciens populistes et socialistes, slaves surtout, ont au siècle dernier associé le projet révolutionnaire à la commune rurale existant alors notamment en Russie. Dans la préface à l'édition russe du Manifeste Communiste, Marx et Engels voient eux-mêmes dans la propriété collective russe un possible point de départ pour une évolution communiste.

Marx développe ailleurs cette idée : « Pour sauver la commune russe, il faut une Révolution russe... Si la révolution se fait en temps opportun, si elle concentre toutes ses forces pour assurer l'essor libre de la commune rurale, celle-ci se développera bientôt comme un élément régénérateur de la Société russe [8]. » Et il lui donne une portée générale : « La meilleure preuve que ce développement de la « commune rurale » répond au courant historique de notre époque, c'est la crise fatale subie par la production capitaliste dans les pays européens et américains où elle a pris le plus grand essor, crise qui finira par son élimination, par le retour de la société moderne à une forme supérieure du type le plus archaïque, la production et l'appropriation collective [9]. »

Pour en revenir au cas de la Yougoslavie, une observation faite au cours de l'enquête de 1965 citée plus haut va apparemment dans le sens de la thèse d'E. Sicard. En effet parmi les 14 villages étudiés alors, celui de Sofilari, dans l'est de la Macédoine, vivait encore dans le cadre d'une coopérative rurale de travail (« Seljacka radna zadruga »), l'une des rares à avoir survécu. Or le village était, au moment de la fondation de cette coopérative, en 1946, essentiellement peuplé d'un groupe de valaques apparentés, qui avait gardé le mode de vie traditionnel. Il ne formait pas une zadruga familiale à proprement parler, car il n'y avait pas communauté de bien ni d'habitation, mais il était uni par la communauté de travail. Le passage à la coopérative s'est effectué sans heurt, d'une manière en quelque sorte naturelle, et la solidité de l'institution, construite sur ces bases traditionnelles, s'est affirmée dans la durée.

Les objections fondamentales opposées à l'idée que développe E. Sicard ressortent notamment du texte critique de Stipe Šuvar paru dans le même numéro de *Sociologija Sela*. La première est en substance la place insuffisante faite à la dimension historique dans son analyse du groupe domestique. La zadruga s'inscrit dans un long procès d'individualisation, elle en représente un stade où la propriété commune initiale est un état déjà éloigné. Par ailleurs, et c'est l'objection essentielle, sa désagrégation

même était déjà consommée bien avant que ne puisse être posé concrètement le problème du passage au socialisme.

En regard du premier volet de la critique, le texte de K. Marx, cité précédemment, prône le rôle de la commune rurale traditionnelle et nie la fatalité historique du procès d'individualisation, mais il ne peut effectivement s'appliquer à la communauté familiale yougoslave. En effet, Marx y décrit le mir russe comme « le premier groupement social d'hommes libres, non resserré par les liens du sang »[10], groupement où il détecte des influences « délétères », les éléments de propriété familiale et le travail parcellaire (par famille). Le niveau villageois de l'élément collectif lui apparaît donc nécessaire, et, à cet égard, le cas évoqué plus haut de Sofilari et de sa coopérative de travail répond bien à ce critère.

Pour ce qui est de la désagrégation de la zadruga, il est de fait qu'en 1945 elle était pratiquement achevée, sauf exceptions. Les familles multinucléaires représentent bien un phénomène important que l'on peut considérer comme la survivance de l'organisation traditionnelle, mais elles sont de taille trop réduite pour être encore caractérisées comme collectivités, tant sur le plan économique que sur celui des mentalités. Et si l'expérience des coopératives rurales de travail a dû être abandonnée, c'est que l'élément collectif auquel elle faisait référence était trop éloigné de l'état d'organisation des campagnes à l'époque. Une réussite comme celle de Sofilari en est la preuve a-contrario.

***

Quoiqu'il en soit des relations directes entre communauté traditionnelle et construction actuelle de la société, l'organisation familiale est un élément fondamental de toute culture, et la zadruga disparue est dans son originalité un élément fondamental de la culture yougoslave. Là réside indéniablement son influence sur l'organisation sociale présente et en construction[11].

Jean-François Gossiaux
(*Paris*)

NOTES

1. Les citations d'E. Sicard sont extraites de son ouvrage fondamental : *La zadruga sud-slave dans l'évolution du groupe domestique*, Paris, Ophrys, 1943.
2. Marx, K, *Le Capital*. In K. Marx Œuvres, Tome I, Paris, Gallimard, 1969, p. 264.
3. Djerdj'Rrapi, « O porodičnoj zadruzi-tekuji » *Sociologija Sela*, Zagreb, 1975, n° 1-2.
4. Halpern, J. and Anderson, D., « The zadruga, a Century of Change », *Anthropologica*, vol. XII, n° 1, 1970.
5. Pour la description de cette enquête, cf. J. Cuisenier. « L'organisation familiale traditionnelle en Yougoslavie et ses variations. » *Annales de l'Institut Français de Zagreb*, 1975, n° 1, pp. 119-140.
6. Cf. Cuisenier, J., *Ibidem*, et Gossiaux, J. F., « Chronologie de la vie familiale dans la Yougoslavie rurale », 13e séminaire international de recherche sur la famille, Paris, 1973, à paraître dans *Family Life cycle in European Socieles*. Mouton. 1977.
7. *Sociologija Sela*, Zagreb, 1974, n° 1.
8. « Réponse de Marx à Vera Zassoulitch. Brouillons. » In K. Marx *Œuvres*, Tome II, Paris, Gallimard, 1969, p. 1573.
9. *Ibidem* p. 1570.
10. *Ibidem* p. 1563.
11. On trouvera une importante bibliographie sur le problème de la famille villageoise en Yougoslavie dans le numéro spécial de *Sociologija Sela* « Brak, porodica i srodstvo u selu ». Zagreb, 1973.

# LES NOMS ADRIATIQUES DES POISSONS BRUYANTS

## (Triglidae et Pagellus mormyrus)

Comme nous l'avons démontré dans plusieurs de nos contributions ichtyonymiques antérieures, les noms de poissons sont le plus souvent conceptualisés en fonction d'un sème, c'est-à-dire d'un trait saillant de leur morphologie, coloration, habitat ou mœurs. Ce n'est qu'après que le nom obtenu par cette mise en valeur du sème caractéristique devient à son tour point d'attraction et source de motivations secondaires ou de sens parasitaires que la forme de l'expression ou la forme du contenu peuvent appeler ou au moins « justifier ». C'est ainsi que se créent les formations parétymologiques, que s'épanouissent les valeurs extra-notionnelles déclenchées par la contiguïté ou par la similarité. Le changement au niveau de l'expression provoque des changements au niveau du contenu. L'interaction de deux grandeurs se multiplie et on aboutit à un réseau très dense de rapports morphosémantiques qui devient de plus en plus inextricable, car les concepts et les noms qui les actualisent sont à la fin presque complètement brouillés.

Afin d'illustrer cette constatation, dans les lignes qui suivent nous voudrions analyser les noms adriatiques et méditerranéens de quelques poissons qui ont en commun un seul sème, celui de « l'émission de sons ». Nous voudrions d'une part établir combien ce sème est exploité en ichtyonymie et d'autre part montrer qu'il est possible d'expliquer par ce sème quelques noms de poissons qui jusqu'ici sont restés sans explication étymologique ou bien dont l'explication étymologique est par trop fantaisiste et inacceptable pour des raisons d'ordre phonétique et, à plus forte raison, d'ordre sémantique. Le sème « émet des sons » n'est pas très fréquent parmi les habitants de la mer — on dit même « muet comme un poisson » — et de ce fait il y a lieu de s'attendre à ce que cette particularité du référent trouve un écho dans les noms de poissons qui sont physiologiquement caractérisés par ce trait de comportement.

Les matériaux que nous présentons ici sont tirés de notre *Etimološki rječnik naziva jadranske faune (Dictionnaire étymologique de la faune de l'Adriatique orientale)* que nous sommes en train de rédiger et qui se propose d'étudier les noms de la totalité de la faune marine de l'Adriatique orientale dans leur contexte méditerranéen et européen. Le travail d'enquête qui s'étale sur les vingt-cinq dernières années a pris en considération plus de cent points pour plus de 120 espèces. Le Dictionnaire se compose de deux parties : la première comporte l'identification, la

synonymie systématique, les caractères généraux et la distribution géographique de tous les noms attestés pour chaque espèce ainsi que les dénominations constatées dans les sources bibliographiques; la deuxième partie est consacrée à l'étymologie de tous les noms d'animaux marins dont il est fait état dans le corpus.

Nous donnons en annexe les pages qui se rapportent à la famille des Triglidés et à l'espèce Pagellus mormyrus dont les noms sont traités dans la présente contribution. Ces pages, par leur présentation, équivalent aux pages des atlas linguistiques car les noms des localités sont toujours ordonnés en partant du NW pour suivre la ligne des côtes yougoslaves vers le SE. Bien entendu, le lecteur ne tiendra compte que des ichtyonymes dont on traite dans cet article car ce n'est que de poissons qui « émettent des sons » qu'il y est fait état.

***

Le peuple dit « muet comme un poisson » et le commandant J. Y. Cousteau a appelé l'immensité sous-marine « le monde du silence ». Ces deux affirmations ne doivent pas être prises à la lettre parce qu'elles connaissent des exceptions qui leur enlèvent leur validité. Pour le peuple le poisson est muet tant qu'il est dans la mer, mais il y a des poissons qui font entendre un bruit plus ou moins fort dès qu'ils sont tirés de l'eau. D'autre part, pour les explorateurs et les ichtyologues le véritable monde du silence n'existe même pas parce que l'homme sait depuis très longtemps que les poissons émettent des sons, que dans leur milieu naturel ils font un véritable vacarme qui, parce qu'on ne s'y attendait pas dans le contexte du silence général, a maintes fois littéralement confondu l'homme surtout depuis que la technique et la science modernes lui ont fourni les moyens de détecter et de mesurer ces bruits insolites [1].

Bien entendu, nous ne sommes intéressés que par les sons que les poissons font entendre quand on les tire de l'eau parce que d'après cette particularité du comportement des habitants de la mer les pêcheurs et les gens de mer ont conceptualisé toute une série d'ichtyonymes. De même que les poissons ont reçu leurs noms d'après la couleur ou d'après la forme caractéristique de leur corps ou de leur tête, ici et là on les a dénommés d'après les sons qu'ils émettent lorsqu'on les soustrait à leur milieu naturel.

Ces sons ont depuis toujours intéressé l'homme et cette particularité a servi de stimulus pour les dénominations ichtyologiques chez un grand nombre de peuples. Les recherches qu'on a effectuées peuvent être réparties *grosso modo* en trois étapes : l'ancienne où Aristote, par ses recherches empiriques et par les résultats qui concordent essentiellement avec ceux d'aujourd'hui [2], détient sans aucun doute la première place; la moyenne avec les chercheurs du XIXe siècle [3], et la toute récente, due le plus souvent à des raisons militaires où la mesure et la dénomination de ces bruits sont devenues partie intégrante de la science actuelle qui s'occupe de la vie des profondeurs marines.

Etant donné que nous ne nous intéressons qu'aux situations où le peuple a dénommé le poisson justement à cause des sons qu'il émet — le pêcheur croatophone dit que le poisson chante, grogne, grommelle, bougonne, murmure ou même rouspète — nous examinerons, afin d'illustrer ce stimulus dénominatif tout à fait particulier, les noms des espèces chez lesquelles il ne peut pas y avoir de doute que le nom a été

créé à partir de ce sème et si — et seulement si — les ichtyologues attestent ce caractère de comportement. Bien entendu, nous sommes loin d'accepter toutes les « justifications » de nos informateurs auxquels il suffit d'une ressemblance formelle quelconque dans la forme d'une expression pour « expliquer » le nom donné par les diverses sortes de bruit (stridulation, cri, chant...). Par conséquent, nous admettrons que le poisson a reçu le nom d'après le son qu'il produit (*a*) quand la forme de l'expression permet cette constatation, (*b*) quand nous disposons d'affirmations explicites des ichtyologues quant aux bruits produits et (*c*) si ce type de dénomination peut être constaté dans les nomenclatures d'autres peuples riverains.

Aristote avait déjà décrit par quels moyens les poissons peuvent produire des bruits. C'est très pertinemment qu'il nous met en garde : ἀλλὰ ταῦτα φωνεῖν μὲν οὐκ ὀρθῶς ἔχει φάναι, ψοφεῖν δέ. comme s'il voulait réfuter les préjugés enracinés portant sur la parole des poissons.

Le côté physiologique du problème peut être résumé en quelques mots : l'organe qui est à la base de la production des bruits est la vessie natatoire. C'est une poche membraneuse remplie de gaz atmosphériques qui est située entre l'épine dorsale et le tube digestif. La nature du bruit dépend des dimensions et de la forme de la vessie natatoire. Les bruits qui sont produits par les contractions extérieures et intérieures des muscles de la paroi de la vessie natatoire sont généralement bas et peuvent être comparés au tambourinement, au gémissement. Un autre type de bruit que l'on constate chez les habitants de la mer est produit par voie mécanique, c'est-à-dire par le frottement de certaines parties du corps de l'animal. Ces bruits mécaniques ressemblent au grincement ou à la stridulation. Très souvent ces bruits sont produits par le grincement des dents comme c'est le cas pour le poisson-lune (Orthagoriscus mola).

Nous sommes frappés par les explications qui nous sont fournies par Aristote qui, lui aussi, avait distingué la double possibilité de la production de ces bruits :

> πάντα δὲ ταῦτα τὴν δοκοῦσαν φωνὴν ἀφιᾶσι τὰ μὲν τῇ τ.ρίψει τῶν βραγχίων (ἀκανθώδεις γὰρ οἱ τόποι), τὰ δε τοῖς ἐντος τοῖς περι τὴν κοιλίαν. πνεῦμα γὰρ ἔχει τούτων ἕκαστον, ὃ προστρίβοντα καὶ κινοῦντα ποιεῖ τοὺς ψόφους. καὶ τῶν σελαχῶν δ'ἔνια δοκεῖ τρίζειν.

Les auteurs anciens grecs et latins, de même qu'Isidore de Séville, sont souvent prêts à attribuer un grand nombre de métaphores du type « animal terrestre → animal marinum » à la prétendue production de sons. De cette manière, tous les poissons qui portent un nom tiré d'un ornitonyme comme le *corb(eau)* ou le *perroquet* ou bien ceux qu'on appelle porc ou truie devraient leur nom à une prétendue production de bruits. Sur ce point-ci la décision appartient aux ichtyologues et ce n'est qu'après les avoir consultés que nous pourrons trancher si le nom est dû à ce facteur ou bien si le caractère motivant est à chercher dans d'autres éléments (coloration, morphologie etc.). Mais, et il faut le souligner, la marque d'une autre caractéristique peut par la forme de son expression coïncider avec l'expression employée pour la désignation d'un son ou d'un bruit. De ce croisement ou coïncidence de deux formes d'expression peut résulter la bifurcation paradigmatique de la figure du contenu. Ceci sera le cas pour les signifiants MARMOR « marbre » et MURMUR « murmure » que nous analyserons par la suite.

***

Pour illustrer comment les taxonomies populaires exploitent le sème « production de bruit » en vue de la formation d'ichtyonymes nous avons pris les noms de poissons appartenant à la famille des Triglidés, appelés en croate *gudalice*[4]. La famille compte 9 espèces : Trigla obscura, T. cuculus, T. lastoviza, T. hirundo, T. lyra, T. gurnardus, T. cavillone, Peristedion cataphractum et Dactylopterus volitans. A l'exception de la dernière qui peut « voler » et pour cette raison a des noms différents, le peuple embrasse sous une commune dénomination non-marquée les huit espèces. Dans de rares cas, on distingue deux espèces et cette distinction se fait soit en ajoutant un déterminatif au nom non-marqué soit en employant un nom entièrement nouveau. Les ichtyologues de leur part dénomment les espèces avec des appellation binaires (ou même ternaires) qu'ils forgent eux-mêmes et qui mettent efficacement en relief les traits distinctifs constatés chez l'animal.

La raison principale pour laquelle nous avons opté pour cette famille réside dans le fait que l'émission des sons chez les Triglidés n'a jamais été mise en cause. Tous les ichtyologues soulignent cette particularité : « Ils produisent des grondements sourds à l'aide de leur vessie natatoire très développée » (Luther-Fiedler 130); « Mit Schwimmblase und besonderen Muskeln erzeugen sie knurrende Laute » (F.F.A. 609); Dieuzeide-Novella-Roland (3,266) expliquent même l'étymologie de l'ichtyonyme par ce bruit : « Quand on tire les Trigles de la mer, ils font entendre une sorte de grognement qui les a fait appeler *grondins*, *gronaus*, *gurnars*. » De même la *Pomorska enciklopedija* 4,363. Le plus explicite est Š. Županović qui a examiné le comportement de ces poissons dans l'aquarium et a pu constater plusieurs degrés d'intensité du grognement[5].

L'aire la plus vaste est couverte par l'expression *kokot* (= « coq »)[6]. Le même ichtyonyme est employé pour désigner les poissons de la famille Blenniidae (cf. *galletto* à Gênes) mais l'impulsion motivante est fournie par le tentacule du sourcil qui est très développé ce qui a porté à la comparaison avec la crête, d'où le nom du coq. Chez les Triglidés la motivation est à chercher dans les sons émis par le poisson. L'attraction synonymique a produit d'autres variantes : *kapun* (= « chapon », = « jeune coq châtré »), *kopun* et *kokun*. Cette dernière dénomination est évidemment le résultat du croisement *kopun* × *kokot*. Les ultérieurs développements paradigmatiques sont *krpun* et *tapun*. Il n'est pas facile de déterminer si la forme *kapun* est une création métaphorique née en Dalmatie ou si c'est un emprunt aux dialectes italiens parce que la forme *capon* est très répandue comme dénomination de grondin dans les parlers italiens de la côte adriatique : *pesce capone*, *capon*, *capuni* (pour les Marches, Abbruzzes, Pouilles). Du reste, au scr. *kokot/kapun* correspondent par ↳ le gênois *galetto*, alb. *peshk gjell* (< GALLUS), russe *morskoi petuh* et au féminin : ital. *gallinella* et niçois *galina*, *galinetta* (Rolland 3,177).

Tandis que les autres langues connaissent de nombreuses dénominations tirées d'ornitonymes (ital. *fagiani*, *faciana*, *fascianu; cuccu; uččelluzzo*[7]; prov. *linota*[8], fr. *canaron*[9], etc.), pour les côtes yougoslaves les métaphores de ce type font défaut, exception faite pour *lastavica* (= « hirondelle ») mentionnée plus-haut.

Les bruits caractéristiques produits par des grondins sont très sou-

vent conceptualisés comme *(h)rkanje* (= « ronflement ») et *roktanje* (= « grognements »). De là les noms de *rkuja* et *hrokavica*. Sont marqués par le même phonétisme expressif *krkaja*, *karkaja* et *krkotajka*. Bien entendu, pour ces formations hautement expressives on ne peut complètement écarter la possibilité de la continuation formelle de formes grecques à κορκ- , κιρκ- très fréquentes dans les zoonymes, ornytonymes et ichtyonymes.

Il est très facile d'expliquer le nom *svirac* (= « fifre ») qui a son ↪ dans l'anglais *piper* (Fr. Day, Dieuzeide), sarde *órgunu*, it. *órgano* (D.E.S. 2, 192) et dans le niçois *orghe* (Rolland 3,177).

Pour les mêmes raisons on arrive au contenu « animal qui grogne » et c'est par excellence le porc. Cette figure du contenu est visible dans les dénominations *prasica* (= « truie »), *praščić* (= « goret ») et dans le synonymique *gudin* qui est une formation onomatopéique. Un cas analogue se présente dans les dialectes salentins où le grondin est présenté par l'expression *cúri-cúri* « esclamazione, voce per chiamare il porco » (Rohlfs, V.D.S. 191). La même métaphore est visible aussi dans le n. grec γουρονόψαρο, Trigla gurnardus (Bikélas 1878). Le nom est dérivé de γουροῦνι « porc ». Proia 660 atteste le même nom pour les squales Centrina salviani et Alopias vulpes ce qui nous montre que le procédé dénominatif croate correspond exactement au grec : en scr. *prasac* (s. m.) désigne Centrina salviani, tandis que *prasica* (s. f.) est Trigla gurnardus[10]. Dans les Abruzzes le nom courant pour T. gurnardus est *pèscië pòrchë* (Giammarco 307).

Le sème « grogner » est exploité dans nombre de langues. Les formes françaises qui proviennent du lat. GRUNDIRE « grunzen, knurren » sont citées par Wartburg (F.E.W. 4, 290-291). La même explication est donnée déjà par K. Gesner : « gornautum vel grundinum a grunnitu » (*Nomenclator* 32). A l'anc. fr. *gornart* est emprunté l'anglais *gurnard*. Il en est de même pour le prov. *grugnao*, esp. *garneo*, cat. *garneu* (Lozano 346) et pour plusieurs formes bretonnes : *gondrin*, *gondreunyeud* etc. (Le Berre 2,411-412); cf. all. *Knurrhahn*, norvégien *knurr* et le même sémantisme sous une autre forme de l'expression dans le prov. *petaïre* (Dieuzeide 3,282).

L'origine onomatopéique est visible dans le nom *čučin* et dans les formes élargies *ćućurin* et *ćućuruša* qui désignent en premier lieu les individus jeunes. Le lexème provient du vén. *chiuchiar* « succiare » (Boerio 168) et justifie à la fois les contenus « petit » et « sucer ».

Les noms de Triglidés peuvent se baser sur certains caractères morphologiques et surtout sur la forme insolite de leur tête. Ce sémantisme est bien visible dans les noms scr. *glavuja* (de *glava* « tête ») et *glavuljić* (iuv.) ainsi que dans le cat. *capsec*, *capdase* (Lozano 348, 347; Alcover-Moll 2,984 et 961), it. *tèstà*, *tèštë* (pour les Abruzzes, Giammarco 443, 444); *capomazzo* (pour Ancône, Wagner D.E.S. 1,370), *testolina* (Penso), *capeteste* (pour Bari, Scorcia 29); angl. *hardhead* (Dieuzeide 3,370). Les formes provençales *cabiouna* et *cabota* sont attestées pour Sète par Rolland 3,177, tandis que Mistral (*Tres.* 1,402) énumère comme noms de « Trigle lyre, trigle grondin » : *cabot*, *cabos*, *cabouet*, *cabouot*, *caboues*, *caboto*, *cabouelo*.

Le sème de « dureté », qui vaut surtout pour la tête du poisson, a été conceptualisé sous plusieurs formes. En scr. relèvent de ce sème les noms *muzoduro*/*mužoduro* et *kosteljača* (de *kost* « os »). La première forme est sans doute un emprunt au vénitien (*musoduro*, Boerio 434, E. Ninni 31)

bien que la forme soit attestée aussi pour Ancône. Les autres langues expriment cette particularité par diverses figures du contenu : esp. *armado*, *armao*, cat. *armat* ou par antiphrase *malarmat*. Cette forme est bien attestée dans la France méridionale *malarmà* (Marseille), *maouarmat* (Sète, Dieuzeide 3,218). Pour le Peristedion cataphractum, Mistral (*Tres.* 2,251) connaît les noms *malarmat*, *mararmat* et *malamar*. A cause du même caractère morphologique, l'italien de Bari a le nom *spenüse* < SPINA « épine » (Scorcia 191).

La couleur elle-aussi peut jouer un rôle déterminant dans la dénomination. Le type scr. *bilica* pour T. gurnardus (de *bi(je)l* « blanc ») quoique isolé est parfaitement justifié [11]. Cependant, la couleur qui prédomine est le rouge. A partir de ce sème sont formés les noms suivants : esp. *rubio*, *rubilo;* cat. *ruivo* (Lozano 345); fr. *rougel*, *rougeol* (Boudarel 388). La forme *cocchinu*, en usage à Messine, s'explique par le m. gr. κόκκινος « scharlachrot » (Rohlfs E.W.U.Gr 1018 et M. Schiariti, B.A.L.M. 1,201). Seulement, la production de noms populaires ne s'est pas arrêtée là. Toujours contenant le sème « rouge », de nouveaux termes se forment sur le paradigme de la contiguïté : *cardinal* en Vendée et surtout la série se basant sur le contenu « ivrogne »; (« pel color de la cara de l'embriac », Alcover-Moll 2,601). Les signifiants sont différents mais le sème « rouge » dans le contenu est toujours présent : cat. *borratxo* (= « ivrogne »), it. *capone ubriaco*, *(pesce) briaco* (Livourne, Penso); *ibrougna* (pour Sète, Rolland 3, 176). Cette dernière est expliquée par Wartburg (F.E.W. 3, 200) de la même manière que les phytonymes isomorphes par le lat. EBRIUS, *EBRIONIA « betrunkenheit », notant que les plantes « verdanken ihre benennungen einem vergleich ihrer roten blumen mit dem geröteten gesicht des trunkenbolds ».

Nous avons noté encore un parallélisme sémantique et même morphosémantique entre les côtes françaises et l'Adriatique. Il s'agit des noms *turkeja* et *turčin* (= « Turc »). La première forme est une adaptation croate du vén. *turchelo* (« specie di Triglia detta italianamente *Gronò o Pesce organo* » Boerio 771), le passage *-elo* > *-ej(a)* étant régulier. La deuxième dénomination est une formation croate. Mais, ce même poisson porte à Calais le nom *turc* (Boudarel 336). Comment expliquer ce sémantisme? On pourrait le faire peut-être en admettant la communauté de sème « rouge » qui serait présent dans ces ichtyonymes à forme de l'expression différente. Nous sommes fondés à l'admettre d'autant plus que A. Ninni atteste pour Trigla aspera le nom *turchelo insanguinà* et que la même espèce est appelée à Bayonne *bourreau* (Boudarel 338).

Quand il s'agit de dénommer les grondins, un autre sémantisme et une autre valeur connotative sont partagés par les peuples méditerranéens. Il s'agit du sème « stupide ». Chez Rolland (3,176) nous trouvons des témoignages explicites de cette attitude assez répandue parmi les populations riveraines : « Les Trigles, à cause de leur stupidité apparente et de leurs grognements, sont torturés par les mousses... » « On dit d'un imbécile, d'un étourdi, d'un homme grossier : c'est un gournaou » (Marseille). Afin d'illustrer le rendement de ce sème nous nous bornerons à quelques dénominations catalanes : *biret* « estúpid » est en même temps Trigla gurnardus (Alcover- Moll 2,194); *bobo* « curt d'enteniment » et Trygla cuculus (*ibid.* 2,532); *capdase* ( = « tête d'âne ») est dans les Baléares « beneitó » (cf. fr. *benêt*) et T. gurnardus; à Valence, nom de personne *Paula* est aussi « beneitona, curta d'enteniment » et T. cuculus (*ibid.* 8,310). Il en est de même du prénom *Rafel* (= Raphaël) : en tant

qu'ichtyonyme *rafel* désigne l'espèce T. lyra, mais le terme a une forte connotation péjorative : *esser més capbuit que un rafel* (« tenir molt poc enteniment »), *cap de rafel* (« de poc seny »). Et enfin, le terme *tonto* qui en espagnol et en catalan signifie « stupide », à Valence désigne Trigla lyra (Lozano 349).

Il ne fait point de doute que les grognements indistincts que fait entendre ce poisson, conjugués avec le sème « dur » ont contribué à la formation de noms à contenu « stupide ».

***

Jusqu'ici nous avons examiné les formations expressives basées sur une propriété saillante du référent. Mais ces formations peuvent être causées aussi par d'autres facteurs. Il suffit que l'ichtyonyme par son côté formel soit rapproché d'un terme onomatopéique ou autrement expressif pour que cette expression signifiante aiguille l'évolution de celle-ci dans la direction d'une motivation par le contenu « bruit », « plainte » ou « bêlement ». Autrement dit, la similarité paradigmatique des deux signifiants, dont l'un est un ichtyonyme et l'autre une expression désignant un bruit ou une manière quelconque d'émission de sons, suffit à attirer le signifiant de l'ichtyonyme dans le champ formel des synonymes basés sur le contenu « bruit ».

Nous essayerons d'illustrer ce type d'attraction synonymique causée par la similarité formelle de l'expression de l'ichtyonyme et de l'expression du bruit avec les dénominations qui servent à désigner l'espèce Pagellus mormyrus C.V. (= Lithognathus mormyrus = Sparus mormyrus) connue en France sous les noms de *pagel marbré* ou *morme*. D'entrée de jeu soulignons que ce phénomène n'est pas limité au seul serbo-croate. On peut le constater un peu partout à cause de la valeur universelle du groupe onomatopéique qui par son caractère imitatif s'est imposée à un grand nombre de systèmes linguistiques.

En examinant les noms de Pagellus mormyrus nous étions frappé par la constatation que ce poisson sur plusieurs lieux enquêtés porte le nom *arkaj* qui est formellement très proche de noms *krkaja*, *karkaja*, *rkuja* en usage pour les grondins. Un moment nous avons pensé à la possibilité de faire provenir la forme *arkaj* d'un *ARCELLUS, dim. de ARCUS à cause de dix à douze bandes noirâtres qui descendent verticalement du dos du poisson et ressemblent en effet à des arcs [12], mais cette forme n'est pas attestée et il n'est même pas permis de la supposer (cf. Ernout-Meillet, D.E.L. 44). Etant donné que le morme et le grondin sont des poissons très différents entre eux, qui dans leur morphologie n'ont rien en commun, une question s'imposait : quel facteur a pu provoquer une dénomination commune pour deux espèces aussi dissemblables? Quel sème commun forme le lien entre deux familles aussi éloignées? Quant à la forme *arkaj*, son identification est hors de doute. Nous l'avons notée nous-même sur quatre points et l'ichtyologue Kolombatović l'a attestée déjà au siècle passé comme dénomination de Pagellus mormyrus. Enfin, nous avons trouvé la solution dans les ichtyonymies grecque et latine et dans les résultats étonnamment concordants auxquels les ichtyonymes grecs et latins ont abouti dans les diverses nomenclatures méditerranéennes.

Un autre problème qui est pour le moment d'importance secondaire est de savoir si le pagel marbré ou le morme gronde, murmure, bref, s'il émet des sons. Les ichtyologues n'en disent mot. Seul J. Cotte (p. 106)

l'affirme : « Je me suis préoccupé de savoir si le *mormo* marseillais n'émet pas des sons, et je suis allé demander à un vieux pêcheur des renseignements à ce sujet. Il m'a été répondu que le *mormo* grogne comme le *gournàu* (ou *grondin*, diverses espèces de Trigla). C'est là une sorte de borborygme, qui se forme dans la vessie natatoire, et qui est dû au transfert des gaz d'une partie de cet organe dans une autre. »

A notre avis, tous les noms de Pagellus mormyrus qui sont basés sur le sémantisme « émet des sons » sont dûs à la concordance formelle du groupe réduplicatif M.R.M.R. qui se trouve aussi bien dans l'expression pour le contenu « murmure » que dans celle pour le contenu « marbre ». Dans le premier cas M.R.M.R. est onomatopéique, donc stylistique (gr. μορμύρειν, lat. *murmurare*, a.h.all. *murmurôn*, scr. *mrmoriti*, fr. *murmurer*, etc.), dans le second (gr. μάρμαρος, lat. *marmor*. all. *Marmor*, scr. *mramor*) il ne l'est pas et ce n'est qu'une simple rencontre de deux groupes consonantiques. Les deux contenus (« murmure » et « marbre ») sont justifiés par la nature du référent c'est-à-dire de la chose signifiée et comme ils sont exprimés par des moyens phonologiques presque identiques, il y a eu interaction; la forme de l'expression a exercé son activité sur la forme du contenu et vice versa.

Jetons un coup d'œil sur les circonstances lexicales chez les Anciens. En tant qu'ichtyonyme μορμύρος nous est attesté par Aristote (H.A. 6, 16, 3) [13] dans l'environnement contextuel avec le bar, la daurade et autres δρομάδης. De ce côté-ci l'identification ne peut pas être mise en doute. Les lexicographes et les commentateurs concordent en rapprochant μορμύρος de μορμύρειν « unter Gemurmel (Geräusch) dahinfliessen », « roar and boil (onomatopoeic word) » Liddell-Scott 1147. Boisacq 644 pense que l'ichtyonyme grec a été pris à une langue méditerranéenne ce qui est hautement probable mais ce qui n'exclut nullement la possibilité de son insertion dans le paradigme M.R.M.R. Le lat. *mormyrus* est attesté par Ovide (*Hal.* 110) entre le Saint-Pierre et la dorade, avec le corbeau et le bar. Pline n'en fait mention que dans le XXXII^e livre.

Or, le groupe réduplicatif M.R.M.R. existe aussi dans le gr. μάρμαρος et le lat. *marmor*, cette fois-ci sans valeur expressive. Nous avons donc

lat. MaRMoR : MuRMuR :: scr. MRaMoR : MRMoR

ou

lat. MaRMoR : MuRMuR :: it. MaRMoRe : MoRMoRe

C'est-à-dire deux expressions paradigmatiquement très proches par la forme (*mramor/mrmor*, *marmo/mormore*) mais aussi deux contenus séparés et différents : « mramor »/« mrmorenje », « marbre »/« murmure ». L'ichtyonyme avec sa forme d'expression M.R.M.R. a rendu possible ou au moins a facilité l'entrée de deux substances dans la forme du contenu : celle de « murmure » et celle de « marbre ». Le contenu « marbre » est parfaitement justifié : il suffit de regarder le corps gris argenté du morme « mit charakteristischen 10-12 Querbinden » (F.F.A. 580) pour comprendre la motivation des noms *mramora*, *marmoro*, *Marmorbrasse*. Déjà en 1552, Belon (*De aquat*, 183) retenait que les formes provençales provenaient du lat. *marmor*, tandis que Rondelet (*De Pisc. mar.*) expliquait pertinemment le synonyme grec αἰόλος (Oppien 1,100) : « ... ob has lineas ab Oppiano μορμύλος αἰόλος ἰχθύς », qui correspond à merveille aux *pictae mormyres* d'Ovide.

D'autre part, le contenu « murmure » était évoqué par la forme de l'expression, sinon commune ou du moins très similaire aux deux contenus[14]. Les noms basés sur l'image « murmure » s'imbriquent avec ceux qui reposent sur l'image « marbre » de manière qu'il n'est plus possible de distinguer clairement ces deux groupes dont l'expression est quasi homophone. La difficulté persiste, soit qu'il s'agisse de dénominations slaves soit qu'il s'agisse de noms romans. Les deux types de motivation étant pour la conscience des pêcheurs ou des gens de la mer parfaitement justifiés, nous les rencontrerons tous les deux dans les nomenclatures des diverses langues qui continuent cette base réduplicative qu'elle soit expressive c'est-à-dire onomatopéique ou non. Dans les séries d'ichtyonymes qui découlent de ces deux contenus il nous sera facile de suivre les deux chemins de la bifurcation : le type « murmure » nous amènera à *arkaj* (= « celui qui ronronne »), à *ovčica* (= « brebis » parce qu'elle bêle), à *kopač* (= « celui qui fouit, qui creuse le sol »), tandis que le type « marbre » provoquera les formations synonymiques telles que *šargac* (= « bigarré »), *truta* (= « truite » à cause de la ressemblance de coloration) etc. Nous avons là un exemple très illustratif de l'interaction morpho-sémantique.

La structure des formes scr. pour le pagel marbré peut être ainsi schématisée :

| Expression (signifiant) | M.R.M.R. | |
|---|---|---|
| Contenu (signifié) | « marbre » | « murmure » |
| Ichtyonymes | *mramora* et var. → *šargac*; *šargac* → *truta*, *šargac* → *rešan*; *rešan* → *cip*; *cip* ↔ *sovčica* | *mrmora* et var. → *arkaj* → *ovčica*; *ovčica* → *sovčica*, *ovčica* → *samac*, *ovčica* → *beka*; *samac* → *kopač* |

Parmi les dénominations yougoslaves pour le mourme, *ovčica* est sans aucun doute la plus fréquente et la mieux implantée. Les variantes dialectales en sont *ovcica* et *ofčica*. La forme simple *ovca* n'est attestée que sur deux points. Deux sèmes sont mis en valeur : « bêler » c'est-à-dire « production de sons » et « paître » parce que, en effet, il est facile de voir le poisson paître le fond de sable à proximité de la côte[15].

Par l'élargissement du paradigme formel on obtient la forme *sovčica* (*sova* « hibou » × *ovčica* « agnelle ») et l'ichtyonyme passe dans le paradigme des ornitonymes.

Le nom *arkaj* exprime le sème « émet des sons » et sa formation est identique à *krkaja* et *rkuja* que nous avons examinés plus-haut.

La forme *beka*, attestée à Cavtat, en tant qu'appellatif commun appartient au langage enfantin et signifie « agnelle » (cf. fr. *biquette*). Skok (E.R.H.S.J. 1,134) récuse l'étymologie BERBICE REW 9270.2 longtemps seule admise et voit dans la forme *beka* une substantivation de l'onomatopée *bē bē*. C'est d'ailleurs aussi l'opinion de Varron (« vox earum non me sed bee sonare videtur » R.R.). Pour notre propos il est intéressant de noter l'existence de la forme *mourmousa* dans les parlers de l'Est de la France, pour « brebis » (Jänicke, F.E.W. 6/3, 231).

Parce qu'il paît sur le fond marin, de même que le rouget barbet (Mullus barbatus), le morme est appelé *kopač/kopac*, nom d'agent du verbe *kopati* « fouir ».

*Samac* est le nom du mourme à *Komiža*. Dans cette localité c'est le synonyme de mouton.

A l'exception des termes basés sur le sème « murmurer », nous n'avons pas trouvé dans les autres nomenclatures de dénominations de ce type.

Les dénominations dues à la racine expressive M.R.M.R. sont bien attestées tout au long des côtes yougoslaves. Cependant, dans cette suite phonologique qui se rapporte tantôt au contenu « marbre », tantôt à celui de « murmure » il est malaisé de trouver la vraie source de la motivation secondaire et partant l'étymologie même du mot. C'est précisément le cas pour le nom *mormora* qui se recouvre exactement avec le vén. *mormora* (A. Ninni, 103); pour *marmora* (Bouches de Kotor) qui pour des raisons géographiques pourrait être emprunté aux dialectes de l'Italie méridionale qui connaissent *marmuru* pour le même poisson (G. Rohlfs V.D.S. 321). Il en est de même pour les formes *marmara* et *mramora*. Aucun lien avec le contenu « marbre » n'est perçu dans les variantes *mrmor*, *mrmora*.

Les expressions contenant la suite M.R.M.R. ont aussi les deux valeurs dans les langues romanes et pour cette raison nous ne chercherons pas à identifier pour chaque cas les deux sources de motivation. En suivant Rondelet (*De pisc. mar.* 153), K. Gesner (*Nomencl.* 49) cite les formes suivantes : *Mormillo* (Romae), *mormiro* (Venetiis), *mormo* (in toto Liguriae sinu ut et Massiliae-Rondeletius), *mormuro* (Massilienses et Ligures-Gyllius), *marmur* (rustice dicitur), *marmo* (Hispani).

Parmi les formes aujourd'hui en usage il suffit d'énumérer : it. *mormora*, *marmoro* (Naples), *marmarozza* (pour Rome, Penso); *múrmërë*, *mórmërë*, *murmë* (pour les Abruzzes, Giammarco 212); *màrmele*, *màrmuro* (pour la Campanie, P.-S.); *mermura* (à Bastia, Caraffa 144); sarde *múrmura* *múimura*, *múlmara*, *murmuŋoni* (Wagner D.E.S. 2,140); prov. *morme*, *mormo*, *mourmena* (Dieuzeide 3,38), *mourmé*, *mourmo* (Rolland 3,167). Carlo Battisti (B.A.L.M. 2-3,86) cite aussi esp. et port. *marmo* (?), tandis que Lozano, Griera et Alcover-Moll ne connaissent que *marbre* (« es deu segurament a la semblança del seu cos, blanc i faixat de negrós, amb el marbre blanc », Alcover-Moll 7,96). L'albanais connaît *mormuri*, gr. mod. μουρμούρα (P.M.C.M. 135, Hoffmann-Jordan 263, Proia 1628), μουρμούρι (Bikélas 227).

Les noms ayant ce sémantisme sont facilement transférés aux autres animaux à la peau bigarrée ou tachetée qu'il s'agisse d'oiseaux ou de poissons. Ceci nous aide à expliquer le nom de mourme qui est sur quelques points désigné par *trula*, nom couramment employé pour la truite de mer. En effet, la truite de mer, relativement rare, est caractérisée par la coloration bigarrée : « colore grigio ardesia e argento, con macchie

nere sulla parte superiore dei fianchi e ai lati del capo » (Tortonese 10, 127)[16].

La figure du contenu « marbré » peut provoquer d'autres exploitations du sème « tacheté », « bigarré ». αἰόλος d'Oppien que nous avons déjà mentionné est conservé dans les parlers de l'Italie méridionale : *aiole, aiula, ajulu, ajola* (pour Sicile, Penso). Le turc (Nalbandoğlu, 31) connaît deux noms pour le mourme : *lekeli mercan* et *çizgili mercan;* le premier exprime le sème « Fleck » le second « mit Linien versehen ». C'est de cette manière que nous pouvons expliquer le scr. *šargac* (= « moucheté »).

En ce qui concerne l'ichtyonyme croate *cip*, il s'agit du transfert ornytonyme → ichtyonyme qui est loin d'être rare. Parčić (*Vocabolario croato-italiano*, p. 60) explique *cip* par « zigolo (ucello) » et le même oiseau (Emberiza cia L.) est appelé ailleurs *pruga* c'est-à-dire « ligne », « tracé ». Il suffit de comparer plus-haut *ovčica* → *sovčica* et en Sicile *ajula* (P. mormyrus) → *gajula* Oriolus galbula et P. mormyrus (P. Barbier RLaR 57, 1914, 295).

Le nom *resan* a en scr. deux significations : « orné », « paré » et « bouc ». Avec la première l'ichtyonyme appartiendrait au paradigme du contenu « marbré », « tacheté », avec la seconde, le nom serait à ranger dans le paradigme *ovca* → *beka* (« brebis » → « agnelle »). Les deux explications sont également justifiées par la nature du référent.

Vojmir Vinja
(*Zagreb*)

NOTES

1. La bibliographie des travaux concernant la production de sons chez les animaux marins est très riche. Nous nous limiterons à quelques indications essentielles :
M. P. Fish « The Character and Significance of sound production among fishes of the western north Atlantic » in *Bulletin of Bingham Oceanog. Collection* », vol. XIV (1954), Art. 3. New Haven;
M. P. Fish « The Basic Approach to Location of Biological Underwater Sound », *Collected Reprints*, vol. 1, Cont. 19 (1958), Kingston, Rhode Island;
D. R. Griffin « Hearing and Acoustic in Marine Animals » in *Papers in Marine Biology and Oceanography* », Suppl. to vol. 3 (1961).
J. M. Moulton « The Sound of Fishes » in *Oceanus* V (1956-57), N° 1-2, Woods Hole, Massachusetts;
Š. Županović « Zagonetni zvuci u morskim dubinama » in *Mornarički glasnik*, 3, 1965, 399 ss.
2. Aristote HA 4, 9, 3-4. R. Strömberg *Studien zur Etymologie und Bildung der griechischen Fischnamen*, Göteborg, 1943, a dédié tout un chapitre à cette question (*Lautgebende Fische*, pp. 63-78) mais malheureusement il est très difficile d'accepter toutes ses étymologies.
3. Johannes Müller « Ueber Fische welche Töne geben » in *Archiv für Anatomie*, 1857, 249 ss.; W.E.Sørensen *Om lydorganer hos fiske* Copenhague, 1884.
4. Du verbe scr. *guditi* « mettre en vibration par frottement la corde ». La fameuse *guzla* (scr. *gusla*) est de la même étymologie.
5. Š. Županović *o. c.* p. 406.
6. Signe d'égalité et guillemets donnent la valeur sémantique de l'ichtyonyme dans son acception non-marine.
7. Pour Elbe, Cortelazzo 114.
8. Pour Sète, Rolland 3,178, Dieuzeide 3,275.
9. Pour les côtes atlantiques, Dieuzeide 3,270.
10. Bien entendu, la motivation n'est pas due aux mêmes causes : Centrina salviani doit ses noms à « son corps lourd, épais, trapu, triangulaire », caractères qui lui ont valu le nom de *cochon de mer* à La Rochelle, de *pei pouar* à Marseille et même de *coffre* à Arcachon (Boudarel 381), tandis que les Triglidés sont ainsi appelés à cause de leur grognement. Les premiers noms partent du sème « gros », les seconds de celui de « grogner ». Cf. n. n° 1.

11. « La linea latterale è bianca e la prima pinna dorsale è attraversata da una banda longitudinale chiara. » Tortonese 11,447.

12. « Sui fianchi si trova una caratteristica serie di 10-13 fasce verticali nerastre strette e non estese fino al ventre », Tortonese 11,104.

13. Variante μορμύλος figure chez Oppien (1,100) et chez Dorion (ap. Athen. 7,313e). Athénée connaît aussi le pluriel μύρμαι.

14. « Mormylus vel mormyrus, μορμύλος, μορμύρος a verbo μορμύρειν ut Eustathius annotat. Idem puto μύρμας. Epicharmi fuerit. » K. Gesner (*Nomencl.* 49).

15. « Questo caratteristico Sparide è strettamente costiero e dimora su fondi sabbiosi », Tortonese 11,104; « È particolarmente comune dove ci sono accumuli di vegetazione marina (*Posidonia*) », J. e G. Lythgoe 208.

16. Cf. aussi le nom systématique Salmo (trutta) marmoratus CUV.

## BIBLIOGRAPHIE ET ABRÉVIATIONS


B.A.L.M. : *Bollettino dell' Atlante Linguistico Mediterraneo*, Venezia-Roma, 1959 et ss.

BIKÉLAS, M. D. : « Sur la nomenclature moderne de la faune grecque » in *Annuaire de l'Assoc. pour l'encouragement des études grecques en France*, 12, 1878, 208-237.

BOERIO, G. : *Dizionario del dialetto veneziano*. Terza edizione aumentata e corretta. Venezia 1867.

BOUDAREL, N. : *Les richesses de la mer. Technologie biologique et océanographique*. Encyclopédie Biologique, vol. XXIX, Paris, 1948.

CARAFFA, T. de, : *Les poissons de la mer et la pêche sur les côtes de la Corse*, Paris, 1929.

CARUS, J. V. : *Prodromus faunae mediterraneae sive descriptio animalium maris mediterranei incolarum*, 2 vol., Stuttgart, 1889-1893.

COTTE, J. : *Poissons et animaux aquatiques au temps de Pline. Commentaires sur le livre IX de l'Histoire naturelle de Pline*, Paris, 1944.

DIEUZEIDE, R., M. NOVELLA, J. ROLAND : *Catalogue des poissons des côtes algériennes;* vol. I Alger, 1953; vol. II (2e édition revue et augmentée) 1959; vol. III, 1955.

F.F.A. Rupert RIEDL *Fauna und Flora der Adria. Ein systematischer Meeresführer für Biologen und Naturfreunde;* IIe édition, Hamburg, 1970.

GIAMMARCO, E. *Lessico marinaresco abruzzese e molisano*, Venezia-Roma, 1963.

H. Miroslav HIRTZ : *Rječnik narodnih zooloških naziva*, knjiga III Ribe (Pisces), Zagreb, 1956.

HOFFMANN, H. A., D. St. JORDAN : « A Catalogue of the fishes of Greece, with notes on the names now in use and those employed by classical authors » in *Proceedings of the Academy of Natural Sciencies*, 1892, pp. 230-285, Philadelphia.

LE BERRE, A. : *Ichtyonymie bretonne*, 3 vol., Brest, 1970-1973.

LOZANO, F. : *Nomenclatura Ictiológica. Nombres científicos y vulgares de los peces españoles.* Instituto Español de Oceanografia, n° 31, Madrid, 1963.

LUTHER, W., FIEDLER K. : *Unterwasserfauna der Mittelmeerküsten*, Hamburg und Berlin, 1961 (traduction française : *Guide de la faune sous-marine des côtes méditerranéennes*, Neuchâtel et Paris, 1965).

LYTHGOE, J. and G. : *Fishes of the Sea. The Coastal Waters of the British Isles, Northern Europe and the Mediterranean;* London, 1971 (traduction italienne *Il libro completo dei pesci dei mari europei*, Milano, 1973).

NALBANDOĞLU, Ü. : *Türkiye Deniz Balıklarının Sözlüğü*, Istanbul, 1954.

NINNI, A. : « Enumerazione dei pesci delle lagune e golfo di Venezia » in *Annuario della Società dei Naturalisti*, V, 1870, 1-26.

NINNI, E. : *Pesci, crostacei e molluschi nel vernacolo veneziano*, Venezia, 1920.

PENSO, G. : « Dizionario dei nomi scientifici e dialettali dei prodotti della pesca » in *Bollettino della Pesca, Piscicoltura e Idrobiologia*, XVI, 1940, 41-101.

P.S. A. PALOMBI, M. SANTARELLI : *Gli animali comestibili dei mari d'Italia*, IIe édition, Milano, 1969.

P.M.C.M. G. BINI : *Catalogue des noms de poissons, mollusques et crustacés d'importance commerciale en Méditerranée*, Roma, 1965.

POLJAKOV, G. D., Nd. FILIPI, K. BASHO : me pjesëmarrjen e A. Hysenaj *Peshqit e Shqipërisë*, Tiranë, 1958.

R.J. T. ŠOLJAN : *Ribe Jadrana* — Fauna et flora adriatica, vol. I Pisces, Split, 1948; (traductions anglaise et italienne).

ROHLFS E.W.U.Gr, G. ROHLFS : *Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität*, Halle, 1930 (IIe édition publiée sous le titre *Lexicon graecanicum Italiae inferioris*, Tübingen, 1964).

ROHLFS V.D.S., G. ROHLFS : *Vocabolario dei dialetti salentini (Terra d'Otranto)* 3 vol., München, 1956-1961.

ROLLAND, E. : *Faune populaire de France*, 13 volumes; Paris, 1910.
SCORCIA, C. : *Saggio di nomenclatura popolare barese relativa all'agricoltura, caccia, pesca; Bari*, 1967.
SKOK E.R.H.S.J., P. SKOK : *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, I-IV, Zagreb, 1971-1974.
TORTONESE, E. : *Osteichthyes (Pesci ossei)*, 2 vol., « Fauna d'Italia » X et XI, Bologna, 1970.
WAGNER D.E.S., M. L. WAGNER : *Dizionario etimologico sardo*, 3 vol., Heidelberg, 1960-1964.

## ANNEXE I

Famille TRIGLIDAE

*Le peuple emploie généralement un nom non-marqué à l'exception pour le Dactylopterus volitans L. parce que cette espèce possède des caractères morphologiques bien visibles.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Trigla lyra L. | PMCM | 220 | |
| (= Trigla cuculus L.) | RJ | 355 | **KOKOT** |
| | Pr. | 645 | |
| | FFA | 609 | |
| Trigla corax BP. | PMCM | 221 | |
| (= Trigla hirundo L.) | RJ | 361 | |
| Trigla lucerna L.) | Pr. | 643 | |
| | FFA | 609 | |
| Trigla lineata L. GM. | PMCM | 222 | |
| (= Trigla lastoviza BRÜNN. | RJ | 359 | |
| Trigla adriatica L. GM., RISSO) | Pr. | 643 | |
| | FFA | 609 | |
| Trigla gurnardus L. | PMCM | 223 | |
| (= Trigla milvus LAC. | RJ | 362/3 | |
| Trigla hirundo BRÜNN. | Pr. | 645 | |
| Eutrigla gurnardus L.) | FFA | 609 | |
| Trigla obscura L. | PMCM | 225 | |
| (= Trigla cuculus RISSO | RJ | 351 | |
| Trigla lucerna BRÜNN.) | Pr. | 646 | |
| Aspitrigla obscura L.) | FFA | 609 | |
| Lepidotrigla aspera GTHR | PMCM | 226 | |
| (= Trigla aspera C. V. | RJ | 353 | |
| Lepidotrigla cavillone LAC.) | Pr. | 646 | |
| | FFA | 610 | |
| Peristedion cataphractum L. | PMCM | 227 | |
| (= Trigla cataphracta L. | RJ | 349 | |
| Peristedion malarmat LAC.) | Pr. | 647 | |
| | FFA | 610 | |

*Noms populaires de Triglidés.*

| | |
|---|---|
| kokot | Nerezine, Premuda, Jezera, Kaprije, Skradin, Šibenik, Zablaće, Jadrtovac, Sevid, Drvenik V. Okrug, Maslinica, Grohote, Bol, Hvar, Brusje, Starigrad H, Vrboska, Jelsa, Zaraće, Podgora, Vis, Komiža, Prigradica, Brna, Račišće, Korčula, Lumbarda, Lastovo, Lovište, Drače, Žuljana, Brijesta, Duba, Hodilje, Broce, Doli, Govedari, Korita, Slano, Sudurađ, Koločep, Zaton M, Mokošice, Mlini, Cavtat, Molunat, Meljine, Kostanjica, Strp, Dobrota, Muo, Lepetane, Ulcinj |
| kapun | Sutivan, Supetar, Postira, Povlja |
| kopun | Medulin, Krnica, Kukuljica |
| kokun | Žirje |
| krpun | Premantura |
| tapun | Milna |
| lastavica | Peroj, Omišalj, Baška Nova, Bakar, Bakarac, Crikvenica, Klenovica, Starigrad D, Lukovo, Lopar, Barbat, Sestrunj, Maslinica, Krilo, Drvenik B, Trn |
| lastavica od dna | Starigrad D (Ta), Premuda (Ta) |
| lastavica vanjska | Klenovica (Ta) |
| lastavica mekušica | Drvenik B (Tl) |
| leštovica | Mošć Draga |
| lastovica | Dubrovnik |
| divja lastavica | Milna |
| lučerna | Vrgada, Rogoznica, Maslinica, Storbeč, Vela Luka, Muo |
| lućerna | Jablanac |
| lunčerna | Brna |
| lunćerna | Punat |
| lučernja | Perast |
| lačerna | Kali, Kuljica, Tkon, Jezera |
| lančerna | Ista, Murter, Grohote (Tc) |
| lončerna | Zlarin |
| linčerna | Susak, Zapuntel |
| luncerna | Lepetane |
| lucerna | Baošić |
| lošćerna | Milna |
| lučada | Hodilje |
| anđolet | Split |
| anzulet | Starigrad H |
| anđulina | Novigrad |
| anzuleta | Rava, Sali, Vrgada |
| anžuleta | Lovran |
| anzolet | Iž |
| anđel | Pag, Veli Rat |
| angjel (-gj- = 2 phonèmes!) | Silba |
| ânjel (-nj- = 2 phonèmes!) | Olib |
| ânjel od grote | Olib (Ta) |

| | |
|---|---|
| ânjel od sabuna | Olib (Tl) |
| krkaja | Sućuraj, Gradac, Sumartin, Trpanj |
| karkaja | Starigrad H (Tg) |
| krkotajka | Povlja, Bol |
| r̀kuja | Podgora |
| hrokavica | Sali |
| svirac | Tribunj |
| prasica | Dubrovnik |
| glavuja | Volosko, Valun, M. Lošinj |
| glavuljȉći (m. pl.) | Bakarac (iuv) |
| turčin | Vrboska (Pc), Jelsa (Pc), Podgora (Pc) |
| turkeja | Petrčane (Pc) |
| belbon | Molunat |
| delbon | Komiža, Cavtat, Mokošice |
| derbun | Koločep |
| blatarica | Privlaka |
| bilica | Privlaka (Tg) |
| balavica | Maslinica |
| kulfarica | Ražanac |
| ćućurin | Podgora, Gradac |
| ćućuruša | Baškavoda |
| čučin | K. Kambelovac, Vranjic, Split (Pc) |
| pronja | Sali (Tl) |
| kosteljača | Drvenik B (Tl) |
| muzoduro | Rabac, Ilovik |
| mužoduro | Unije, Srakane |

---

*Noms cités par les ichtyologues.*

T. lyra : lastavica prasica (hrokavica, čepurljica) kosteljača; kosteljač; lučerna; anzulet (RJ); lastavica kosteljača (Lorini); lastavica kosteljača (G. Schreiber, 1938; H 194); morska balava lastavica (Fink)

T. corax : lastavica prasica (hrokavica, čepurljica) balavica (ou velika; kokotić balavac (ou veliki); lučerna; anzulet (RJ); lastavica, lučerna (Lorini); anđel (pour Premuda, Veli Rat et Novalja, H 17-18); anđelić (pour Pag, H 18); delbon (pour Dubrovnik, B. Kosić, 1889; H 84); glavuljica (pour Jablanac, H 111); gudin (pour Brač, A. Ostojić, 1887; pour Vela Luka Šrajber; H 123); karkaja (environs de Dubrovnik H 156); krkalja (I. Vončina, 1868; environs de Dubrovnik, H 184); krkotaljka (pour Brač, A. Ostojić, 1887; H 184); krmačica (pour Jablanac, H 185) lenćarna (pour Brbinj, île de Dugi, H 196); lučenka (M. Kišpatić, 1893; H 207); lunćerna (pour Vela Luka, H 208); morska krmačica (pour Jablanac, H 235); morska lasta (J. Pančić, 1872; S. Stanković, 1935; H 235); morska prasica (pour Vrbnik sur l'île de Krk, I. Žic, 1900; pour Molat, H 236);

prašćić (pour Vrbnik sur l'île de Krk, I. Žic, 1900; H 327); balava morska lastavica (Fink).

T. lineata : lastavica prasica (hrokavica, čepurljica) glavulja brazdanica, opasanka, struganica); kokotić glavaš (brazdavac, opasanac, strugobok); lučerna, anzulet (RJ); lastavica opasana (Lorini); lastavica prugasta (G. Schreiber, 1938; H 194); prugasta morska lastavica (Fink).

T. gurnardus : lastavica prasica (hrokavica, čepurljica) obična (siva ou bjelica); kokotić obični (sivi ou blijedi); lučerna; anzulet; lastavica prasica (hrokavica, čepurljica) sivka (RJ); lastavica balavica (Lorini); siva morska lastavica (Fink).

T. obscura : lastavica prasica (hrokavica, čepurljica) barjaktarka (ou perjašica); kokotić barjaktar (ou perjaš); lučerna; anzulet (RJ); Lorini —; H (Fink) —.

Lepidotrigla aspera : lastavica prasičica (hrokavčica, čepurljičica) oštrulja (hrapavica, ljuskavica); kokotić oštruljić (hrapavac, ljuskavac); čučin matica; lučernica, anzuletić (RJ); lastavica oštrulja (Lorini); čepurljica (A. Korlević, 1904, H 77); lastavica oštrulja (G. Schreiber, 1938; H 194); lastavica oštrulja (Fink).

Peristedion cataphractum : kokot rožac, turčin (RJ); turčin (Lorini); kokot rožac (Fink).

## ANNEXE II

Pagellus mormyrus C. V.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Pagellus mormyrus C. V. | PMCM | 135 | |
| (= Lithognathus mormyrus L.) | RJ | 768 | **OVČICA** |
| | Pr. | 631 | |
| | FFA | 580 | |

*Noms populaires de Pagellus mormyrus.*

| | |
|---|---|
| ovčica | Punat, Starigrad D, Jablanac, Prizna, Karlobag, Pag, Silba, Zapuntel, Veli Rat, Božava, Žman, Ugljan, Kukuljica, Nevidane, Tribanj, Ražanac, Vinjerac, Novigrad, Murter, Jezera, Žirje, Zaton Š, Zablaće, Krapanj, Jadrtovac, Rogoznica, Sevid, Drvenik, Okrug, Maslinica, Grohote, Krilo, Postira, Sumartin, Starigrad H, Vrboska, Jelsa, Sućuraj, Baškavoda, Podgora, Drvenik B, Gradac, Trn, Vis, Vela Luka, Brna, Račišće, Lumbarda, Lovište, Drače, Zuljana, Trpanj, Brijesta, Duba, Hodilje, Broce, Doli, Gověđari, Prožura, Korita, Slano, Suđurađ, Koločep, Zaton M, Mokošice, Mlini, Molunat |
| ovcica | Premuda, Ist Molat |
| ofčīca | Nerezine |
| ovca | Bol, Komiža |
| sovčica | Tkon |
| mormora | Peroj, Lovran, Rava, Sali, Kali, Vrgada, Petrčane, Muo |
| mrmor | Krtole |
| mrmora | Baošić |
| marmora | Medulin, Srakane, Olib, Privlaka, Kostanjica, Strp, Perast, Dobrota |
| marmara | Lepetane |
| mormor | Rivanj |
| mramora | Premantura |
| arkaj | Vranjic, Split, Stobreč, Supetar |
| aršan | Barbat, Lun, Novalja |
| rešan | St. Novalja |

| | |
|---|---|
| šanić | Unije |
| beka | Cavtat |
| kopač | Omišalj, Malinska, Bakar, Crikvenica, Klenovica, Lukovo, Lopar, Pag, Povlja |
| kopac | Baška Nova |
| cip | Volosko |
| truta | Kaprije |
| kalauza | Ulcinj |
| šargac | Skradin |

*Noms cités par les ichtyologues.*

ovčica, arkaj (RJ); arkaj ovčica, (Lorini); samac (pour Komiža, H 363); plojka (la forme serait, pour H 308, en usage à Split mais il résulte du contexte qu'il ne s'agit pas de P. mormyrus); arbun ovčica (Fink).

# POUR UNE SYSTEMATIQUE CONTRASTIVE

## QUE français — DA croate

L'entreprise de traduction automatique tentée immédiatement après la dernière guerre mondiale par les techniciens des télécommunications[1] a buté contre d'innombrables obstacles qui, dans la plupart des cas, n'étaient pas d'ordre technique mais linguistique. Les techniciens avaient mis au point des machines électroniques assez perfectionnées, capables d'obéir à toutes sortes d'instructions. Cependant, la difficulté venait de ce que la linguistique se préoccupait peu du côté formel de la langue. C'est dire qu'il fallait résoudre le problème du « software », plus précisément de la formalisation et programmation de la matière linguistique, ce qui est la tâche des linguistes et non des techniciens, des ingénieurs. Ainsi, passés les premiers enthousiasmes suscités par la traduction automatique, tout est rentré dans l'ordre et le calme des cabinets de travail et des instituts de linguistique. On s'est rendu compte, finalement, que la langue est une matière qui se laisse difficilement formaliser. A la période d'euphorie a succédé une période de recueillement et de travail de fond. On a jugé prudent de remettre le problème de la traduction automatique à plus tard et entre-temps de se consacrer à un travail de base préparatoire qui serait utile non seulement pour la traduction automatique, mais aussi pour l'enseignement des langues étrangères, etc. La nécessité des recherches contrastives de deux ou plusieurs langues, et par là la nécessité des méthodes adéquates s'est ainsi imposée de toute urgence. Le plus grand progrès dans ce domaine a été effectué dans l'étude contrastive de l'anglais et du russe[2]. Sous le mot magique de « Project » /projet/ l'entreprise a pris des dimensions planétaires. Dans tous les coins du monde on étudie actuellement les contrastes. Chez nous par exemple on travaille intensément sur le *Yugoslav Serbo-Croatian — English Project*, sous la direction du professeur Rudolf Filipović. Ce projet s'est donné, dans sa première phase, des tâches pédagogiques, mais ses ambitions iront plus loin dans les phases ultérieures[3]. Comme tous les autres projets de ce type, il s'occupe d'abord de l'analyse d'un corpus circonscrit avec précision (corpus de Brown réduit à 50 %) et de sa formalisation par l'ordinateur pour faciliter l'accès et l'utilisation de ce corpus. A part ce travail, qui exige une main-d'œuvre nombreuse, il fallait se décider à résoudre dès le début le problème de la méthode. De l'aveu du directeur même de ce projet, sa méthode se veut volontiers éclectique. On y utilise les résultats et les procédés du structuralisme classique et de la grammaire

générative de Chomsky. Evidemment, le choix de méthodes n'est point facile. Il dépend, avant tout, de l'état des recherches actuelles, des affinités des chercheurs et des exigences du travail, de la nature de la matière, tout cela doublé des tâches d'ordre pratique et formalisateur. En effet, les deux méthodologies sont les plus connues parmi celles que nous offre la linguistique moderne. A notre sens, nous pensons que le choix de méthode doit être fait en fonction du matériel linguistique à analyser. On sait que certaines méthodes ont été élaborées au sein de domaines linguistiques précis : structuralisme, au sein de la phonologie et de la morphologie /chaîne parlée, première et deuxième articulation/, générativisme, au sein de la syntaxe de la phrase, etc. Toutes ces méthodes pourraient être appliquées à des domaines respectifs.

Ayant choisi pour objet de notre analyse contrastive deux « mots grammaticaux » : *que* français et *da* croate et leurs traductions dans les langues mises en contrastes, nous voulons essayer dans cet article une méthode que M. Gérard Moignet a mise en chantier dans son article : « Français QUE, italien CHE — esquisse d'une systématique comparée [4] ». En effet, nous partons de l'hypothèse qu'il convient, avant de comparer /surtout dans le cas des mots dits grammaticaux /, de disposer sur l'axe génétique [5] tous les emplois de ces mots, pour avoir une vue plus claire du problème.

Ce travail essentiellement de base peut être utile pour toutes sortes de considérations et de traitements ultérieurs : élaboration des dictionnaires, enseignement d'une langue étrangère, formalisation par l'ordinateur, etc. Ce qui est important, c'est d'avoir tous les emplois d'un mot, systématisés selon une méthode rigoureuse et précise. Cela facilite, à notre avis, la tâche de ceux qui travaillent sur la formalisation et la présentation du matériel à analyser, en l'occurrence des mots grammaticaux. Cette méthode s'inspire largement de la théorie de Gustave Guillaume, d'où le terme « systématique » dans notre titre [6]. Il nous faudra préciser dès le début que nous nous limiterons au niveau grammatical du problème et que nous n'entrerons pas dans le problème de l'aspect stylistique de la traduction de ces mots, ce qui constitue un problème à part méritant d'être étudié dans une étude particulière comme l'a fait M. Branko Vuletić dans son étude remarquable *O nekim Krležinim stilskim postupcima i njihovom prevođenju na francuski* [7].

Nous avons choisi ces deux mots /*que* et *da*/ comme objet de notre analyse parce qu'il existe en effet beaucoup de cas où l'on traduit *que* par *da* et *vice versa*. Mais ce n'était pas la raison principale. C'étaient plutôt leur extension et leur degré de grammaticalité qui ont décidé notre choix. En effet, ce sont des mots « passe-partout » dans les langues en question. On reste perplexe devant la diversité de leurs emplois. Ils posent également de graves problèmes quand il faut déterminer leur fonction ou leur signification. Considérés du point de vue de la diversité de leurs emplois, *que* et *da* ne s'équivalent que partiellement. Leurs traductions ne se recoupent que dans certains stades de leur systématique. Mais ce qui rend intéressante leur comparaison, c'est qu'ils se rencontrent dans des emplois très fréquents dans le discours : propositions complétives, locutions conjonctives, si bien que leurs équivalents recouvrent presque la totalité du système de la subordination phrastique dans les deux langues. Voici à titre d'approche quelques équivalences entre *que* et *da :*

Il dit *qu*'il a soif. — Kaže *da* je žedan.

Qu'est-ce que tu as *que* tu pleures comme ça? — Što ti je *da* tako plačeš?

Dépêche-toi, *qu*'on ne te trouve pas ici. — Požuri *da* te ne nađu ovdje.

*Qu*'il vienne! — Da je odmah došao! /Neka dođe!/, etc.

Mais il y a grand avantage à étudier les autres équivalences de ces mots. Les traductions sont susceptibles d'éclairer certains points sombres de leurs systématiques.

## I. LES DICTIONNAIRES ET LA MÉTHODE CONTRASTIVE.

On sait que les projets de la linguistique contrastive visent à élaborer des grammaires contrastives. Pour le moment ce ne sont que des projets. Et pourtant, nous disposons depuis longtemps d'une sorte de manuels contrastifs que nous consultons, sans y penser, à tout moment. Ce sont les dictionnaires bilingues. Et comme les dictionnaires bilingues sont rédigés à partir des dictionnaires unilingues, nous nous servirons aussi de ce dernier type de dictionnaires. Car, outre cet avantage qu'ils ont plus de place pour étaler les différents emplois d'un mot, ils disposent ces emplois avec plus de précision, ce qui est très important quand on veut aborder le problème de la systématique de ce mot.

Nous citerons par conséquent, et en guise de présentation et de description des équivalents de *que* et de *da*, quatre dictionnaires différents, dont deux unilingues et deux bilingues[8].

Le *Micro-Robert* dispose les emplois de *que* de la manière suivante :

I. QUE, conj.

1. subordonnée complétive : Je crois qu'il est là.
2. locutions conjonctives : *à condition que, à mesure que*.
3. propositions circonstancielles : temporelle, finale, causale, hypothétique.
4. substitut d'un autre mot grammatical : *quand, si comme,...*
5. introduisant le second terme d'une comparaison : *autant, plus, moins que*, etc.
6. En corrélation avec *ne*, pour marquer la restriction. NE... QUE.
7. Introduisant une indépendante au subjonctif : Qu'il entre!

II. QUE, adv.

1. Interrogatif : Que m'importe son opinion?
2. Exclamatif : Que c'est beau!

III. QUE, pron.

1. Pronom relatif :
   COD : Celle que j'aime.
   COI ou CC : Depuis dix ans que nous habitons ici.
   Attribut : L'homme que vous êtes.
2. Pronom interrogatif :
   COD : Que faisiez-vous?
   Attribut : Qu'est-ce? Que deviens-tu?, etc.

M. Valentin Putanec donne dans son *Francusko-hrvatskosrpski rječnik* les emplois et les équivalents croates de *que* dans l'ordre suivant :

1. Veznik /conjonction/ : *da, kad, dok, prije, nego, i ako, neka, kao, nego.*
2. Izražava želju /exprime un désir/ : *neka, /kaom sreće/ da*, etc.
3. Dolazi u komparaciji /s'emploie dans la comparaison/ : *kao, nego, od.*
4. U galicizmima /dans les gallicismes/ : *ne... que samo /da/, istom.*
5. Adverbe : *zašto, našto, čemu; što, kako, koliko.*

*Rječnik Hrvatskosrpskog književnog jezika* donne les emplois suivants du mot *da* :
DA, conj. /dans les subordonnées/
1. Final : Ostade u bašči da odahne.
/Il est resté dans le jardin pour respirer un peu./
2. Causal : ... ali je zlo da se uzrujavaš.
/... mais le malheur est que tu t'énerves./
3. Complétif : Bilo je očito da je kriza prošla.
/Il était évident que la crise était passée./
4. Temporel : Prodoše tri godine da sam se oženio.
/Voici trois ans que je me suis marié./
5. Consécutif : Tako se iskreno smijao da su mu suze...
/Il riait si sincèrement que les larmes lui.../
6. Hypothétique : Da sam jučer umrla, ne bih ni to doživjela.
/Si j'étais morte hier, cela ne me serait pas arrivé./
7. Concessif : Pričaj... da i nije milo.
/Raconte... même si ce n'est pas agréable./
8. Oppositif : Ako taj ne će raditi... da tko će onda.
/Qui donc travaillerait, si celui-là ne le veut pas./
9. Relatif : Ima naroda u kojima nema čovjeka da ne zna čitati i pisati.
/Il existe des peuples où il n'est pas d'homme qui ne sache lire et écrire./
DA
1. Affirmation, approbation : Jesi li sve ponio? Da.
/As-tu tout emporté? Oui./
2. Rappel : Što sam htio da kažem? Da! Jeste li bili kadgod ovdje?
/Qu'ai-je voulu dire? Ah, oui! Avez-vous jamais été ici?/
3. Passage à une expression plus forte : Mladić je ponešto živ, da, kadšto i nestašan.
/Le jeune homme est un peu vif, oui, parfois même turbulent./
4. Désir : Da si mi zdrav!
/Sois sain et sauf! Salut!/
5. Encouragement : Da popijemo čašu vina!
/Si on buvait un verre de vin!/
6. Renforcement d'ordre, d'interdiction : Da se nisi makao odavle!
/Ne bouge pas de là!/
7. Etonnement, enthousiasme : Da divna pogleda na tu ravan podunavsku!
/Quelle belle vue sur cette plaine danubienne!/
8. Interrogation /avec le concours de la particule *li*/ : Da li će doći?
/Viendra-t-il?
9. Concession : ..., tko si da si, ... — /qui que tu sois/
10. Action près de l'accomplissement : Nasljednici da puknu od bijesa.
/Les héritiers faillirent éclater de rage./
11. Avec le présent remplace l'infinitif : Taj nema kad ni da odgovori od posla.
/Pris par son travail, il n'a pas le temps de répondre./

*Hrvatskosrpsko-francuski rječnik* de J. Dayre-M. Deanović-R. Maixner présente les emplois et les équivalents français de *da* de la façon suivante :
DA, conj.
1. Final : *que, pour que, afin que, afin de.*
2. Consécutif : *que, pour /que/, afin que.*
3. Hypothétique : *si.*
4. Concessif : *quoique, bien que.*
5. Impératif : Da znaš! Que tu saches! Da mi to učinite! — Faites-moi cela!
6. Optatif : Da mi je znati! — Si je pouvais savoir! Da si živ i zdrav! Que tu sois sain et sauf!
7. Causal : que.
8. Interrogatif : Da mu se što nije dogodilo? — Que quelque chose ne lui soit arrivé? Što da radim? — Que dois-je faire?
9. Divers : Učinio je to, a da me nije ni pitao. — Il l'a fait sans me demander.
DA, adv.
— *oui;* /iron./ e da! — ah oui!, parbleu!

On s'aperçoit facilement que tous les dictionnaires mettent en premier lieu *que* et *da* conjonctions. Cette pratique cache une part d'illusion que nous appellerons « illusion statistique ». Il est vrai que *que* et *da* exercent, dans le discours, le plus souvent la fonction de conjonction. Mais si l'on examine de plus près le statut linguistique de ces mots, on s'apercevra que la fonction de conjonction n'est que le résultat d'une évolution qui passe par différents stades avant d'aboutir au stade de pure grammaticalité dépourvu de toute possibilité de représentation. Ainsi, *que* peut être pronom interrogatif, pronom relatif, etc. *Da*, lui aussi, connaît des emplois qui sont génétiquement antérieurs à l'emploi conjonctionnel. C'est avant tout *da* affirmatif /mot indépendant, prédicatif/ et *da* interrogatif.

N'est-il pas vrai que nos grammaires, toutes traditionnelles qu'elles puissent paraître, reflètent d'une manière extraordinaire cette systématique qui va de la plénitude de sens à la grammaticalité pure et simple. Elles commencent en effet l'exposition de la matière grammaticale d'une langue par les noms, mots pleins, prédicatifs et terminent par les conjonctions. C'est ce même ordre qu'emprunte la psycho-systématique du langage [9] dans l'étude des mots polyvalents. Elle essaie d'expliquer les changements de catégorie de ces mots en ordonnant sur un axe génétique /*tenseur*/ ces changements. La progression sur cet axe signifie en même temps l'évidement sémantique du mot et la croissance du degré de grammaticalité : plus un mot devient sémantiquement vide, plus il est apte à assumer différentes fonctions grammaticales. Selon que tel mot est saisi, en discours, à tel ou tel endroit de son évidement sémantique, il est apte à exercer telle ou telle fonction grammaticale, ou mieux à appartenir à telle ou telle catégorie grammaticale.

Cette manière d'envisager les problèmes des mots polyvalents est essentiellement différente de ce qu'on est habitué à faire. C'est qu'elle essaie de prendre le problème du côté de la langue, du système et non du côté du discours. Au lieu de la simple description des emplois discursifs, elle étudie les états de langue de ces mots. Et c'est dans cette optique que nous allons d'abord étudier les mots *que* et *da* avant de comparer leurs traductions.

## II. ÉTUDE DES ÉTATS DE LANGUE.

### A/ Systématique de QUE.

Nous résumerons dans ce paragraphe la matière traitée dans trois articles écrits par M. Gérard Moignet [10], en ajoutant aux exemples qu'il cite des traductions croates.

Il distingue essentiellement trois états différents de *que*, qu'il appelle *saisies*.

*Saisie 1* /pronom interrogatif ou exclamatif/

Que fais-tu? /Što radiš?/

Que c'est beau! /Kako je lijepo! Što je to lijepo!/

Les deux types connaissent l'effet de sens adverbial dû au contexte de la phrase interrogative ou exclamative :

Que mesure ce champ? /Koliko je veliko ovo polje?/

Que vaut ce terrain? /Koliko vrijedi ovaj terrain?/

— Que sert de courir? /Sto vrijedi trčati?/
— Que ne le dites-vous? /Što /zašto/ ne kažete?/
— Que coûte ce chapeau? /Koliko /što/ stoji ovaj šešir?/
— Qu'il travaille bien! /Kako dobro radi!/

Et Moignet de dire : « ... en interrogative, *que* est, non un quantitatif, mais un objet interne. » /p. 191/ Et pour les exclamatives : « Dans les types en cause, le pronom qui figure en tête est le pronom de l'être virtuel inanimé, interprété quantitativement en « quel degré », « quelle quantité », « quel nombre ». /p. 192/

*Saisie 2* /pronom relatif/

— L'esprit qu'on veut avoir. /Duhovitost koju želimo imati./
— Pierre, que tu connais, prétend... /Petar, kojeg poznaješ, misli.../
— C'est à l'enfant que je parlais. /Govorio sam djetetu./

*Saisie 3* /conjonction/

— Il écrit autant que toi. /Piše koliko i ti./
-/- qu'il lit. /Piše isto toliko koliko i čita./
— Il n'écrit que des romans. /Piše samo romane./

Ces deux types se placent à la limite externe /comparatif/ et interne /exceptif/ de la saisie 3.

— Je crois que Pierre écrit un roman. /Mislim da Petar piše roman./
— Le bruit court qu'il y a eu un accident. /Kola glas da se dogodila nesreća./

On range ici toutes les locutions conjonctives : *bien que*, /mada, premda/, *lorsque* /kad, dok/, *vu que* /s obzirom da/, *afin que* /da/, *de sorte que* /tako da/, *sans que* /a da ne/, *avant que* /prije nego/, *après que* /nakon što/, *dès que* /čim/, etc. de même que les cas suivants :

— Qu'il sorte! /Neka iziđe! Da je odmah izišao!/
— Si vous le faites et *qu*'il s'ensuive... /Ako to učinite i ako se dogodi.../

Cette systématique, comme on le voit, a très peu de choses en commun avec les ordinations des dictionnaires que nous avons cités plus haut. On dirait même que l'ordre est inversé.

B/ Systématique de DA

*Saisie 1* /adverbe affirmatif/

Au départ, à l'état prédicatif, *da* est un adverbe affirmatif, le contraire de *ne*. On dirait même un affirmatif absolu, puisqu'il s'en sert indifféremment dans :

— Je li on tu? Da. /Est-il là? Oui./

et dans

— On nije tu. Da, on je tu. /Il n'est pas là. Si, il est là.

Il se rapporte toujours à ce qu'il y a de positif, d'existentiel dans un énoncé. Il est inapte à représenter un être si virtuel soit-il, d'où probablement l'impossibilité de jouer le rôle du relatif, bien qu'il se rapproche de très près de cet emploi. Il est un signe d'existence, abstraction grammaticale du verbe être / *Je* li radiš? *Da* li radiš? Oj Lazare *da* moj mili sine!/. Il se désintéresse des êtres pour ne s'intéresser qu'aux faits d'être, d'événements. C'est pourquoi il est toujours orienté vers le verbe de la phrase, ou de la proposition qu'il situe, en l'intégrant, dans l'énoncé.

*Saisie 2* /quasi interrogatif/

Il garde cette propriété fondamentale dans le second stade de sa cinèse, représenté par l'emploi dans les phrases interrogatives. On y voit bien l'inaptitude de *da* à poser à lui seul la question.

— Radiš /Tu travailles./
— Radiš li? /Travailles-tu?/
— Je li radiš? /Est-ce que tu travailles?/
— Da li radiš? /-/-/

C'est la présence constante de la particule *li* qui caractérise l'interrogation en croate. L'emploi de *da* n'en est qu'une variante : il intègre l'interrogation déjà formée, sous un signe existentiel. La possibilité de remplacer par *da li* l'autre variante *je li* y est pour quelque chose. *JE* est la 3e personne du singulier de l'indicatif présent du verbe existentiel *biti* /être, exister/. *Da* à lui seul ne peut aller au-delà de l'hypothèse d'éventualité. C'est le cas des phrases négatives :

— Nisi bolestan. /Tu n'es pas malade./
— Nisi li ti bolestan? /N'es-tu pas malade?/
— Da nisi bolestan? /Ne serais-tu pas malade? — Mais peut-être que tu es malade?/

D'où la possibilité de former une phrase hypothétique en ajoutant une apodose comme : *išli bismo vani*. /Da nisi bolestan, išli bismo vani/ Si tu n'étais pas malade, on irait se promener./

Dans les interrogations qui commencent par un mot interrogatif : Kada da dođem? /Quand est-ce que je dois venir?/ *da* n'est pas, comme on le voit bien, tout à fait interrogatif, puisqu'il accompagne un autre mot interrogatif, donnant à la question le ton d'éventualité. Du point de vue grammatical, il nominalise une partie de la phrase pour l'intégrer par la suite dans le mot interrogatif, créant ainsi différents effets de sens qui valent la peine d'être étudiés à part.

L'interrogation directe formée par *da li* peut être transformée en interrogation indirecte :

— Nisam znao da li si bolestan. /Je ne savais pas si tu étais malade./

Mais si on intègre une phrase comme : *Da li sam bolestan?* dans *Ti znaš da li sam bolestan*, on obtient un équivalent de *Tu sais si je suis malade*[11].

*Saisie 3* /conjonction/

Si on enlève le caractère interrogatif à l'interrogation indirecte, on obtient *da* conjonction : nominalisateur par le dehors d'une phrase qu'il intègre dans la phrase d'accueil :

— Nisam znao da si bolestan. /Je ne savais pas que tu étais malade./

On le trouve dans les propositions subordonnées circonstancielles seul ou faisant partie des locutions conjonctives : *budući da*, *premda*, *mada*, *tako da*, etc. Il s'emploie aussi dans les impératifs : Da /neka/ znate, znaju! /Sachez!, Qu'ils sachent!/ et dans les optatifs : Da živi Republika! /Que vive la République!/, etc.

A notre avis *da* est une conjonction de subordination même dans les cas où on est tenté de voir un relatif, tel :

— Nema čovjeka *da* ne zna čitati i pisati. /Il n'y a pas d'homme qui ne sache lire et écrire./

Au lieu de l'adjectivation /Nema čovjeka *koji* ne zna čitati i pisati/ on a la nominalisation opérée par *da*, qui est de ce fait le substitut du pronom relatif *koji*, *koja*, *koje*, ou bien l'équivalent du français *qui* suivi du subjonctif ou du conditionnel.

### III. ETUDE CONTRASTIVE SUR UN CORPUS LIMITÉ.

#### A. *Traductions de QUE*

Fouillant un corpus de 26 pages /7-33/ des *Faux Monnayeurs* [12] et sa traduction en croate [13] — corpus que nous sommes loin de considérer comme exhaustif ou représentatif — nous avons pu mieux saisir pourquoi les dictionnaires citent en premier lieu *que* conjonction. Sur un total d'environ 228 emplois de *que* on a compté quelque 99 cas de conjonction dont 57 cas de *que* complétif. Vient après le *que* relatif /52/, alors qu'aucun autre emploi n'apparaît plus de dix fois.

Nous passerons ici en revue les emplois de *que* et leurs traductions en croate selon les saisies.

*Saisie 1*

— *Que* signifie cette initiale? /8/ — *Što* znači ovo početno slovo? /7/
— Car *que* sert d'interdire ce qu'on ne peut pas empêcher? /19/
— Ta *što* koristi zabranjivati, ono što ne možeš spriječiti? /14/

L'équivalent croate est donc *što*, adverbe interrogatif.

*Saisie 2*

A ce stade, outre les traductions par *koji*, *što*, il existe des emplois que l'on traduit autrement. Il s'agit tout d'abord du gallicisme *c'est... que :*
— *C'est* bien de lui, Bernard, *qu*'il s'agissait. /8/
— *Zaista* se radilo o njemu, Bernardu. /7/

On traduit rarement cette expression, comme tant d'autres moyens de mise en relief, mais les traducteurs trouvent parfois, ainsi dans notre exemple, des mots qui réussissent à faire imaginer la construction française : *baš*, *upravo*, etc.

Un autre emploi difficile à traduire est le *que* dit attributif :
— ... désireux *que* j'étais de vous voir aimer Bernard. /29/
— ... *u želji da* ga volite kao brata. /20/
— La façon insistante *qu*'il a de poser... /32/
— Nasilan način, *kako* je postavio... /23/

où l'adverbe *kako* traduit lexicalement ce que *que* exprime grammaticalement grâce au contexte /manière/.

*Saisie 3*

A la limite entre la *saisie 2* et la *saisie 3* on trouve le *ne... que* et les propositions comparatives.

Tous les enseignants de français connaissent la difficulté à faire acquérir à nos étudiants la bonne utilisation de *ne... que*. Son équivalent croate a l'avantage d'être un seul mot simple, *samo*.
— ... il *n*'avait plus devant lui *que* trois semaines. /7/
— ... imao je još pred sobom *samo* tri sedmice. /7/

Le système comparatif croate diffère considérablement du système français, puisque le croate possède encore les corrélatifs; mais il y a d'autres cas encore :
— Mais *mieux* vaut suer *que* de pleurer. /8/
— Pa *bolje* je znojiti se *nego* plakati. /7/
— ... sensiblement *plus* âgé *qu*'eux. /10/

— ... znatno *starijeg od* njih. /9/

où on traduit *que* par les prépositions *nego, od.*

Ensuite :

— Oscar Molinier pressait le pas *tant qu*'il pouvait. /16/

— Oscar Molinier je požurivao korak, *koliko* je mogao. /12/

où la traduction fait l'économie de *toliko*, ce qui n'est pas toujours le cas :

— ... avec une dignité *d'autant plus* grande *qu*'elle palliait... /16/

— ... sa *toliko* većim dostojanstvom *koliko* je ono pokrivalo... /13/

On peut parler de *que* « corrélatif » dans *si... que* consécutif et concessif. Alors que dans le premier cas, consécutif, *que* est traduit par *da* ou *te*, il n'en est rien dans le second :

— ... mais, *si* bien *que* nous fassions, nous ne parvenons à rien... /17/

— ... ali, *kakogod* dobro radili, uspjevamo tek približno... /13/

En ce qui concerne les équivalents de *que* dans les locutions conjonctives, ils ne sont pas toujours de la même nature. On le traduit par *da* dans les locutions suivantes :

— *Bien que* Bernard eût mis bas sa veste, il étouffait. /7/

— *Premda* je Bernard bio svukao prsluk, gusio se od vrućine. /7/

— ... *puisque* le mal durait déjà depuis trois mois... /19/

— ... a *budući da* se to zlo vuklo već tri mjeseca... /14/

— De plus Bernard n'aurait pu leur dire adieu *sans qu*'ils cherchassent... /20/

— Pored toga Bernard se ne bi bio mogao od njih oprostiti *a da* ga oni *ne*... /15/

Dans les autres cas il est traduit différemment :

— ... *sitôt qu*'il était devant les autres... /9-10/

— ... *čim* je bio pred drugima... /8/

— ... *dès qu*'on parle de Maurras, tu verdis. /11/

— Ti odmah pozeleniš, *čim* se govori o Maurrasu. /9/

— Et *tandis que* Bernard s'éloignait, méditant la lettre... /12/

— I *dok* se Bernard udaljivao, sastavljajući pismo... /12/

— ... la nuit, *après que* tout le monde est parti... /14/

— ... po noći, *kad* svi izađu... /11/

— ... *parce que* vous ne pouviez faire autrement... /23/

— ... *jer* niste drukčije mogli činiti... /17/

— ... *lorsque* ses sentiments sont sincères... /32/

— ... *kad* su mu osjećaji iskreni... /23/

— ... *pour peu que* vous poussiez un peu trop avant cette enquête... /16/

— ... *budete li* tjerali mak na konac s tim istraživanjem... /13/

— ... *tant que* j'étais dans l'ignorance... /24/

— ... *dok* mi to nije bilo poznato... /17/

L'équivalent *da* réapparaît dans les constructions *que subjonctif :*

— ... et *qu*'ils restent longtemps étonnés... /18/

— ... i *da* ostanu dugo zapanjeni... /14/

Le *que* complétif est traduit systématiquement par *da*. et c'est là une coïncidence parfaite, mais qui ne justifie que partiellement notre choix :

— C'est le moment de croire *que* j'entends des pas dans le corridor... /7/

— Sve mi se ovaj čas čini, *da* čujem neke korake u hodniku... /7/

D'autres mises en parallèle donnent lieu à des observations fort intéressantes :

a) *Propositions relatives.*

La langue croate dispose de deux moyens pour traduire *que* relatif :
— Une faveur rose les attachait, *qu*'il n'avait pas à dénouer *qu*'il refit glisser pour ceinturer comme auparavant la liasse. /8/
— Vezala ih je uzana ružičasta vrpca, *koju* nije trebalo ni da razvezje; samo ju je povukao da veže svezanj kao prije. /7-8/
— et s'en alla tomber sur une lettre *qu*'il tenait en main. /7/
— ... i pala na pismo *što* ga je držao u ruci. /7/

On sait que le pronom relatif simple en français ne distingue ni le nombre ni le genre. Le croate possède des pronoms relatifs appropriés qui se déclinent en genre et en nombre, et ne contiennent donc aucune ambiguïté. L'autre moyen est le mot *što*, qui correspond à des états antérieurs au *que* relatif /Que fais-tu? — Što radiš?; Que coûte ce manteau? — Što stoji ovaj kaput?/. Mais, de même que *que*, *što* ne connaît ni la catégorie du genre ni celle du nombre. Dans ce cas il est complété par *ga*, *ih*, *ju*, formes enclitiques du pronom personnel *on*, *ona*, *ono*. Ces compléments correspondent à leur façon à l'accord du participe passé en français. Et alors que la traduction par *što* remplace le pronom relatif, dans les exemples cités, elle est obligatoire partout où *que* est précédé de *ce/ce que*, *de ce que*, *à ce que/* :
— ... me montrer *ce que* tu vaux. /9/
— ... da mi pokažeš *što* vrijediš. /8/
— ... mais rien *de ce qu*'il entend ne l'intéresse. /11/
— ... ali ga ništa ne zanima *što* čuje. /9/

b) *Propositions consécutives*

Un autre exemple qui met en relief les différences de structure de deux langues, et qui éclaire bien l'ambiguïté du système français, est représenté par l'emploi et la traduction de *si... que* consécutif.
— Son émotion était *si* vive *qu*'il ne pouvait regarder Bernard. /12/
— Njegovo je uzbuđenje bilo *tako* snažno, *da* nije mogao gledati Bernarda. /10/
— ... d'une façon *si* solennelle *que* le vieux serviteur s'étonna. /20/
— ... *tako* svečano ruku, *te* se taj stari sluga začudio. /15/

On connaît bien les discussions sur le statut de *que* dans cette position : subordonnant ou prédicatif? Nos traductions montrent bien que ce type de propositions en français se trouve à la limite entre les deux. La langue croate, disposant des moyens appropriés pour exprimer la subordination et la coordination : *tako...da*, *tako...te*, peut expliciter à son gré le rapport logique qui existe entre la principale et la subordonnée en français.

B. *Traductions de DA* [14].

Nous n'avons pas trouvé dans notre corpus des exemples de la *saisie 1* de *da*. Par contre, on a trouvé des exemples de la *saisie 2* où *da* vient après un mot interrogatif, pour mettre la question posée par un *zašto*? *kome*? sous le regard hypothétique d'éventualité. Il faut remarquer tout de suite que les traductions françaises sont assez libres :
— ... zašto *da* ljudi neprekidno lebde iznad svog dostojanstva? /16/
— ... *pourquoi* l'homme *devrait-il* donc planer sans cesse...? /11/
— Kome *da* se ispričam? /40/
— Des excuses *à qui*? /33/

*Da* n'a pas, comme nous l'avons déjà remarqué, d'emplois relatifs. Il est

inapte à intégrer par le dedans un énoncé, une phrase. C'est un mot spécialisé pour l'intégration par le dehors. Cette capacité est surtout exploitée en *saisie 3* où on trouve le *da* nominalisateur par le dehors en diverses fonctions syntaxiques.

On connaît la débilité de notre infinitif, si bien qu'on emploie presque sans exception une proposition introduite par *da* là où l'on trouve dans d'autres langues l'infinitif /objet direct ou complément déterminatif/ :

1. *Après les verbes modaux*

— Pjedinac koji *hoće da* se uzdigne... /16/
— l'individu qui *veut s'élever*... /11/
— Jer čovjek *može da* dogura do šestog decenija... /19/
— ... l'homme *peut aller*. /14/

2. *Déterminatif d'un adjectif*

— ... izgledalo je *preglupo da* čitave noći gubim s brbljavcima... /24/
— ... je trouvais trop *bête de perdre* ainsi des nuits... /18/
— ... uvijek *spreman da* pogine na « Predzidu kršćanstva »... /12/
— ... toujours *prêt à mourir* sur les « Remparts du christianisme »... /8/

3. *Déterminatif d'un nom*

— ... nije imao *vremena ni da* se osvrne... /20/
— ... sans perdre une *minute pour se retourner*... /14/
— ... čovjek osjeća *potrebu da* skine svoju masku... /27/
— ... le *besoin... d'ôter* son masque... /21/
— Imali su *namjeru da* provale u pivnicu... /33/
— Ils avaient eu l'*intention de pénétrer*... dans la cave... /27/

Il y a aussi des cas où on traduit *da* par *que :*
— ... *putokaz da* mu se « to... dogodilo u slabome momentu »... /20/
— ... la *preuve que* l'incident... n'avait été qu'un moment... /15/

Avec cette phrase on est au seuil des complétives au sens propre du mot où *da* est l'équivalent incontestable de *que* /sauf l'interrogation indirecte commençant par *da li* que l'on traduit par *si*/.
— ... koji « misle », *da* je pojam kiše materijalističkiji... /9/
— ... qui « pensent » *que* l'idée de pluie est plus matérialiste... /5/
— *Da* sam bio spolno bolestan... to se uglavnom nije znalo. /19/
— *Que* j'avais souffert d'une maladie..., cela ne se savait pas. /13-14/

D'autres équivalents de *da* parmi les introducteurs des propositions subordonnées sont :
— a *da* je netko raskrinka, što bi od nje ostalo? /12/
— ... et *si* on le lui arrachait, que verrait-on? /8/
— ... *kao da* je tim prebacivanjem kiše u red... /10/
— ... *comme si*, en mettant la pluie au rang... /6/
— Jer zato je i Svemir pokrenut, *da* bi smo se mnozili. /12/
— Car le monde est fait pour ça, *pour que* nous croissions. /8/
— ... *budući da* slikarskog dara nije imala... /18/
— ... *car* elle était remarquablement dépourvue des dispositions... /13/
— Nisu ljudi *tako* glupi, *da* ne bi znali što se smije. /26-27/
— ... ils ne sont pas *si* sots *que* d'ignorer ce qui se fait. /21/
— Svijet nije više *tako* glup, *da* bi se dao vući za nos. /29/
— Le monde n'est plus *si* fou, il ne se laisse mener... /24/
— ... nerazmjeri su *takvi*, *da* je svaka... isključena... /32/
— ... la disproportion est *telle qu*'on ne peut songer... /26/

— ... *da* ga nisam doživio i *da* ga ne proživljavam... /27/
— ... *si* je ne l'avais pas vécu..., *si* je ne le vivais pas depuis... /22/
— ... *očekujući, da* mu objasnim..., kako bi u miru mogao da provuče... /37/
— ... *en attendant que* mes explications lui permettent de tirer... /31/

Nous n'avons exposé ici que le cadre général et quelques détails de l'immense champ d'observation qu'offrent les emplois et les traductions de ces deux petits mots, ne laissant qu'entrevoir l'intérêt théorique et pratique que fournit une étude de ce genre.

En ce qui concerne notre méthode, nous espérons qu'elle aura su donner d'une matière d'ailleurs difficile à maîtriser un aperçu plus net que celui des méthodes traditionnelles dont usent les dictionnaires et les grammaires.

En résumé, nous donnons encore une fois les équivalents de *que* selon les saisies :

S¹ — QUE /adverbe inter., quantitatif, exclamatif/ = *što, koliko, kako.*
S² — QUE /relatif/ = *koji, koja, koje, što.*
QUE /comparatif/ = *koliko... toliko,... nego, od.*
S³ — QUE /exceptif/ = *samo.*
QUE /complétif/ = *da.*
QUE /circonstanciel/ = *da, kad, dok, te,...*
QUE /jussif/ = *neka, da.*

Notons encore que certains emplois de *que* sont presque intraduisibles en croate :

— *C'est* à l'enfant *que* je parle.
— C'est moi *que* je suis la femme à barbe.
— *Qu*'un prêtre et un philosophe sont deux.

que les cas comme : ..., *que je dis,...* peuvent être traduits par ..., *da tako kažem,...* mais n'ont pas la même couleur, et que le *que* suppléant ne se traduit plus :

— Si vous le faites et *qu*'il s'ensuive...

alors qu'existait jadis un *da* équivalent de *que* suppléant.

DA est traduit en français par les mots suivants :

S¹ — DA prédicatif = *oui, si.*
S² — DA adverbe
— interrogatif direct = inversion, *est-ce que, que.*
— interrogatif indirect = *si.*
S³ — DA conjonction = *que, pour que, afin que, si,* etc.
jussif = *que, si.*

Nous mettons également sous cette dernière rubrique *da* dit relatif :

— Nema čovjeka *da* ne zna pisati i čitati, que l'on traduit en français par
— Il n'y a pas d'homme *qui* ne sache lire et écrire, puisqu'il existe en croate la possibilité de le remplacer par le pronom relatif *koji.* Nous y mettons aussi les *da* après les verbes modaux /*Hoće da se našali. Il veut plaisanter.*/, ou introduisant une proposition qui détermine un nom ou un adjectif :
— *Pravo da* nasljedi svog oca. — *Le droit de* succéder à son père.
— *Spreman da* se brani. — *Prêt à* se défendre.

Vjekoslav Čosić
(*Zadar*)

NOTES

1. On trouvera un bref aperçu historique de la traduction automatique dans Georges Mounin, *La Machine à Traduire*, The Hague, Mouton & Co, 1964, pp. 15-27.

2. La plupart des expériences publiées jusqu'à présent concernent ces deux langues.

3. Cf. à ce propos Rudolf Filipović, *Kontakti jezika u teoriji i praksi*, Zagreb, Školska knjiga, 1971, pp. 55-87.

4. Publié pour la première fois dans *Interlinguistica. Sprachvergleich und Übersetzung. Festschrift zum 60. Geburtstag von Mario Wandruszka*, Max Niemeyer, Tübingen, 1971, repris dans G. Moignet, *Etudes de psycho-systématique française*, Paris, Klincksieck, 1974, pp. 222-243.

5. Axe génétique /ou tenseur/, moyen graphique linéaire par lequel on essaie de représenter la succession des positions en système d'un ou de plusieurs mots de façon que la position qui précède en système vienne toujours à gauche. Procédé pratiqué par Gustave Guillaume et ses élèves. On trouvera un exemple de ce procédé dans G. Moignet, « La « conjonction de subordination » dans le système de la langue », *Etudes de psycho-systématique française*, pp. 244-273.

6. Gustave Guillaume a tout particulièrement insisté sur l'idée saussurienne que la langue est un système. Cf. à ce sujet, « La langue est-elle ou n'est-elle pas un système? », *Langage et Science du Langage*, Paris, Nizet, — Québec, Presses de l'Université Laval, 1969, pp. 220-240; *Leçons de G. Guillaume, 1948-49, Série B, Psycho-systématique du langage*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1971.

7. *Književna smotra*, V /1973/ 16, pp. 11-33.

8. Dictionnaires unilingues : *Micro-Robert*, S.N.L. — Le Robert, 1971; *Rječnik Hrvatskosrpskog književnog jezika*, Ed. Matica Hrvatska, Zagreb-Matica Srpska, Novi Sad, t. I, A-F, 1967.

Dictionnaires bilingues : Valentin Putanec, *Francusko-Hrvatskosrpski rječnik*, Zagreb, Školska knjiga, 1957; J. Dayre-M. Deanović-R. Maixner, *Hrvatskosrpsko-francuski rječnik*, Zagreb, N.I.P., 1960.

9. Cf. l'article cité dans la note 5.

10. Il s'agit des articles suivants : « Le système du paradigme QUI/QUOI/QUE », « Systématique du mot QUE » et « Français QUE, italien CHE », esquisse d'une systématique comparée », publiés dans différentes revues et recueillis dans *Etudes de psycho-systématique française*. La pagination est celle des *Etudes*.

11. *Si* dans cette phrase n'est pas tout à fait un introducteur du discours indirect : il signifie plutôt « à quel point », « combien ». Cf. à ce propos Moignet, *Etudes*, p. 261.

12. André Gide, *Les Faux-Monnayeurs*, Paris, Gallimard, 1925, coll. Livre de Poche.

13. André Gide, *Krivotvoritelji novca*, Zagreb, Zora, 1952, traduit par Dane Smičiklas, pp. 7-23.

14. Les exemples originaux sont pris de Miroslav Krleža, *Na rubu pameti*, Zagreb, Zora, 1964, pp. 9-40; et les traductions de Miroslav Karleja, *Je ne joue plus*, Paris, Seuil, 1966, traduit par Janine Matillon, pp. 5-34.

## COMPTES RENDUS

Petar Skok, *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskog jezika*. Uredili akademici Mirko Deanović i Ljudevit Jonke. Surađivao u predradnjama i priredio za tisak Valentin Putanec (Petar SKOK, *Dictionnaire étymologique de la langue croate ou serbe*. Rédacteurs Mirko Deanović et Ljudevit Jonke. Collaborateur dans les travaux préparatoires et l'établissement du texte Valentin Putanec), Zagreb; t. I, A-J, 1971; t. II, K-poni[1], 1972; t. III, poni[2]-Ž, 1974; t. IV, Les Index, 1974.

Si la lexicographie croate et serbe de ces cent dernières années a produit plusieurs œuvres qui lui font honneur, les études étymologiques, et notamment l'élaboration des répertoires étymologiques, ont été négligées. Le seul ouvrage de ce type, *Korijeni s riječima od njih postalijem u hrvatskom ili srpskom jeziku* (Les racines avec les mots qui en dérivent dans la langue croate ou serbe, Zagreb, 1877) de Đuro Daničić, quels que soient les mérites qu'il ait pu avoir et les services qu'il ait pu rendre à l'époque de son apparition, est depuis longtemps vieilli. La partie étymologique du grand Dictionnaire (historique) de la langue croate ou serbe publié par l'Académie Yougoslave (*Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, Zagreb, 1880-1975) souffre — malgré son information très riche — d'un intérêt inégal que les différents rédacteurs ont porté aux questions étymologiques. Il reflète d'ailleurs toutes les étapes successives que les recherches étymologiques ont parcourues depuis la fin du siècle dernier jusqu'à nos jours. La publication posthume du *Dictionnaire* de Skok fait date dans la linguistique croate et yougoslave; elle remplit une lacune qui n'était que trop sentie, et l'on comprend facilement l'intérêt avec lequel elle était attendue non seulement par les spécialistes — slavisants ou étymologistes — mais aussi par le grand public cultivé.

Mais si les livres ont leur sort, celui de Skok a aussi le sien. Romaniste, balkanologue et slavisant, comparatiste, étymologiste, historien des langues, dialectologue et spécialiste en onomastique (son étude sur la toponymie française *Die mit Suffixen-acum, -anum, -ascum und -uscum gebildeten südfranzösichen Ortsnamen*, Halle a.S., 1906, fait toujours autorité), Skok s'intéressait plus particulièrement à l'histoire linguistique des pays balkaniques et sud-slaves, et avant tout au sort de la romanité balkanique. Presque depuis les débuts de sa carrière scientifique, il a commencé à dresser un fichier concernant l'étymologie croate. Au cours

des années, il a rassemblé une quantité énorme de données puisées à toutes sortes de sources : dictionnaires, études linguistiques et historiques, textes littéraires, techniques et dialectaux, enquêtes dialectales, communications orales et écrites, etc. Il accompagnait ces matériaux de ses commentaires et analyses, notés très souvent à l'aide de la sténographie. Mis à la retraite forcée à l'époque de la 2e guerre mondiale, Skok commence à compléter et à rédiger systématiquement ses notes de manière à pouvoir annoncer, dès 1948, son *Dictionnaire étymologique.* Après avoir inclus l'ouvrage de Skok dans ses plans d'édition, l'Académie Yougoslave lui a désigné comme collaborateur M. Valentin Putanec. C'est grâce à cette aide que l'auteur a pu compléter le fichier alphabétique, transcrire la plus grande partie du texte sténographié, consulter un grand nombre de sources et de travaux spécialisés. Mais atteint par une grave maladie, et mort en 1956, Skok n'a pas réussi à conférer à son ouvrage une rédaction définitive et complète, telle qu'il l'avait conçue. Le manuscrit de plus de 10 000 pages ne se présentait pas, après la mort de son auteur, sous une forme qui aurait pu permettre une publication immédiate. En 1958 l'Académie Yougoslave achète le manuscrit. Le reste du texte sténographié a été transcrit par M. Blaž Jurišić. Entre 1961 et 1968 M. Putanec a accompli la tâche difficile de préparer ce vaste manuscrit pour la publication. Après plusicurs changements relatifs aux membres de la rédaction, les trois volumes du *Dictionnaire* ainsi qu'un volume contenant les index ont été publiés sous la direction de MM. M. Deanović et Lj. Jonke. Par piété envers le grand linguiste, les rédacteurs — selon leurs propres mots — n'ont rien changé dans le texte écrit par l'auteur lui-même. Leurs interventions se sont réduites à corriger les fautes évidentes et à compléter les renvois bibliographiques. Toutes les fois qu'il était nécessaire d'ajouter quoi que ce soit aux commentaires et analyses de Skok, le texte a été mis entre crochets. De cette façon les rédacteurs se sont dispensés de tenir compte des ouvrages concernant l'étymologie publiés après 1956, bien qu'ils renvoient à un bon nombre de travaux publiés même dans les années soixante. Un certain nombre de mots (il est vrai assez restreint, et la plupart du temps d'un intérêt moindre) pour lesquels Skok n'a pas donné de solution, restent sans explication étymologique.

Les trois premiers volumes réunissent les articles dans l'ordre alphabétique. Avec ses 2 165 pages imprimées en petits caractères, le *Dictionnaire* de Shok dépasse, du moins en ce qui concerne le volume, tous les dictionnaires étymologiques d'une langue slave publiés jusqu'à nos jours. Etant donné la structure des articles — le matériel a été présenté et analysé sous forme de grappes étymologiques — le quatrième volume contenant les index (820 p.) était indispensable pour un maniement plus commode du *Dictionnaire.* Ce volume réunit les index de tous les mots, appartenant à 74 langues ou groupes linguistiques, cités dans le *Dictionnaire.* L'index de mots croates ou serbes embrasse plus de la moitié du volume (448 p.), et avec ses plus de 100 000 unités représente le répertoire lexical le plus important du complexe linguistique croato-serbe, dans toutes ses étapes historiques, à tous les niveaux et dans toutes les variétés régionales.

Bien que les connaissances et les compétences d'un étymologiste ne puissent jamais être assez complètes, il n'y a aucun doute que Skok était un des rares linguistes qui ait pu répondre à un nombre aussi élevé d'exigences que posait l'élaboration d'un dictionnaire étymologique croate ou serbe, évoluer d'une manière aussi souveraine dans différentes

disciplines linguistiques. Romaniste, balkanologue et spécialiste de toutes les étapes de l'histoire linguistique des pays sud-slaves et de la Péninsule Balkanique, Skok voulait soumettre à l'analyse étymologique tout ce qu'au niveau du matériel linguistique lui offraient l'extrême variété du domaine linguistique croate et serbe et de longs siècles de son histoire. Il s'intéresse au même degré aux mots courants ou littéraires et dialectaux, aussi bien aux noms propres et éléments dérivatifs qu'au lexique proprement dit, aux formes anciennes et modernes. De là d'un côté cette extrême richesse du matériel analysé, et de l'autre cette impression qu'ont parfois les lecteurs non spécialistes — ou qui ne s'intéressent qu'à l'étymologie du lexique courant et littéraire — de se trouver devant une langue dont le caractère slave est suspect. La disposition du matériel par grappes étymologiques ne fait qu'accentuer cette impression. Les éléments slaves forment des familles de mots très étendues, de manière que sous la plupart des étymons slaves se regroupent des dizaines d'éléments apparentés, et restent en quelque sorte cachés. Tout cela rend la consultation du *Dictionnaire* parfois difficile. Seulement quelqu'un qui a des connaissances assez vastes de phonétique historique et une certaine expérience de l'étymologie peut savoir qu'il faut chercher l'étymologie du mot *bȁdnjak* « veille de Noël », qui ne figure pas dans son ordre alphabétique, dans l'article *bdjȅti* « veiller » (I, 127-8). Il lui sera encore plus difficile de deviner que l'étymologie du mot courant *búditi* « réveiller » trouve son explication non seulement dans ce même article *bdjȅti* mais aussi sous le mot *bljȕsti* « garder, soigner » (I, 175) qui est tombé aujourd'hui complètement en désuétude, et ne se retrouve que dans les textes très anciens. Sans l'aide des index, un bon nombre de mots de haute fréquence dans la langue courante resterait introuvable même pour un étymologiste initié.

Si dans les 80 pages de la lettre A ou les 39 pages de la lettre F on trouve à peine (exception faite des suffixes et des particules) quelques éléments qui sont généralement connus (il s'agit des termes dialectaux ou archaïques, le plus souvent techniques, empruntés à d'autres langues), cela s'explique par l'évolution phonétique — traitement spécial de la voyelle initiale et formation récente du phonème /f/. Mais la proportion des articles traitant des étymons non-slaves — la plupart du temps archaïques, dialectaux, ou techniques et d'une fréquence réduite dans les textes — reste assez élevée aussi sous d'autres lettres (p. ex. B ou D). De cet intérêt pour les formes dialectales et archaïques, une attention particulière que l'auteur prête au matériel roumain, albanais, grec et turc (les index des mots roumains et albanais dépassent considérablement, quant au nombre des unités, les index macédonien, slovaque et même tchèque, ukrainien et polonais).

Tout article s'ouvre par une documentation très riche — qu'il s'agisse des mots slaves ou des emprunts — concernant les formes attestées dans différentes régions et à différentes époques, avec une définition du sens de base (parfois en latin, allemand ou français, surtout s'il s'agit de termes techniques), éventuellement avec les synonymes qui sont en concurrence avec la forme en question. Suivent les formes dérivées, avec leurs significations de base, souvent d'une richesse exubérante (cf. par exemple les articles *dȁžd*, I, 385-6; *gȕšter*, I, 638; *kȍlo*, II, 126-7; *lêd*, II, 283-4, etc.). Dans ses analyses et rapprochements étymologiques, Skok se contente le plus souvent de citer la forme proto-slave (ou indoeuropéenne) reconstruite ou bien la forme slave (du sud) la plus anciennement attestée.

Il ne cite les formes correspondantes et parallèles des autres langues slaves (exception faite, très souvent, du slovène) que dans les cas où elles contribuent directement à la solution étymologique d'un mot croate ou serbe. Cela prouve que son *Dictionnaire* est destiné plutôt aux spécialistes qu'aux débutants ou aux lecteurs curieux. Et d'ailleurs, pour quelqu'un qui veut s'informer des concordances et correspondances entre, par exemple, le kajkavien et le slovaque, les solutions du type « élément slave commun, mot balto-slave, etc. » ne suffisent certainement pas. Il nous semble que, beaucoup de fois, les listes complètes des formes parallèles dans différentes langues slaves (et baltiques) pourraient présenter beaucoup plus qu'un intérêt d'ornement, surtout si l'on tient compte de leur utilité pédagogique. Dès qu'un rapprochement étymologique présente des difficultés du point de vue de la forme ou du contenu (cf. par exemple *tȑgati*, III, 499-500 et *trâg*, III, 487-8; aussi *vòdijer*, III, 611), Skok ne se lasse pas de citer et d'analyser les exemples.

Dans l'étymologie romane il suffit, le plus souvent, de suivre l'histoire des mots jusqu'à la source relativement bien connue — le latin. Pour les langues slaves, il ne suffit pas, pour donner une explication étymologique, de remonter jusqu'aux formes les plus anciennement attestées, étant donné la date relativement récente des textes slaves les plus anciens. C'est pourquoi, pour aboutir aux solutions étymologiques satisfaisantes, il faut remonter jusqu'aux formes reconstruites du slave commun, du balto-slave ou de l'indoeuropéen, et Skok tâche, s'il est nécessaire, de pousser son analyse encore plus loin (cf. la mise en relation de *tȑg*, III, 499 avec les formes assyro-babyloniennes et ligures). C'est aussi dans l'analyse des mots d'emprunt que Skok ne se contente pas de remonter à la langue qui a servi de source directe au croate ou serbe, mais tâche de donner l'histoire la plus complète possible du mot dans différentes langues avant son apparition en croate ou serbe. Cette histoire n'est pas toujours d'accès facile. On pourrait suivre, par exemple, le mot *jȁgma* (I, 746) qui est caractérisé seulement comme élément turc, jusqu'à ses origines lointaines toungouzes et mandchoues.

L'auteur prête une attention toute particulière au sort des éléments slaves dans les langues balkaniques, surtout en roumain et en albanais (cf. p. ex. roum. *îndoială, doină* sous *dvâ*, I, 465; *sijeno*, III, 231), en analysant la concurrence entre les mots slaves et les mots autochtones (cf. surtout l'article *tȑg*, III, 498-9; quoique l'emprunt du même mot par les langues nordiques ne soit pas, en tant que phénomène parallèle, sans intérêt pour les langues sud-slaves). Caractérisées souvent par une information et une intuition étymologique étonnantes, ces études détaillées des relations linguistiques interbalkaniques confèrent au *Dictionnaire* de Skok le caractère d'un dictionnaire étymologique balkanique.

Les articles traitant du patrimoine lexical slave sont synthétiques et dans l'ensemble très étendus. Ils regroupent un grand nombre d'unités remontant à la même racine (les mots dérivés à l'aide des préfixes — *od-*, *iz-*, *o-*, *po-*, *pod-*, *pre-*, *raz-*, *za-* — sont renvoyés systématiquement aux formes de base). Les articles consacrés aux mots d'emprunt — mots bien souvent archaïques ou régionaux — sont d'ordinaire moins longs. Mais quant à la richesse de leur documentation, ces articles n'en cèdent pas moins aux précédents et réussissent à réunir toutes les formes divergentes qui remontent à la même origine lointaine (cf. *facôl*, I, 501; *falit*, I, 504; *fin*, I, 517, etc.).

Néogrammairien par sa formation, mais qui était bien informé sur ce

qui, de son vivant, se passait en linguistique, Skok examine avant tout la forme phonique et en explique l'évolution, s'appuyant toujours sur un nombre suffisamment grand de phénomènes parallèles de manière à pouvoir, le plus souvent, emporter notre conviction. Bien que l'analyse du signifiant reste toujours une condition sine qua non de toute analyse étymologique valable, on peut reprocher au grand linguiste d'avoir parfois eu trop confiance dans les correspondances phonétiques et formelles. Mais à une analyse plus poussée des étymologies douteuses, on peut se rendre compte que c'est plutôt le manque de l'information sur les enchaînements géographiques des formes linguistiques (les travaux de géographie linguistique en Yougoslavie ont fait, du vivant de Skok, presque complètement défaut) que la méthode elle-même qui est à l'origine de la plupart de ses erreurs. Bien que pour lui le contenu sémantique ne représente pas l'intérêt principal, Skok ne le néglige pas. On pourrait cependant souhaiter que les rapprochements et renvois sémantiques (ainsi qu'historiques et culturels) soient aussi nombreux et aussi systématiques que ceux qui relèvent des formes phoniques. Si les formes *facôl*, *poculica*, etc. de la partie occidentale du territoire remontent au latin *faciolum* (cf. *facôl*, I, 501-2; avec une analyse détaillée des formes en italien, en allemand, en albanais, etc.), il ne serait pas sans intérêt de les mettre en rapport avec les autres termes « synonymes » sur le reste du territoire (cf. *màhrama*, II, 356; *rúbac* sous *rûb*, III, 163). Dans le même ordre d'idées on pourrait citer le rapport entre *čòšak* (sous *čòše*, I, 361), *kànlūn* (sous *kȁnat*[2], II, 31-2), *kût* (II, 248) et *ȕgao* (sous *ugal*, III, 536), entre *màkaze* (II, 359-60), *nòžice* (sous *nîzati*, II, 251) et *škȁre* (III, 399), etc. Les renvois de ce type pourraient contribuer à mettre en rapport plus direct l'évolution linguistique et l'histoire de la société et de la civilisation. Ce genre de renvois serait d'ailleurs en parfait accord avec la structure générale du *Dictionnaire* qui par ailleurs se donne pour objectif d'envisager les phénomènes dans leurs rapports mutuels.

Voulant embrasser toute l'histoire du domaine linguistique examiné, Skok se sert abondamment dans ses analyses étymologiques des données de l'onomastique. Et même, un grand nombre d'articles traite exclusivement des toponymes, des noms propres de personnes, des ethnonymes, etc. Avec la même intention, il analyse de manière systématique, dans leur ordre alphabétique, les éléments grammaticaux et dérivatifs (désinences, préfixes, suffixes). Quoique l'analyse de ces éléments ne fasse pas l'objet de l'étymologie proprement dite, elle ne fait qu'augmenter la valeur du *Dictionnaire*, surtout si l'on tient compte du fait que pour le domaine croate et serbe les grandes synthèses d'onomastique et de grammaire historique font défaut.

Dans ses analyses étymologiques, Skok ne confronte que rarement ses points de vue avec ceux des autres spécialistes. Il lui suffit le plus souvent de ne donner qu'une seule solution, celle qui lui semble la plus juste. C'est sans aucun doute la rançon payée aux conditions dans lesquelles le *Dictionnaire* a été achevé, puisque la majeure partie de ses travaux témoignent d'une connaissance profonde et complète des résultats de l'étymologie de son époque. Sachant sa mort proche, il voulait mettre à la disposition des spécialistes avant tout le matériel linguistique classé et analysé selon une méthode déterminée. Il est dommage que les rédacteurs n'aient pas renvoyé, dans les notes bibliographiques à la fin des articles, aux travaux qui expriment des points de vue différents de ceux de Skok.

Quelles que puissent être les objections de détail, ce *Dictionnaire*

représente l'une des acquisitions les plus importantes dans le domaine de l'étymologie slave et sans aucun doute la meilleure œuvre de ce genre pour les langues sud-slaves et balkaniques. Voulant documenter ses analyses le mieux possible à l'aide des données de la langue, Skok a produit une œuvre qui laisse souvent l'impression plutôt d'un « recueil de matériaux pour un dictionnaire étymologique » que d'un dictionnaire étymologique habituel. Mais, obligé très souvent de partir de zéro, de faire tout seul un travail qui revient normalement aux équipes entières de chercheurs (depuis le dépouillement des textes et les enquêtes jusqu'aux analyses étymologiques), il nous a fourni une œuvre qui égale à beaucoup d'égards celles relatives aux langues qui depuis longtemps font l'objet des recherches étymologiques. Il est certain que l'application d'autres méthodes de recherche ainsi que l'utilisation d'un matériel linguistique plus riche pourraient nous offrir des solutions meilleures, ou tout au moins plus convaincantes, que celles de Skok. Le mérite principal de Skok est d'avoir réuni et classé selon une méthode rigoureuse une quantité énorme de matériel. Ses analyses étymologiques font preuve non seulement d'une érudition qui à peine peut être égalée, mais en même temps d'une extraordinaire ingéniosité dans les rapprochements étymologiques lui permettant de résoudre un grand nombre d'étymologies qui semblaient être sans solution. Ceux qui voudront continuer l'œuvre de Skok trouveront dans son *Dictionnaire* un instrument de travail d'une très grande richesse. Si les objections à propos de ce *Dictionnaire* semblent être nombreuses, elles touchent beaucoup plus souvent l'aspect technique (la présentation) que le côté scientifique.

Ces quatre volumes représentent une source inépuisable de matériel et d'idées pour toutes sortes de spécialistes, mais un lecteur curieux qui veut y trouver une information rapide et concise ne pourra les utiliser qu'avec beaucoup d'efforts. C'est pourquoi on souhaiterait voir apparaître une édition abrégée, qui traiterait avant tout des mots courants et littéraires, et tiendrait compte des avantages de la disposition du matériel dans l'ordre alphabétique. Cela serait en même temps l'occasion de confronter les solutions étymologiques proposées par Skok avec celles des autres étymologistes, de même que cela permettrait de satisfaire les besoins des débutants et des lecteurs non-spécialistes.

August Kovačec
(*Zagreb*)

Valentin Putanec, *Dictionnaire français — croate ou serbe*, 2e édition, augmentée et refondue, Školska knjiga, Zagreb, 1974, 24 × 17 cm, 975 p.

Lorsqu'en 1957 paraissait la première édition du Dictionnaire français — croato-serbe de M. V. Putanec, cet ouvrage venait combler une lacune vieille de plusieurs décennies (les derniers en date ayant été le Dictionnaire français — croate de J. Adamović et celui de Đ. Arhanić-V. Živić, parus tous deux à Zagreb en 1937). L'offre de bons dictionnaires sur le marché du livre yougoslave, et c'est là un fait notoire, étant pour ainsi dire chroniquement dépassée par la demande, dès que cette première édition

eut été épuisée, la même lacune commença à être éprouvée comme de plus en plus grave. Il est vrai que, entre-temps, ont paru quelques ouvrages lexicographiques dans le domaine français — serbo-croate, mais ce ne furent que des dictionnaires d'envergure modeste, tels que par exemple le *Dictionnaire français — croate et croato-français* de R. Maixner (Zagreb, 1968) ou le *Dictionnaire français-croate* de Batušić, Čubelić, Kovačec sous la rédaction de V. Vinja (Langenscheidt/Mladost, Zagreb, 1972), tous deux en édition de poche, ou des dictionnaires de type spécial et plus ou moins limités soit par leur présentation, soit par leur destination; n'en citons ici que le *Dictionnaire illustré français et serbo-croate* de B. Grujić (Beograd, 1968), le *Dictionnaire technique français-serbo-croate à l'usage de l'enseignement primaire* de E. Horetzky (Zagreb, 1972) et le *Dictionnaire de plats et boissons en quatre langues — croate, français, allemand, anglais —* de Z. Marković-R. Smodek (Rijeka, 1967).

Or, dix-sept ans après sa première édition, devenue en quelque sorte une curiosité de librairie d'occasion, la nouvelle édition du dictionnaire de M. Putanec n'a pu qu'être chaleureusement accueillie par le public. D'autant plus qu'il s'agit d'une édition augmentée, revue et « *refondue pour environ 20 000 de* (sic) *nouveaux mots-souches et pour environ 30 000 de* (sic) *nouveaux sémantèmes et locutions phraséologiques* (*en tout, il y a une refonte du texte pour plus d'un tiers*) [1]. De cette manière, nous disposons désormais d'un ouvrage lexicographique imposant, qui avec ses 975 pages d'un format comparable à celui du *Petit Robert*, du *Dictionnaire Bordas* ou du *Dictionnaire du français contemporain*, constitue une contribution respectable non seulement aux travaux lexicographiques français — serbo-croates, mais aussi à la lexicographie et, par certains côtés, à la lexicologie dans ce domaine en général.

De même que la première édition, la deuxième fonde pour la plupart son inventaire lexical sur le *Nouveau Larousse Universel, Dictionnaire encyclopédique en deux volumes* (Paris, 1949). Dans la Préface, l'auteur explique son option en alléguant le fait que « *tous les dictionnaires croates ou serbes de ce type ont dans une bonne partie puisé dans les dictionnaires de Littré, Darmesteter et de Sachs-Villate* », ce qui est sans doute vrai, mais qui ne saurait cependant constituer un motif déterminant; au contraire, ce qui paraît fournir une justification plus fondée, c'est que de ce fait « *dans ces dictionnaires manquaient les ' realia ' contenus dans les dictionnaires encyclopédiques* ». En effet, l'ouvrage de M. Putanec a l'avantage de présenter et de traiter, en plus d'un inventaire lexical exemplairement riche et exhaustif de la langue française usuelle et littéraire, un très grand nombre de mots ou d'emplois de mots particuliers à diverses techniques, sciences et autres domaines des connaissances humaines et de l'univers où nous vivons. Fidèlement à la bonne tradition lexicographique, tous ces mots et emplois sont accompagnés des marques d'usage adéquates.

Ce côté encyclopédique pourrait paraître en contradiction avec l'affirmation de l'auteur selon laquelle il a « *tâché que l'explication des sémantèmes français soit toujours en forme de l'équation* (*sic*) *sémantique* (*type père = otac, oxygène = kisik*) [2] »; ne s'agissait-il pas là d'un principe extrêmement riche en conséquences. Celles-ci s'inscrivent d'une part dans le cadre d'un système de traductions précises mettant en valeur nombre de mots croates d'usage spécialisé. D'autre part, l'effort pour éviter la description et la paraphrase, ce qui serait la solution facile, aboutit à des séries impressionnantes de termes croates rendant le contenu sémantique du mot français donné, de façon que très souvent le lecteur n'a que

l'embarras du choix, surtout lorsqu'il s'agit des synonymes croates que M. Putanec a su trouver et mettre en valeur.

Nous ne pouvons ici que témoigner de la reconnaissance au lexicographe pour l'immense effort qu'il a accompli afin de parvenir à ce résultat précieux pour tout utilisateur de son dictionnaire et pour la lexicographie croate en général, bien que, à notre point de vue, ce principe soit parfois appliqué trop rigoureusement. De ce fait le lecteur est bien souvent obligé à chercher une information complémentaire dans un autre manuel, de type encyclopédique, alors qu'une description moins laconique ou, pour le lexique relevant du règne végétal et animal, la nomenclature binaire de la classification naturelle, compléteraient les explications du genre : « *espèce de...* »

En ce qui concerne les « niveaux de langue », le dictionnaire de M. Putanec nous y oriente au moyen des marques d'usage précisant les différentes valeurs de l'emploi dans la société, dans l'espace et dans le temps. Considérant les deux dernières, il est à noter que M. Putanec fait preuve d'une prudence louable, évitant toute position de fixisme lexicologique. Dans le cadre des marques de valeur de l'emploi dans la société, beaucoup plus complexe étant donné l'interpénétrabilité des couches sociales et des niveaux de langue, le dictionnaire de M. Putanec reflète à peu près les mêmes hésitations et peut-être le même embarras que tous les autres ouvrages de ce type, notamment ceux qui ont à faire avec le lexique français. Pour se rendre compte de cet état de choses général en lexicographie, il suffit tout simplement de comparer deux ou trois dictionnaires français unilingues entre eux. Tel mot, qualifié par l'un comme populaire, sera considéré par l'autre comme argotique et comme familier par le troisième; un quatrième le laissera peut-être sans marque d'usage, le jugeant stylistiquement neutre [3].

Dans ces circonstances, qui semblent parfois friser la confusion totale, le lexicographe qui confectionne son dictionnaire sur la base d'autres ouvrages du même genre n'a qu'un choix : suivre les indications offertes par le manuel qui lui sert de source principale, tout en y apportant éventuellement des modifications dictées soit par son intuition linguistique, soit par son érudition lexicologique. C'est la voie qu'a empruntée M. Putanec : ses marques d'usage sont *grosso modo* celles du *Nouveau Larousse Universel* de 1949. En dépit de ce qu'on vient de remarquer à propos de l'état quasi-anarchique dans ce domaine, il est pourtant à regretter que M. Putanec ne se soit référé en cette matière aux dictionnaires unilingues plus récents, tel que par exemple le *Petit Robert*, le mieux mis à jour à notre connaissance.

La même objection s'impose pour une partie, bien qu'infime, des mots populaires et argotiques qui ne figuraient pas dans la première édition, mais qui ont ultérieurement trouvé place dans la seconde, et dont la source (sauf quelques exceptions heureuses) reste toujours, et avec une prépondérance marquée, le *Nouveau Larousse Universel* de 1949, beaucoup plus proche à cet égard de l'état de la langue française à la fin du XIXe siècle que de celui de nos jours. Sous le même rapport d'ailleurs, on est quelque peu étonné de ne pas trouver, dans la liste des principaux ouvrages consultés, où sont cités 94 titres différents dont 8 dictionnaires français unilingues — parmi lesquels le *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* de P. Robert, I-IV (Paris, 1953-1961), les ouvrages de référence tels que le *Dictionnaire du français contemporain Larousse* (1966), le *Petit Robert* (1970), le *Dictionnaire du français vivant*

*Bordas* (1972) et encore moins le *Dictionnaire des mots nouveaux* de P. Gilbert (Hachette-Tchou, 1971), tandis qu'y figurent par exemple le *Petit dictionnaire Larousse* de 1936 et le *Dictionnaire usuel Quillet-Flammarion* (1963), celui-ci étant, du point de vue de l'estimation stylistique, des plus conservateurs.

Cela dit, le grand mérite de M. Putanec dans ce domaine est d'avoir essayé de trouver dans l'usage linguistique serbo-croate des mots qui non seulement rendent le sens des mots français, mais qui restituent — au pire partiellement — la valeur de l'emploi, ce qui est un autre aspect de l'application du principe de l'équation sémantique, opérant en l'occurrence avec des valeurs connotatives. Il va sans dire que, du point de vue des niveaux de langue, le français et le serbo-croate ne se laissent pas analyser de façon identique. En serbo-croate, le niveau populaire comprend d'un côté les expressions populaires de la campagne (à connotation rurale et parfois romantique) et, de l'autre, les expressions et les tendances particulières aux parlers urbains, comparables à certains égards au parler populaire et argotique parisien. Nous n'avons à faire aucune remarque spéciale en ce qui concerne les expressions du premier type, puisqu'il s'agit là d'un inventaire traditionnellement mis en valeur par la lexicographie serbo-croate. Au contraire, ce qui vaut d'être souligné, c'est que, grâce au courage lexicographique et au discernement linguistique de M. Putanec, bon nombre de termes et d'expressions relevant du niveau populaire de la ville (pour la plupart de celui du parler zagrébois) sont attestés pour la première fois ailleurs que dans tel article de presse, et là en général à titre de curiosité, ou dans telle production littéraire reflétant la vie de la jeunesse urbaine et de son milieu.

Le contenu du dictionnaire de M. Putanec est remarquable non seulement par l'ampleur et la diversité de l'inventaire lexical, mais aussi bien par la richesse phraséologique. Evidemment, il est inconcevable qu'un dictionnaire enregistre exhaustivement tous les groupes de mots (locutions, proverbes, etc.), au lieu d'en faire un choix plus ou moins arbitraire. Aussi cet ouvrage ne pèche-t-il pas par une abondance excessive dans ce domaine. M. Putanec semble avoir opté pour une certaine représentativité, tenant compte surtout des syntagmes dont le sens global n'est pas égal, pour ainsi dire, à la somme des sens de leurs éléments constitutifs, et qui est, par ce fait même, nécessairement rendu en serbo-croate par une expression à un ou à plusieurs éléments, mais selon un modèle et une distribution différents, propres aux structures syntaxiques et sémantiques de cette langue.

Pour ce qui est de la « grammaire dans le dictionnaire », l'ouvrage de M. Putanec s'en tient à la tradition lexicographique qui veut que chaque mot soit déterminé du point de vue de sa classe grammaticale (nom, verbe, adjectif, etc.). Pour des raisons d'économie sans doute, la catégorie des noms n'est indiquée que par les signes conventionnels de genre grammatical, et de pluriel si nécessaire. Les verbes — vraisemblablement toujours en vertu du principe de l'équation sémantique — ne portent aucun signe, les verbes croates à l'intérieur de l'article spécifiant implicitement leur appartenance catégorielle. De la même manière, les emplois transitifs et intransitifs sont rendus non par une marque spéciale, mais par des verbes à emploi équivalent en serbo-croate. Les emplois pronominaux sont traités cependant dans des subdivisions distinctes d'articles, eu égard aux grandes différences que les deux langues présentent sous ce rapport. Les autres catégories grammaticales (adverbes,

interjections, etc.) sont indiquées comme il est de tradition. Les noms et les adjectifs dont il existe une forme féminine morphologiquement marquée sont suivis de la terminaison caractéristique, comme il est d'usage, en tête d'article. Enfin, les quinze dernières pages du volume contiennent des tableaux des conjugaisons des verbes français.

Cependant, le lecteur français cherchera en vain, dans les articles de ce dictionnaire, des indications d'ordre grammatical touchant le côté serbo-croate. Pour se servir efficacement de cet ouvrage, il lui faudra donc acquérir une certaine connaissance de la morphologie et de la syntaxe du serbo-croate. Pour ce qui est du côté aspectuel du verbe serbo-croate — catégorie que la langue française exprime par des moyens fort différents —, M. Putanec n'a pas, comme d'ailleurs aucun autre auteur de dictionnaire bilingue chez nous, essayé de le systématiser, se contentant d'aligner plus ou moins pêle-mêle les formes perfectives et les formes imperfectives (pour ne parler que d'elles) et de rendre de cette manière tout choix judicieux impossible à quiconque ne se retrouve pas dans le dédale de l'aspect du verbe serbo-croate.

Le même état de choses, nous le répétons, vaut pour toutes les autres productions lexicographiques dans le domaine serbo-croate, ce qui est à maints égards regrettable.

***

Nous espérons que ces quelques remarques, portant beaucoup plus sur certains aspects formels que sur le fond substantiel de cet ouvrage, et qui sont loin d'être un jugement d'ensemble, seront pourtant de quelque utilité au lecteur français qui a besoin d'un dictionnaire français — serbo-croate, et qui se demande si, à l'heure actuelle, il en existe un de réellement bon.

Željko Klaić
(*Zagreb*)

## NOTES

1. Préface p. VII.
2. Préface p. IX.
3. Voir à ce sujet : C. Stourdzé, « Les niveaux de langue », in *Le Français dans le Monde*, n° 65, juin 1969, pp. 18-21.

# NÉCROLOGIE

## EN SOUVENIR DE KRSTO HEGEDUŠIĆ

Ecrire quelques lignes en souvenir de Krsto Hegedušić, pour les *Annales de l'Institut Français de Zagreb?* La suggestion du Directeur de cet Institut, plus encore qu'elle ne m'honore, m'émeut. Krsto, — Krstek, disions-nous volontiers — le groupe de la *Zemlja*, vers les années 1930, quel chapitre, passionnant, mais délicat, de nos activités d'alors... !

D'autant que la peinture de Hlebine, bientôt plus connue sous le vocable d' « art naïf », a connu depuis 40 ans un essor inattendu sur le plan mondial, et d'abord yougoslave. Je n'ai ni le temps, ni, dans ces *Annales*, la place pour insister sur ce thème. Essayons de dire l'essentiel.

C'est au début de ma modeste mission d'enseignant à Zagreb, — lecteur à l'Université, et chargé de mettre en place un Institut français qui depuis un demi-siècle affirma sa raison d'être — qu'à la suggestion d'Ivan Meštrović, quelques bourses d'études françaises, pour des étudiants des trois Universités alors existantes dans le royaume des Serbes, Croates et Slovènes, furent attribuées à des étudiants de l'Académie des Beaux-Arts de Zagreb dont Meštrović était le recteur. A partir de 1924, je crois, la Commission associant, à Belgrade, des universitaires yougoslaves des trois métropoles et les directeurs des trois Instituts français, présenta des dossiers, aussi équitablement étudiés que possible. Chaque année, deux étudiants des Beaux-Arts de Zagreb prirent, à tour de rôle, le chemin de Paris. Nos archives officielles permettraient sans doute d'en reconstituer la liste. De Zagreb partirent, chaque année, un peintre et, souvent, un sculpteur. La date, quant à Krsto, est attestée par sa biographie lors de l'exposition de son œuvre aux Pays-Bas, en 1960 : les années 1926 à 1928. Augustinčić, Mujadžić, Postružnik, etc. complétèrent ainsi à Paris leur formation « académique » déjà assurée par les maîtres de Zagreb, associés à Meštrović dans l'effort de formation d'une jeune école d'art.

Il n'est sans doute pas inopportun de rappeler que, déjà, notre Institut de Zagreb avait ménagé plusieurs petites expositions d'art français, de gravure d'abord (supposant des frais modiques de transport et de présentation) grâce au fort compétent directeur de la Galerie d'estampes annexée à la Bibliothèque universitaire, le Dr A. Schneider — ses locaux ayant d'ailleurs hébergé le premier embryon de notre futur Institut —. Faut-il rappeler ces premières présences d'art français après-guerre, auxquelles les étudiants de l'Académie furent attentifs : Estampes du XIX$^{e}$ siècle, au salon Ulrich, en mars 1925; art graphique des XVII$^{e}$ et

XVIII[e] siècles, au Pavillon des Arts, en mars-avril 1926, — d'abord présenté à Belgrade (Cvijeta Zuzorić); et, de nouveau, art graphique des XIX[e] et XX[e] siècles, en 1929. Le tout préparant le terrain à une plus ample Exposition de peinture moderne, au Pavillon des Beaux-Arts, avec une affiche attrayante signée O. Postružnik — l'un des boursiers », retour de Paris —, exposition ambulante, je crois, et en partie présentée en tout cas à Split en 1930, renouvelée en 1933, avec un aspect officiel plus accentué.

Ce serait le lieu d'aventurer une réflexion sur le problème des relations culturelles tel qu'il se posait alors. Les enseignants français en poste dans l'état tripartite, plus tard dénommé yougoslave, affrontaient une double exigence : établir des contacts confiants — et réciproques — avec les milieux locaux, mais sans pouvoir ignorer les exigences de la politique générale et le poids du centralisme étatique. Chapitre délicat, ce qu'on vérifia bientôt lorsque se constitua un groupe appelé *Zemlja* dont Krsto fut sans doute le principal animateur. Et, parce qu'il résidait à Hlebine, ce village « pannonien » donna son nom à une tendance, bientôt devenue l'Ecole de Hlebine, capitale de l'art naïf en Yougoslavie.

A Paris, les jeunes élèves de l'Académie de Zagreb avaient pris contact avec les divers aspects de la création artistique moderne. Ils subirent inégalement ses séductions. Dès 1927, Krsto lui-même exposa deux œuvres au Salon d'automne sous les numéros 1036 et 1037 et participa également en 1928, à l'Institut d'Etudes Slaves, à l'exposition du groupe des artistes yougoslaves résidant à Paris. Mais, dans une atmosphère cosmopolite, dont Montparnasse était devenu le symbole après Montmartre, et compte tenu de la conscience qu'ils avaient des problèmes de leur patrie, ils revinrent de Paris, semble-t-il, plus attachés à leur terroir et soucieux d'en affirmer les suggestions. Deux dessins de Krsto, de 1926 et 1927, l'un et l'autre parfaitement composés, en triangle, — et on songe à Dürer! — des « Lazari », des « Mendiants » soulignaient la misère de pauvres paysans, groupés, ici sous un arbre — qui semblait presque une potence... Ils n'avaient pas en vain étudié à Paris. Leur compatriote le Dalmate J. Plančić, tôt décédé à Paris, dans des compositions savantes, apparaissait émule doué des « Fêtes galantes » de Watteau ou du coloris de Renoir. Mais le sort de leur pays les hantait. Ils voulaient trouver une formule d'art qui ne relevât pas des « maîtres » académiques, et exprimer leurs préoccupations face à une réalité politique et sociale angoissante.

Dès avant la fin de cette décennie, en 1929, Zagreb fut convié à une première exposition de l' « association artistique *Zemlja* » (la terre, au sens à la fois physique et moral qu'a ce terme en cette langue). Huit pages de catalogue, dont quatre de reproductions. Dix signataires d'un manifeste affirmant le besoin de « vivre la vie de son temps... une vie pénétrée d'idées sociales et de problèmes collectifs... un art confondu avec la vie ». Signataires : Augustinčić, Grdan, Hegedušić, Ibler, Junek, Kršinić, Mujadžić, Postružnik, Ružička et Tabaković. Deux ou trois noms disparaîtront ensuite de cette cohorte qui associait à des Croates, au moins un Bosniaque, un Serbe, etc.

Jusqu'en 1935, quatre autres expositions suivirent, la « seconde » ayant eu lieu... à Paris à la Galerie Billiet du 20 février au 5 mars 1931. J'avais pu ménager cette manifestation grâce à P. Vorms, éditeur et marchand d'art à Paris, ami du graveur et peintre Frans Masereel, et qui avait, en 1930, assumé la sélection de l'exposition de peinture française de Zagreb. Les exposants furent sept : Augustinčić, Grdan, Hegedušić, Ibler, Postružnik, Ružička et Tabaković; ils eurent quatre « invités » : Detoni, Gvozdeno-

vić, Tiljak et Tompa. Cette liste des membres fondateurs devait, par la suite, se compléter d' « hôtes », d'architectes notamment, puis de Generalić et Mraz, qualifiés « peintres-paysans ». Ainsi naquit l'Ecole de Hlebine, vite connue, plus tard célèbre. Par le choix des sujets, le groupe confirmait son orientation, locale et sociale et, inévitablement, ses prises de position contre le régime politique. Sans doute, depuis, a-t-on beaucoup écrit à ce sujet, dans un climat plus favorable...

Rappelons un détail élucidatif des difficultés d'alors. Le représentant diplomatique yougoslave à Paris étant venu visiter cette exposition de 1931 — ce que ses fonctions officielles expliquaient —, ce fut à Zagreb une tempête dont on imagine les échos durables!... Après avoir présenté, dès 1930, dans une importante revue d'art de Paris l'œuvre récente de Meštrović, et contribué à une exposition officielle au musée du Jeu de Paume, en 1933, n'eus-je pas à affronter la double critique, disons... diplomatique, née du vœu de Meštrović de se présenter à la critique parisienne et au jugement de ses pairs, sans comité d'honneur, ou plutôt, en excluant de ce patronage aussi bien le représentant diplomatique de la France à Belgrade que son homologue yougoslave à Paris. [La France officielle accueillit pourtant Meštrović, grâce à la clarté de vues d'un ministre (de Monzie) et d'un Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts (J. Mistler, aujourd'hui secrétaire perpétuel de l'Académie française).]

La *Zemlja* apportait un témoignage sans ambiguïté. Paysans, ouvriers, travailleurs trouvaient ici les peintres de leur misère, de leur espoir aussi. Nous fûmes quelques-uns, à Zagreb, à encourager l'effort de ces jeunes artistes, qui vendaient à prix modique des œuvres aujourd'hui recherchées...

A Paris, lors de l'exposition, L. Hautecœur, conservateur du musée du Luxembourg, apportait à l'exposition parisienne la caution de son estime envers « une jeunesse dure et saine », écartant « les canons de beauté établis »; son adjoint G. Poulain saluait « un art spécifiquement yougoslave », et les « apôtres de l'épuration nécessaire ».

Dès la troisième exposition (1931), deux peintres-paysans étaient hôtes de la *Zemlja :* Ivan Generalić et Franjo Mraz. On sait quel immense écho éveillent aujourd'hui ces noms, et celui de leur village croate, Hlebine.

C'est sous l'influence, discrètement exercée, de Krsto que se dessine dès lors un art « naïf » dont on verra, une génération plus tard, l'extraordinaire épanouissement. D'une part, quant aux sujets traités : la vie quotidienne, toute crue, sans indulgence envers ceux qui la dominent : « réquisitions » militaires, exactions policières, misère confrontée au luxe des possédants. D'autre part, sur le plan technique, recours aux procédés simples ou traditionnels : le dessin, au trait impitoyable, avec ses effets saisissants de noir sur blanc, et le retour à des techniques populaires. On connaissait, à la campagne, croate ou slovène, la peinture sur verre, la tempera, jadis adoptée pour peindre, pour les populations paysannes, leur saint favori, en teintes simples, vives, contrastées, avec des symboles sommaires : le dragon que tue st. Michel, le manteau partagé par st. Martin, l'incendie qu'éteint st. Florian. Transposée dans le domaine de la vie paysanne quotidienne, cette technique en fait ressortir l'amère crudité; aucun enseignement d'école, pas de perspective, de relief, de profondeur calculée, mais la réalité immédiate, brutale, faisant écho aux maux quotidiens de chacun.

Après l'exposition de Paris, 1931, Krsto me convia dans son village (non sa ville natale, Petrinja, assez proche), mais le village de Hlebine, dans la

vallée de la Drave. Sa mère me reçut avec la simplicité native encore à l'abri du faux progrès urbain. Un ragoût de légumes du pays, relevé à la crème aigre, — comparable à la vraie ratatouille du village niçois... — et la fierté d'accueillir cet étranger inconnu qui avait ouvert à son fils le chemin de Paris. Evoquant son pays, Krsto me rappela le lointain passé : quand, jadis, des cohortes soudaines de conquérants, pillards et meurtriers, déferlaient sur ces villages sans défense, pour survivre, le paysan, de loin averti par le trot des cavaliers, se réfugiait au bord de la rivière, dans les roseaux et, pour se mieux dissimuler, plongeait sous l'eau bourbeuse, embouchant un roseau par lequel, immergé, il pourrait respirer avant que la cohorte menaçante se soit éloignée. Symbole, pour Krsto, ses compagnons de village et de lutte dans la vie quotidienne, de la résistance à affronter pour durer, face aussi bien aux drames politiques qu'aux exigences sociales. Si la *Zemlja*, association de jeunes artistes, trouva vite écho, c'est parce que recourant pour s'exprimer aux moyens traditionnels les plus sommaires, imagerie, ex-votos, saints protecteurs du village, de la ruche, elle était compréhensible sans artifice.

Après mon départ pour Lisbonne, je n'eus plus de nouvelles directes de Zagreb, mais, au moins, le plaisir de convier sur les bords du Tage l'un des peintres du groupe, O. Postružnik qui, en quelques semaines, de notre balcon ou au coin d'une rue, dessina, croqua, en dessins, aquarelles, les types quotidiens de la rue portugaise, pêcheurs, barques, *varinhas*, ces vendeuses de poisson porté dans une corbeille, sur la tête, tout comme la paysanne des environs de Zagreb y apporte au marché matinal ses légumes ou volailles, le problème de la vie quotidienne, de la survie, se posant partout avec la même dureté, parfois « pittoresque ». Ignorant si je reverrai Zagreb — même lorsque le hasard de ma carrière m'amena pour un temps de l'autre côté de la Drave en Hongrie — je pus reprendre contact, de loin, avec Krsto. En 1960, il m'envoya le catalogue annoté de l' « Ecole de Hlebine » à la Biennale de São Paulo, consacrant avec son propre renom, la percée mondiale de ses compatriotes « naïfs », Generalić en tête, dont je conserve un remarquable dessin (de 1931), un gardien de pourceaux (il existe, je crois, en croate, sans doute kajkavski, plusieurs mots pour désigner chaque espèce de gardien, de bœuf, porc ou oie). Cette « Ecole » exploitait adroitement la technique sur verre à la détrempe où la couleur pure sur surface plane contribue à la véracité du sujet, à la vérité émouvante de la vie quotidienne.

En 1958, par les soins de Marko Ristić, je reçus une reproduction du tableau « La voie ferrée » de 1956. Un tortillard, locomotive attelée à rebours à de pitoyables wagons, évocation des médiocres moyens de transport assurés au paysan, et au premier plan, des galets démesurés, une terre aride, comme un symbole du drame constant de la lutte pour la vie.

En 1960, Krsto m'envoya le catalogue de son exposition aux Pays-Bas (La Haye, 28 toiles, des notes bio- et bibliographiques) mettant en bonne place mes courts articles de la période initiale (1926-1934) et rendant évident l'effort accru de la critique, nationale et internationale, envers l'artiste désormais partout révéré.

Une décennie plus tard, revenant à Zagreb, et convié à Budva, je ne pus rencontrer Krsto, au travail pour une vaste composition à Tjentište; peu après, j'appris son décès assez soudain.

Désormais, partout dans le monde, en France notamment et surtout sur la Côte d'Azur, l'art naïf est en vogue et n'affronte plus qu'un problème. Face à une production considérable — on parle d'une centaine de

producteurs à Hlebine, de 120 peintres et 40 ouvriers-peintres — et aussi de sculpteurs, notamment sur bois, comment distinguer les artistes inspirés et les simples fournisseurs à la mode? On a pu parler d'Ecole de Hlebine plutôt qu'il n'y aurait, en Serbie, une « école, dite d'Oparić » (ou du centre qui alimenta le musée de Svetozarevo).

Tous ont recherché une inspiration contemporaine, renonçant aux techniques et classifications traditionnelles. La plupart récusent une inspiration folklorique, médiocre alibi bourgeois; mais combien sont de vrais créateurs?

Lorsque le critique yougoslave B. Kelemen voit dans leurs œuvres « le moi de l'artiste, des choses, le sens des choses, leur signification pour l'homme », il n'ajoute guère à la définition de tout art ancien ou moderne. La relève des aînés paraît assurée, à condition qu'un véritable sens spirituel et social les anime, exploitant des techniques ressuscitées.

L'appel de la génération initiale, en 1930, conserve sa valeur : se libérer des modèles traditionnels, et retrouver un mode d'expression nourri du sol natal ou local, mais sans en méconnaître la leçon humaine et aussi la poésie. A cette condition, l'exemple et les leçons d'un Krsto demeurent essentiels, et son nom survivra.

Raymond Warnier

## HENRI BOISSIN

Le 1er novembre 1975 décédait à Paris, dans sa 66e année, Monsieur Henri Boissin, professeur de serbo-croate à l'Institut des Langues et Civilisations orientales.

Surtout connu comme albanologue et spécialiste des langues, littératures et civilisations de Yougoslavie, Henri Boissin fut d'abord un étonnant polyglotte et un linguiste éminent. Neuf fois diplômé de l'Ecole nationale des langues orientales vivantes, l'actuel IN.L.C.O. (en finnois, hongrois, grec moderne, roumain, bulgare, estonien, serbo-croate, ukrainien, turc), lecteur de français aux universités de Rejkjavik et de Debrecen, ayant effectué de nombreux voyages et séjours dans différents pays européens, ses premiers travaux furent des traductions, parmi lesquelles on compte quatre romans finnois, deux romans norvégiens, un roman grec (en collaboration), un roman estonien (en collaboration), et le premier tome de l'Histoire de Hongrie de Szekfü.

C'est à partir de 1942 qu'Henri Boissin se consacre plus spécialement au domaine slave, puis yougoslave et albanais, en développant parallèlement une double activité. D'une part, il publie de nombreux travaux scientifiques : outre des articles parus régulièrement dans diverses publications, on lui doit des ouvrages essentiels tels que « Le Manassès moyen-bulgare » (1946), une grammaire et un lexique de l'albanais (1975), une grammaire de langue macédonienne (à paraître). D'autre part, il s'attache à promouvoir l'étude des langues, littératures et civilisations de Yougoslavie. Professeur titulaire à l'IN.L.C.O. depuis 1952, il crée les seuls cours de langue slovène (1960) et de langue macédonienne (1963) qui existent en France. Il révèle Andrić au public français dès 1956, avec la traduction du « Pont sur la Žepa ». Grâce à lui, les étudiants découvrent les stèles médiévales de Bosnie et Herzégovine, les fresques et les icônes de Serbie, de Macédoine, du Monténégro.

Diplômé de l'Ecole pratique des hautes études, membre de la Société de linguistique et de la Société asiatique de Paris, Commandeur dans l'Ordre des Palmes académiques, Henri Boissin laisse aussi bien à ses étudiants qu'à ses collègues le souvenir d'un homme dont la science n'avait d'égale que la modestie et l'extrême gentillesse.

J. M.-L.

# CHRONIQUE

## NOTE SUR LES FOUILLES FRANCO-YOUGOSLAVES DE SIRMIUM

Ces fouilles s'inscrivent dans le cadre de recherches systématiques menées depuis 1957 dans cette importante cité de Pannonie, pendant un temps résidence impériale à la fin du IIIe siècle et au IVe siècle. L'Institut archéologique de Belgrade (associé d'abord avec des Universités américaines) leur a consacré trois volumes d'une nouvelle collection *Sirmium*[1] et d'autres sont sous presse.

En 1973, un accord de coopération a été signé pour associer à l'Institut archéologique de Belgrade et aux institutions locales (Musée du Srem, Monuments historiques) groupées dans le « Fonds pour la protection des monuments de Sirmium » l'Ecole française de Rome et une équipe parisienne du Musée du Louvre, devenue depuis le « Centre de recherches archéologiques Alfred Merlin » dépendant du Centre National de la Recherche Scientifique. Du côté yougoslave, les responsables sont le directeur de l'Institut archéologique de Belgrade M. Dj. Bosković et l'animateur des fouilles de Sirmium M. V. Popović. Du côté français, le directeur de l'Ecole française de Rome M. G. Vallet et le directeur des études antiques à l'Ecole, et M. Noël Duval, conservateur en chef du département des antiquités grecques et romaines du Musée du Louvre, puis professeur à l'Université de Paris-Sorbonne. Une subvention du Ministère des Affaires étrangères permet le fonctionnement de cette Mission archéologique française sous l'égide de l'Ambassade de France à Belgrade. Au début des fouilles un article a paru dans les *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, 1974, p. 599 — 632, qui fait la synthèse des connaissances actuelles sur le site. Voir aussi une présentation d'ensemble faite en 1975 à la Société française d'archéologie classique dans la *Revue archéologique*, 1976, p. 175-187.

Les fouilles de 1973-1975 ont concerné une portion du rempart sud de la cité, datable du IVe siècle, et des bâtiments voisins, notamment de grands greniers publics appuyés à la muraille, qui sont encore en partie visibles dans le voisinage immédiat de l'hôtel Sirmium. Les travaux des équipes françaises et yougoslaves, qui ont travaillé de concert, ont fait l'objet de deux rapports provisoires rédigés par F. Baratte et J. Guyon dans les *Mélanges de l'Ecole de Rome*, 1974, p. 633-656 et 1975, p. 397-411 (les mêmes textes en serbe dans la revue *Starinar*, XXIV-XXV, 1973-1974, p. 193-200 et XXVI, 1975).

Une publication définitive est sous presse dans la collection de l'Ecole

française de Rome sous le titre de *Sirmium*. VII, grâce à une subvention du Ministère français des Affaires étrangères.

Parallèlement, a été mis sur pied un ensemble de recherches numismatiques. Des spécialistes français (Mlle Cl, Brenot du Cabinet des Médailles de Paris) et yougoslaves sous la direction de M. Kondić, directeur du Musée National de Belgrade, et de M. M. Vasić, directeur du Musée National de Belgrade, et de M. M. Vasić, responsable du département d'archéologie et beaux-arts à ce musée, se sont attelés au nettoyage et au classement de différents « trésors » de monnaies romaines du ɪvᵉ siècle, notamment d'un ensemble de 11 000 pièces trouvé à Bikić Do près de Šid et conservé au Musée de Sremska Mitrovica. Cette étude a fait intervenir les techniques les plus modernes d'analyses du métal (grâce au cyclotron du C.N.R.S. à Orléans) et de recherches sur les modules et les poids. Grâce à ces masses de monnaies (généralement en bronze argenté), on peut suivre la chronologie des frappes, notamment dans les ateliers des Balkans (à Šišak, Sremska Mitrovica et Salonique), les variations de poids, de module, d'aspect et de titre, et tenter de comprendre l'évolution financière et économique. Des rapports provisoires ont paru dans différentes revues (*Revue archéologique*, 1976, p. 184-187, colloque de Belgrade : « Frappe et ateliers monétaires dans l'Antiquité et au Moyen Age », Belgrade (Musée National), 1976 p. 59-62, et la publication de deux trésors est prévue en 1977 dans la série *Sirmium*.

Différents objets de Sirmium ont été publiés dans les *Mélanges de l'Ecole de Rome* (F. Baratte, un médaillon d'argent, *M.E.F.R.A.*, 1975, p. 413-418; J. Guyon, un reliquaire étui, *ibid.*, p. 419-424; V. Popović et M. Vasić, un trésor de monnaies d'or, *ibid.*, p. 425-443, etc.).On prépare aussi un guide du site (avec une édition française et une en serbo-croate).

En 1976, l'accord a été renouvelé et de nouvelles séries de recherches ont commencé dans la nécropole orientale dans une zone de tombes à inhumation du ɪvᵉ au vɪᵉ siècle. Les premiers résultats de la campagne 1976 ont permis sans doute de localiser le martyrium de S. Irénée, martyr de Sirmium dont l'historicité avait été parfois contestée, grâce à une inscription importante. Voir le rapport à paraître dans les *Mélanges* de *Rome*, 1977 et la publication des inscriptions par J. Guyon dans cette même revue. On poursuivra en 1977 le dégagement du monument.

Noël Duval

## EXPOSITION D'ART NAÏF YOUGOSLAVE AU GRAND PALAIS

Dans le cadre du Premier Salon international d'art contemporain ouvert à Paris du 30 janvier au 29 mars 1976, la Yougoslavie s'est particulièrement distinguée aux côtés du Luxembourg et de la Norvège en présentant son exposition *Peintres et sculpteurs naïfs*. Sous ce titre se trouvaient rassemblées une centaine de peintures sur toile ou sur verre et une trentaine de bois sculptés. Les salles du Grand Palais ont ainsi permis à un public nombreux de se familiariser pendant deux mois avec les œuvres des principaux représentants de l'art naïf yougoslave. Notons que les pièces sélectionnées venaient en grande partie des galeries de Zagreb, Hlebine, Svetozarevo ou bien des collections personnelles des auteurs.

L'arbitraire étant la condition même de toute exposition à caractère anthologique, nous ne discuterons pas de certains oublis ni de la disparité de certains choix. Disons que l'ensemble était suffisamment vaste et varié pour que chacun pût y trouver son plaisir et satisfaire sa curiosité.

Ivan Generalić — abondamment représenté — et Franjo Mraz donnaient tout de suite la mesure du chemin parcouru par les *peintres paysans* depuis les temps héroïques de *Zemlja*. A la suite de ces deux pionniers aux fortunes diverses, on pouvait remarquer les créateurs les plus originaux de l'art naïf yougoslave : de Virius à Feješ et Ilija — les grands disparus — de Skurjeni à Rabuzin, de Naumovski à Homonai, de Brašić à Sekulić, sans oublier les maîtres de la peinture sur verre Večenaj, Kovačić, Filipović, Gaži, Lacković. On pouvait aussi entrevoir les orients patinés de Mandić et les bleus marins de Buktenica... Mais pour une grande partie du public les bois sculptés, rarement vus à Paris, furent une étonnante découverte. Par son style simple et raffiné, Petar Smajić fit comprendre à plus d'un visiteur que l'art naïf ne se réduit pas — comme pourraient le faire croire certaines œuvres faciles — à la taille grossière du bois et à l'exploitation banale d'une thématique paysanne assez rudimentaire.

Au moment où les œuvres naïves se multiplient de façon inconsidérée pour répondre aux exigences de la spéculation et de la mode, il n'était pas tout à fait inutile de dresser un bilan et de s'interroger sur les possibilités et les limites d'un art qui s'est largement diffusé en Yougoslavie au cours des cinquante dernières années. C'est du moins ce qu'a tenté de faire Boris Kelemen, responsable de la sélection, qui s'explique sur les raisons de son choix dans les intéressantes *Notes sur la chronologie de l'art naïf en Yougoslavie* publiées en guise de préface dans les premières pages du catalogue de l'exposition.

J. J.

## EXPOSITION D'ESTAMPES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE PARIS

Il est un art de la transgression que la gravure a toujours connu, mais que ses incohérences et ses bizarreries ont souvent rendu suspect. Les conquêtes du surréalisme permettent de redécouvrir aujourd'hui la part de l'imaginaire qui s'est manifestée de tous temps dans les œuvres gravées. C'est dans cet esprit qu'a été présenté au public yougoslave un choix d'œuvres insolites provenant du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale de Paris. Etranges par leur thème ou par leur facture, les cent gravures retenues par M. Adhémar ont montré la permanence au cours des siècles d'un fantastique visuel suscité par l'hallucination, l'humour noir ou le simple goût du jeu. Sous le titre « Fantastique et onirisme dans la gravure du XVI$^{e}$ siècle à nos jours », l'exposition a été présentée successivement au cours de l'hiver 1976 au Musée National de Belgrade, au Kolegijum artisticum de Sarajevo, au Cabinet des Arts Graphiques de Zagreb et à la Galerie d'Art Moderne de Ljubljana.

J. J.

## HOMMAGE A ROMAIN ROLLAND

Sur l'initiative de M. Robert Mallet, Recteur de l'Université de Paris et président du Fonds et de l'Association des Amis de Romain Rolland en France, un colloque international marqua, vers la fin du mois de mars, à Nevers, le 110ème anniversaire de la naissance de Romain Rolland.

Le pays de Colas Breugnon accueillit les rollandiens — représentant la France, la Grèce, l'Italie, le Japon, la Hongrie, l'Allemagne, les U.S.A., l'U.R.S.S., la Suisse et la Yougoslavie. Ils apportèrent avec leurs rapports et leurs communications une contribution importante aux études de l'œuvre de Romain Rolland.

Le colloque fut inauguré par une exposition consacrée à l'œuvre et à la vie de Romain Rolland dans la nouvelle Maison de la Culture de Nevers, et par la lecture des télégrammes envoyés par d'éminentes personnalités de la vie culturelle et artistique de France et d'autres pays.

Il n'est pas possible d'analyser toutes les communications soumises au troisième Colloque international sur Romain Rolland, mais nous signalons que les rapports des représentants de la Yougoslavic furent très appréciés et remarqués par tous les participants. Le dr Radoslav Josimović, professeur à la Faculté de Philologie de Belgrade et auteur d'une thèse remarquable sur les idées esthétiques de Romain Rolland, présenta un rapport sur l' « Optimisme historique de Colas Breugnon », alors que nous avons parlé de « Romain Rolland, notre compagnon de route d'hier, d'aujourd'hui et de demain ».

Le Colloque de Nevers, les communications, les discussions et les données sur les traductions de l'œuvre de Romain Rolland dans presque toutes les langues européennes et autres, ont démontré à quel point l'œuvre et le message de Romain Rolland sont présents et appréciés dans le monde.

Helena MANDIĆ-PACHL

## PRESENCE DES ECRIVAINS FRANÇAIS AU FESTIVAL POETIQUE DE STRUGA

En 1961, à l'occasion du centenaire de la mort des frères Miladinovi, humanistes et civilisateurs macédoniens du XIXe siècle, eut lieu à Struga, leur ville natale, une lecture publique de poètes de la R.S. de Macédoine. C'est ici que fut lancée l'idée d'organiser chaque année en l'honneur de ces humanistes une rencontre de poètes yougoslaves. Dès 1965, cette rencontre prend un caractère international. Chaque année, vers la fin du mois d'août, cent cinquante à deux cents poètes et écrivains d'environ vingt-cinq pays participent à ce festival de la poésie mondiale. Les rencontres de Struga comportent habituellement à leur programme une soirée de la poésie macédonienne, une soirée de la poésie des autres républiques et régions autonomes de Yougoslavie, une soirée consacrée à la poésie d'un des pays participants, une soirée-portrait en l'honneur du lauréat du plus grand prix du Festival, un symposium à caractère

international et de nombreuses lectures. Ces soirées publiques constituent le meilleur pont jeté entre les peuples du monde pour la connaissance et le rapprochement de leurs cultures.

La manifestation la plus spectaculaire est justement la rencontre internationale qui a lieu sur le pont de la Crni Drim, à sa sortie du lac d'Ohrid, devant 6 000 visiteurs et amateurs de poésie. Le *pont poétique* de Struga correspond aux besoins de ces espaces de créer des liens entre les peuples et les cultures, de lancer des ponts, comme aurait dit Ivo Andrić, « ces témoins de l'insatiable nostalgie humaine d'unir, de concilier et de joindre tout ce qui se présente à notre esprit, devant nos yeux, à nos pieds : qu'il ne fût plus de division, d'opposition, ni de séparation ».

Les *Ponts* ainsi que les *Soirées poétiques* se terminent par la remise de la plus haute marque de distinction des lettres internationales, la *Couronne d'or*, qui fut jusqu'à présent décernée pour leur œuvre poétique intégrale à W. H. Auden (U.S.A.), E. Montale (Italie), L. S. Senghor (Sénégal) et E. Guillevic (France), ainsi que pour un poème, à la suite d'un concours international, à R. Rozdestvenski et B. Okudzava (U.R.S.S.), L. Nadj (Hongrie), M. Dizdar et M. Pavlović (Yougoslavie).

Le Symposium rassemble poètes, critiques et écrivains. Les sujets traités intéressent notre époque : « *Poésie et tradition; Responsabilité du poète devant lui-même et devant le monde; Les Possibilités de la création poétique aujourd'hui; Couleur locale et signification universelle de la poésie; La Poésie et la contemporainéité; Poésie — deuxième réalité; La Poésie à travers la Résistance; La Révolution et la Liberté; La Tentation du poète devant l'avenir.* »

Dès le début, les *Soirées poétiques* furent fréquentées par un nombre considérable de poètes et de critiques français de différentes générations. Tous contribuèrent par leur présence au succès de ces rencontres, ainsi qu'au développement des rapports entre les littératures yougoslaves et françaises. Parmi les écrivains français, ont pris part aux rencontres A. Frénaud, J. Follain, J. Rousselot, E. Humeau, J.-L. Depierris, J. Gaucheron, H. Deluy, S. Fauchereau, E. Roudinesco et d'autres. En 1971 fut retracé à la cathédrale Sainte-Sophie d'Ohrid le portrait du grand poète français André Frénaud. Cet hommage donna lieu à deux éditions de choix de ses poèmes, l'une en macédonien par le poète Mateja Matevski, « *Vo mračnoto steblo* » (*Dans l'arbre ténébreux*), Misla, Skopje, 1971, et l'autre en albanais présentée et traduite par Luan Starova, *S'ka parajsë* (*Il n'y a pas de paradis*), Rilindja, Prishtinë, 1971. Il faut aussi signaler la communication originale de Jean Follain (qui fut aussi l'une de ses dernières interventions, peu de temps avant sa mort) sur *La Couleur locale et la signification universelle de la poésie*, ainsi que celles d'A. Frénaud, J. Rousselot, E. Humeau, S. Fauchereau et d'autres. E. Guillevic et J. Gaucheron figurent parmi les adaptateurs de l'anthologie préfacée par J. Rousselot de *la Poésie macédonienne des origines à nos jours*, publiée en 1972 à Paris chez Les Editeurs Français Réunis [2]. Jean-Louis Depierris, qui a tant obligé les Soirées poétiques de Struga par son attachante et sincère collaboration fut, avec Djurdja Šinko, traducteur et adaptateur d'une des meilleures présentations en langue étrangère de l'initiateur de la poésie moderne macédonienne, Kosta Racine [3]. Mais nous sommes loin d'épuiser ici tout ce qu'a donné la fructueuse collaboration des écrivains macédoniens, yougoslaves et français dans le cadre du Festival poétique de Struga; ce bilan reste à faire.

La présence de la poésie française à Struga atteint son comble en 1976

lors de l'attribution de la *Couronne d'or* au grand poète Eugène Guillevic. Durant le Festival de l'année dernière n'a cessé de rayonner la personnalité de Guillevic dont on apprécia l'intelligente bonté et la force créatrice en poésie, ce qui ajouta au Festival de 1976 une qualité des plus rares. Aux éditions *Misla* de Skopje parut l'un des plus grands choix bilingues de Guillevic, établi et préfacé par Blagoja Ivanov, traduit et adapté par Blagoja Ivanov, Luan Starova, Gane Todorovski et Vlada Urošević. Dans ce livre de 319 pages tiré à 2000 exemplaires sont présentés des poèmes inédits ainsi que des poèmes extraits des recueils : *Requiem*, *Terraqué*, *Exécutoire*, *Gagner*, *Terre à bonheur*, *31 sonnets*, *Carnac*, *Sphère*, *Avec*, *Euclicidiennes*, *Inclus et Encoches*.

Luan Starova

NOTES

1. Diffusée en France par Diffusion de Boccard, 11 rue de Médicis, Paris.
2. Voir *A.I.F.Z.* n° 1, 1975, p. 211.
3. Voir le présent numéro des *A.I.F.Z.*

# NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

## ETUDES

Aleksandar STIPČEVIĆ, *Hiri. Povijest. život. kultura.* Zagreb, Školska knjiga, 1974, 24 × 17, 248 p.

Les données de l'archéologie et de l'histoire sont encore trop fragmentaires pour que cet ouvrage puisse nous offrir une reconstitution exacte et complète du monde illyrien. L'auteur tient d'ailleurs à préciser qu'il n'a eu pour ambition que de dresser un bilan des recherches en la matière. Nous lui savons gré de cette sagesse qui nous permet d'avoir aujourd'hui, sinon une étude exhaustive, du moins une excellente introduction à la connaissance de ces peuples qui pendant plusieurs siècles marquèrent de leur présence l'occident balkanique.

Dès les premières pages sont abordés le problème fondamental de l'extension géographique des Illyriens et celui de leur ethnogénèse. Sur ce dernier point, l'auteur ne cache pas son intérêt pour la théorie dite *autochtone* qui a souvent les faveurs des érudits yougoslaves mais qu'il ne retient ici que comme hypothèse de travail. Ses convictions personnelles demeurent en fait très nuancées, les incertitudes et les tâtonnements de la science n'autorisant que des jugements mitigés. Ainsi sommes-nous invités à ne pas perdre de vue que les Illyriens furent un peuple ethniquement hétérogène et que les anciens désignaient probablement sous ce nom un mélange de populations différentes par leurs origines, leur langue, leurs coutumes, tant et si bien que ce qui est dit de l'une d'entre elles n'est pas obligatoirement recevable pour les autres. « Pour l'instant, nous pouvons seulement supposer que l'*ethnikon* illyrien s'est formé vers la fin de l'âge de bronze et au début de l'âge de fer; mais il est encore difficile d'affirmer que les Illyriens ont atteint un degré de complète unité ethnique, même dans les temps historiques. »

Une fois prises ces précautions, A. Stipčević exploite au mieux les sources de l'histoire pour reconstituer en une rapide synthèse les principales phases de la vie politique et militaire des Illyriens. Il poursuit son étude par des observations sur la vie sociale et économique de ces populations, sur leur religion, leur art, leur langue.

L'édition zagréboise — qui est une reprise de la version italienne publiée à Milan en 1966 par *Il Saggiatore* — comporte de nouveaux éléments

d'information surtout en ce qui concerne la religion et le totémisme chez les Illyriens. La partie finale se rapportant aux survivances illyriennes dans les civilisations balkaniques est également amplifiée. Il en va de même de la bibliographie — entièrement revue — et de l'iconographie qui compte environ cent cinquante illustrations graphiques et photographiques. Une traduction anglaise de cet ouvrage fort bien documenté devrait paraître aux Etats-Unis au cours de l'année 1977.

Les recherches sur les Illyriens suscitent un intérêt croissant chez les archéologues, les historiens, les linguistes et il semble qu'elles soient appelées à jouer un rôle déterminant dans le renouvellement des études balkaniques. Aussi faut-il souhaiter que l'ouvrage de Stipčević soit prochainement publié en français. Cette nouvelle édition pourrait être l'occasion d'une mise à jour que tôt ou tard rendront nécessaire les découvertes faites chaque année aussi bien en Albanie qu'en Yougoslavie, en particulier dans les sites illyriens d'Istrie et de Bosnie.

J. Joinet

Crkvenčić I., Friganović M., Pavić R., Rogić V., Sić M., et collaborateurs : *Geografija S.R. Hrvatske*, tomes 1-6, 17 × 23 cm, Zagreb, Školska knjiga, 1974-75.
*Croatie centrale*, tome 1, 215 p. et tome 2, 195 p. (1974);
*Croatie orientale*, tome 3, 252 p. (1975); *Croatie montagneuse*, tome 4, 195 p. (1975); *Littoral croate du Nord*, tome 5, 212 p. (1975) et *Littoral croate du Sud*, tome 6, 229 p. (1974).

Les titres de certains tomes annoncent la conception de l'ouvrage, reflet de ce qui distingue ou fond dans un même ensemble les différentes régions de la Croatie.

L'aspect très particulier de la République Socialiste de Croatie, s'il a de quoi dérouter les esprits non avertis, suscite l'intérêt des spécialistes. La Croatie a toujours joué un rôle de communication avec, entre les hautes Alpes et les hauteurs du karst dinarique, un passage de choix entre l'Europe continentale et la Méditerranée. Cette « Porte croate » a été l'objet de tentations au cours de l'histoire, et n'a rien perdu de son importance.

Les différences naturelles entre le bassin du Danube moyen et la côte adriatique ont été illustrées par les nouveaux processus de mise en valeur socio-économique. La colonisation agraire post-turque de la plaine du Danube a fait de cette région le foyer de la mosaïque européenne. Son imbrication dans la vie de l'ensemble, et, en particulier, sa mise en valeur touristique, accroissent de manière fulgurante la signification du littoral croate. La bipolarité de l'espace croate donne de l'importance à l'ensemble, tout en accentuant les différenciations internes.

La position-clé de ce passage a été encore mise en évidence par le développement rapide et complexe de Zagreb. La région de Zagreb profite de son influence, et il est compréhensible qu'il lui ait été accordé la plus grande attention.

La Croatie orientale, région agricole la plus importante, est liée à la vie des régions éloignées par la richesse de ses forêts de chênes et sa forte production agricole, à quoi il faut ajouter les découvertes récentes de nappes de pétrole et de gaz. Sa situation exceptionnellement favorable sur

le réseau des voies de communication de la région danubienne, et son poids historique, concourent à son importance. Les processus du dépeuplement actuel des régions rurales et la nécessité de leur développement comme partie d'un ensemble sont les problèmes complexes qui se posent à la Croatie orientale dont Osijek, ville au riche passé et jouant un rôle de premier plan à l'heure actuelle, est le centre.

On ne rencontre pas de hautes montagnes sur la zone de passage croate. Les hauteurs existantes sont karstiques, d'où le rôle relativement peu important de la région dans le développement de l'élevage sub-méditerranéen. Aisément franchissable, le *Gorski prag*, qui a toujours été un lien entre la Croatie du littoral et celle de l'intérieur, est caractéristique à cet égard. Très près de la côte, le bassin de la Lika, par sa nature continentale, accentue la signification de la Croatie montagneuse au sein de l'ensemble et, à ce titre, se voit consacrer un tome de la série que nous présentons.

Le développement exceptionnellement rapide de la façade maritime croate, dans le processus général de mise en valeur du littoral en Europe et en particulier pour faire face à l'explosion touristique, n'a pas été ressenti seulement en Croatie, mais aussi dans l'ensemble de la Yougoslavie. L'arrière-pays montagneux, le karst, le découpage de la côte, le jeu d'influences climatiques spécifiques, et l'étonnante richesse des paysages, créent une base naturelle complexe, que le développement social vient enrichir, différencier et polariser.

La proximité de la côte du bassin continental de la Lika et la chaîne karstique du Velebit délimitent, sur la façade maritime, deux parties dont la séparation se prononce parallèlement au développement social. La Rédaction a tenu compte de ces rapports en consacrant à la bande côtière deux parties distinctes, en accord avec le fait que Rijeka et Split s'affirment comme centres régionaux.

Le Nord du littoral croate se polarise autour de Rijeka, centre à la fois jeune et ancien. Au fond d'une baie, sur l'embouchure du fleuve qui a donné son nom à la ville, a été fondée l'antique cité de Trsatica. La ville, accrochée à son socle de pierre, a prospéré rapidement jusqu'à ce que les avantages de sa situation géographique fussent exploités (à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle). La séparation absurde de l'arrière-pays et la rupture d'artères vitales ont été nuisibles pour la ville et ses environs. Les nouveaux rapports et leur mise en valeur se reflètent dans le développement de la Croatie septentrionale dont le rôle important de médiation s'exprime dans les activités de la navigation, du tourisme, et d'autres branches de l'économie du littoral. Cette région lie solidement la Croatie et la Yougoslavie tout entière à la vie internationale.

Le littoral sud de la Croatie est une bande relativement étroite et allongée, au climat méditerranéen plus accentué. Du fait de son isolement de l'arrière-pays le développement social dans cette région, quoique amorcé il y a longtemps, a manqué d'ampleur et de cohésion. Les plus récentes tentatives d'accélération de ce développement se heurtent à une certaine incohérence des voies de communication.

L'actuelle mise en valeur du littoral concentre l'activité en premier lieu sur la côte continentale, ce qui, parallèlement au dépeuplement des îles, attire la population de l'arrière-pays montagneux. Ces nouveaux rapports sont symbolisés par la croissance rapide de Split, suivie de Dubrovnik, Zadar, Šibenik et autres : la côte continentale s'urbanise.

L'espace complexe de la Croatie se différentie et se polarise autour des

principaux centres : Zagreb, Osijek, Rijeka, Split... Ces processus de polarisation sont exposés dans un ouvrage intitulé *Centralna naselja i gradovi S. R. Hrvatske* édité également par « Školska knjiga » (1976) et dû aux mêmes auteurs. La polarisation et la différenciation forment une des parties d'un processus unique et interdépendant faisant ressortir le rôle de plaque tournante de Zagreb.

Par rapport aux schémas antérieurs, la conception de cette géographie de la Croatie est relativement nouvelle et originale. Il est évident qu'elle est le résultat de la connaissance et de l'acceptation d'états et de processus tels qu'ils sont. L'accent est mis sur les processus socio-économiques, mais le support naturel n'est pas négligé, étant donné que c'est à travers ces développements qu'a été révélée sa véritable importance. Il s'agit d'une région où se sont produits et sont en train de se produire des mouvements sociaux spécifiques.

Cette géographie de la Croatie est une tentative qui devrait être en accord avec les buts et le niveau du développement scientifique : c'est là sa signification spécifique. Il est clair qu'une telle approche soulève des problèmes qui lui sont propres. L'éditeur qui a accepté de publier cet ouvrage mérite une reconnaissance particulière.

J. Roglić

« Phenomenes karstiques II. » *Mémoires et documents* Année 1974. Nouvelle série — Vol. 15. Service de documentation et de cartographie géographiques. Paris, éd. C.N.R.S., 1975, 21 × 27 cm, 324 p.

Le professeur Fénelon, avec dévouement et enthousiasme, préside la Commission des Phénomènes Karstiques du Comité National de Géographie, où il entretient une coopération internationale, organise des symposiums et des expéditions sur le terrain, tout en veillant à ce que cet imposant travail laisse des traces écrites.

Le recueil dont il est question ici comporte vingt-quatre articles, dus principalement à des chercheurs français, mais aussi à deux Suisses, un Américain et un Yougoslave. Le rédacteur a réparti ce volumineux contenu entre cinq chapitres : 1. Dissolution, précipitation et résidus de la décalcification (4 articles); 2. Relations climat, structure et karst (9 articles); 3. Les karsts couverts (4 articles); 4. Karsts régionaux (5 articles); 5. Datation des karsts (2 articles). Ces chapitres ne prétendent pas être exhaustifs, mais tout chercheur trouvera dans une aussi riche matière des informations abondantes et utiles.

Il serait difficile de mettre en évidence une question ou un auteur sans commettre d'injustice. Les conditions et la rapidité de dissolution des roches carbonatées restent la clé de toute recherche en karstologie. Il est difficile de recréer en laboratoire la complexité et les variations des conditions naturelles. Sur la formation de la « Terra rossa », nous avons ici deux points de vue : W. H. Monroe y voit des alluvions allochtones, et J. Vaudour un résidu autochtone.

La variété des paysages karstiques a été le plus souvent expliquée, au cours des dernières décennies, par le rôle déterminant du climat. Une idée récente et de plus en plus souvent admise s'attache surtout aux propriétés lithologiques et à la composition du sol. Nous avons dans ce recueil deux articles intéressants sur ce sujet.

La chronologie du processus karstique est une question particulièrement importante, et on s'intéresse de plus en plus aux procédés de datation absolue et relative. Dans ce domaine également, le recueil contient deux articles importants.

Les études les plus intéressantes pour les karstologues yougoslaves sont : « Le paléokarst éocène d'Istrie (Italie et Yougoslavie) et son influence sur la sédimentation ancienne » par G. Bignot, et « Les caractères spécifiques du karst dinarique » par J. Roglić. G. Bignot apporte des données convaincantes selon lesquelles la série éocène d'Istrie contenant du charbon aurait recouvert le socle karstique formé par les calcaires du crétacé.

C'est à vrai dire la troisième phase (il y en a cinq) de la karstification, que les chercheurs locaux avaient mise en évidence dans le karst dinarique « accumulé ». La précision de l'auteur dans la localisation (Italie et Yougoslavie) a de quoi surprendre, étant donné que l'Istrie est entièrement en Yougoslavie, et que tous les exemples sont pris sur le terrain yougoslave.

J. Roglić constate que le karst dinarique se distingue par l'épaisseur et la pureté des roches carbonatées. Sur ce socle s'est développé aux différentes phases et dans des conditions variées un karst spécifique qu'il faut étudier à part et non prendre pour prototype des autres terrains karstiques, comme on le fait souvent.

Le recueil « Phénomènes karstiques » est un précieux instrument de travail auquel tout spécialiste aura fréquemment recours. L'excellent appareil graphique qu'il contient ne fait qu'en renforcer l'intérêt.

J. R.

MONUMENTA CARTOGRAPHICA JUGOSLAVIAE, I. *Cartes antiques*. Rédaction de G. A. Škrivanić (avec 6 illustrations accompagnant le texte, et 7 hors-texte), Belgrade, Historijski institut, 1974, 24 × 35 cm, 58 p.

Ce volume traite de deux documents essentiels : Les Tables reconstituées de Ptolémée (Tabula I, Moesia superior; Tabula II, Illyricum-Pannonia; Tabula III, Noricum-Pannonia-Illyricum; Tabula IV, Macedonia) et la Table de Peutinger, pour ce qui concerne la Yougoslavie.

Les fac-similés des premières reconstitutions des Tables de Ptolémée, et, en couleurs, de celle de Peutinger, ont été reproduits. A partir de la Table de Peutinger, une nouvelle carte a été réalisée, où l'on trouve, parallèlement à la toponymie originale, les équivalents modernes.

Deux cartes orientées de la Yougoslavie, comportant toponymie originale et équivalents modernes, aident à l'orientation du lecteur, lui permettent une confrontation aisée avec les connaissances d'autrefois et leur évaluation. Le travail est également facilité par la présence d'un index.

L'étude de tous les noms figurant sur les documents originaux, et une riche documentation en référence, donnent à cet ouvrage sa valeur et son originalité.

L'élaboration et la publication de documents cartographiques de cette importance constituent un apport capital au service de la recherche historique, historico-géographique, et de la culture yougoslave en général.

J. R.

*La Yougoslavie*, Collection « Monde et Voyages », Paris, Larousse, 1975, 26 × 22,5, 160 p.

Publié récemment chez Larousse dans la collection « Monde et Voyages », cet ouvrage sur la Yougoslavie s'adresse à tous les non-spécialistes qui, avant ou après leur séjour, veulent connaître de ce pays davantage qu'une frange côtière, aussi séduisante soit-elle.

Après un très succinct aperçu théorique de géographie physique et humaine, le lecteur découvre dans sa diversité la beauté des paysages yougoslaves, plus fidèlement reproduite en général sur les photos en noir et blanc. On rendra hommage à Paul Yankovitch d'avoir, en quelques pages très denses, démêlé pour le profane les fils embrouillés d'un passé balkanique riche et complexe. Sacha Simon nous met très rapidement au fait des problèmes de naguère et d'aujourd'hui dans la Yougoslavie de Tito.

Nous avons plaisir à suivre avec Claude Argelier « Les grandes étapes » qui nous font traverser toutes les Républiques dont nous pénétrons l'histoire et le charme particulier. Les pages détendues consacrées à « La vie quotidienne », aux « Traditions » et aux « Vacances » donnent quantité de renseignements pratiques fort utiles pour devenir un touriste présentable.

Au chapitre intitulé « L'art », Boris Lossky, à son tour, dénoue patiemment l'écheveau emmêlé des influences artistiques occidentales et orientales qui se sont disputé le territoire yougoslave au fil des siècles. Compte tenu de la place qui lui est impartie, Michel Aubin ne prétend aucunement à l'exhaustivité aussi doit-on lui savoir gré de rendre compte, sous une forme très ramassée, de la spécificité et de l'évolution des littératures yougoslaves, serbe, croate, slovène et macédonienne, littératures de peuples ayant longtemps connu les dominations étrangères et préoccupés au premier chef de se constituer une langue littéraire digne d'exprimer la légitime résurrection nationale. André Gauthier termine l'ouvrage par un trop rapide tour d'horizon où la « smotra folklora » et la renaissance musicale avec ses recherches d'avant-garde ont une part égale.

Le lecteur referme ce livre abondamment illustré avec le désir de mieux connaître encore un pays auquel on a su l'intéresser.

A. Bouzigues

Nikola Banašević, Mihailo Pavlović, Midhat Šamić, S. Vitanović, *Francuska književnost* (Od srednjeg vijeka do 1683.), Knjiga I, « Svjetlost » Sarajevo — « Nolit » Beograd, 1976, 24 × 16 cm, 312 p.

Les premiers volumes de la Collection des Littératures étrangères viennent de paraître aux éditions *Svjetlost* de Sarajevo et *Nolit* de Belgrade. Sous la direction générale de Branko Džakula (de l'Université de Sarajevo) paraîtront les onze volumes des littératures française, russe, anglaise, allemande, italienne. A ces ouvrages ont collaboré les universitaires de presque toutes les facultés des lettres yougoslaves. La collection est destinée aussi bien aux étudiants qu'aux spécialistes et au public cultivé de langue serbo-croate. Les auteurs se sont donné pour but de

réaliser un ouvrage collectif de synthèse où les chefs-d'œuvre ainsi que les grandes époques littéraires sont soumis à un examen critique qui tient compte à la fois de la continuité historique des phénomènes spirituels et des exigences esthétiques des lecteurs contemporains.

La littérature française sera représentée en trois volumes. Le premier volume qui vient de paraître est établi avec la collaboration de N. Banašević (de l'Université de Belgrade), M. Pavlović (de l'Université de Belgrade), M. Šamić (de l'Université de Sarajevo) et S. Vitanović (de l'Université de Belgrade).

Nikola Kovač

Božidar Nastev, *Makedonija vo delata na francuskite pisateli* (1900-1930), [La Macédoine dans les ouvrages des auteurs français (1900-1930)], Misla, Skopje, 1975, 14 × 20 cm, 140 p.

Il y aurait toute une histoire à écrire sur la Macédoine grâce aux témoignages exprimés à différentes époques par les voyageurs français. B. Nastev limite son intérêt à la période 1900-1930 qui fut, selon l'une de ses conclusions, la plus importante pour l'introduction de la Macédoine et de son drame sanglant dans la littérature française. Ce fut aussi l'époque où la cause macédonienne ébranla l'opinion européenne. L'étude de Nastev contient six chapitres : Pierre d'Espagnat et son roman *Avant le Massacre;* Clovis Hugues et son poème *Pour les Macédoniens;* l'Intérêt pour la Macédoine à la suite de l'Insurrection d'Ilinden; Henri Barbusse et la Macédoine; Victor Margueritte et son roman *Le Bétail humain;* La Macédoine dans le récit *Yanko* de Michel Merlay.

L'auteur de l'étude conclut non sans raison que les écrivains français traitant de sujets macédoniens, dans les premières décennies de notre siècle, n'ont pas seulement donné de nombreuses preuves d'humanisme en se mettant à la défense du droit à la liberté et à l'existence d'un peuple assujetti, mais ont jeté des ponts entre la pensée française avancée et un peuple opprimé des Balkans en faveur duquel ils ont élevé ouvertement leur voix pour accorder leur soutien moral et mobiliser l'opinion européenne.

Le livre de Nastev, récemment couronné par le grand prix de la R.S. de Macédoine « Il oktomvri » ouvre toute une nouvelle perspective pour les recherches comparatives dans le domaine traité.

Luan Starova

Liljana Todorova, « Qui est l'auteur de *La Napoleone* revendiquée par Charles Nodier? », *Procès verbaux et Mémoires*, Académie de Besançon, vol. 181, 1874-75, Besançon, 1976, pp. 175-190.

L'affaire de *La Napoleone* serait imputable, selon l'auteur de l'article, à l'esprit mystificateur de Charles Nodier. En 1803, la diffusion sur le sol français de ce pamphlet anonyme, précédemment publié à Londres, irrita fort les autorités consulaires qui chargèrent la police d'identifier sans retard l'auteur d'une œuvre aussi insolente. On sait que Charles Nodier en revendiqua la paternité sans convaincre toutefois les enquêteurs. Le soi-

disant conspirateur fut en effet relâché et il se retrouva même, quelques années plus tard, transformé en fonctionnaire impérial à Laybach (Ljubljana) comme bibliothécaire et directeur du *Télégraphe officiel des Provinces illyriennes*.

Reprenant les études de plusieurs chercheurs, Mme Todorova s'interroge à son tour sur l'identité de l'auteur de *La Napoleone*. Les documents qu'elle examine (lettres, notes, témoignages, etc.) tendent à prouver que le comportement de Nodier n'est pas explicable par ses convictions politiques, mais par son ambition maladive et que la responsabilité du pamphlet doit être attribuée à un autre poète. Mme Todorova tire sa principale argumentation des *Notes* du docteur Bourdon conservées à la Bibliothèque Municipale de Besançon. Rapportant les propos éclairants de Madame d'Arçon, « la meilleure amie de la famille Nodier », le médecin bisontin affirme que le pamphlet contre « l'usurpateur » est à mettre au nombre des odes de Lebrun. Il semble bien que Nodier se soit attribué l'encombrant mérite de *La Napoleone* par désespoir ou par ambition. Une anecdote relatée par le docteur Bourdon, et citée dans le présent article, montre ce qu'il y a toujours eu de maladif chez « ce jeune homme inconséquent et vantard ».

Dans l'attente de données nouvelles, l'étude comparée de *La Napoleone* et des odes de Lebrun permet à Mme Todorova d'affirmer de façon provisoire, mais tout à fait plausible, que l'auteur du poème incriminé est bien le « Pindare français » et non Charles Nodier.

J. J.

## TRADUCTIONS

Nicolas Boileau : *Pjesničko umijeće.* Prijevod Mirko Tomasović, Zagreb, Zora, 1976, 21 × 15 cm, 72 p.

L'un des axiomes de la littérature comparée est que certains classiques nationaux dépassent difficilement les limites de leur propre langue pour devenir propriété européenne et mondiale. Même dans les « grandes » littératures, à grand rayon d'action (comme l'est sans équivoque la littérature française), il y a certains phénomènes mal acceptés par les autres milieux malgré leur signification dans la création d'un style et la sensibilité d'une époque. C'est ainsi qu'ils ne sont compris et influents que dans les limites de la tradition nationale. Par exemple, le classicisme français est mal représenté dans les autres langues et espaces culturels. A l'exception bien entendu de Molière, les autres représentants — en dehors de leur milieu national — font uniquement acte de présence et sont rarement traduits ou joués. Quand un Racine et un Corneille subissent un tel destin, Boileau — sévère arbitre et législateur du classicisme — semble être condamné à rester dans l'isolement et sans écho.

C'est pourquoi les lettres croates peuvent être fières de leur récente traduction de *L'Art poétique*. Il convient en premier lieu de rendre hommage au traducteur Mirko Tomasović pour avoir perçu avec justesse la position centrale de ce texte et l'avoir dignement présenté à la partie du public pour qui Boileau n'était connu que de nom (jusqu'à ce jour la Croatie n'avait réservé à Boileau qu'une courte note d'information), et à

l'autre partie plus informée, pour laquelle Boileau avait plus la réputation d'un exigeant et d'un ennemi de l'inspiration authentique que d'un écrivain lu et estimé. Tomasović ne s'est laissé impressionner ni par de semblables préjugés (dans le fond post-romantiques), ni par l'éveil contemporain — dû en partie à la mode — de l'intérêt pour la poétique et la rhétorique. Sa décision a d'abord été motivée par des considérations littéraires, et ensuite par la compréhension du contexte européen où, dans une pléiade allant d'Aristote et Horace à Pope et, disons, jusqu'à Eliot, Boileau ne peut être oublié. Inutile de dire que la fonction corrective et prophylactique de Boileau ne pouvait en aucune manière échapper à Tomasović, connaisseur averti de la poésie française qui s'est affirmé par la sûreté de ses traductions, de Ronsard à Baudelaire — fonction qui paradoxalement a été reconnue par tous ceux qui s'opposaient aux principes quelque peu rigides de Boileau. La préface de cette édition fait mention de critiques inévitables sur un manuscrit programmé tel que *L'Art poétique*, de cadres historiques de principes fondamentaux, et par des commentaires détaillés à côté de vers érudits, sont largement commentés quantité de noms et de genres des littératures latine, française et italienne.

Si par ce choix il a confirmé un goût certain et, par la présentation, l'étendue de son savoir, Tomasović par la version de cette œuvre a fait preuve d'une habileté et d'une compétence exceptionnelles, car *L'Art poétique* n'est pas seulement un ensemble de préceptes pour l'écriture, mais aussi une démonstration pratique d'un certain style poétique, le modèle d'une architecture stricte du vers, la clarté de l'expression et la correction de la rime. Le traducteur s'est plié à toutes les exigences du texte original et a recréé en croate 1 100 alexandrins à la césure parfaite. Tout en traitant la métrique avec précision, il a su rester fidèle à la terminologie, et par un lexique judicieux et riche, il a fait ressortir une certaine patine archaïque en même temps qu'il a démontré la vivacité du langage, la moquerie et même l'ironie dans la formulation de Boileau. C'est ainsi que la version de *L'Art poétique* s'est classée de plein droit « parmi les meilleures traductions en Croatie ». Pour terminer, nous dirons que le mérite essentiel de Tomasović est de nous faire sentir les raisons pour lesquelles Boileau est un modèle et, en même temps, pourquoi certains esprits originaux (par exemple Queneau) le considèrent comme notre contemporain.

T. MAROEVIĆ

Stéphane MALLARMÉ : *Bacanje kocki nikad neće ukinuti slučaj.* Poema. Prijevod Zvonimir Mrkonjić. Komentar Josip Tomić. Zagreb, Biblioteka, 1976, 21 × 23 cm, 30 p.

Le poème « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard » écrit à la fin de la vie de Mallarmé et édité pour la première fois en 1897 renferme de façon symbolique non seulement les recherches complexes de l'auteur, mais aussi toutes les tendances transformatrices de la poésie européenne allant du déclin du romantisme — en passant par le symbolisme — jusqu'aux transformations de base de l'art moderne de ce siècle. Mais plus qu'une conclusion et un résumé du passé, le poème est la promesse et l'apparition du nouveau, œuvre exceptionnelle et surprenante en son temps, dont

l'écho ne s'entendra que bien plus tard, et à laquelle la littérature d'avant-garde se réfère encore de nos jours.

Dans l'œuvre de Mallarmé, « Un coup de dés... » a une place bien particulière et représente peut-être même le seul axe autour duquel tourne l'œuvre compacte en même temps que diffuse du poète. En effet, il a infatigablement et sans succès aspiré tout sa vie au *Livre* par excellence — livre qui aurait compensé le fractionnement et une certaine illustration de quelques poèmes et vers déterminés. Bien entendu, « Un coup de dés... » n'est pas ce *Livre*, mais c'est dans ce poème que dominent le plus complètement le ton personnel et le pittoresque saturé des œuvres antérieures. Ce poème lui donne exclusivement le droit de déclarer que la « *Destruction* fut sa Béatrice » (autrement dit son idée conductrice), car c'est seulement ici que par l'écartement et la suppression du superflu il est parvenu au principe d'une nouvelle disposition du texte. En changeant les rapports de l'écrit et du tacite, Mallarmé a aussi remis en question l'idée traditionnelle de l'espace et du temps. Non seulement les blancs, les vides, les marges atteignent une expression particulière mais même les mots sont activés, tendent à une certaine autre signification et par conséquent deviennent les notations d'un sous-texte destructeur et corrosif. Dans cette audacieuse disposition d'éléments graphiques, Valéry a vu à juste titre « l'incarnation du silence » et dans la syntaxe inattendue et la refonte des motifs de base, Blanchot a très justement senti la véritable profondeur étant donné que les phrases n'ont plus un cours linéaire mais se déroulent en nouvelles couches. En tant qu'apogée de toutes les tendances intellectuelles de la poésie du siècle passé « Un coup de dés... » représente non seulement leur plus grand succès mais aussi leur échec définitif; cependant les débris de ce projet se sont éparpillés de toutes parts et sont devenus partie intégrante de l'expérience littéraire mondiale.

Étant donné que la présence de Mallarmé dans notre culture a eu jusqu'à ce jour une place relativement faible, cette édition peut agréablement surprendre, mais cela n'est absolument pas un hasard si nous la devons au travail méticuleux du poète Zvonimir Mrkonjić. Ce dernier a non seulement su faire un très large choix parmi les autres vers de Mallarmé (imprimés dans des revues), mais il a aussi su « tracer » son chemin vers ce classique moderne, par ses versions des poètes modernes et contemporains (dont certains comme Claudel, Char, Michaux, Ponge et Frénaud ont été par ailleurs édités). L'accès graduel de Mrkonjić à Mallarmé (pour ne pas parler d'hésitation) s'explique avant tout par son esprit scrupuleux. Il est évident que ce poète croate a senti l'auteur de ce *Livre* qui n'en est pas un, comme son ancêtre direct. Mrkonjić est réellement conscient que la poésie doit justement à Mallarmé sa « révolution copernicienne » (disons plutôt une variante sur le plan de la fonction sémantique des mots), et ceci mis à part il suit lui-même de temps en temps l'exemple graphique d' « Un coup de dés... » C'est pourquoi sa traduction nous paraît tout à fait conforme à ses propres aspirations créatrices (coupure, rupture, âpres désaccords) bien que des vérifications montrent qu'il soit resté bien « ancré » à l'original. Le commentaire connaisseur de Josip Tomić qui s'appuie sur la longue tradition française de l'interprétation, permet aux lecteurs croates de s'y retrouver plus complètement parmi les nombreux vers confus et provoquants de ce poème inépuisable et irréductible.

T MAROEVIĆ

Ivan TAOUTCHAR, *La Chronique de Vissoko*, traduit du slovène par Jean Durand-Monti et Victor Jesenik, Publications orientalistes de France, Collection Langues et Civilisations, 1975, 18 × 11 cm, 255 p.

Dernière œuvre de Tavčar, et première partie d'une trilogie laissée inachevée à la mort de l'auteur, *Visoška kronika* est parue en 1919 dans la *Cloche* de Ljubljana. C'est non seulement l'œuvre la plus originale de Tavčar, mais aussi une des pièces maîtresse de toute la littérature slovène. L'action se déroule dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, sur le fond historique de la Guerre de Trente Ans et de la Contre-Réforme, dans la vallée de Poljane et à Škofja Loka.

Divisé en quatorze chapitres, le récit culmine au septième chapitre, avec l'agonie et la confession du maître de Visoko, et au douzième chapitre, avec le jugement d'Agata Schwarzkobler. Tout le drame émerge de cette confession, comme il converge, dans l'ordre de sa finalité, vers le jugement d'Agata, qui est en fait le jugement d'Izidor : le crime de Polikarp est une balle qui rebondit sans fin et ce sont les rebondissements de cette balle qui font avancer le récit, détermine sa marche inexorable. Jusqu'au milieu du livre, une composante rétrospective croise l'action qui se déroule dans le sens du temps. Ponctué de doutes sur le passé et d'anticipations sur l'avenir, le récit se dédouble ainsi jusqu'au chapitre VII, après lequel, réunifié, il gagne en intensité dramatique ce qu'il perd en complexité, parlant dès lors à la sensibilité plus qu'à l'intelligence.

A cette première dualité s'en ajoute une autre : d'une part, la rigueur de l'enchaînement dramatique acquiert une force démonstrative au service de l'idée que le narrateur se fait de la fatalité liée au mal; d'autre part son excessive passivité et son insistance à souligner le caractère inéluctable de l'expiation en contredit la signification par antiphrase : « Mais je reconnus combien justes sont les voies de la Providence et combien pure est la vérité qui veut que le Créateur frappe les pécheurs jusque dans leurs enfants et cela de génération en génération. » Le texte est truffé de réflexions de ce genre, leitmotiv induit de l'enchaînement des faits, dont il confirme la portée aux yeux du narrateur, mais non de l'auteur, qui prend ses distances par le biais de l'exagération.

L'ironie est si subtile qu'elle laisse à dessein planer une équivoque sur le sens même du récit. Et cette équivoque n'est au fond que le reflet du partage qui sévit dans l'âme du narrateur : son fatalisme évoque plus la prédestination luthérienne que la liberté catholique. Il est à imputer à la Réforme — et donc à son père — et non, comme on l'a écrit, à la Contre-Réforme — comme d'ailleurs l'accent — mis sur la justice divine, rarement tempérée par la miséricorde. Sur le plan moral et religieux, Izidor fait transition entre son vieux père, hérétique et pécheur, et son fils, dont l'épilogue nous apprend qu'il veut être prêtre. Izidor est un caractère divisé et faible, et c'est dans sa faiblesse qu'il faut chercher le ressort de l'action. Il manifeste sa lâcheté dans les deux grands moments de sa vie, aux chapitres VII et XII : à la mort de son père, lorsqu'il assiste le « predikante » luthérien dans un simulacre de sacrement, pour aller ensuite « pleurer tout son saoul, comme autrefois le saint apôtre après qu'il eut renié son maître ». Par son second reniement, au chapitre XII, il abandonne Agata, la jeune fille qui lui est destinée, par respect humain, et parce qu'il ne l'aime pas assez pour croire à son innocence. En des circonstances secondaires, Izidor tient tête aux orgueilleux (le « baron

Flecte », l'orfèvre Frueberger), mais toujours à son grave détriment, et ces sursauts de fierté courageuse auront des répercussions immédiates ou lointaines sur la marche du récit.

Si les caractères portent en eux leur destin, les passions s'y développent avec un déterminisme éminemment dramatique. La soif de posséder fait de Polikarp un assassin. La passion charnelle pousse Marx au scandale, le dépit l'accule au faux témoignage. Chez Izidor le respect humain est plus fort que l'amour. La vanité de Jurij, fier de danser avec une noble, éclipsera la sympathie que lui voue Agata. Mais il est finalement le seul à lui témoigner un amour vrai et capable de surmonter tous les obstacles.

La galerie variée des portraits de cette chronique — portraits de petites gens, de bourgeois, de nobles, d'ecclésiastiques, portraits de femmes — atteste une profonde connaissance du cœur humain — et surtout du cœur féminin. En dépit du cadre romantique de l'œuvre, les thèmes de l'amour et de la mort sont traités d'une manière plus classique que romantique, avec beaucoup de pudeur et de retenue. La première partie du livre nous montre trois agonies : Celle du vieux Lukež — le bon larron — qui meurt comme il a vécu, détaché, celle de la vieille aigrie Maria Schwarzkobler, assortie de malédictions effrayantes, enfin l'infernale agonie du maître de Visoko — le mauvais larron —, dans l'attachement final aux biens de la terre.

Cet attachement n'est pas seulement celui du malfaiteur à son bien mal acquis, c'est aussi l'attachement du paysan à sa terre, « à cette terre qui est aujourd'hui à moi, et qu'il me coûte tant de transmettre », confie-t-il à son fils. Polikarp a peur de la mort parce qu'il aime les biens de la terre, Izidor la désire, et c'est la terre natale qui le rattache à la vie : « C'est notre seule amie constante, qui nous montre toujours le même visage et nous reste fidèle malgré tous nos reniements... Pour moi, la terre natale, ce n'est pas un vain mot : c'est une partie de ma vie et si l'on me prend la terre, on me prend aussi la vie. »

L'art du récit, la vie intense des personnages et des scènes, la richesse humaine de cette œuvre la rendaient apte à subir sans trop de dommage l'épreuve d'une traduction quelque peu maladroite sous bien des rapports.

Claude VINCENOT

Ivan Goran KOVAČIĆ, *Jama*, Zagreb, *Most*, n° 49, 1976, 100 p.

Le quarante-neuvième numéro de la revue *Most* est entièrement consacré à l'une des œuvres majeures de la Résistance yougoslave : *Jama* (*La Fosse commune*) du poète croate Ivan Goran Kovačić tué par les Tchetniks en 1943. Dans ce poème des ténèbres et de la lumière qui relate de façon implacable les cruautés de la guerre, l'auteur s'identifie avec la victime. Après avoir été livré à la cruauté de ses bourreaux, le narrateur gisant les yeux crevés parmi les corps raidis de la *fosse commune* s'attache en un ultime effort de survie à tout ce qu'il perçoit. Dans cet univers d'atrocités, les rires sinistres et obscènes des bourreaux, les râles et les gémissements des suppliciés, les cris et les silences, les larmes, le sang, les brûlures, les odeurs, la moiteur des corps, leur raideur, la chute sourde des cadavres, le chant imperceptible de l'oiseau ou celui de la cigale... s'imposent à la terrifiante solitude de la victime jusqu'à ce que parviennent à ses oreilles les échos lointains d'un combat ami qui

préludent au chant de la Sainte Vengeance sur lequel se clôt (ou s'ouvre) le poème.

Œuvre née d'une lutte fratricide et écrite pour servir un combat libérateur de l'homme, *Jama* peut passer pour un exemple accompli de la poésie militante. Mais ce poème qui vit désormais « au-dessus des âges » et au-delà du destin tragique de son auteur, dépasse de beaucoup les circonstances qui l'ont dicté. Fortement structurée, très élaborée dans ses rythmes et dans ses rimes, cette œuvre poignante a été écrite par Kovačić « comme on écrit un poème classique » dont la forme assurera la pérennité.

Ces remarques de Marko Ristić sont tirées d'un ancien article que *Most* reprend en français dans ce numéro avec la version russe de l' « Aède clairvoyant » de Jure Kaštelan. Ces deux textes sont publiés avec le « Tombeau de Goran Kovatchitch » de Paul Eluard pour servir d'introduction à l'édition intégrale de *Jama* et de ses traductions en français, anglais, russe, italien, allemand, espagnol. Quelques coquilles, parfois malencontreuses, défigurent les textes. Peut-on en blâmer les auteurs qui ont eu le courage d'affronter les risques d'une édition plurilingue et le mérite d'élargir considérablement le nombre des lecteurs d'un des grands poèmes de notre temps? On déplorera plutôt quelques lacunes dans la publication des traductions. Pour nous limiter au domaine qui nous est le plus proche, disons qu'il aurait été correct de citer la provenance des textes français. Largement diffusée en 1975, lors du Septième Colloque littéraire de Zagreb, la traduction française de *Jama* a souvent été citée depuis comme l'œuvre de Ristić (voir *Most* n° 46-48)... ou même d'Eluard. Rien n'étant venu dissiper ce malentendu, il n'aurait pas été tout à fait inutile de rappeler que la traduction française de *Jama* — si l'on en croit Tadijanović [1] — est la plus ancienne qui soit et que sa première édition en France remonte à 1948 [2]. Que cela nous soit l'occasion de rendre aux traducteurs — K. Stojanović et S. Béraud — ce qui leur appartient et à Ristić ce qui est à Ristić, à savoir un texte qui demeure l'une des meilleures lectures de cette *Fosse commune* « dure et froide comme une statue de marbre, mais brûlante comme la chair pantelante ».

J. J.

Kosta Ratsine, *Les Aubes blanches*, adaptation française de Djurdja Šinko et Jean-Louis Depierris, Skopje, Editions Revue Macédonienne, 20 × 14 cm, 1975, 76 p.

Ce mince recueil, dont la première édition en langue macédonienne remonte à 1939 [3], nous est donné aujourd'hui en français dans son intégralité. Après les trois poèmes adaptés par J. Gaucheron pour l'Anthologie de M. Djurčinov (1972), c'est en effet une édition complète qui nous est offerte avec des textes d'accompagnement de B. Višinski, d'A. Spasov et un portrait de D. Kondovski.

Les douze poèmes rassemblés par Kosta Ratsine sous le titre *Les Aubes blanches* dénoncent la misère sociale qui accablait entre les deux guerres mondiales le peuple macédonien opprimé. Ces ballades ou élégies chantent sur des rythmes proches de la tradition populaire *le noir tourment* des cueilleurs de tabac, des paysans, des artisans démunis. Ici le politique est indissociable du poétique. L'un sert l'autre et vice versa dans la mesure où s'ébauchent simultanément en ces courts textes une révolution et une nouvelle littérature. Représentatif d'une époque par sa thématique sociale

et son idéal poétique, l'unique recueil de Ratsine ne perd rien de sa force dans l'adaptation française qu'en ont donnée Dj. Šinko et J. L. Depierris. La poésie *lapidaire et serrée* (Višinski) de Ratsine garde dans cette nouvelle version la densité de son grain et la sobriété originelle de sa mélodie. Il est heureux qu'un texte exigu, mais d'une importance historique indéniable, ait été si bien servi par ses adaptateurs. On comprend qu'en 1975 l'Union des Ecrivains et l'Union des Traducteurs de Macédoine aient jugé bon de lui décerner leur prix.

Miroslav Krleža, *Les Ballades de Petritsa Kerempuh*, traduit du kaïkavien par Janine Matillon, Collection U.N.E.S.C.O. des œuvres représentatives, Paris, Publications Orientalistes de France, 1975, 18 × 11 cm, 183 p.

Ce sixième livre en français [4] de Miroslav Krleža présente l'un des chefs-d'œuvre les plus singuliers et les plus accomplis des lettres croates et yougoslaves. *Les Ballades de Petritsa Kerempuh* furent composées en 1936 en croate kaïkavien, idiome qui fut sacrifié au XIXe siècle par le *Mouvement illyrien* au profit du chtokavien, parlé par la majorité des peuples yougoslaves et, par conséquent, susceptible de mieux assurer leur unification. A partir de diverses structures du kaïkavien, aussi bien populaires que littéraires, de ce qu'il était et de ce qu'il en reste de vivant dans la Croatie du Nord-Ouest, le poète s'est proposé une investigation sans précédent. Il y a eu, certes, Rabelais et son exemple, et la poésie dialectale dans différentes littératures européennes de l'époque, mais ici le jeu a pris un autre sens et d'une manière autrement consciente. Les similitudes et les transitions existant entre un idiome littérairement délaissé et une langue littéraire moderne qu'il ne laisse pas d'alimenter (ou de défier) permirent à la virtuosité de Krleža de jouer aux confins mêmes du langage, en deçà et au-delà de la parole.

Petritsa Kerempuh (sorte de chantre populaire, s'apparentant à Till Eulenspiegel) chante sur un ton rieur et tragique, badin et prémonitoire, grinçant d'humour et d'envolées macabres en même temps, un chant où se mêlent tout à la fois drôlerie populaire et dits quasi savants, imagerie de foire et rigueur de vieux grimoire, espièglerie folklorique et raffinement de la culture : le peuple croate y est confronté aux sanglantes *jacqueries* de son histoire, à son propre destin. On est là, faut-il le dire, bien loin des poncifs édifiants ou du popularisme à thèse bon marché!

Les *Ballades* ont été longtemps considérées comme intraduisibles, notamment dans les langues sans *adstratum* dialectal et littéraire. Après les traductions hongroise et ukrainienne ainsi que quelques fragments parus en allemand voici que cet étonnant ouvrage s'offre au lecteur français. Janine Matillon, qui s'est occupée pendant plusieurs années de ce livre, a presque réussi l'impossible. On ne décrira pas ici comment elle a procédé, toutes les solutions qu'elle a su inventer : il faut le voir dans le texte, c'est-à-dire dans *son* Krleža.

Sans le soutien de l'U.N.E.S.C.O. et celui des ambitieuses Publications Orientalistes de France (dont le catalogue s'enrichit de traductions aussi rares que significatives), l'édition dite normale n'aurait pu se payer le luxe d'un tel travail de *spécialiste* et d'une aussi longue haleine.

Predrag Matvejević

Branimir ŠĆEPANOVIĆ, *La Bouche pleine de terre*, traduit du serbo-croate par Jean Descat, Lausanne, l'Age d'Homme, 1975, 21 × 13,5, 84 p.

Ce mince volume se compose de deux récits entrelacés et typographiquement distincts. Les premières pages juxtaposent deux histoires qui semblent étrangères l'une à l'autre. Quoi de commun, sinon la nuit d'août, entre ces deux Robinson modernes plongés dans le Léthé annuel où le citadin usé vient se refaire une santé et une jungle intérieure, et l'être épuisé, condamné par la maladie, qui revient au Monténégro, après des années d'absence, pour y mourir sans comprendre ce qu'il va y chercher, images et souvenirs d'enfance étant, croit-il, à jamais effacés en lui? Mais l'homme rejette ses compagnons de voyage, trop pesants de nourriture et d'insupportable compassion, saute du train dans une petite gare inconnue, s'enfonce dans la forêt, décidé à en finir avec les hommes et avec lui-même. C'est alors qu'il « tombe » sur les deux excursionnistes, véritable tentation de la vie. Après une hésitation, il s'enfuit et les deux hommes, simplement étonnés qu'un citadin bien habillé transgresse les règles de la civilité, se jettent instinctivement sur ses traces.

A partir de cette rencontre, les deux récits deviennent parallèles en restant toujours distincts et pourraient être lus séparément : c'est que l'un, vécu, présente l'Inconnu comme la proie à saisir dont il faut connaître d'abord, puis forcer le mystère total; l'autre, faussement démiurgique, pousse le lecteur-chasseur lui aussi sur les talons de cet homme dont il exige de savoir qui il est et dont, au long de cette course folle qui va du lever au coucher du soleil, il essaie de reconstituer un semblant de biographie. Le livre fermé, il saura que ce Monténégrin déraciné dans la capitale, sans famille aucune, a perdu dans le commerce des formules chimiques, son temps, ses rêves, sa jeunesse, bref sa vie.

La beauté du texte tient au récit de la poursuite considérée tantôt du point de vue du chasseur, tantôt du gibier. Au fur et à mesure de la course, les « mobiles » changent. Mus d'abord par une vague curiosité, les poursuivants blessés dans leur amour-propre réclament leur dû d'honnêtes gens disposés à aider, mais à qui il faut rendre des comptes. Puis le cortège des chasseurs s'enfle de façon tragiquement burlesque et c'est la horde sauvage, haineuse, qui force la proie, n'attendant que la curée.

Plus l'homme est traqué, plus sa quête intérieure s'enrichit, plus il va trouver de raisons de lutter. Dès le début de la chasse, il comprend que son suicide reste sa dernière dignité. Puisqu'il se sait condamné, que sa mort soit libre et solitaire. C'est lorsque le piège va se refermer que le souvenir salvateur s'ouvre. Avec un lyrisme admirable et pudique est évoqué le paysage pur et glacé de la Prékornitsa où l'enfant s'était réfugié, préférant la compagnie des loups à celle des hommes. La mort aux trousses, il ne pense plus, au sens le plus métaphysique, qu'à se « sauver » par l'amour et la beauté. Perdu dans un rêve marin, chaleureux et odorant, il marche sur les vagues de l'herbe bleuissante, puis s'étend sur le sable chaud, maternel, de Boudva. Lorsque la meute aboie, prête pour la curée, remonte des profondeurs de la mémoire la préhistoire familiale et peut-être est-ce là le plus beau moment du livre. Aérienne, « l'oublieuse mémoire » ressuscite la fable exemplaire et merveilleuse du bisaïeul Ioksim qui, à quatre-vingt-treize ans, s'est levé de son lit de mort pour manger la viande de son repas funéraire, détruire son cercueil à la hache, tailler des

vêtements dans son linceul en chassant de sa maison, haineux et souverain, parents et amis. Ce monumental symbole de vie redonne à l'homme ses racines perdues et une sagesse ancestrale, transmise oralement de génération en génération. Sourd aux hurlements de la meute, l'homme se met à manger la vie, à quatre pattes dans les plantes médicinales miraculeuses.

On le retrouve nu, inconnu et pur, « la bouche pleine de terre », de cette terre allégorique de la Vie et de la Mort.

Annie Bouzigues

Vlada Urošević, « Poèmes » in *Europe*. Paris, n° 569, septembre 1976, pp. 48-52.

Les poèmes de Vlada Urošević, publiés par la revue *Europe* dans les adaptations de J. Angelovska et de J. Gaucheron, viennent à propos compléter les fragments d'un univers que nous avait partiellement révélé, il y a quelques années, l'Anthologie de la poésie macédonienne de M. Djurčinov. Ces dix poèmes sont faits d'une réalité chaotique et opprimante qui se consume dans le songe et se reconstitue dans l'ordre fantastique d'un univers sidéral qui a parfois l'étrangeté, la légèreté et le bleu d'un Chagall. Dans une courte introduction (pp. 45-47), J. Gaucheron tente de définir la poétique de Vlada Urošević et de situer son œuvre dans le contexte actuel de la littérature macédonienne.

Quelques pages plus loin, on retrouve la Macédoine — et J. Gaucheron dont le *Cycle d'Ohrid* (pp. 123-132) ne déplaira pas aux familiers des soirées de Struga.

Trois poèmes habités par « l'Ombre des Souffrances passées » (pp. 52-55) s'ajoutent à ces pages yougoslaves d'*Europe :* ils sont du poète bosniaque Izet Saraylitch.

J. J.

NOTES

1. Pour toute étude de *Jama*, on se reportera utilement à l'édition critique de Tadijanović : Ivan Goran Kovačić, *Jama*, poema, Kritičko izdanje priredio Dragutin Tadijanović, Zagreb, Liber, 1974, 56 p.

2. Ivan Goran Kovatchitch, *La Fosse commune*. Poème présenté par Marko Ristitch et précédé du « Tombeau de Goran Kovatchitch » par Paul Eluard. Traduit par K. Stojanovitch et S. Béraud, Paris, La Bibliothèque Française, 1948, 91 p.

3. C'est en 1939 à Samobor que fut imprimé, illégalement, l'original macédonien de *Beli mugri*. Un buste de Kosta Ratsine inauguré dans cette localité en 1976 commémore l'événement. Signalons à ce propos la récente traduction croate de Z. Golob, Koco Ratsine, Bijela svitanja, preveo Zvonimir Golob, Zagreb, OKO., n° 125, IV année, 30-12-76/13-1-77, pp. 11-12.

4. Les traductions de Krleža en français : *L'Enterrement à Thérésienbourg*, nouvelles, Editions de Minuit, 1957; *Le Retour de Philippe Latinovicz*, roman, Calmann-Lévy, 1957; *Le Banquet en Blithuanie*, roman, Calmann-Lévy, 1964; *Je ne joue plus*, roman, Seuil, 1970; *Mars, dieu croate*, nouvelles, Calmann-Lévy, 1971.

*Achevé d'imprimer le 23 décembre 1977*
*sur les presses de l'Imprimerie Bussière*
*à Saint-Amand (Cher)*

N° d'impression : 1163. —
Dépôt légal : 1er trimestre 1978.
*Imprimé en France*

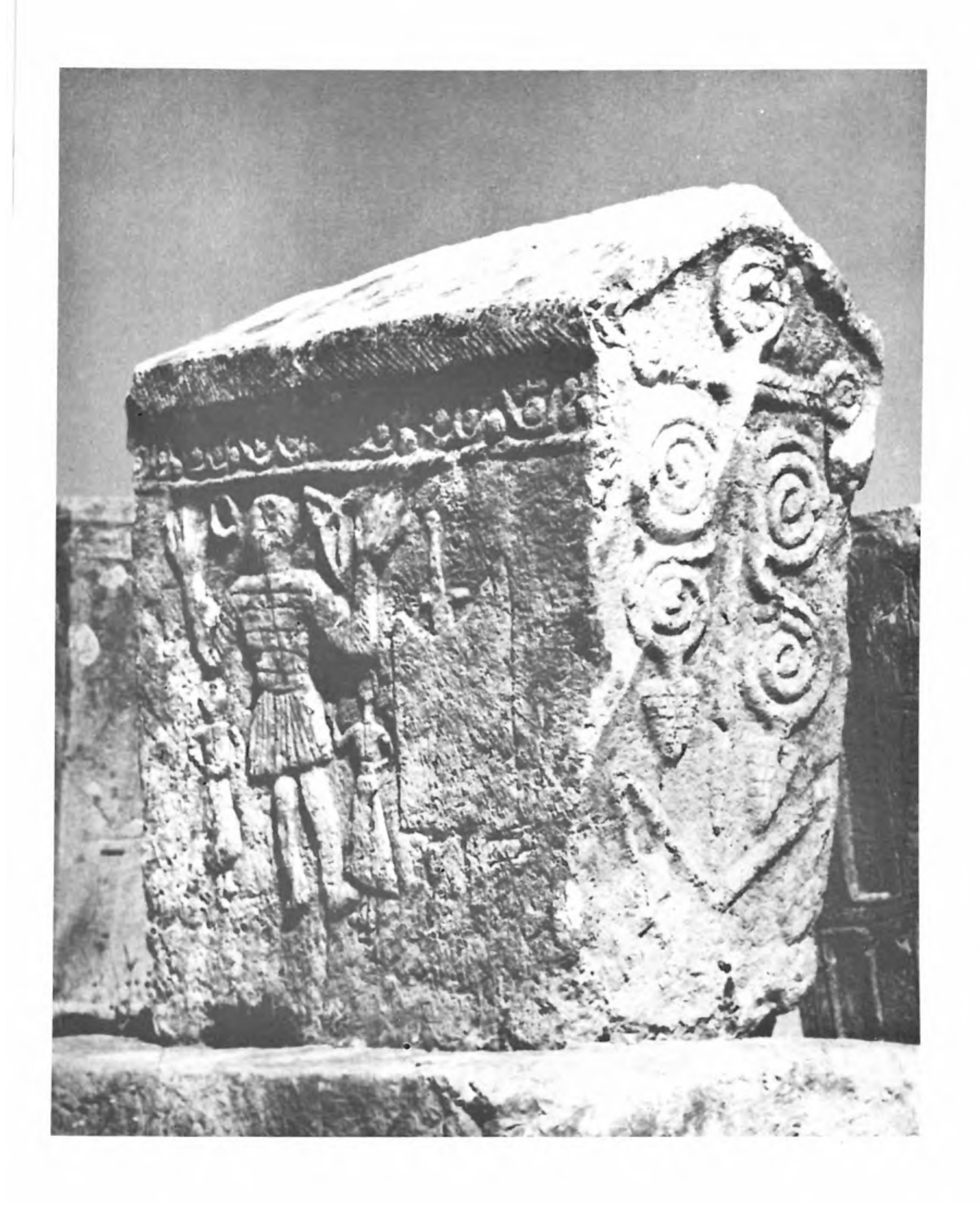


Fig. 1. — Stećak de Radimlja.

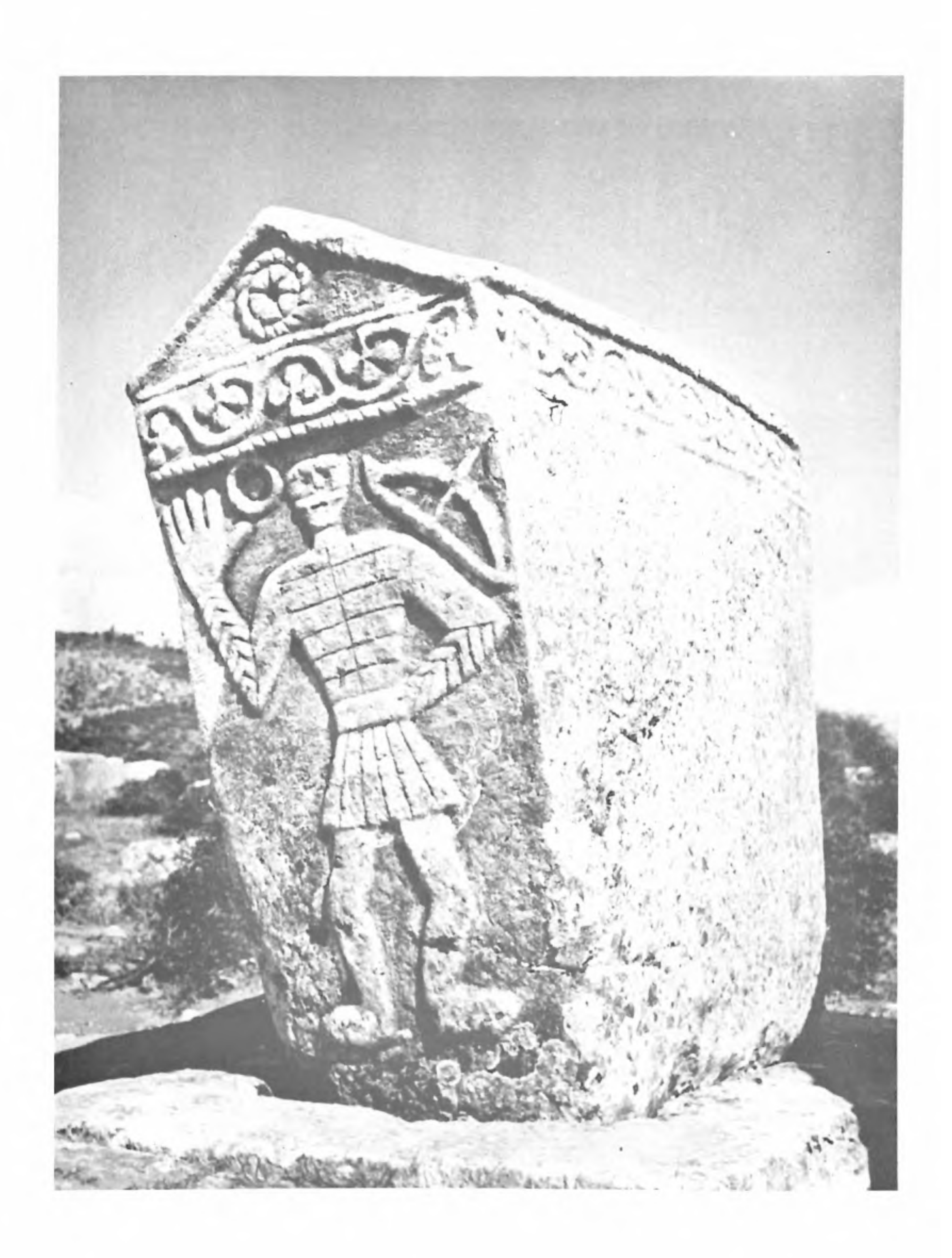


Fig. 2. — Stećak de Radimlja.



Fig. 3. — Stećak du gost Milutin.

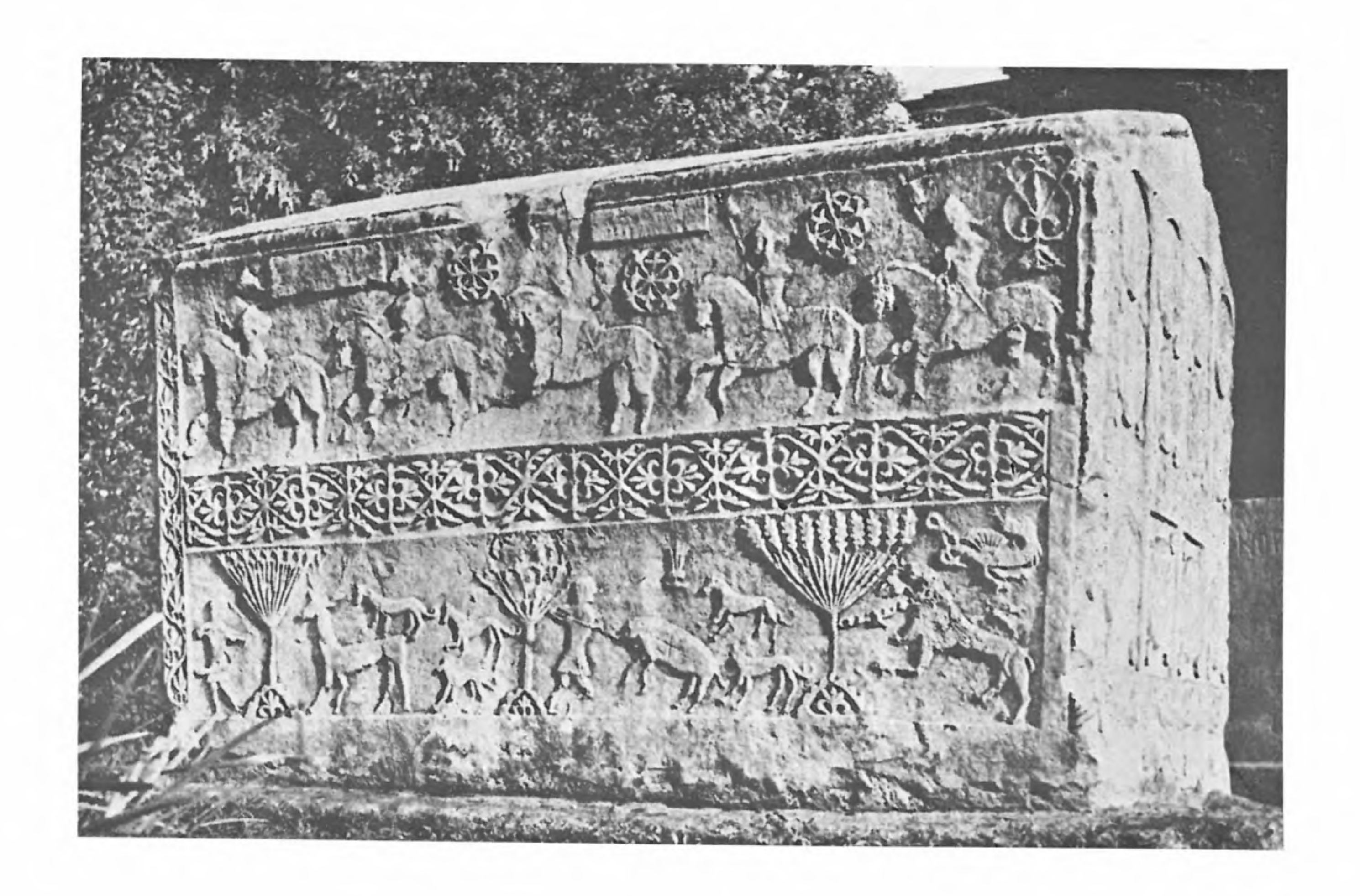


Fig. 1. — Stećak de Zgošća.

Fig. 5. — Évangile de Kopitar,
symbole de saint Jean.

Fig. 6. — Recueil de Venise,
symbole de saint Jean.



Fig. 7. — Évangile de Divoš, une initiale.

Fig. 8. — Évangile de Kopitar, l'évangéliste saint Luc.



Fig. 9. — Missel de Hrvoje Vukčić, portrait de Hrvoje Vukčić.



Fig. 10. — Recueil de Hval, frontispice.